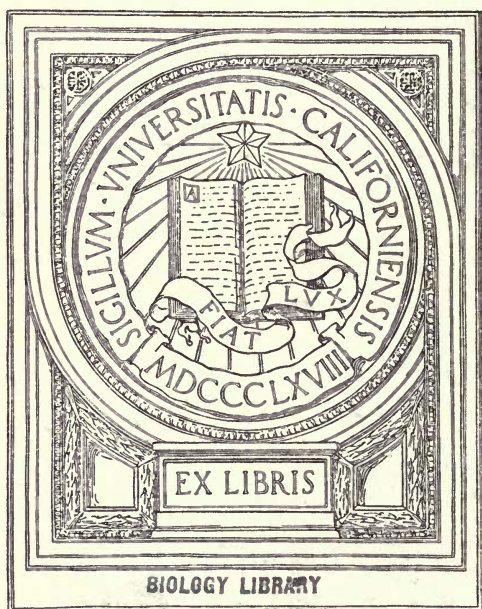


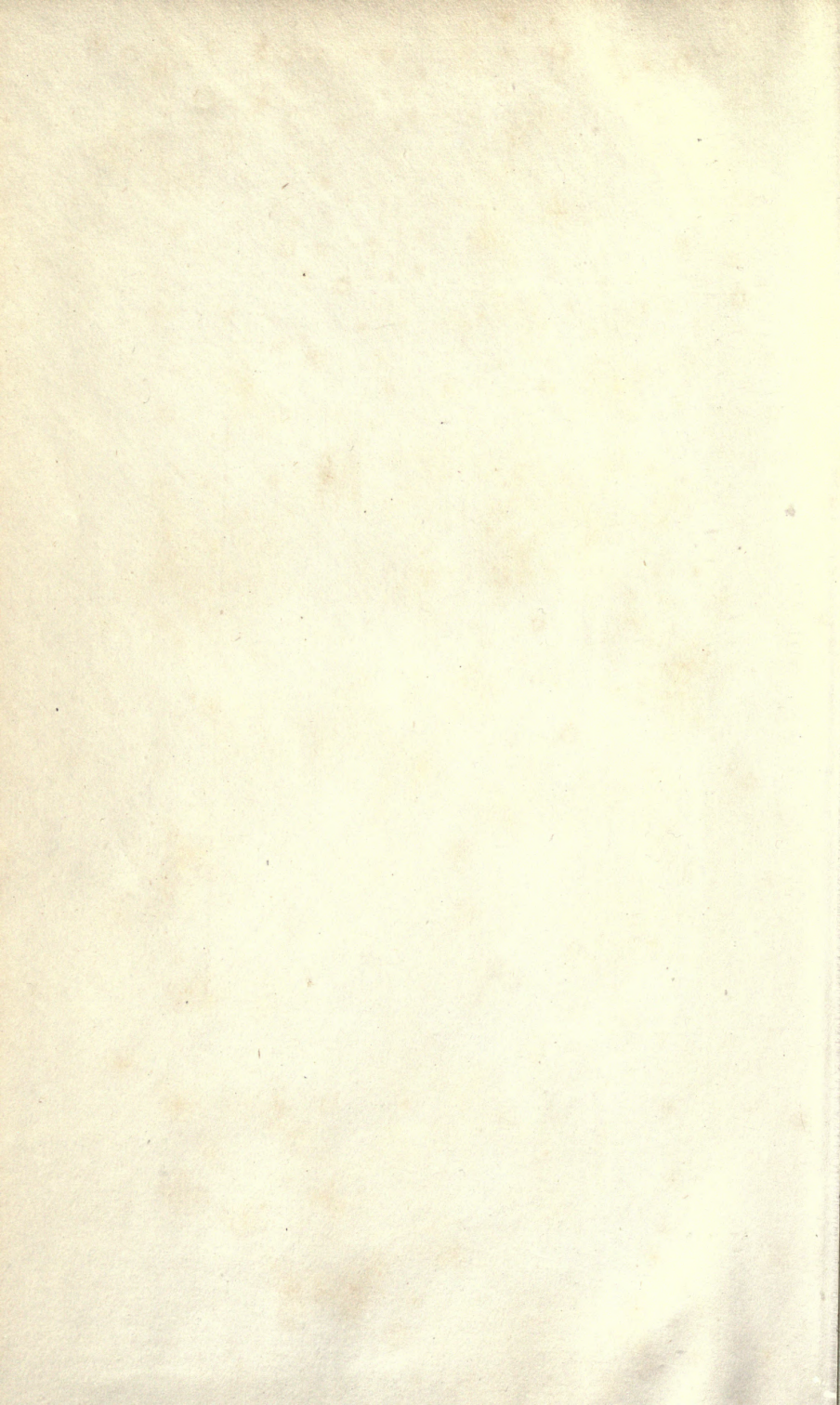
UC-NRLF



B 3 300 819







PARACHUTE

DE TOUS LES RACS

HISTOIRE
PHYSIOLOGIQUE ET ANECDOTIQUE
DES CHIENS
DE TOUTES LES RACES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRE
PHYSIOLOGIQUE ET ANECDOTIQUE
DES CHIENS
DE TOUTES LES RACES

PAR
BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL

PRÉFACE ET POST-FACE
PAR ALEXANDRE DUMAS



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1867

Tous droits réservés.

DL737

C2 R45

BIOLOGY
LIBRARY
G

70. VIBU
ABDOLAO

BIOLOGY LIBRARY

PRÉFACE

Les chiens sont des candidats à l'humanité, a dit Michelet. — Plus misanthropiquement, Toussenel affirme que *ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien*.

A ces deux titres, les chiens méritaient d'avoir leur histoire.

Mais l'histoire des chiens est plus difficile à écrire que celle des hommes. Ils n'ont ni chroniqueurs, ni légendaires, ni annalistes. Ésope et la Fontaine les ont fait parler, mais ils ne sont point parvenus à les faire écrire : aussi n'avons-nous point l'histoire de la race, mais de quelques individus seulement. Nous connaissons le chien d'Ulysse, chanté par Homère; nous admirons le chien de Montargis, « apothéosé » par Guilbert de Pixérécourt.

Mais entre ces deux grandes célébrités canines, il existe une lacune de trois mille ans.

Notre savant ami Robin seul pourrait nous dire celle que l'on doit mettre entre le premier chien créé par Dieu et le chien d'Ulysse. Selon toutes probabilités, dix mille ans; car, selon lui, on le sait, le monde aurait treize mille ans d'existence.

Maintenant une question plus difficile à résoudre est celle-ci :

Dieu n'a-t-il créé qu'un chien et qu'une chienne, comme il n'a créé qu'un homme et qu'une femme, ou bien a-t-il créé toutes les variétés de chiens qui existent entre le chien turc qui grelotte sous un soleil de 40° et le chien de Terre-Neuve qui plonge sous les glaces du pôle; entre le chien de la Havane qui tient dans le manchon de sa maîtresse et le chien du Saint-Bernard qui rapporte un homme à l'hospice comme un braque rapporte un lièvre à la maison?

M. de Buffon est pour le chien et la chienne uniques, et il s'appuie sur ce qu'il y a autant de variétés d'hommes que de variétés de chiens.

Toussenel, au contraire, prétend que Dieu a daigné faire pour le chien ce qu'il n'a point daigné faire pour l'homme, c'est-à-dire qu'il a créé les types principaux qui, en s'écartant des souches primitives et en dégénéralant, ont donné l'espèce entière.

Bénédict Révoil, l'auteur du livre qu'on va lire, a adopté l'opinion des origines multiples, et par un chapitre entier

il essaye de faire prévaloir cette opinion sur celle de M. de Buffon.

Au reste, après la physiologie du chien qui ouvre le livre, vient l'origine du chien dans laquelle on trouvera la solution de cette importante question.

Le livre de Révoil est donc le premier, ou à peu près, qui traitera non-seulement du chien, en général, mais des chiens en particulier : la race aura eu son histoire, les individus leur biographie.

Révoil, chasseur émérite, qui a parcouru l'ancien et le nouveau monde, qui a chassé en France, en Allemagne et en Angleterre le sanglier, le chevreuil, le daim, le lièvre, le faisan, le coq de bruyère, la gelinotte, la perdrix ; qui a poursuivi dans le *Far-West* le bison, la panthère, la poule de prairie, l'ours et l'opossum ; à la Havane, les palombes, les agoutis et les iguanes ; à la Louisiane, les alligators, les cerfs aux bois renversés et les ibis bleus ; Révoil qui, comme Audubon, son illustre ami, a étudié l'histoire naturelle dans le grand livre de la nature et non dans son cabinet comme M. de Buffon, qui compte au nombre des autorités cygénétiques, à côté des Elzéar Blaze, des Léon Bertrand, des Houdetot, des Lavallée et autres ; Révoil, qui tire comme un maître et qui, plus qu'aucun des chasseurs que j'aie jamais connus, a bon pied et bon œil ; Révoil qui, à l'endroit des recherches et surtout de celles qui ont rapport à la chasse, son occupation favorite, est un des *quêteurs* — pour me servir d'une expression tirée du sujet — le plus consciencieux

que je connaisse ; Révoil seul pouvait mener à bonne fin une pareille œuvre.

Tout ce que l'on a dit sur cet estimable et utile quadrupède, que l'on est convenu d'appeler le bon et fidèle ami de l'homme, et qui, en effet, est son bon et fidèle ami, jusqu'à ce qu'il devienne enragé et qu'il le morde, Révoil se l'est procuré : livres anglais, italiens, allemands, espagnols, arabes, chinois même, il a tout compulsé, soit par lui-même, soit à l'aide d'amis polyglottes. Ce qu'il y a de meilleur, de plus pittoresque, de plus original dans ces différents ouvrages, il se l'est approprié et peut, par conséquent, offrir à ses lecteurs un ouvrage tout à la fois amusant et instructif.

Qu'on ne s'y trompe point cependant, l'*Histoire des chiens* de Bénédicte Révoil n'est point une compilation, c'est une œuvre originale dans la double acception du mot :

Originale comme invention,

Originale comme narration.

Les anecdotes relatées en l'honneur de la race canine abondent, comme on doit le penser; mais moi qui aime les choses complètes, j'eusse demandé un chapitre sur les *chiens qui ont mordu leurs maîtres*.

Révoil n'a pas cru devoir mentionner ces cas-là.

Une anecdote, ou plutôt un renseignement, manque dans le livre de mon ami Révoil, et il manque, non point parce qu'il est oublié, mais parce que l'auteur n'a pas

osé le publier, s'en rapportant à moi pour le placer dans cette préface.

J'essayerai.

Il n'est personne qui n'ait remarqué la façon dont les chiens s'abordent, et personne qui n'ait cherché à se rendre compte de cette manière de se donner «une poignée de mains.»

Quelques naturalistes pensent avoir résolu la question, mais je préfère aux explications des modernes la légende des anciens.

Pline prétend que les chiens de la Laconie, voyant la chute d'Hippias et le triomphe des lois de Clisthènes, c'est-à-dire l'ère de la démocratie s'établir en Grèce, voulurent, eux aussi, s'établir en république. Mais pour que leur république à eux ne fût point sujette aux bouleversements dont leurs ancêtres avaient été témoins dans les différents essais qui en avaient été faits jusqu'alors, ils résolurent de s'assurer de l'appui de Jupiter, en demandant sa permission et en quelque sorte son protectorat.

En conséquence, ils tracèrent sur parchemin une supplique au maître du tonnerre et chargèrent un lévrier de lui porter leur pétition sur le mont Olympe.

Pour faire honneur au messager, qui s'en allait tenant la supplique entre ses dents, une cinquantaine de chiens choisis parmi les plus considérables résolurent de l'accompagner jusqu'à l'Eurotas. L'Eurotas, chacun le sait, même ceux qui n'ont pas suivi son cours, est un fleuve dans le genre du Manzanarès, du Var et de l'Arno, c'est-

à-dire qu'on peut le passer à pied sec pendant les trois quarts de l'année.

On n'avait donc aucune inquiétude pour le messenger.

Mais en arrivant sur les rives on vit, grâce à un terrible orage qui avait éclaté la veille, le fleuve roulant ses eaux à pleins bords.

Le messenger n'était pas embarrassé pour traverser le fleuve : il nageait comme une loutre, mais il songeait que dans la traversée un malheur pouvait arriver à la supplique.

Où la mettre pour que l'eau n'en effaçât point les caractères? Le messenger n'avait ni poche ni escarcelle à l'abri de l'eau.

Un des chiens de l'escorte, et qui à cause de sa finesse et de ses ruses passait pour le fils d'un renard, s'écria comme Archimède :

— Eureka! c'est-à-dire : J'ai trouvé!

Il prit alors la supplique aux dents du lévrier, la roula comme une cigarette et la fourra... où M. Vidocq nous a appris que les forçats fourraient leurs limes faites avec des ressorts de montres.

Le lévrier, rassuré sur le sort du message, sauta bravement à l'eau, traversa l'Eurotas sans accident, et, arrivé sur l'autre bord, fit de la patte un signe d'adieu à ses compagnons. Puis, s'élançant à toutes jambes dans la direction du mont Olympe, il disparut.

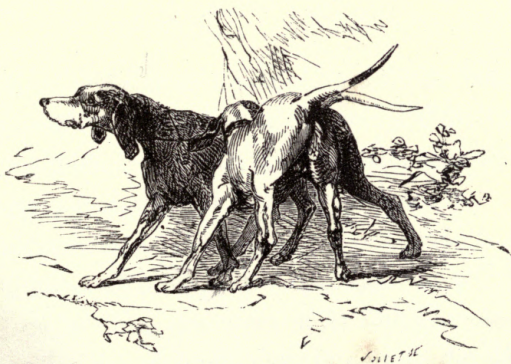
Jamais depuis on n'a revu le messenger.

Absence prolongée et inquiétante qui explique la façon dont les chiens s'abordent depuis ce temps-là.

Ils espèrent dans chaque chien inconnu qu'ils aperçoivent retrouver le messager qui leur rapporte la réponse de Jupiter.

Maintenant, quelques auteurs qui se sont préoccupés de ce que pouvait être devenu le malheureux ambassadeur, prétendent qu'il obtint l'autorisation de Jupiter, mais qu'un grand brouillard l'ayant surpris en descendant de l'Olympe il s'égara, marcha toujours devant lui, traversa l'Océan sur les glaces polaires, arriva en Amérique, et fut le Washington de ces chiens des prairies, qui, chacun le sait, vivent en république au milieu des déserts du nouveau monde, depuis deux mille ans.

ALEXANDRE DUMAS.



HISTOIRE

PHYSIOLOGIQUE ET ANECDOTIQUE

DES CHIENS

DE TOUTES LES RACES

I

PHYSIOLOGIE DU CHIEN

« Le chien est l'ami de l'homme, » a dit Buffon.

A mon avis, en retournant la phrase : « C'est l'homme qui est l'ami du chien. » C'est lui qui a civilisé, entraîné, élevé cet animal pour son usage, qui en a fait sa chose, qui a croisé les races, multiplié les espèces et obtenu ces produits nombreux, utiles et inutiles avec lesquels il partage son affection, — la même, j'ose le dire, que celle de la famille; car les chiens admis au milieu des maisons, dans l'intérieur des demeures de l'homme, accaparent à la fois les soins de celui-ci, son temps et les bribes de son amitié.

Mais aussi, quelle reconnaissance! quelle spontanéité incessante de retour de la part du chien pour toutes les caresses que l'homme lui prodigue! quelle leçon donnée par le quadrupède à l'humanité!

Quand celui de nos semblables que l'on a secouru, que l'on a tiré d'embarras, que l'on a aimé et soutenu comme un frère, vous paye de la plus noire ingratitude, le chien, que bien souvent l'on a battu, vient, à chaque instant, poser sa bonne tête sur vos genoux, lécher vos mains et vous dire, avec le langage des yeux : « Je t'aime, maître, et tu peux compter sur moi ! »

Le chien a été dans tous les temps un objet de considération de la part des hommes. L'Ancien Testament indique le chien de Tobie qui, quoique aveugle, reconnut son maître. Dans la mythologie, nous voyons le chien jouer un grand rôle, car on le sacrifiait à Mars et à Mercure, à Pan et à Esculape, à Hécate et à d'autres divinités. Il était le compagnon de Diane et l'attribut des lares.

Les Égyptiens de l'antiquité, dont les dieux croissaient au milieu de leurs jardins, les Égyptiens qui adoraient l'oignon et l'ail, professaient aussi pour le chien un respect idolâtre. Ils pleuraient chacun de ceux qui mouraient et l'enterraient en grande pompe. Plutarque raconte aussi, dans son ouvrage *Adversus stoïcos*, que, de son temps, il existait une population qui avait pris pour roi un chien dont le portrait était gravé sur les monnaies. Maint peuple s'est également laissé gouverner plus tard par un chien rogue et dangereux ne se distinguant de l'espèce ordinaire que parce qu'il n'avait que deux pieds de moins. En un mot, on a tellement vénéré les chiens, qu'on les a élevés jusqu'au firmament, placés parmi les étoiles, et l'on voit briller le grand Chien, à l'est, sous Orion, et le petit Chien, au sud, sous les Gémeaux.

L'histoire, de son côté, nous révèle de nombreuses particularités sur les chiens.

Hérodote rapporte que le grand Cyrus avait dispensé quatre villes de toute contribution, parce qu'elles avaient spontanément nourri de nombreux chiens royaux.

Alcibiade paya, selon Plutarque, pour un de ses chiens de chasse, la somme énorme pour ce temps-là de sept mille drachmes (environ cinq mille six cent vingt-cinq francs).

Barnabo Visconti possédait cinq cents chiens de chasse, qui étaient nourris par les couvents de Bologne et des environs.

A Gênes, dans le jardin du palais Doria, on voit un magnifique mausolée en marbre, élevé à la mémoire d'un chien qui fut le favori du brave marin André Doria. Ce chien, décédé en 1605, reçut pendant toute la durée de sa vie du roi Philippe II d'Espagne une pension annuelle de cinq cents ducats d'or. Il — le chien — était servi par deux esclaves, qui lui apportaient sa pitance dans des plats d'argent.

Frédéric le Grand fit élever un monument semblable, dans le jardin de Sans-Souci, à sa chienne bien-aimée *Alemène*. Une autre chienne, *Biche*, qui était tombée aux mains des Autrichiens à la bataille de Soor, en 1745, lui fut rendue, sur ses instantes prières, par le général Radasdi. Le philosophe de Sans-Souci était, du reste, un grand amateur de chiens : certain jour ne dit-il pas au marquis d'Argens : « J'aime tous les chiens, excepté les Autrichiens. » A Voltaire, qui ne pouvait comprendre sa prédilection pour les chiens, Frédéric se plaisait à citer le peuple molosse, qui faisait à ses chiens de splendides funérailles; les Agrigentins, qui élevaient, en l'honneur des chiens, des statues commémoratives avec inscriptions; Alexandre le Grand, qui, en l'honneur d'un chien mort, avait construit une ville; l'empereur Adrien, qui, en mémoire de sa chienne décédée, ordonna de grands banquets le jour des funérailles : et Serge,

qui, en souvenir de son chien *Arzibour*, dévoré par les loups, avait décrété un jour de jeûne général dans tout son royaume.

Les chiens ont toujours eu leurs places dans les palais souverains.

Le lévrier de Charles IX est historique.

Henri III raffolait des caniches.

« Je me souviendrai toujours, dit M. de Sully, de l'attitude et de l'attirail bizarre où je trouvai ce prince un jour dans son cabinet. Il avait l'épée au côté, une cape sur ses épaules, une petite toque sur la tête, un panier plein de petits chiens pendu à son cou par un large ruban, et il se tenait si immobile, qu'en nous parlant, il ne remua ni tête, ni pieds, ni mains. »

Le roi Charles XII de Suède fit enterrer solennellement son chien favori *Pompe* et composer pour lui des poésies et des épitaphes.

L'impératrice Catherine II de Russie aimait aussi son épagneul *Rogerson* au delà de tout, et, après sa mort, elle composa à son sujet une épitaphe en français.

Mais ce n'est pas seulement parmi les têtes couronnées qu'il y a eu de grands amateurs de chiens; les savants et les poètes en comptent aussi un nombre considérable.

Le célèbre cardinal Pietro Bembo possédait un chien dont la mort l'affligea profondément.

Le philosophe, astrologue et alchimiste Corneille Agrippa de Nettesheim avait jour et nuit près de lui un chien qui reposait sur ses pieds et passait aux yeux des gens superstitieux pour un diable déguisé.

Le savant Juste Lipse avait trois chiens, qui s'appelaient *Mops*, *Mopsulus* et *Saphirus* : il les aimait au point qu'il fit peindre chacun d'eux à part et qu'il leur dédia des poèmes à tous trois. Le dernier, qu'il chérissait plus tendrement, étant

tombé dans un vase d'eau bouillante, Lipse écrivit à son ami Philippe Rubens : *Tristis hæc scribo et juxta lacrymas, non rideo. Saphirus meus obiit et id violenta morte*. On voit, à la bibliothèque de l'université de Iéna, le portrait de Juste Lipse peint avec un chien dans les bras.

Le fameux jésuite Maimbourg était un amateur si passionné des chiens, qu'un jour il prit ces animaux pour sujet d'un sermon, dans lequel il décrivit exactement le chien du roi David, et compara les dognes anglais aux jansénistes, les mâtins aux trappistes et les vigilants chiens de garde aux jésuites.

Un autre révérend, le père du Cerceau, qui écrivit la *Vie de Rienzi*, a aussi chanté son chien *Mirtille*.

Paul Scarron dédia un de ses romans comiques au petit bichon de sa sœur, auquel il avait donné le nom de *Guillemette*. Lorsqu'il se brouilla avec sa famille, il eut la méchanceté de mettre dans la seconde édition parmi les *errata* de la première : Au lieu de : *la chienne de ma sœur*, lisez : *ma chienne de sœur*.

Bruzen de la Martinière dédia la seconde partie de ses *Entretiens des ombres aux Champs-Élysées* au chien favori du libraire Uytwers, d'Amsterdam.

Un poète anglais, — Swift, si je ne me trompe, — fit hommage d'un de ses ouvrages à son petit épagneul.

Le roi Henri IV, le modèle des souverains français, aimait fort les chiens, ce qui prouvait sa bonté. Devenu roi de France, le Béarnais, qui possédait un « toutou » chéri, nommé *Fanor*, l'envoya à Dieppe pour y prendre les bains de mer, ce qui créa historiquement la réputation thérapeutique des bains dieppois. Il paraît que *Fanor*, maigre roquet, si l'on en croit la chronique, avait pensé que la faveur du roi son maître lui permettait de chercher impunément noise à un mâtin de race très-roturière et fort peu endurant. Le roquet du roi fut hous-

pillé, et apprit à ses dépens qu'un titre honorifique ne donne pas droit d'insolence.

Henri IV envoya *Fanor* à Dieppe pour guérir ses blessures dans l'eau salée. Le gouverneur de la ville, Charles-Timoléon de Beaux-Ongles, seigneur de Sygognes, offrit au blessé des festins de Balthazar, et gagna ainsi la faveur d'Henri IV, qui disait très-sérieusement :

— Qui m'ayme ayme mon chien.

Le roi Charles X avait pour ses meutes une considération toute particulière, dont un volume précieux, le *Livret des chasses royales de 1828*, fait mention.

Madame Deshoulières composa une tragédie sur la mort du chien favori de son ami (*la Mort de Cochon, chien de M. le maréchal de Vivonne*, Amsterdam, 1709).

Une duchesse française prit le deuil à la suite de la mort de son chien et reçut, dans son lit, les compliments de condoléance de ses amis.

Un comte de Clermont porta également le deuil de son chien *Citron*, et chargea son aumônier de composer une épitaphe pour le défunt. Cette épitaphe, la voici :

Ci-git Citron qui, sans peut-être,
Avait plus de sens que.... son maître.

Une comtesse autrichienne élevait toute une armée de petits griffons, et, lorsque l'un d'eux mourait, elle faisait dire une messe.

La princesse Anne de Wurtemberg, qui vivait en 1753 à Mömpelgard et faisait ensevelir ses chiens dans des cercueils de plomb, couvrit un jour les bras d'une de ses caméristes, qui avait ri de cette habitude, de nombreuses piqûres d'épingles sur lesquelles elle répandit ensuite de la cire à cacheter en ignition,

ce qui fit condamner la trop sensible princesse à cinq années de bannissement par le tribunal de Colmar.

Newton avait un épagneul qu'il aimait beaucoup. Un jour, il le laissa seul dans son cabinet, et *Diamant* renversa, en jouant, une bougie qui consuma les calculs auxquels le savant avait consacré une partie de sa vie. Cette perte était irréparable. Newton se contenta de pousser un soupir, et dit tranquillement à son chien :

— *Diamant*, tu ne te doutes pas du tort que tu m'as fait.

Alphonse Karr a eu *Freischütz*, qui le mangeait un peu, et notre grand poète Lamartine est entouré de lévriers splendides.

Mon illustre ami Alexandre Dumas a eu de nombreux chiens autour de lui dont il a raconté les faits et gestes dans cet amusant récit intitulé : *Histoire de mes bêtes*.

L'empereur de Russie, Alexandre II, lors de son dernier voyage à Nice où il conduisait, afin d'y rétablir sa santé, son fils mort depuis si prématurément, avait à sa suite, sous la garde d'un domestique, un admirable setter, noir jais, de forte taille, à soies magnifiques, et de formes admirables. *Mylord*, tel est le nom de ce chien que l'empereur affectionne tout particulièrement, qui ne le quitte jamais, même dans ses chasses à l'ours, où, couché à ses pieds dans la neige, il reste dans une immobilité complète, spectateur impassible de l'action. Jadis excellent pour l'arrêt, *Mylord*, en sa qualité de favori, est devenu aujourd'hui un chien d'appartement, qui se contente de temps à autre, et quand la chose lui convient, de rapporter la pièce tuée. Il est excessivement doux, et, compagnon inséparable de l'empereur Alexandre II, il le suit pas à pas, non-seulement dans l'intérieur des salons du palais, mais jusque dans son cabinet de travail, où il a sa place réservée.

C'est lui qui, durant la nuit, garde la porte de la chambre à

coucher de son maître, et le tzar, qui tient à le nourrir de sa main, ne permet à personne, sauf à son aide de camp particulier, de lui donner la moindre chose.

Notre souverain Napoléon III n'est pas exempt de cette faible tendresse pour les chiens. Je pourrais citer maint quadrupède qui a été flatté et choyé par lui. Je borne ma mention à son dernier favori *Nero* qui lui a été offert par M. le baron de Bullock. *Nero* est une admirable bête au poil noir, à l'œil intelligent, aux allures à la fois fières et débonnaires, — car il est l'ami intime de Brucker, le chien du maréchal Vaillant.

Dans les salons des Tuileries, comme à Biarritz, Fontainebleau ou Compiègne, *Nero* a ses grandes entrées, — dès qu'une porte est entr'ouverte — et il pénètre au milieu de la société, malgré les rappels de Félix et des huissiers du cabinet dont il a trompé la vigilance. L'Empereur le gronde bien un peu, il fait mine de le faire emmener par un huissier, mais l'animal résiste et se couche à plat ventre. Tout aussitôt les dames — lorsqu'il y en a — ou les messieurs implorent sa grâce : *Nero* demeure tranquillement couché dans un coin et ne remue plus qu'au moment où l'on apporte le thé, qu'il apprécie fort sous la forme de gâteaux. Quelle bonne tête de chien que celle de *Nero* qui m'a, une seule fois, je l'avoue, donné la patte et tendu la tête à caresser !

Il n'est pas de nation qui aime autant les chiens que celle de la Grande-Bretagne. Un des proverbes anglais est celui-ci : *Love me, love my dog*. En aucun lieu du monde, on ne trouve d'aussi beaux chenils qu'en Angleterre. Le palais des chiens du duc de Richmond a coûté, dit-on, vingt mille livres sterling, et celui du duc de Bedford soixante-dix mille.

Bon Dieu ! je le demande sincèrement à mes lecteurs, le sort de tous ces chiens n'est-il pas enviable ?

De tous ceux que le Créateur du monde a mis sur la terre,

pour la plus grande joie de l'homme, le chien de chasse est sans contredit le plus sympathique, car il sert aux plaisirs de l'homme, et lui est nécessaire pour pourvoir à ses besoins gastronomiques. Il va sans dire que l'ouverture de la chasse, — une des inventions de nos mœurs civilisées, — est pour le chien une fête et une satisfaction donnée à sa gloriole, à son amour-propre. Pendant six mois de l'année, il a attendu cette heure solennelle, comme le fait un comparse qui doit avoir un rôle dans une pièce nouvelle. Tel braque, tel épagneul, tel pointer, rempli de talents qu'il ne demandait qu'à exhiber, a été réduit à rester au chenil, à ne sortir que traîné en laisse et forcé de dévorer la honte de la muselière, en dépit de toutes les représentations faites par son maître aux agents entêtés de l'autorité qui s'obstinent à donner cette puérile satisfaction aux timorés, persuadés qu'ils sont, disent-ils, qu'un chien muselé n'est pas dangereux, tandis qu'ils devraient savoir que la rage d'être privé d'air engendre l'hydrophobie; le seul bon sens le dit : mais, hélas ! les sourds n'entendent point !

Les pauvres chiens de chasse aspirent donc tous à l'ouverture de la chasse, à cette heure sans pareille qui leur rendra leur liberté et leur permettra d'étirer leurs membres au milieu des guérets, des luzernes et des betteraves, à l'ombre des taillis et des ronciers de la forêt, désireux qu'ils sont tous de mériter les caresses et les flatteries de leur maître, qui seul peut leur donner les moyens de devenir artistes dans leur genre, tandis que jusqu'alors ils n'étaient que comparses.

Mes confrères en Saint-Hubert ont été assez souvent en butte aux plaisanteries des sceptiques à la foi cynégétique, pour que je me pose, la plume en main, comme un défenseur — un don Quichotte peut-être — de leur passion inoffensive. Qu'on le sache bien, une fois pour toutes, ce qui entraîne un vrai Nemrod, ce n'est point l'appât plus ou moins fallacieux de tuer

pour les manger, ou même afin de pouvoir les offrir à ses amis, lièvres, perdreaux, cailles, chevreuils, lapins, bécasses, canards, etc., mais bien le désir de faire travailler, de procurer un plaisir à son chien, au comédien habile qui est souvent maître passé en fait d'art.

Cet homme à l'accoutrement bizarre, au chapeau excentrique, aux harnachements, aux caparaçons souvent ridicules, qui arpenté les guérets, se mouille dans les trèfles, comme s'il y cherchait son petit couteau, de peur d'être grondé par son papa; cet homme qui suit son chien pas à pas, allant de ci, de là, comme s'il accompagnait un... cochon (sauf vot' respect) cherchant des truffes : c'est un spectateur idolâtre de son comédien favori, un admirateur d'un talent hors ligne.

On a beau médire du noble plaisir de la chasse, dont l'origine remonte aux époques les plus reculées de l'antiquité, — à la sortie de l'homme du paradis terrestre ; — on a beau dire que le massacre des perdreaux, ces parents éloignés des pigeons, — des indisciplinés de l'ordre réglementaire promulgué par l'homme, — est une boucherie inutile ; que l'assassinat d'un lièvre, le « roulement » d'un lapin, sont choses méchantes et que les maris, les amants, les ministres, ont grand tort d'abandonner des journées entières leurs femmes, leurs maîtresses et leurs portefeuilles pour se teindre les mains de sang : nul ne pourra arrêter ce torrent déchaîné de la passion cynégétique. Elle a été, elle est, elle sera.

Alphonse Karr, lui-même, — *tu quoque*, — a cru devoir dire ceci contre l'emportement irrésistible du chasseur : « On voyage pour avoir voyagé, on chasse pour avoir chassé ; on ne se promène pas, on se démène, on ne regarde pas l'espace, on le dévore. » Allons donc ! moi qui suis loin de prétendre au talent de mon illustre confrère, je ne lui jeterai aucune grimace au visage et ne lui reprocherai point sa passion pour... la pêche.

L'une vaut l'autre, assurément; mais, à tout prendre, j'aime mieux chasser que pêcher... à la ligne.

Quel plaisir, lorsqu'après une marche frénétique à la poursuite d'un gibier nombreux, on rentre le soir au logis, l'estomac criant famine, le gosier prêt à dessécher un lac de médoc, et quand, après s'être changé, on s'assied autour d'une table élégamment servie, près de femmes charmantes, devant un trophée de bougies, égayé et égayant, joyeux et donnant du plaisir aux autres!

Je sais bien que certains esprits mal faits reprochent aux chasseurs de ne parler que de leurs exploits et qu'on leur pardonne aussi peu leurs histoires banales, qu'on excuse les vieilles culottes de peau de narrer leurs batailles et leurs victoires. Mais quand, à côté d'un chasseur, vient un Nemrod modeste, qui attribue toute la gloire à son chien, « rendant à César ce qui appartient à César, » on ne se lasse pas d'exalter le quadrupède, en admirant sa sagacité et sa haute intelligence.

Qu'il est beau, le bon chien de chasse, lorsqu'il bondit en avant au départ, en exhalant sa joie, en caressant son maître, dont il mordille les mains en signe d'affection! A peine sorti de sa niche, il se sent libre et abuse un moment de sa liberté. Mais patience! nous voici hors du parc, et la bête folle a tout à coup repris ses allures de sagesse. On dirait Alcibiade devenu tout à coup Louis XI. D'une anarchie complète, le chien a passé à une politique profonde. Grâce à son flair exquis, il dépiste le gibier voilé à tous les yeux; sa queue se roidit, et il adresse à son confident de nombreux signes d'intelligence. Attention! voyez-le poser délicatement sa patte, la lever de même, retenir son souffle, réprimer toute envie de rire, toute velléité d'éternuer. Bing! le coup est parti, et une fois la détonation produite, le bon animal, au milieu de la fumée, s'est élancé pour reparaître à l'instant la queue en panache, galopant

et portant à la gueule, tantôt un perdreau, tantôt un lièvre ou bien un faisan. On dirait un acteur qui ramasse les couronnes qu'on lui a jetées.

Décidément, l'affection que l'homme porte au chien est juste ; je dis plus, elle est méritée. Toutes les natures douées du sens moral, amies de leurs semblables, les organisations d'élite qui ont pour principe que la bonté est le don d'un être supérieur, ou même encore les organisations ordinaires restées candides malgré les méchancetés des hommes, toutes ces natures ont un penchant pour le chien. Quelque négligé qu'il soit par son maître, il ne tient pas moins à lui par des liens affectueux ; car il est le reflet moral de l'humanité, comme le singe est notre reflet physique. Cette bonne bête a le regard de l'homme, regard qui est la traduction de ses sentiments, de ses sensations, j'allais dire de ses pensées. La compagnie d'un chien est une compagnie.

Le côté plaisant (je n'entends pas dire ridicule) du chien, consiste dans sa démarche, dans ses intonations de voix, dans ses propos, dans son sommeil même, car il est bon nombre de chiens qui songent à des lièvres rôtis ou à des perdreaux en salmis, comme les hommes à des fonctions lucratives ou à des décorations étrangères.

Son côté moral ressemble fort à celui du genre humain ; rempli de sublimités et de bassesses, de lâchetés et d'audaces, de sociabilité et de mésintelligence, de ridicule et de bon sens, de vices et de vertus ; gourmand, gourmet, paternel ou lascif ; grossier ou poli, désintéressé ou égoïste, indépendant ou servile ; tels sont les chiens, tels sont les hommes ! Eux comme nous ont dans leurs rangs des parvenus, des ilotes, des despotes, des envieux ou des philosophes. Pour eux aussi bien que pour nous, l'habit fait le moine et ils aboient, souvent même ils mordent celui dont la toilette n'est pas irréprochable. Tel

chien, élevé au salon, méprise son père relégué à la cuisine ; dédain du riche pour le pauvre.

Pétillant comme s'il était heureux de vous retrouver, celui-ci vient à vous, laissant voir un rictus à ses babines : on dirait qu'il sourit : vous lui donnez un morceau de pain trempé dans de la sauce, il se sauve et ne vous connaît plus. Cherchez des faits semblables autour de vous : ils ne manquent pas.

Ces chiens amis de tous ceux qui les caressent, ne ressemblent-ils pas à ces hommes prêts à serrer la main au premier venu ? Mais, par contre, ceux-ci ne se livrent pas aussi facilement et n'accordent leur estime, — l'estime d'un chien ! — qu'à bon escient. Ils se flattent de juger les bipèdes et se trompent moins souvent que nous.

Les ennemis des chiens ont voulu faire courir le bruit que la pauvre bête était peureuse, servile ; se sont-ils regardés ceux-là, pour ne pas avouer que leur vulgarité était au-dessous de celle du chien ?

Non, les chiens ne sont pas lâches parce qu'ils lèchent la main qui vient de les rosser, souvent d'une façon très-injuste. Ils pardonnent les injures, et cela d'une façon très-chrétienne.

J'avoue qu'il y a des chiens effrontés ; mais, bon Dieu ! combien de cyniques parmi les hommes ! Les uns, comme les autres, sont des Diogènes, mais j'ai connu bon nombre de chiens plus pudiques qu'une miss du continent anglais et exprimant de leur mieux le mot *shocking*.

Pourquoi tant d'hommes qui ne rêvent qu'à manger, trouvent-ils mauvais que bon nombre de chiens ne songent qu'à leur terrine de soupe !

Et la nuit, quand on ne peut dormir, grâce aux jappements qui se répondent d'ici, de là, ne songe-t-on pas, tout en maugréant, que ces aboiements ressemblent fort aux cancons des villages et des bourgs de tous les pays ?

Regardez là-bas, devant cette porte, un roquet malpropre, impeigné; une chaise de poste effleure la porte, et soudain le chien s'élance aux jambes des chevaux et contre le moyeu des roues. Le maître du chien paraît, et on entend cet individu trapu, hargneux, murmurer ces mots : « Ces canailles de riches ! »

Tel maître, tel valet.

Examinez ces deux chiens qui se montrent les dents tout en reculant : ils grognent et rétrogradent toujours, image frappante de ces chercheurs de dispute qui n'ont mutuellement de courage que quand ils sont loin de leurs insultés.

Voici ensuite le chien magnanime, dédaignant les cris insensés d'un carlin, et représentant le libéralisme et la force. Qui donc oserait nier que l'espèce canine est le miroir des caractères de l'humanité ?

J'ajouterai même que ces quadrupèdes hors ligne sont si bien faits pour l'homme et si harmonieusement photographiés sur lui, qu'un type analogue au leur est toujours chose trouvable.

Tel homme, tel chien.

Suivez bien mon raisonnement :

Le lévrier est le symbole de l'aristocratie de haute lignée, d'une valeur incertaine, mais d'une grâce exquise.

Le terre-neuve, c'est la force aristocratique, simple, grande, spirituelle.

Le braque, le pointer, affables, pleins de charme, d'une intelligence au-dessus de l'ordinaire, plutôt bons que méchants, sont le prototype de la plupart des gens.

Le chien de berger n'est-il pas rude, grondeur et rigide sur la consigne comme le douanier et le sergent de ville ?

Le boule-dogue, rapace et cruel, ne représente-t-il pas à nos yeux le prêteur sur gage, l'usurier ?

Voyez le basset, crotté jusque par-dessus l'échine, d'une ac-

tivité incessante, et comparez-le avec l'homme d'affaires, de la ville et de la campagne.

Le terrier, c'est le dépisteur de bibelots anciens et modernes.

Le bichon de la Havane, joujou de provenance douteuse, est à mes yeux une de ces vicieuses poupées recouvertes de soyeuses étoffes par des vieillards impuissants.

Le barbet et le griffon sont prototypes des moralistes de la race canine, dont le caniche et l'académicien.

Le bloodhound en est le cannibale, car, comme lui, il mange la chair *humaine* de ses semblables.

Quant à ces chiens tures et maures, batteurs d'estrades sur le macadam, ou plutôt la boue des grandes villes de l'Orient, ne sont-ce pas les « bohèmes » de l'espèce ; eux qui ne savent où dîner et qui pourtant ne se couchent jamais le ventre vide ?

Un de mes confrères de lettres et de ...fantoccini, Lemer cier de Neuville, a découvert le chien bohème, qui s'attache aux pas d'un homme bien mis ou d'une cuisinière de grande maison, lui inspire de la pitié, se fait héberger, bien garnir l'estomac, et le lendemain, dès l'aube, profite d'une porte ouverte pour décamper.

Le roquet personnifie la bourgeoisie mesquine, égoïste, toujours opposée aux principes de liberté et de libéralité.

Le mâtin, c'est le portrait de ce « souteneur » aux épaules herculéennes, prêt à se quereller avec tous les passants.

Le chien-loup, au col rehaussé d'un carcan de fourrure, représente les cochers hissés sur le siège de leur véhicule.

Quant au carlin, le mythe, le « chastre, » l'*oiseau* rare de l'espèce canine, s'il est disparu, c'est que son type corrélatif n'existe plus de nos jours.

Qu'importe, après tout ! le chien est aimable, il faut l'aimer. Depuis que je connais les hommes, moi qui vous parle, amis

lecteurs, je préfère à tout la compagnie des chiens. Et pourtant dans la famille des chiens, s'il y a des individus qui se dévouent et se font tuer, qui ne reprochent jamais l'os qu'ils ont offert, qui franchissent mille lieues pour retrouver leur maître, s'associent à son chagrin, partagent son malheur et meurent s'il meurt ; il en est d'autres qui sont gloutons, égoïstes et renégats.

Et puis, n'est-il pas juste d'avouer que nous autres hommes, nous aimons trop à montrer notre pouvoir, et que nous abusons du chien en en faisant notre ilote ? Si nous nous laissons prendre à des airs de soumission, de complaisance, nous nous plaisons aussi à exhiber notre despotisme et à jouir de l'amitié que nous prodiguons à ces animaux. L'homme se caresse au chien, comme le chat se caresse à l'homme. D'ailleurs, nous n'avons rien à dire, après tout, car l'éducation du chien est la nôtre, puisque nous la lui donnons nous-mêmes.

Pour résumer ce chapitre, j'ajouterai ceci : le chien représente l'humanité avec ses mérites et ses vices.

Aimons donc le chien : de cette façon nous serons portés à aimer nos semblables.



II

L'ORIGINE DU CHIEN

Le chien est, sans contredit, après l'homme, l'animal qui possède le plus d'amativité. C'est lui que le Créateur de toutes choses a désigné pour être le compagnon fidèle et l'ami du roi de la terre.

Celui-ci met à contribution certains quadrupèdes que la société a appelés des animaux domestiques, pour l'aider dans ses travaux et servir à ses plaisirs : mais dès que leur tâche est accomplie, il les rend à leurs pâtures, ou les parque dans des lieux couverts à l'abri des intempéries de l'atmosphère.

Plusieurs races de chiens, au contraire, suivent l'homme sous le toit qu'il habite ; ils s'associent d'eux-mêmes aux joies et aux tristesses de leurs maîtres et veillent sur eux pendant leur sommeil.

Les premiers animaux domestiques dont parle la Genèse, —

ce livre rempli de traditions authentiques, — sont le mouton et la brebis. Abel était berger. Naturellement un chien, compagnon de sa solitude, aide de son labeur, avait été placé près de lui par le Créateur suprême.



Quel était cet animal ? à quelle race appartenait-il ? Nul ne saurait répondre à cette question, dont, au reste, aucun indice ne trahit le mystère autre que celui de la tradition hébraïque. On ne peut donc faire autre chose que de supposer ceci, c'est qu'il faisait souche de l'espèce des chiens de berger et que le Créateur du monde, qui a multiplié les espèces d'oiseaux et d'animaux d'une même famille, quoique d'une forme, d'un plumage ou d'un poil différents, avait également créé des chiens de diverses races.

Libre à M. de Buffon de donner pour origine aux types multiples de l'espèce canine un étalon et une lice, un loup sans louve, sortis du paradis terrestre ; c'est là une fantaisie de haut style qui ne prouve rien. Ne vaut-il pas mieux croire au discours latin de Grotius dans son poème de *la Chasse* :

*Mille canum patriæ, ducti ab origine mores
Cuique sua* ¹.

Quoi qu'il en soit, dès le commencement du monde, le chien était le protecteur de l'habitation des hommes. Chez les Romains, l'image de ce quadrupède était reproduite sur le piédestal des statues consacrées aux dieux lares, gardiens du logis et de la famille. Depuis l'âge le plus reculé, nous trouvons le chien participant aux travaux de l'homme, partageant avec lui les dangers et se livrant, de compte à demi, aux plaisirs de la chasse.

Dès les premières phases de la civilisation, l'homme se donne, pour compagnons de travaux, des auxiliaires empruntés aux quadrupèdes dociles de la création, mais le seul ami qu'il garde près de lui est le chien, dont les services sont libres et qui a été reconnu par le « roi de la terre » comme susceptible de reconnaissance et d'affection pour son bienfaiteur.

Dans tous les pays du globe et à quelque époque que l'on se reporte, on trouve entre l'homme et le chien une liaison bien différente de celle qui relie à lui les autres quadrupèdes.

Le bœuf et la brebis obéissent à ses ordres, mais leurs affections sont personnelles et toutes relatives à leur progéniture. C'est à peine si quelques individus de ces deux races se distinguent, de temps à autre, de leurs congénères et montrent à leurs maîtres un certain sentiment d'intelligence quand ils se trouvent avec lui, de façon à lui prouver qu'ils le reconnaissent.

La plupart ne manifestent ce sentiment qu'à ceux qui leur donnent leur provende ordinaire.

Le cheval — une exception à la règle générale — partage

¹ Les chiens ont eu mille patries différentes, et chaque race a une origine et des instincts qui lui sont propres. (Traduction.)

nos plaisirs. On le voit éprouver une joie toute particulière à suivre une chasse, et quand, sur l'hippodrome, il est lancé à fond de train avec quelques-uns de ses rivaux, on comprend bien vite quelle émulation l'entraîne vers le but et lui fait doubler sa vitesse pour arriver le premier.

Là se borne l'intelligence des chevaux, et — à quelques exceptions près — il en est peu qui reconnaissent leur maître et lui prouvent par des trémoussements, par le remuement de leur queue, ou leurs cris, le bonheur qu'ils éprouvent à le voir près d'eux.

Leur vraie joie ne se manifeste qu'au moment où l'homme leur apporte leur avoine, ou leur botte de foin.

C'est là ce qu'on appelle l'intelligence de l'estomac.

Le chien est le seul animal susceptible d'une affection désintéressée ; lui seul considère l'homme comme son souverain et son compagnon ; lui seul se plaît à l'accompagner partout comme un véritable ami ; lui seul manifeste à chaque instant le désir de lui être agréable et utile ; lui seul se montre heureux de s'attacher à son maître par un mouvement spontané qui bien souvent n'a eu d'autre moteur qu'une simple caresse, ou un mot dont l'inflexion lui a paru flatteuse.

Le cheval à qui l'on ôte son mors, retourne aussitôt à son pâturage, ou rentre dans son écurie, tandis que le chien, qui nous a suivi à la chasse, qui est harassé de fatigue, nous accompagne partout et ne nous quitte point, continuant ainsi son rôle d'ami dévoué et de serviteur fidèle, nous prouvant par des signes affectueux et des actes sincères la joie qu'il ressent à rester près de nous.

Le chien partage aussi bien l'abondance de la maison riche que la pénurie de la cabane pauvre. Vivant, il nous aime ; expirant, il nous chérit toujours, et souvent un chien meurt courageusement pour défendre encore son maître. Exemple uni-

que ou du moins très-rare parmi les bipèdes, n'en déplaie à mes semblables.

Comme animal de trait, le chien rend de grands services dans certains pays. Que deviendraient les habitants des régions glacées si le chien ne traînait pas leur « chariot à patins ? » Comment feraient les Lapons, les Kamtchatkadales si ce bon quadrupède n'entraînait pas leur véhicule sur les couches de neige durcie avec une rapidité telle que bien souvent ils franchissent plus de cent milles par jour ?

A Terre-Neuve, l'on emploie les chiens à trainer, de la montagne au rivage de la mer, les billes de sapin qui forment un des points les plus importants du commerce de l'île, et dans les différents comtés de l'Angleterre, le chien, bête de somme, a sa place marquée dans les services demandés par la civilisation aux animaux.

A dire vrai, à Londres comme à Paris, l'usage a engendré l'abus, l'ignorance a eu pour conséquence la brutalité, la cruauté même, et à l'heure qu'il est, les chiens « traîneurs » sont défendus par une loi spéciale dans la capitale de la Grande-Bretagne, et en France par un décret qui s'appelle la « loi Grammont. »

Nos voisins d'outre-Manche semblent désirer voir cette prohibition s'étendre dans tout le territoire du Royaume-Uni, et leurs journaux, organes de toutes les opinions, sans autre contrôle du pouvoir, contiennent journellement à ce sujet des réclamations qui amèneront un jour ou l'autre la promulgation universelle de la loi anglaise dans toute l'étendue du pays gouverné par la reine Victoria.

Cette loi ramènera le chien à son état normal dans la création, car il a été destiné non point à traîner des fardeaux, mais à veiller à la sûreté de l'homme, à l'accompagner et à l'aimer.

Pour ne citer qu'un exemple parmi les races de la gent canine qui sauvent leurs maîtres au péril de leur vie, je nommerai le chien de Terre-Neuve, le sauveteur le moins médaillé du monde et celui qui mériterait le plus de l'être.

Dans le musée de Berne on montre aux visiteurs un terre-neuve empaillé qui, sa vie durant, a arraché quarante-sept personnes à une noyade certaine.

Ce n'est pas seulement pendant sa vie que le chien est utile à l'homme : dans un grand nombre de pays, et même en certains endroits dont on ne se doute pas, le chien une fois mort sert aux besoins du roi de la nature. Sa peau se change en gants, en jambières, en tapis, en tabliers d'ouvriers.

Les Romains, c'est un fait certain, prisait fort un chien gras et dodu pour un repas fin ; il n'y a donc rien d'étonnant que les peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique considèrent le chien comme un quadrupède propre à leur subsistance, et nous aurions mauvaise grâce de nous moquer des Chinois pour qui un chien est un mets exquis.

Si le volume que j'offre aujourd'hui au public était le premier de ce genre, je pourrais, je devrais même m'étendre bien au long sur les nobles qualités de ce bon quadrupède ; je me bornerai dans un chapitre spécial à raconter certains faits célèbres et quelques autres qui me sont personnels.

J'ai déjà dit précédemment ce que je pensais sur l'origine du chien et quels étaient mes motifs de croire que les races créées par le maître du monde avaient été diverses. Buffon n'est point le seul qui ait fait descendre uniquement le chien du loup.

Un célèbre professeur anglais, M. Thomas Bell, auteur d'un ouvrage fort intéressant sur l'histoire des quadrupèdes, professe hautement la même opinion. Il se fonde en cela sur l'examen de l'ostéologie du chien, qui diffère à peine de celle

de l'animal féroce ; sur le crâne qui a la même forme, sur les croisements que l'on pourrait opérer entre les deux espèces.

On pourrait bien objecter à ces raisonnements que le chien, dans tous les pays du monde, à quelque race qu'il appartienne, est doué d'une pupille circulaire, tandis que chez les loups cette même pupille est oblique.

Le docteur Bell, — un savant à d'ordinaire réponse à tout, — prouve que le chien a la disposition de regarder en avant, par cette seule raison que depuis... très-longtemps, — le déluge peut être, — le chien s'est accoutumé à regarder l'homme devant lui et à n'obéir qu'à sa voix. Pour un homme instruit c'est là une plaisanterie inadmissible.

Il suffit d'avoir vu quelquefois des loups, en Europe, comme dans les autres parties du monde, pour comprendre quelle différence il y a entre cet animal et le chien, comme types, et cela par la forme de la pupille, celle de la queue, et particulièrement encore par le « langage. »

J'ajouterai enfin que l'on trouve des chiens dans toute l'étendue du monde, sous toutes les latitudes, sous tous les climats, tandis que le loup n'est pas universellement connu et ne hante que certaines contrées.

Je n'oublierai pas non plus de mentionner ce fait, que les mœurs et les goûts des uns et des autres diffèrent d'une façon toute spéciale.

Tandis que le chien est sociable, doué d'un naturel affectueux, le loup conserve toujours, — à peu d'exceptions près, — un caractère sombre et peu susceptible d'assouplissement.

On cite parmi les exceptions la femelle qui s'humanise en mainte occasion avec le chien, et « cède aux désirs » de ce dernier à l'époque de ses « feux. » Ce sont là des cas très-exceptionnels.

On cite encore, comme preuve de la domestication possible

des loups, et par conséquent de cette possibilité d'une descendance de la souche primitive métamorphosée à l'heure qu'il est en chiens d'espèces diverses, la louve de Mussidan, dont le *Journal des chasseurs* a raconté la vie dans son vingt et unième volume.

Buffon a prétendu que le loup ou la louve apprivoisés ne s'attachaient pas à leur maître : c'est là une erreur. Le grand naturaliste en a commis bien d'autres !

« *Sarah* — disait le narrateur, tel est le nom de la louve — aime celui qui l'a prise et qui la garde. Elle se plaît à rester avec lui. »

Cet exemple n'est nullement convaincant ; d'une part il est unique, et de l'autre il appert que « dame Sarah » était d'une voracité féroce, qu'elle étrangla deux chiens, qu'elle dévalisa la cuisine et dévora un agneau dans la bergerie de son maître. Il est probable que si ce dernier avait voulu corriger Sarah, celle-ci eût montré les dents, et peut-être même eût-elle sauté sur la main qui la châtiât.

Quelle différence, il faut en convenir, avec le naturel du chien qui est soumis au suprême degré ! Il lèche la main qui le frappe, sans rancune, comme si rien ne s'était passé !

Il n'est pas probable que l'homme ait eu assez d'influence ou de pouvoir pour modifier ainsi l'instinct et l'appétit naturel du loup, de façon à en faire un chien.

On a également mis en avant, dans cette recherche de l'origine du chien, le chakal d'Afrique, d'Asie et d'Amérique¹, regardé par quelques notables de la science comme une des souches de plusieurs variétés connues.

De nos jours un savant illustre, M. de Quatrefages, attribue l'origine du chien au chakal.

¹ Le chakal de l'Amérique du nord s'appelle *coyote* dans le pays, particulièrement au Mexique, dans la Californie et les prairies indiennes.

En observant les mœurs de ces quadrupèdes africains, asiatiques et américains, on verra qu'à part les habitudes sociales entre pareils, les instincts sont fort différents de ceux des chiens, comme on pourrait s'en convaincre en examinant à fond la question.

Mieux encore, dans les pays chauds où résident les chakals, chaque fois qu'on amène un chien, au lieu de le voir vivre en santé, procréer et prospérer, on s'aperçoit qu'il dépérit, dégénère et meurt *souvent*, pour ne pas dire *toujours*.

Les chakals apprivoisés conservent toujours une sauvagerie sans pareille, et l'influence de l'homme ne peut point parvenir à assouplir ce caractère indomptable; tandis que le chien devenu sauvage reprend très-facilement ses habitudes domestiques du moment où il se trouve en contact avec l'homme.

Je ne citerai pour exemple que cette page du récit des naufragés du navire *Wager*, faisant partie de la flotte de l'amiral Anson :

« Nous rencontrâmes plusieurs troupes de chiens sauvages, mais il ne nous fut jamais possible de les approcher d'assez près pour en tuer un seul.

« Un jour, en rôdant çà et là, nous aperçûmes une ventrée de jeunes chiens qui, dès qu'ils nous virent, allèrent se cacher dans des trous, comme font les lapins; nous les poursuivîmes, et, à force de fouiller dans le sable, nous les trouvâmes.

« Cette découverte nous détermina à nous réunir tous pour aller fureter dans les terriers que nous avions remarqués aux environs.

« Nous vinmes à bout de nous emparer de treize jeunes chiens que nous emportâmes dans notre cabane, à dessein de les apprivoiser, *s'il était possible*.

« Avec le temps, *ils devinrent aussi dociles que des épagneuls*

anglais, et nous rendirent de très-grands services. Chacun de nous avait sa petite meute. Ces chiens chassaient à merveille; ils nous tuaient souvent des *armadilles* — tatous — et même une fois ils nous forcèrent un cerf.

« Dans une de nos chasses, nous fîmes rencontre d'un troupeau de cochons sauvages; nos chiens se mirent à leurs trousses et saisirent deux jeunes marcassins... »

Il est certain que les chiens sauvages dont il s'agit étaient semblables à ceux qui obéirent à l'homme dans les premiers temps, à l'époque où l'animal n'avait point encore subi la volonté de la créature essentiellement divine. On remarquera cependant que ces chiens se creusaient des terriers, ce que ne font pas d'ordinaire les quadrupèdes de la race canine apprivoisée.

M. de Quatrefages, à l'appui de sa théorie, raconte, d'après les détails que lui a fournis M. Lartet fils, attaché à la suite de M. le duc de Luynes pendant son voyage d'exploration de la mer Morte, le cas suivant, qu'il trouve tout à fait concluant.

« Le noble duc avait ramené de Syrie deux *chiens de bazars*, pris tout jeunes dans les fossés de Jérusalem. Quelque temps après leur arrivée en France, on s'aperçut que la femelle était pleine.

« Au bout du temps voulu, on reconnut qu'elle était délivrée, mais on ne trouvait pas les petits. Après bien des recherches seulement, on les découvrit au fond d'un terrier de 2 mètres de profondeur, que la mère avait creusé en cachette dans un coin écarté du parc. »

Et M. de Quatrefages ajoute ceci :

« C'est que, fille d'une race qui vit libre et sans maître, quoique au milieu des villes, cette chienne avait conservé ou retrouvé ses instincts natifs, attestant ainsi une fois de plus, au milieu de nous, sa parenté avec le chakal. »

Mais les *chiens de bazars* sont de vrais chakals, des chiens sauvages, et non point des chiens de la vraie race. Voilà, à mon avis, la différence qu'il y a entre le vrai chien et son congénère du genre carnassier.

Certains naturalistes ont voulu donner pour souche à la race canine le *cynhyène* de l'Afrique centrale, ou le *cyon* de l'Himalaya. Ce sont là, il n'y a pas à en douter, des races de chiens sauvages distinctes, comme l'est le lévrier sauvage découvert par le voyageur Rueppel dans les montagnes de l'Abyssinie.

La domesticité n'est donc point la cause unique et absolue de la variété des races canines ; tout concourt à prouver que ces variétés ont eu des souches diverses, et cela se voit rien qu'en comparant les formes et les caractères extérieurs, rien qu'en examinant les instincts particuliers qui prédestinaient ces créatures à servir aux besoins de l'homme.

Il est seulement extraordinaire que l'on n'ait pas retrouvé, dans les pays nouvellement explorés, les types primitifs de ces chiens sauvages ; on eût ainsi résolu un des plus intéressants problèmes de l'histoire naturelle.

Il ne faut pas espérer rencontrer en Europe aucun type d'origine primitive, car en examinant ce qui se passe pour les autres races, on verra qu'un grand nombre d'animaux auxiliaires de l'homme ont disparu des contrées où ils habitaient. On ne les rencontre plus que sous la main de celui qui les a domptés à son usage.

Le cheval lui-même, s'il existe en « manades » nombreuses, dans la Tartarie, l'Amérique du Nord et celle du Sud, n'est en ces endroits que par le fait de l'abandon de l'homme, qui l'y avait amené en venant conquérir le pays.

Quant à la formation des variétés multiples, eu égard au nombre restreint de la création, on l'expliquera facilement en se disant que ceux des animaux primitifs soumis par l'homme

qui l'ont suivi dans ses pérégrinations lointaines, se sont trouvés en contact avec leurs congénères et ont produit des variétés par le croisement, dans des conditions toutes particulières.

Je n'entends pas prétendre que ce fait se soit toujours présenté; l'importation et l'acclimatation ont bien plus fait que l'accouplement d'espèces diverses. Mais il est certain que l'homme a guidé lui-même la multiplication ou la destruction de certaines races, selon ses besoins, ou plutôt la bizarrerie de ses goûts.

C'est ainsi que nous avons vu les chiens à double nez, produits d'un jeu de la nature, faire souche, ainsi que les animaux à queue courte, résultat d'une paternité dont les ancêtres, de père en fils, avaient eu l'appendice caudal retranché, etc., etc.

Je reviens maintenant aux recherches faites sur l'origine du chien, sur la taille colossale ou minuscule de ces quadrupèdes.

M. Georges Pouchet m'a fourni là-dessus des documents très-curieux, fruits de recherches parfaites.

Daubenton, à la fin du siècle dernier, a essayé de se rendre compte par des mesures exactes des différences que pouvaient présenter deux individus appartenant à la race canine. Le plus gros chien de montagne qu'il examina mesurait, du bout du museau à l'origine de la queue, 1^m,52; il était haut de 0^m,77. On connaît aujourd'hui des races de chiens plus grandes que cela. — Le plus petit bichon que put se procurer Daubenton n'avait que 0^m,22 de long sur 0^m,11 de haut. Nous ne croyons pas que cet idéal ait été surpassé à aucune exposition de chiens.

L'antiquité ne paraît pas avoir connu ces petits êtres turbulents et désagréables qui faisaient déjà au seizième siècle les délices du monde élégant.

D'où viennent-ils? de qui descendent-ils? comment se sont

formés ces prodiges d'abâtardissement et ces merveilles de décrépitude? On ne sait trop. Ce qui est certain, c'est qu'ils sont le fruit de la domesticité et de l'esclavage. C'est à dessein que j'emploie ce mot d'esclavage; il est le seul qui qualifie avec une rigueur scientifique la condition du chien dans les civilisations avancées.

Cet animal est soumis, dévoué jusqu'à la mort, tant que l'on voudra; mais il est esclave et ces preuves d'abnégation dans l'état servile sont loin d'être rares. Peut-être même ne sont-elles pas l'exception.

Ce qui fait l'esclave, c'est la docilité au fouet du maître; le chien a vendu sa liberté au premier coup qu'il a enduré.

Bien différente est la position sociale du chat, qui n'est pas un esclave, et a traité avec l'homme en lui disant à sa manière :

« Je t'aiderai, je purgerai ta maison de rats, de souris, de mulots et de toute cette vermine qui ronge ton bien. Mais toi, à ton tour, tu me donneras le gîte et la pâtée, ce sera mon salaire. Je me réserve le droit de te quitter aussi bien que tu as celui de me chasser. »

C'est ainsi que parlent les égoïstes, ceux qui n'aiment rien, ou bien peu de chose, qu'eux-mêmes.

Le fait est que l'homme ne serait pas fâché d'avoir deux de ces amis commodes semblables au chien, courbant l'échine sous les coups et obéissant à tous ses commandements.

Comme je l'ai dit plus haut, l'origine des rapports entre l'homme et le chien a été une association libre, telle qu'elle convient à deux êtres forts et armés tous les deux pour le combat.

Presque partout les voyageurs ont retrouvé le chien librement associé à l'homme plutôt que son esclave : dans la plus grande partie de l'Afrique, dans les deux Amériques, en Australie, dans plusieurs archipels de la mer du Sud, et enfin chez

tous les peuples circumpolaires, au delà des régions où le renne trouve encore le modeste lichen qui suffit à ses besoins.

Mais depuis quand le chien s'est-il ainsi fait l'associé de l'homme? et depuis quand est-il devenu son esclave? comment cette transformation s'est-elle opérée et à quelle époque? Ce sont là autant de questions à peu près insolubles, dans l'état actuel de nos connaissances.

En remontant aussi loin que possible le cours de l'histoire, la seule découverte qu'on ait faite, c'est que, là où elle commence, le chien était à peu près ce qu'il est aujourd'hui. Il faudrait remonter encore, et au delà nous ne trouvons plus que la géologie, qui ne peut pas nous apprendre grand'chose avec des ossements, sur les rapports de l'homme et du chien.

On conçoit qu'il ne peut plus être question ici de carlins, ni de havanais, ni même d'épagneuls, de lévriers, de bassets ou de dogues.

Les géologues appellent du nom de chien la grande famille où on rencontre avec celui-ci le loup, le chakal et le renard. Tous ces animaux se ressemblent par la conformation intérieure de leurs organes et par leur squelette. C'est pour cela qu'un certain nombre de naturalistes n'ont pas hésité à regarder le loup et le chakal comme la double source d'où seraient descendues toutes les races de chiens aujourd'hui connues.

C'est là une erreur, car il existe, au centre de l'Asie en particulier, des chiens complètement sauvages qui forment des espèces distinctes, au même titre que le loup et le chakal.

Le chien, pris dans la large acception que donnent les naturalistes à ce nom, n'est pas un très-vieil habitant de la terre. Il serait plus raisonnable de dire simplement qu'on ne l'a pas rencontré jusqu'à ce jour très-profondément dans les couches du sol, car nous ignorons la surprise de demain.

C'est à peine si nous avons écorché la surface de nos conti-

nents, et nous n'avons guère aperçu que le seuil du prodigieux monde des morts. Aujourd'hui même quelques débris d'os remués par un terrassier ou par un mineur peuvent venir bouleverser tout ce qu'on croit savoir, et prouver que le chien, l'homme peut-être aussi, existaient déjà dans des âges bien autrement reculés.

Les plus anciens ossements de chiens connus remontent au temps où se sont déposées les assises des carrières à plâtre de Montmartre.

Cuvier a trouvé là des débris irrécusables attestant l'existence de ces animaux au milieu d'espèces aujourd'hui perdues. C'était l'âge où le « *palæotherium* » et « *l'anoplotherium* » broutaient l'herbe et le feuillage sur un continent qu'aucun être à forme humaine n'avait encore foulé.

Plus tard, beaucoup plus tard, nous voyons le chien mêlé aux fossiles du déluge. Était-il déjà en ce temps-là un ami pour l'homme? l'a-t-il aidé à se défendre des éléphants, des rhinocéros, des grands cours des cavernes? ou s'est-il mêlé d'abord à tous ces ennemis?

S'il est vrai que l'état où vivent aujourd'hui les tribus extrêmes du pôle ait quelque analogie avec l'existence de nos ancêtres du déluge, on peut admettre que le chien était déjà pour eux un auxiliaire et un allié.

On a beaucoup parlé depuis quelque temps de ces amas prodigieux d'écailles de coquilles qu'on trouve sur les côtes du Danemark.

Après avoir longtemps disserté sur l'origine de ces débris qui forment parfois d'imposantes assises de terrain, il a fallu se rendre à l'évidence. Ce sont les reliefs gigantesques de repas séculaires. On les appelle en Allemagne les *débris de cuisine*. C'est la place où des générations sans nombre ont jeté les coquilles dont l'animal les avait nourries.

On y trouve mêlés des os de chiens.

Ceux-ci étaient vraisemblablement les compagnons de ces infatigables pêcheurs d'huîtres, de moules et de coquillages de toute sorte. Ils ont dû partager ces maigres repas, dont le menu montre assez que l'homme n'avait pas encore dressé le chien à chasser pour lui.

La domestication proprement dite du chien n'eut lieu sans doute qu'après bien des siècles d'alliance libre. Elle suppose chez le maître une civilisation déjà raffinée. L'époque où se fit cette transformation nous échappe; il faut la placer, selon toute apparence, longtemps avant l'invention de l'écriture, longtemps avant le commencement de l'histoire. Quand nous remontons aux plus anciens monuments graphiques que nous ait laissés le passé, nous y trouvons précisément la preuve irrécusable que déjà existaient plusieurs races distinctes de chiens domestiques.

Au delà de l'histoire, dans les horizons brumeux des origines aryennes, on a cru retrouver aussi la preuve que le chien était déjà, dans les demeures de l'homme, à peu près ce qu'il est chez nous. Il faut se défier de ces recherches dites de paléontologie linguistique.

Mais si nous en sommes réduits à de vagues hypothèses pour ce qui est des Aryas, au moins est-il certain que les livres sacrés de l'Inde et de la Perse viennent attester l'antique domestication du chien dans ces régions de l'Asie, pendant qu'à l'extrême Orient, les plus vieux monuments de la littérature chinoise semblent confirmer par un témoignage indirect ce que nous disent les « Védas » et le « Zend-Avesta. »

Les cinquante noms que porte le chien en sanscrit suffiraient seuls à prouver la domestication du chien et les services variés auxquels il se prêtait déjà sous plusieurs formes. Le principal de ces noms, *çvan*, serait même, au dire des linguistes, la source de tous ceux qui ont servi à le désigner dans

l'antiquité, et même de tous ceux par lesquels on le désigne aujourd'hui dans les différents idiomes de l'Europe.

Le « Zend-Avesta, » cette autre expression sublime de la civilisation aryenne, est précisément de tous les livres sacrés de l'Asie celui qui mentionne le plus souvent le chien, un des trois animaux que la religion mazdéenne prescrivait aux fidèles de nourrir dans leur demeure.

Un passage du livre dit même ceci :

« Lorsque le chien a six mois, il faut qu'une jeune fille le nourrisse ; cette fille aura le même mérite que si elle gardait le feu, fils d'Ormuzd. »

Il est curieux de voir un traité chinois, qui ne le cède guère en antiquité aux saints livres aryens, le *Chou-King*, ne parler au contraire du chien que comme d'un animal étranger et qui n'aurait fait que depuis peu son apparition dans l'Est de l'Asie.

Voici l'histoire telle que la raconte M. de Quatrefages.

C'était vers l'an 1122 avant notre ère (j'emprunte ces faits à l'*Histoire de la Chine*, par M. Pothier), c'est-à-dire à peu près à l'époque de la guerre de Troie, peut-être à ce moment où le noble Argus, immortalisé par Homère, expirait de joie en revoyant son maître. Le prince Fa venait de détrôner le dernier des Chang et de fonder la dynastie des Tchéou. Sous le nom de Wou-Wang, il régnait sur un immense empire, et recevait de toutes parts hommages et tributs. Parmi les cadeaux envoyés du pays de Lou, situé à l'ouest de la Chine, figurait un grand chien que le roi *Guerrier* (signification littérale du nom de Wou-Wang) semble avoir accueilli avec une faveur trop marquée, car elle lui attira de sérieuses remontrances de la part du premier ministre.

Un Taï-Pao, sorte de grand personnage, s'exprime ainsi dans le *Chou-King* en adressant une remontrance au prince Fa Wou-

Wanli : « Un chien, un cheval, sont des animaux étrangers à notre pays, il n'en faut pas nourrir. »

Le *Chou-King* fut écrit du vingt-deuxième au vingt-septième siècle avant Jésus-Christ.

Si la Chine, à cette époque, regardait le cheval et le chien comme des nouveautés, depuis longtemps elle nourrissait les vers à soie, et ses riches industriels s'habillaient d'étoffes chatoyantes, tandis que « dans les forêts de la Gaule, » des espèces de sauvages, nos pères, vêtus de peaux, se faisaient la guerre et se taillaient des pirogues avec des armes en bronze et des outils en pierre.

On s'est étonné de ne retrouver le chien dans aucune des scènes pastorales de la Genèse.

Le passage de ce livre sacré relatif à Nemrod, qui fut le premier chasseur, n'en fait pas même mention.

L'art a représenté le chien de Caïn défendant son maître contre les bêtes affamées de la terre. C'est là une tradition rabbinique qui a sa source en dehors du texte même des versets sacrés : elle date de l'époque du Talmud.

Il est même probable que les écrivains d'Israël ont très-longtemps ignoré que le chien pût servir à la garde des troupeaux. En Égypte, même de nos jours, il n'y a jamais été employé. On ne trouve mention du chien de berger, dans la haute antiquité, que sur les vieilles peintures étrusques.

Une autre omission des livres hébraïques, plus singulière, est celle-ci, que le chien ne figure pas même dans la triple liste d'animaux purs et impurs que trace le Lévitique. Un tel oubli ne semble pas en être un.

On serait presque en droit de se demander si les premiers législateurs des douze tribus n'avaient pas rapporté du pays d'Anubis quelque chose de cette vague terreur qu'inspirent

encore les chiens, après le soleil couché, aux habitants de la vallée du Nil.

Pour tout ce qui touche aux mœurs d'intérieur, ce sont les hypogées de l'Égypte qui donnent les renseignements les plus précis sur l'histoire du chien domestique. Que le lecteur veuille bien me suivre à l'extrême limite de l'antiquité monumentale des pharaons.

Cette limite est marquée par de si grandes choses, qu'elle laisse deviner derrière elle un passé au moins aussi grand que celui qui nous en sépare. Les plus prodigieux monuments de l'Égypte sont justement les plus anciens : le Sphinx et les Pyramides.

Qu'on retourne comme on voudra la question ; même en l'absence de toute écriture, n'est-il pas évident qu'il a fallu des siècles à un peuple, si bien doué qu'on le suppose, pour inventer le cordeau et l'équerre, pour apprendre à tailler et à mettre en place les pierres de la grande pyramide, pour savoir dresser les plans d'un pareil monument et mener à bonne fin une entreprise architecturale que jamais les plus orgueilleuses civilisations n'ont égalée ?

La preuve trouvée qu'à l'époque où se dressait la grande pyramide de Giseh, ou du moins peu après, le chien était déjà aussi profondément modifié par l'esclavage qu'il l'est de nos jours, amène forcément l'homme qui fait des recherches à renoncer à découvrir les origines de la domestication. Mais on peut encore considérer cette preuve comme toute nouvelle, après tant d'autres, de l'antiquité aussi prodigieuse qu'inconnue de la civilisation dans la vallée du Nil.

Voilà donc au moins trois mille ans que le chien a atteint, de l'est à l'ouest, les deux extrémités de l'ancien monde, et les monuments égyptiens attestent qu'il était en Afrique bien avant cette époque.

A partir de ce moment, toutes les fois qu'un document de nature à jeter du jour sur cette question nous est révélé, nous y voyons l'homme et le chien associés ou marchant ensemble à la conquête du monde.

En feuilletant l'œuvre immortelle de la commission d'Égypte, et surtout le grand ouvrage de Lepsius, on peut clairement se rendre compte qu'une exposition de chiens à Memphis ou à Thèbes, au pied du même obélisque qui fait si triste figure sur la place de la Concorde, à Paris, n'eût pas été sans variété et sans intérêt.

Peut-être n'y eût-on pas trouvé ces roquets inutiles qui font les délices de nos dames, mais bien des épagneuls, des lévriers, des bassets, des dogues, lesquels eussent été noblement représentés.

La boutique de colliers n'eût pas même fait défaut; il y en avait à cette époque de fort jolis, brodés et festonnés, avec des agréments en couleur.

Déjà, dans un tombeau qui date de la quatrième dynastie, on trouve la représentation très-nette d'un lévrier de grande taille. C'était sans doute le favori du mort. Il porte le collier au cou : c'est donc bien un animal domestique qu'on a dessiné au ciseau sur cette pierre.

La quatrième dynastie florissait vers l'an 5400 avant Jésus-Christ. Il n'était pas encore question de l'obélisque de la place de la Concorde.

Mais le monument le plus curieux pour l'histoire du chien est un autre tombeau ouvert à Beni-Hassan. Sans être aussi vieux que le précédent, il est encore d'une antiquité fort recommandable : il appartient à la douzième dynastie; il est par conséquent antérieur à Rhamsès III, mieux connu sous le nom de Sésostris. Il date de 2500 ans environ avant Jésus-Christ.

C'est à peu près l'époque où les savants de Port-Royal ont placé le déluge, la tour de Babel et la confusion des langues.

Il ne faut pas trop leur en vouloir : ils n'avaient pas comme nous à leur disposition les travaux des Champollion, des Rosellini, des Lepsius et des Mariette.

Cette tombe, dont nous parlons, est celle de quelque fameux *sportsman* du temps. Les égyptologues ont déchiffré son hiéroglyphe : il avait nom Roti¹. L'habitude était, en Égypte, de peindre dans les tombes des morts les objets de leurs affections et aussi leurs occupations habituelles. Le seigneur Roti est représenté chassant la gazelle avec l'arc, entouré de ses piqueurs et de ses chiens qu'on mène couplés.

Ce personnage possédait une meute qui n'eût pas déparé une exposition, à ceci près que son chenil n'avait pas d'uniforme ; ce n'était sans doute ni la mode, ni le grand ton. Ainsi un épagneul blanc, tacheté de noir et de roux, est tenu par la même couple qui retient un lévrier aux oreilles droites, de pelage uniforme et de couleur noisette. On voit aussi représentés sur la tombe du seigneur Roti des chiens qui ont les oreilles coupées au ras de la tête, sans doute pour des chasses spéciales.

Quant à ce qui est de toutes les petites espèces de chiens, on ne connaît point de monuments de l'antiquité qui les rappelle. On dirait qu'ils sont sortis du moyen âge. Ce qui est positif, c'est qu'ils étaient en faveur auprès des raffinés du seizième siècle.

¹ La facilité qu'ont eue de tout temps les professeurs de langues inconnues pour lire, *ex abrupto*, les hiéroglyphes qui leur étaient présentés, me rappelle le fait suivant.

M. Champollion revenait d'Égypte et passait à Aix en Provence. Invité à déjeuner par M. S..., amateur de curiosités, l'idée vint à ces messieurs, après le repas, d'ouvrir une caisse renfermant une momie comme pour se divertir. Le cercueil est éventré ; c'était celui d'une femme. On déroule les bandelettes qui entourent le cadavre, et l'on trouve à l'extrémité de l'une d'elles un signe hiéroglyphique. M. Champollion s'en empare, le regarde, et s'écrie sans hésiter : « Elle s'appelait Dade, c'était la reine Dade. »

Il fallait le croire, ou... y aller voir. On y crut.

Le Véronèse nous les montre sur les tables, jouissant déjà de toutes les caresses et de toutes les licences.

Les grands chiens étaient seuls recherchés des anciens et seuls estimés.

L'émotion que causa dans Athènes la célèbre fantaisie d'Alcibiade montre tout le cas qu'on faisait d'une belle bête et tout le prix qu'on y mettait. On ne savait pas de plus riches présents à faire que des chiens.

La tradition veut qu'une reine d'Éthiopie ait envoyé à Alexandre une meute de quatre-vingt-dix de ces animaux dressés à la chasse aux hommes.

Dans une autre circonstance, quand le conquérant macédonien était en marche pour l'Indus, on lui amena des dogues énormes. C'était sans doute la même race qu'on dit s'être perpétuée jusqu'à nos jours dans le Thibet.

Les rois des rois en avaient à leur cour : un curieux bas-relief assyrien de l'époque de Nabuchadnézar nous montre un de ces chiens dépassant de la tête le coude de l'homme qui le mène en laisse. Les lions et les tigres devaient être leur gibier. Leurs maîtres furent cette forte race d'hommes que M. Michélet nous montre sauvegardant la notion du droit et du devoir sur les âpres plateaux de l'Iran.

On ne comptait, en Grèce, que trois principales espèces de chiens : la première, la plus vantée, venant d'un chien et d'une chienne de Lacédémone ; la seconde, d'un chien de Lacédémone et d'un molosse ; la troisième, la moins estimée, d'un chien de Lacédémone et d'un renard.

L'historien Xénophon ne nomme que deux races : les *Alopécides* (tueurs de renards) et les *Castorides* (chiens de Castor). Ces derniers, originaires de la Laconie, étaient ainsi nommés, parce que Castor, si connu pour sa passion pour la chasse, aimait particulièrement cette espèce. L'auteur grec est cependant

d'avis qu'avec le temps ces deux races se mêlèrent ensemble, au point de ne plus être distinguées.

Les chiens d'une seule couleur n'étaient pas estimés chez les Grecs.

Pendant mon séjour aux États-Unis, mon honorable ami, M. Stephens, qui avait fait plusieurs voyages dans le Yucatan, m'a montré divers monuments quichés prouvant que le chien se trouvait à la cour de Xibalba, dans la ville de Palenque, comme en font foi les légendes de Nohalpu et de Exbolanqué.

Chez les Mahoris, les premiers colons partis d'Iharvalki pour la Nouvelle-Zélande emmenèrent avec eux le chien que l'on retrouve dans toute la Polynésie.

On voit les traces de cette migration dans les chants sacrés recueillis par sir Georges Gray.

Il va sans dire, et en cela je suis de l'avis de nos naturalistes français, que dans ces nombreux voyages, le chien a subi d'importantes modifications qui ont produit de nouvelles races ; mais il est inadmissible que certaines espèces de chiens sauvages soient identiques avec des chiens civilisés, et ne soient que les fils, devenus libres, d'animaux soumis à l'homme dans les temps reculés.

Si ce fait peut exister, — et encore est-il contestable, — pour l'Amérique du Sud, où l'on trouve, — dans la république Argentine, — des limiers sauvages, très-redoutables et horriblement féroces, soi-disant échappés du camp de l'armée espagnole, il n'y a rien d'équivalent dans l'Amérique du Nord, où le coyote et les loups ne se civilisent point, ni dans les autres parties du monde, où les chiens sauvages ou libres, — si mieux on aime, — sont tout simplement des carnassiers qu'il serait impossible de dompter et de soumettre à la volonté humaine.

N'en déplaise à nos illustres naturalistes, le *diozo* de l'Australie, le *buansu* du Népal, le *paria* de l'Inde et de l'Himalaya,

le *dhole* des monts Rhangani, sont bien des espèces distinctes qui n'ont point leurs semblables, même approximativement, dans les races civilisées.

Que, dans un temps donné, l'homme, avec sa ténacité ordinaire, parvienne à croiser, — s'il le croit opportun et utile, — les races libres avec les races asservies, cela se conçoit, cela est possible; mais il faut des siècles pour dompter un animal sauvage, et nul de nous ne peut dire ce que sera le monde d'ici là.

En attendant, contentons-nous d'avoir sous la main des animaux aussi utiles, aussi bons, aussi doux, aussi dévoués que les chiens des races humaines.

Le chien n'a pas son pareil dans tout l'œuvre de la création.



III

L'INTELLIGENCE DU CHIEN

Quoi qu'on ait dit et quoi qu'on en dise, de tous les animaux créés pour l'homme, le chien est le plus sagace, le plus intelligent. Il sait raisonner, supputer, compter, comprendre la parole et deviner par l'expression des yeux, par un geste, un signe, un rien.

Il suffit de s'occuper du chien, de l'élever, de le tenir à ses côtés pour le voir graduellement se développer en intelligence, en sagacité : je dirai plus, en esprit.

Cette aptitude, le chien la montre non-seulement à la chasse, mais encore dans les choses les plus élémentaires ou les plus difficiles de la vie intérieure. A mon avis, cependant, comme à celui de bien des gens, un chien qui joue aux cartes ou aux dominos ne vaut pas un chien qui chasse avec discernement et suivant les règles.

« Il n'est chasse que de bons chiens, » dit le proverbe, et les proverbes ont rarement tort.

Buffon a dit quelque part :

« Le chien, sans avoir comme l'homme la lumière de la pensée, a toute la chaleur du sentiment : il a, de plus que lui, toute la fidélité, la constance dans les affections. »

Buffon s'est trompé, et certes ce n'est pas cette seule fois qu'il a fait erreur. Le chien pense, et la meilleure preuve, c'est que lorsqu'on le punit pour certaine chose, il n'y revient plus si son maître est là. Mais celui-ci s'est-il absenté, le naturel revient au galop.

Qui nierait que ce ne soit la pensée qui le fait agir ainsi?

A la chasse, le chien ne consulte-t-il pas son maître du regard pour savoir ce qu'il va faire? si c'est à droite ou à gauche qu'il doit se diriger?

Le chien s'agite et gambade lorsqu'il voit toucher à l'attirail de chasse; que se passe-t-il donc chez ces animaux? Un phénomène intellectuel que nous appelons le souvenir; ils se rappellent, unissent et composent à leur manière l'impression produite par la souvenance d'une impression passée. Ils ont donc la mémoire et associent leurs idées.

Saint Basile, à l'opposé de Buffon, s'exprime ainsi : « Le chien raisonne et sait la dialectique. »

Saint Ambroise ajoute : « Aucun animal ne se souvient, comme le chien, d'un bienfait ou d'une injure. »

Or, raisonner, se souvenir, n'est-ce pas penser?

Le degré d'instruction que certains chiens peuvent recevoir, les habitudes qu'on leur fait contracter, tout cela développe en eux ce souvenir, qui devient de plus en plus net et précis.

Le chien d'un de nos amis avait le défaut, lorsque celui-ci déjeunait au coin du feu, de passer devant lui pour aller prendre le morceau de pain qu'il lui tendait du côté opposé à celui où il était couché, et il laissait quelques-uns de ses poils attachés à ses vêtements. Un jour son maître le frappa légèrement, et

depuis ce moment, le chien fait toujours le tour du fauteuil.

Nous ne voulons pas prétendre que ce chien ait conçu les idées supérieures de l'utile et du nuisible. Nous n'avons pas besoin de le croire capable de généraliser les idées, de les comparer autrement que d'une manière empirique ; non, mais le jour où il a passé trop près des genoux de son maître, il a reçu une petite correction, et c'est le souvenir de cette correction, unie au fait de passer devant le fauteuil, qui lui a fait comprendre que l'une des deux choses serait suivie de l'autre ; tel est le principe de toute conception chez les animaux. De même le tout jeune enfant qui s'est brûlé ou qui s'est blessé en touchant à de certains objets, s'abstiendra désormais d'y porter les doigts.

Ainsi, de ce que les animaux sentent, perçoivent et associent les idées, il en résulte qu'ils ont une intelligence.

J'ai lu quelque part qu'un vétérinaire avait rebouté la patte d'un chien. Celui-ci, quelques mois après, revint près du docteur, élève d'Alfort, en lui amenant un caniche qui s'était cassé la cuisse.

Les chiens ont la plus grande aversion pour les remèdes, et cependant, après la seconde ou la troisième dose, ils se présentent d'eux-mêmes, — quand ils sont malades, — à l'administration de tout ce qu'on juge à propos de leur offrir.

Elzéar Blaze raconte qu'un de ses chiens se tournait vers lui.... du côté de la queue, quand il était.... constipé.

Le chien est acteur, comme il est joueur. Du temps de Vespasien, un chien, nommé Zopian, parut sur le théâtre et y fit florès. C'est Plutarque qui l'assure.

De nos jours, ne voit-on pas chaque soir des chiens se mêler aux acteurs et jouer leur rôle aussi bien que ces messieurs dans les drames de nos grands auteurs?

Albert le Grand raconte qu'un chien tenait la chandelle dans

la gueule, tandis que son maître prenait son repas. C'est ce même savant qui a laissé un traité fort explicite pour dresser des chiens de saltimbanques.

En somme, l'Écriture sainte dit « qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort ; » et l'Écriture a toujours raison.

La célèbre Ninon de Lenclos avait un chien nommé *Raton*, qui l'empêchait de manger des mets qui pouvaient lui faire mal, de boire des liqueurs qui l'eussent excitée.

Le chien de l'aveugle, cette providence d'un infortuné, un caniche d'ordinaire, n'est-il pas le type de l'intelligence ?

Le chien a été honoré par toutes les peuplades de la terre en raison des services qu'il rend, de l'intelligence qu'il déploie, de l'amour qu'il voue à l'homme.

Les Égyptiens avaient un si grand attachement pour cet animal, qu'à la mort d'une chienne, il ne devait plus rester un poil sur tout leur corps, et qu'ils se couvraient le visage et le corps de boue.

Les sauvages de l'Amérique du Nord accordent au chien une haute et unique origine :

« Le Grand-Esprit, disent-ils, après avoir créé le ciel, la terre et les animaux, voulut faire mieux, en donnant l'être à l'homme et à la femme ; comme il tenait dans sa puissante main la matière à ce destinée, il la partagea en deux parties égales, et de son souffle il anima la première qui fut l'homme ; mais comme il voulut que l'homme fût maître de tout, il retrancha un peu de ce qui allait devenir femme, et il fit le chien, qu'il mit à leurs pieds. »

Pline rapporte plusieurs exemples curieux de l'attachement et de la fidélité du chien.

Solin affirme qu'on ne put jamais séparer un chien de son maître condamné à mort, et qu'il l'accompagna au supplice en poussant des hurlements affreux.

Élien raconte qu'un chien se laissa mourir de faim sur le tombeau de son maître.

Antigone de la cécité, le bon animal dirige les pas du pauvre aveugle et s'arrête à la porte charitable, tandis qu'il néglige celle de l'égoïste.

« Cela se peut-il comprendre sans *ratiocination*? » a dit Montaigne.

Le chien calcule et raisonne, et c'est pour cela qu'il rêve, partant il se rappelle. Lucrèce (livre IV) a écrit à ce sujet sept vers dignes de passer à la postérité, dans lesquels il dépeint l'animal errant, se démenant dans son sommeil, comme s'il assistait à une chasse au lièvre.

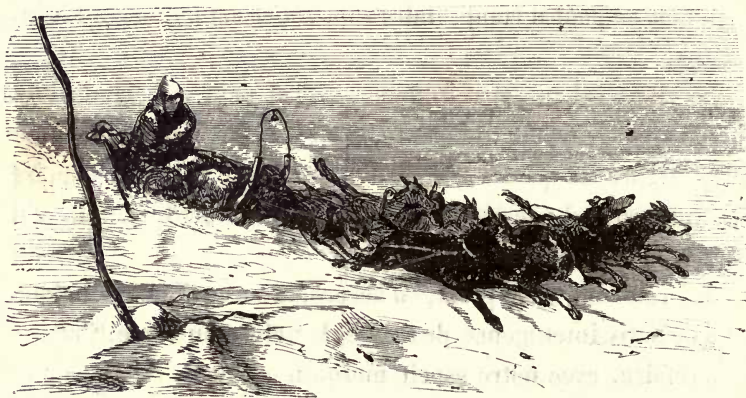
Ne craignons donc point, en accordant aux animaux quelque peu de notre intelligence, de ravalier la nature humaine. N'allons pas refaire, avec notre esprit mesquin et étroit, l'œuvre de la création. Le souverain dispensateur des dons de la nature a jeté sur le globe toutes les facultés intellectuelles, comme le semeur jette dans ses sillons la graine qui doit germer ; constatons seulement où elles sont tombées, et ne soyons pas assez téméraires pour critiquer ses volontés. D'ailleurs l'homme a sa large part. Il a, ce que n'auront jamais les animaux, les notions de l'infini qui le rendent capable d'avoir l'idée de Dieu.

Je reviens à ceci, que le chien est le seul être de toute la création animale qui montre un attachement parfait, le seul qui comprenne les désirs de l'homme, qui se plie à ses habitudes, qui se soumette à ses volontés, qui s'identifie avec lui comme un ami.

Le service de l'homme, tant qu'il y a entre eux un seul lien, est une nécessité de son existence.

On lâche les chiens de Sibérie pendant l'été pour qu'ils trouvent leur vie comme ils peuvent : ils ont beau être surchargés de travail, traités avec brutalité et à peine nourris, ils n'en re-

viennent pas moins chez leurs maîtres à l'approche de l'hiver, pour se laisser atteler de nouveau au traîneau et parcourir les steppes couvertes de neige au grandissime galop, suivent les habitudes du pays.



Le chien *paria* de l'Inde, lorsqu'il n'a ni maître ni asile, s'attachera à un étranger et épuîsera tous les moyens de séduction pour se faire adopter par lui. On a vu un de ces chiens accompagner pendant un temps considérable, en tenant les yeux fixés sur lui, certain personnage qui voyageait rapidement en palanquin, et continuer sa course jusqu'à ce qu'il tombât sur la route, épuisé de fatigue.

Cette sympathie du chien pour l'homme est évidemment un don spécial de la Providence, accordé dans l'intérêt de notre espèce.

D'autres animaux surpassent le chien en beauté et en force, et pourtant le chien seul est, dans toutes les parties du globe, l'allié de l'homme, parce que lui seul est doué d'un caractère qui le rend sensible à nos avances et docile à nos volontés. La réduction du chien à l'état de domesticité est, selon Cuvier, la conquête la plus complète, la plus utile, la plus singulière

que nous avons faite, et cette conquête, ajoute-t-il, fut peut-être essentielle à l'établissement de la société. Sans le chien, nous aurions été la proie des bêtes que nous avons subjuguées.

Le chien est, suivant la charmante expression de M. Blaze, « un transfuge qui, abandonnant nos ennemis, a passé dans notre camp, » pour nous aider à nous rendre maîtres du monde animé.

Certaines espèces de chiens sont douées d'une force et d'un courage vraiment extraordinaires. L'anecdote, rapportée par Plin, de ce chien albanais d'Alexandre qui triompha successivement d'un lion et d'un éléphant, a tout l'air d'un conte; on peut en dire autant des circonstances ajoutées par Elie, qui nous apprend qu'on lui coupa l'une après l'autre, la queue, les pattes et la tête, sans parvenir à lui faire lâcher prise, sans même qu'il manifestât aucun signe de douleur.

Le colonel H. Smith fut témoin d'un combat entre un dogue et un bison : le dogue sauta aux naseaux de son ennemi, et s'y tint cramponné jusqu'à ce que le bison furieux l'eût écrasé. Le basset tient tête à des bêtes vingt fois plus grosses que lui; il a beau être cruellement déchiré, il meurt sans laisser échapper un gémissement. — Le chien qui, par son agilité, procure au sauvage le gibier dont il se nourrit, sait aussi le protéger par son courage. Nous avons peu d'espèces domestiques qui possèdent au même degré ce courage et ce mépris de la douleur.

La nature développe dans le chien les facultés qu'exigent les circonstances. Un chien esquimau, amené en Angleterre, faisait usage de certains stratagèmes à peu près inconnus à nos chiens d'Europe, qui ne sont point, en général, obligés de vivre de leur industrie : il éparpillait son manger autour de lui, puis faisait semblant de dormir, afin d'attirer la volaille et les rats, qu'il ajoutait régulièrement à son ordinaire.

Même chez nous, les chiens qui chassent pour leur propre compte font preuve de plus d'intelligence que ceux qui chassent pour le compte de leur maître.

On sait l'histoire de ce *chien d'arrêt* qui s'était associé avec un lévrier ; l'un, ayant l'odorat plus fin, se chargeait de découvrir le gibier, l'autre, aux jambes plus agiles, de l'attraper. On eut quelques soupçons sur la conduite du chien d'arrêt, et on lui mit une chaîne pour gêner ses mouvements. Comme il n'en continuait pas moins sa vie vagabonde, on le surveilla, et on finit par découvrir que le lévrier, son associé, pour lui donner le moyen de remplir la tâche qui lui était assignée, portait le bout de la chaîne dans sa gueule, jusqu'au moment où lui-même devait entrer en chasse.

L'intelligence du chien courant ordinaire, quoique moins frappante, est néanmoins proportionnée aux exigences du service. Si un jeune chien est en défaut, un de ses camarades, plus expérimenté, se chargera d'éventer les manœuvres du renard ou du cerf : la pratique lui a appris à connaître toutes les ruses de l'animal qu'il poursuit, à ne pas se laisser tromper par les artifices mis en jeu pour le dérouter et lui faire perdre la voie. Il est un point toutefois par lequel tous les chiens, jeunes et vieux, sauvages et apprivoisés, se ressemblent : c'est l'intérêt qu'ils prennent à la chasse. Ses apprêts ne manquent jamais de produire chez eux les transports les plus vifs.

Il arrive parfois que le chien dont le maître se trouve empêché de prendre part à la chasse aille chercher un autre chasseur et s'attache à lui pour la journée ; mais on essaierait vainement soit de le détourner pour quelque autre service, soit de le retenir quand la chasse est finie. Lors même qu'il accompagne son maître, il le quittera momentanément, malgré toute sa fidélité habituelle, pour suivre un étranger plus adroit au

tir et cependant il n'est mû par aucun intérêt égoïste, car il n'aime pas les os de toute espèce de gibier.

Comme portefaix, la tâche la plus délicate que le chien ait à remplir est celle d'agent du commerce de contrebande qui se fait sur le continent entre États limitrophes. Il déploie dans ce service pénible, qui lui est toujours fatal, une merveilleuse sagacité. Chargé de marchandises, il part à la faveur de la nuit, flaire de loin le douanier, l'attaque s'il peut le faire avec avantage, ou, s'il n'est pas de taille, se blottit derrière une haie, un buisson, un arbre. Arrivé à sa destination, il ne se montre qu'après s'être bien assuré qu'il n'y a aucun danger. Il est évident qu'une armée entière de douaniers ne suffit pas pour exterminer ces contrebandiers, qui se multiplient en quelque sorte à l'infini, qui franchissent la frontière en silence, dans l'obscurité, à travers champs et bois, et qui peuvent se soustraire par leur vitesse au danger que le vent leur a révélé.

Le chien de berger est, dans sa sphère d'action, un prodige d'intelligence. Il comprend la voix, le geste, le regard de son maître; sur un simple signe, il rassemble le troupeau dispersé, le pousse dans la direction qui lui est indiquée, et le maintient dans l'ordre et l'obéissance, moins encore par l'activité de ses évolutions que par les diverses inflexions de sa voix, qui se prête à tous les tons et exprime tout ce qu'il veut dire.

Le chien sait, au besoin, faire mieux encore.

Sept cents agneaux confiés à la garde du berger d'Ettrick s'échappèrent pendant une belle nuit, et se dispersèrent en plusieurs bandes par les plaines et les vallons!

— Sirrah, mon garçon, ils sont partis! dit tristement Hogg à son chien, pour donner cours à sa pensée, mais sans aucune idée de lui intimer un ordre. Puis il se mit à courir de tous côtés à la recherche de ses agneaux fugitifs, tandis que, silencieusement et à son insu, car l'obscurité ne permettait pas de

distinguer les objets, le chien s'était éloigné. Au point du jour, épuisé de lassitude et le désespoir dans l'âme, le pauvre berger-poète se disposait à retourner vers son maître, lorsqu'à son grand étonnement il aperçut au fond d'un ravin profond son fidèle Sirrah qui gardait, non pas une partie de ses agneaux, comme il l'avait d'abord supposé, mais le troupeau tout entier et au grand complet.

Ce chien était parvenu lui seul, dans l'intervalle de minuit au lever du soleil, à réunir tous les fuyards.

On peut se demander si toute l'intelligence que déploie le chien, dans ses fonctions auxiliaires du berger, égale celle dont il fait preuve lorsqu'il a contracté l'habitude de manger les moutons, habitude déplorable, et dont il est impossible de le guérir autrement qu'en le tuant.

Sir Thomas Wilde cite l'exemple d'un chien qui se débarrassait de son collier, et le remettait lorsqu'il rentrait de ses excursions nocturnes. Dans un cas du même genre, le coupable avait en outre la précaution de laver dans un ruisseau sa gueule ensanglantée : toutefois, il est possible qu'il n'eût, en agissant ainsi, d'autre motif que celui d'étancher sa soif.

Bewick parle, dans son *Histoire des quadrupèdes*, d'un de ces chiens qui commit pendant trois mois d'affreux dégâts, malgré tout ce qu'on put faire pour se débarrasser de lui. Il avait pris position sur une hauteur qui commandait les routes des environs, de manière à être à l'abri d'une surprise et à pouvoir battre en retraite à l'approche du danger ; il finit cependant par être tué d'un coup de fusil dans ce poste, qu'il n'avait adopté que parce qu'il en avait compris les avantages.

Le vrai chien de maison a le caractère plus aimable, sans être pour cela moins utile.

On a prétendu, sans aucun fondement, que son utilité était en raison de sa timidité, parce que le désir d'obtenir pro-

tection pour lui-même le rendait d'autant plus bruyant. Mais un chien de cette espèce ne sert pas plus à signaler le danger qu'une cloche d'alarme qui sonnerait sans cesse : tout le fait aboyer, le vent et la lune aussi bien que les voleurs ; il vous tient constamment sur le qui-vive, ou vous habitue à ne faire aucune attention à ses avis. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait point d'alternative entre le silence et la lâcheté ; tous ceux qui connaissent les chiens savent d'ailleurs qu'il y a des espèces très-bruyantes qui sont en même temps très-braves. Cependant on peut dire en général du chien tranquille ce qu'on dit en pareil cas du soldat, que c'est ordinairement le plus résolu.

Le chien de garde est susceptible d'arriver, par l'éducation, à un haut degré de perfection. De sa niche placée dans la cour, il distingue le commensal de la maison du visiteur accidentel, le visiteur de l'étranger, l'étranger du voleur, ainsi qu'on peut le reconnaître aux différentes intonations de sa voix. L'ouïe est probablement le sens principal à l'aide duquel il opère ce travail d'analyse ; c'est à l'oreille qu'il reconnaît le pas des habitués.

Le meilleur modèle d'un bon gardien est le chien du voiturier, auquel Charles Dickens a donné un rôle dans son joli conte du *Grillon du foyer*. Le chien du voiturier ne forme point une espèce à part, mais il est remarquable par l'énergie avec laquelle il défend la propriété confiée à sa garde.

M. Blaze a vu le caniche d'un pauvre aveugle, qui, ayant perdu son maître, continuait le commerce pour son compte : il jeta un sou dans sa sèbile, et le chien courut à la boutique d'un boulanger, d'où il rapporta un morceau de pain.

Edwin Landseer, celui de tous les peintres modernes qui rend le mieux la beauté des bêtes, parce qu'il a étudié leurs mœurs avant de traduire leur physionomie, a spirituellement désigné le chien de Terre-Neuve comme « un membre distingué de la

société humaine, » et cet animal a vraiment bien mérité cet hommage d'un grand artiste. L'eau est son élément, et sa profession est de nous venir en aide.

On a vu à Paris un chien de cette espèce qui ne voulait pas même permettre qu'on se baignât : il se promenait sur les bords de la Seine, se jetait à l'eau pour aller saisir les baigneurs, et les ramenait de force au rivage, avec la marque de ses dents. Aussi, en présence d'un danger réel, le zèle officieux du chien de Terre-Neuve n'a-t-il pas besoin d'être stimulé.

N'a-t-on pas vu le chien de Terre-Neuve aller chercher du secours lorsqu'il se sentait lui-même insuffisant à l'accomplissement de sa tâche ? Dans son généreux dévouement, il ne compte sa vie pour rien ; c'est ainsi qu'il fera des efforts inouïs, encore bien qu'il lui soit impossible de lutter contre une mer furieuse, pour porter une corde d'un vaisseau en danger jusqu'au rivage.

Il n'y a pas de sacrifices dont un chien ne soit capable pour son maître. La crainte du feu est très-vive chez les animaux, et cependant le chien n'hésitera pas au besoin à traverser les flammes comme le ferait un pompier.

Un chasseur de Libourne avait donné sa vieille défroque pour habiller un mannequin dont on devait faire un auto-da-fé à l'occasion du « carême-entrant¹ ». Son chien se trouvait sur la place au moment où ce mannequin fut livré aux flammes ; croyant reconnaître son maître, il se jeta plusieurs fois dans le feu pour l'en retirer, mordant ceux qui cherchaient à le retenir : il eût infailliblement péri, si son maître en personne n'était accouru.

Peu de passages de l'*Odyssée* ont été plus admirés que celui qui montre Ulysse deviné par son chien Argus après une absence

¹ Fête du mercredi des Cendres à l'occasion de laquelle on brûle un mannequin dans les départements du Midi de la France.

de vingt ans. Homère décrit cette reconnaissance comme ayant été instantanée. — Sir Walter Scott s'est montré plus fidèle observateur de la nature en mettant une certaine gradation dans la reconnaissance de Morton par son épagneul : l'animal commence par aboyer, comme il eût fait pour un étranger ; puis, revenu de sa première surprise, après avoir longtemps flairé et examiné, il continue à bondir et à manifester sa joie¹.

L'affection que se portent des amis ou des parents, le chien la témoigne, et avec plus de constance, aux hommes qui le traitent bien. « Il y avait — dit le professeur Wilson, poète et rédacteur du *Blackwood Magazine*, en parlant d'un de ses chiens — certaines personnes qu'il ne pouvait souffrir, et il n'aurait pas accepté d'elles une pomme de terre rôtie sortant de la lèche-frite. » S'il grogne à l'approche de tel individu, le chien prodigue ses caresses à tel autre ; sa décision est aussi prompte que son jugement est sûr.

Bewick raconte qu'un chien de Terre-Neuve, de passage à bord d'un bâtiment qui fit naufrage devant Yarmouth, en 1789, gagna la terre à la nage, tenant dans sa gueule le portefeuille du capitaine ; il ajoute qu'après avoir résisté aux efforts de plu-

¹ Un de nos habiles écrivains, M. Amédée Pichot, directeur de la *Revue britannique*, a publié, dans le recueil intitulé *Paris-Londres*, un mémoire plein d'intérêt et de charme sur les *chiens des romans de Walter Scott* ; nous citerons ici ce qu'il dit du chien de Morton ; c'est une scène charmante : « L'Argus des romans écossais est *Elphin*, le chien de Morton dans *Old Mortality*. Elphin hésite un moment avant de lécher la main de son maître, qui se laisse aller à une injuste accusation contre tous ses amis, sans en excepter son grognard favori ; mais Elphin a recueilli ses souvenirs : son instinct ne le trompe pas. Il s'approche de l'étranger avec une familiarité affectueuse, il le caresse jusqu'à l'importuner : « A bas ! Elphin ! à bas ! s'écrie Morton impatienté... à bas ! — Ah ! notre chien vous caresse, et vous connaissez le nom de notre chien... un nom qui n'est pas commun cependant, dit l'ancienne femme de charge du vieux Milnwood ! Qui seriez-vous, si vous n'étiez Henri Morton ? — Henri Morton s'est trahi lui-même. Le nouvel Argus est justifié. »

sieurs individus qui cherchaient à s'en emparer, il le déposa entre les mains d'un homme de la foule dont la physionomie lui inspirait plus de confiance.

Quand le chien oublie sa bonté naturelle, c'est la faute de l'homme. Que de fois on a répété que le lévrier était méfiant, capricieux, incapable d'attachement, et même dangereux ! Ces défauts proviennent uniquement du mode d'éducation qu'on lui donne lorsqu'il est dressé pour la chasse. Faites-lui une existence vraiment domestique en le gardant près de vous, en le choyant, en lui parlant fort souvent — j'en parle par expérience — vous le trouverez tout intelligence et affection ; vous admirerez l'imperturbable égalité de son caractère.

On a beaucoup écrit pour prouver que le chien peut arriver à comprendre la conversation ordinaire d'homme à homme.

Gall déclare avoir souvent parlé à dessein d'objets qui pouvaient intéresser son chien, en ayant soin de ne pas prononcer son nom, de s'abstenir de toute intonation ou inflexion de voix, de tout geste qui pût éveiller son attention ; il était néanmoins facile de voir par la conduite de l'animal qu'il comprenait ce dont il était question.

Lord Brougham affirme tenir d'une personne très-véridique que ses chiens de chasse comprirent un jour, par une conversation qui avait lieu devant eux, qu'on se proposait d'aller le lendemain en déplacement dans le Nottinghamshire.

Une mère demandait à son fils d'aller chercher les habits de sa jeune sœur. L'enfant ayant refusé d'un air maussade, la mère dit, en forme de reproche : « Alors Black ira les chercher, lui ! » et le chien fit aussitôt la commission.

Lorsque les paroles sont adressées directement au chien, on voit qu'il en saisit le sens, soit par le ton et l'action qui les accompagnent, soit par la répétition de quelques phrases qui lui sont bien connues.

Autre exemple de l'intelligence du chien : — M. Blaze s'étant un jour égaré à la chasse, un paysan lui offrit de le faire conduire par son chien à une certaine maison. S'adressant à l'animal : « Mène monsieur à tel endroit, lui dit le villageois. Tu n'entreras pas dans la maison, entends-tu ? et tu reviendras tout de suite.... Voyez-vous, monsieur, ajouta-t-il, je lui dis de ne pas entrer, parce qu'il se battrait avec les autres chiens. » Le guide quadrupède se conforma littéralement à l'ordre de son maître ; il conduisit M. Blaze, n'entra point, et revint au galop. Ici, il est clair que le nom de la maison à laquelle ce chien fut envoyé lui était aussi familier que son propre nom, et qu'il avait été souvent grondé pour s'être aventuré sur cette habitation et y avoir eu des querelles avec les chiens du logis.

Le chien semble aussi avoir le sentiment exact de la durée du temps.

Il distingue le dimanche des autres jours ; mais il ne faut attacher qu'une médiocre importance à ce fait, car tout a, le dimanche, un aspect bien différent des jours de la semaine ; le chien peut s'en apercevoir au premier coup d'œil. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'il connaît aussi le retour des six jours successifs.

Un dogue, cité par M. Blaze, savait se rendre compte de l'heure, aussi bien que du jour : ce même animal assistait aux prières, qui se faisaient le soir en famille, et du moment où l'on commençait le dernier *Pater*, il se levait et se plaçait près de la porte pour être le premier à sortir dès qu'on l'ouvrirait. Sans doute il était averti par quelque léger mouvement dans le cercle des diseurs d'oremus.

Le chien connaît aussi les couleurs. On a vu, dit M. Blaze, des prisonniers qui se servaient de leurs chiens pour porter des lettres : ils écrivaient sur papier jaune, rouge ou bleu, et le chien savait, par la couleur du papier, à qui il devait porter la

lettre. Il est certain que le chien peut, avec un peu d'instruction, devenir un excellent commissionnaire.

M. Blaze connaissait un caniche qui avait coutume, non pas de tirer la sonnette, mais d'accompagner à la porte la servante qui allait ouvrir, puis de suivre le visiteur jusqu'à la chambre de son maître. Devenu sourd dans sa vieillesse, et ne pouvant plus entendre tinter la sonnette, il s'établit dans un endroit d'où il pouvait l'observer, et, l'œil toujours fixé dessus, il se levait dès qu'il la voyait en mouvement.

Le chien possède une faculté dont il nous est impossible de nous rendre compte — bien qu'elle lui soit commune avec d'autres animaux — c'est celle de se diriger par une route qu'il n'a jamais parcourue.

Un chien, qui fut envoyé de Londres en Écosse par mer, s'étant échappé, revint à Londres par terre.

Boisrot de Lacour, qui a écrit sur la chasse, emmena une bassette de Rochefort (Seine-et-Oise) à Paris; cette chienne fit le voyage dans un cabriolet, et dormit tout le long de la route; cependant, elle ne fut pas plutôt mise en liberté, qu'elle alla rejoindre son ancien maître.

Une autre fois, il emprunta d'un chasseur qui demeurait à douze lieues de chez lui un chien courant : ce chien, ayant été mené à la chasse le lendemain de son arrivée, s'échappa et retourna chez son maître, non par le même chemin, mais à travers champs et en passant deux rivières à la nage. M. Blaze appelle cet instinct un sixième sens.

Le chameau conduit son maître à trois cents lieues dans les sables du désert, là où nulle route n'est tracée. — Les pigeons portent des lettres à travers les airs. — Les oiseaux de passage nés en Europe partent pour l'Inde, et, ce qui est fort remarquable, ils voyagent ordinairement sans leurs parents, qui ont déjà fait le même chemin. — Le cheval retrouve sa route à tra-

vers la neige, et probablement tous les animaux ont cette même faculté.

Le fait suivant est rapporté dans un mémoire lu à l'Institut. Il s'agit d'un barbet, appartenant à un décrotteur, dont le talent consistait à procurer de l'ouvrage à son maître. Pour cela, il allait salir ses pattes dans le ruisseau, et venait les poser sur les souliers du premier passant. Aussitôt le décrotteur d'offrir ses services. Tant qu'il était occupé, le chien restait paisiblement assis à côté de lui; mais la pratique expédiée, il recommençait son manège. Un Anglais, enchanté de l'esprit de ce chien, l'acheta et l'emmena à Londres. La petite bête saisit la première occasion de s'échapper, retrouva le bureau où s'était arrêtée la voiture qui l'avait amenée, suivit cette voiture jusqu'à Douvres, et après s'être faufilée à bord d'un paquebot qui la transporta à Calais, finit par arriver à Paris à la suite d'une autre voiture.

L'habitude qu'ont les chiens de quitter une ville à l'approche d'un tremblement de terre — habitude que l'on attribue souvent à quelque étrange et inexplicable instinct — tient uniquement à leurs perceptions journalières : le roulement souterrain frappe leurs oreilles longtemps avant qu'il soit entendu des habitants, et leur inspire une terreur qui est la cause de leur fuite.

Dans les observations dont le chien est l'objet, on n'attache pas, en général, assez d'importance à la finesse de ses organes. Cette finesse est telle, qu'un chien qui dort sait si c'est son maître qui le touche ou un étranger, et reste tranquille ou s'éveille en grognant, selon que c'est l'un ou l'autre.

Les qualités particulières du chien d'arrêt, qualités entièrement artificielles, sont devenues pour ainsi dire innées par voie de génération; c'est ainsi que les petits d'un chien de berger, en service actif, garderont instinctivement les troupeaux, tan-

dis que, si leur père ou leur aïeul a été enlevé à son occupation naturelle, ils auront perdu cette aptitude spéciale et ne pourront être dressés que très-difficilement.

« J'ai vu, dit un auteur anglais (M. Knight, qui a consacré plusieurs années à l'étude du chien), un basset, dont les ancêtres avaient eu l'habitude de faire la guerre aux putois, donner des signes d'une vive irritation la première fois qu'il avait découvert la piste de cet animal, encore bien qu'il ne pût voir l'animal lui-même. Un épagneul, élevé avec le basset, ne manifesta aucune émotion dans cette circonstance; mais il se mit à la poursuite d'un faisan, la première fois qu'il en vit un, en aboyant et donnant des marques de joie.

« Un jeune chien d'arrêt qui n'avait jamais vu de perdreaux, ayant été mis en présence d'une compagnie de ces oiseaux, s'arrêta tout à coup, palpitant d'émotion, les yeux fixés et les muscles tendus. Et pourtant ces différents chiens ne sont que des variétés d'une même espèce, et la nature n'a donné à cette espèce aucune de ces habitudes. »

Les faisans fréquentent dans l'hiver le bord des ruisseaux et des cours d'eau qui ne sont pas gelés.

Les vieux chiens, qui savent apprécier le degré de froid qui force ces oiseaux à quitter leurs couverts habituels, se dirigent toujours du côté des eaux. Non-seulement les petits de ces chiens procèdent de la même manière, mais il est avéré que leur intelligence, au moment de leur naissance, est proportionnée à l'expérience que possèdent leurs parents.

Les chiens de chasse du Mexique attaquent par derrière, et jamais par devant, les grands daims de leur pays, qui, sans cette précaution, les terrasseraient et leur briseraient les reins. Leurs petits héritent de cette tactique de leurs pères, tandis que tous les autres chiens commettent la faute d'attaquer l'ennemi de front et se font généralement tuer.

Je pourrais citer à l'infini des traits relatifs à la sagacité du chien.

Mes lecteurs suppléeront à ce que je ne puis dire, car on écrirait des volumes sur cette matière attrayante et ils existent déjà dans plusieurs langues.



IV

LES CHIENS SAUVAGES

Qui n'a pas un certain faible pour les bergers, leurs chiens et leurs moutons? qui ne jouit point avec délices de la « mélancolie pastorale, » et ne tressaille pas à l'aspect de ces vallées dépouillées d'arbres, au fond desquelles serpente le lit pierreux d'un torrent desséché, dont le silence n'est interrompu que par les bêlements confus des troupeaux paissant au flanc des collines? Mais comme il y a beaucoup de pays où l'on ne trouve ni bergers ni troupeaux, et qui cependant abondent en chiens d'une nature inculte et sauvage, beaucoup plus disposés à déchirer les moutons pour les manger eux-mêmes qu'à les garder pour le compte d'autrui, on ne saurait admettre, comme je l'ai dit précédemment, cette théorie de Buffon : « que le chien de berger est la souche et le modèle de l'espèce entière. »

Il me paraît inutile de chercher à rapporter *toutes* les espèces de chiens domestiques à une *commune* origine, à une source

unique. Quelques modifications qu'ait pu produire la domesticité, les variétés que présentent, dans leur nature comme dans leurs attributs, ces différentes espèces, sont trop nombreuses pour pouvoir s'expliquer, soit par les effets de cette domesticité, soit par les influences du climat sur les descendants d'une seule espèce primitive.

Pallas, naturaliste allemand, qui passa une partie de sa vie en Russie, exprima un des premiers l'opinion que le chien, envisagé sous un aspect général, devait être considéré jusqu'à un certain point comme un animal accidentel, c'est-à-dire comme le produit du mélange varié, quelquefois fortuit, de plusieurs races naturelles. C'est là une idée assez bizarre, qui a pourtant son côté spécieux.

Un excellent naturaliste anglais, M. Bell, adopte, dans son histoire des *Quadrupèdes britanniques*, la vieille opinion que le loup est la souche primitive d'où proviennent tous nos chiens domestiques.

Il y a bien des loups dans ce monde, il y en a de très-sauvages en Amérique, et, à tout prendre, il serait assez difficile de faire entre eux un choix impartial, quoique les chiens des régions occidentales aient peut-être quelque droit de se regarder comme descendant de leurs propres loups, de même que les nôtres pourraient revendiquer les loups d'Europe comme leurs auteurs. Or, les espèces sauvages de l'ancien et du nouveau monde étant considérées comme distinctes par la plupart des naturalistes, et chacune de ces deux grandes divisions du globe nous donnant ainsi plus d'un loup, on voit qu'en nous engageant dans ce système, nous trouvons dès le principe une paternité assez complexe.

En France, le vrai chien sauvage, c'est le loup, qui n'est — quoi qu'en ait dit Buffon — qu'une variété de l'espèce canine. Ce qui le prouve, c'est qu'il s'accouple fort bien avec le

chien, et que les individus qui résultent de cette union produisent à leur tour et se multiplient.

Mieux encore, tout ce que Buffon a écrit sur leurs caractères, et particulièrement sur leur antipathie contre les chiens, est absolument faux et le résultat des préjugés de l'époque où vivait cet écrivain.



LE LOUP.

Il n'est aucun de mes lecteurs qui n'ait vu un loup dans sa vie, cet animal, au pelage d'un fauve grisâtre et orné d'une raie noire sur les jambes de devant, quand il est adulte. Sa queue est droite, ses yeux sont obliques, à iris d'un fauve jaune. Dans le Nord, on en trouve quelquefois une variété entièrement blanche. Il habite toute l'Europe, excepté les îles Britanniques, où l'on est parvenu à le détruire.

De tous les temps, le loup a été le fléau des bergeries et la terreur des bergers ; il est d'une constitution très-vigoureuse ;

il peut faire quarante lieues dans une seule nuit, et rester plusieurs jours sans manger. Sa force est supérieure à celle de nos chiens de plus grande race. Heureusement que la féroce de son caractère ne répond pas à cette extrême vigueur, et que, par ses qualités morales, il ne mérite pas la réputation qu'on lui a injustement faite. Le loup n'est ni lâche ni féroce, c'est ce que son histoire prouvera quand on la débarrassera des absurdes contes dont on a coutume de la falsifier.

Si le loup n'est pas tourmenté par la faim, il se retire dans les bois, y passe le jour à dormir, et n'en sort que la nuit pour aller fureter dans la campagne. Alors il marche avec circonspection, évitant toute lutte inutile, fût-ce même avec des animaux plus faibles que lui. Il fuit les lieux voisins de l'habitation des hommes; sa marche est furtive, légère, au point qu'à peine l'entend-on fouler des feuilles sèches. Il visite les collets tendus par les chasseurs, pour s'emparer du gibier qui peut s'y trouver pris; il parcourt le bord des ruisseaux et des rivières pour se nourrir des immondices que les eaux rejettent sur le sable. Son odorat est d'une telle finesse, qu'il lui fait découvrir un cadavre à plus d'une lieue de distance. Aussitôt que le crépuscule du matin commence à rougir l'horizon, il regagne l'épaisseur des bois. S'il est dérangé de sa retraite, ou si le jour le surprend avant qu'il y soit rendu, sa marche devient plus insidieuse : il se coule derrière les haies, dans les fossés, et, grâce à la finesse de sa vue, de son ouïe et de son odorat, il parvient souvent à gagner un buisson solitaire sans être aperçu. Si les bergers le découvrent et lui coupent le passage, il cherche à fuir à toutes jambes; s'il est cerné et atteint, il se laisse dévorer par les chiens, ou assommer sous le bâton sans pousser un cri, mais non pas sans se défendre.

Quand cet animal est poussé par la faim, il oublie sa défiance naturelle et devient aussi audacieux qu'intrépide, sans

renoncer à la ruse quand elle peut lui être utile. Il se détermine alors à sortir de son fort en plein jour ; mais, avant de quitter les bois, il ne manque jamais de prendre le vent. Arrêté sur la lisière, il évente de tous côtés, et reçoit ainsi les émanations qui doivent le diriger dans sa dangereuse excursion. Il parcourt la campagne, s'approche des troupeaux avec précaution pour n'en être pas aperçu avant d'avoir marqué sa victime, s'élance sans hésiter au milieu des chiens et des bergers, saisit un mouton, l'enlève, l'emporte avec une légèreté telle, qu'il ne peut être atteint ni par les chiens ni par les bergers, et sans montrer la moindre crainte de la poursuite qu'on lui fait, ni des clameurs dont on l'accompagne. D'autres fois, s'il a découvert un jeune chien inexpérimenté dans la cour d'une grange écartée, il s'en approche avec effronterie et souvent jusqu'à portée de fusil : il prend alors différentes attitudes, fait des courbettes, des gambades, se roule sur le dos comme si son intention était de jouer avec le jeune novice. Quand celui-ci se laisse surprendre à ces trompeuses amorces et s'approche, il est aussitôt saisi, étranglé et entraîné dans le bois voisin pour être dévoré. J'ai été témoin de ce fait, qui prouve dans le loup autant d'intelligence que d'audace.

Mais quand un chien de basse-cour est de force à disputer sa vie, le loup s'y prend différemment : il s'approche jusqu'à ce que le chien l'aperçoive et s'élance pour lui livrer combat ; alors l'animal sauvage prend la fuite, mais de manière à exciter son ennemi à le suivre, ne s'en éloignant que suffisamment pour n'être pas atteint. Le matin, animé par ce commencement de victoire, poursuit le loup jusqu'auprès d'un fourré où un second loup l'attend et aide son camarade à l'étrangler, comme il l'aidera un moment après en prenant part au repas.

Maintes fois aussi, cela se comprend, le loup est surpris par

le chasseur, et il paye de sa mort son audace, ses crimes et ses déprédations.

Tel est le premier chien sauvage, qui doit trouver sa place à la tête des autres dans ce volume.

Après lui, afin de suivre la nomenclature naturelle, vient maître Fox, le renard ordinaire, très-connu de tous les sportsmen d'Europe et du monde entier, car on le rencontre, outre la France et l'Angleterre, en Suède où il s'appelle *Ruf*, en Pologne *Liszka*, en Suisse *Kohlfush*, en Russie *Lisitza*, en Perse et en Turquie *Tulki*, en Arabie *Taaleb* ou *Doren*, et dans les Indes *Nor*. C'est un charmant animal d'un fauve plus ou moins



LE RENARD.

roux en dessus, blanc en dessous, et noir derrière les oreilles. Sa queue est touffue, terminée par un bouquet de poils blancs. Le renard charbonnier ne diffère des autres que par le bout de sa queue, qui est noir ainsi que quelques poils de son dos, et de son poitrail. Le devant de ses pattes antérieures est également noir.

Il y a dans l'Amérique du Nord de très-gracieuses bêtes qui sont des renards de l'espèce dite Charbonniers.

Je ne raconterai point ici les mœurs de ces déprédateurs de nos chasses et de nos basses-cours, qui, à elles seules, rempliraient un volume et sortent du cadre que je me suis tracé.

Il existe dans divers pays bien des chiens sauvages proprement dits, présentant dans leur caractère et leurs mœurs des différences très-remarquables ; mais aucun d'eux, même après des siècles de liberté — en supposant que ce soient simplement des variétés *émancipées* — n'est retourné à l'état de loup.

Le vrai *chien paria* de l'Inde habite, comme espèce sauvage, les forêts qui s'étendent loin du séjour des hommes, sur les pentes inférieures des monts Himalaya, où le loup est également connu ; mais il ne s'associe pas à ce dernier dans l'état de nature.

Cependant on sait depuis longtemps, par des expériences faites dans un état de séquestration (on ne saurait dire de domesticité), que le loup et le chien s'accouplent volontiers ; on a même acquis la preuve plus décisive encore (un de ces animaux étant alors à l'état complètement sauvage) qu'ils se recherchent et s'associent librement, comme appartenant à une même race.

On a eu, pendant le premier voyage de sir Edward Parry, des exemples fréquents de chiens des équipages séduits et entraînés par des louves. « Dans les mois de décembre et janvier, saison du rut pour les loups, dit ce voyageur, une femelle venait presque tous les jours rôder autour des vaisseaux. Elle fut bientôt rejointe par un chien couchant, appartenant à l'un de nos officiers. Ils restaient ordinairement deux à trois heures ensemble ; et comme ils ne s'éloignaient pas beaucoup, à moins qu'on ne cherchât à s'approcher d'eux, on obtint des preuves nombreuses et positives du motif pour lequel ils se réunissaient. Les absences du chien devinrent de plus en plus longues, et un beau jour il ne reparut plus ; il avait sans doute

été tué dans un combat contre quelque loup. La femelle continua néanmoins ses visites aux vaisseaux comme par le passé, et débaucha de la même manière un second chien, qui, après plusieurs absences, revint grièvement blessé. »

Le chien des *Hare-Indiens* (Indiens-lièvres) est une petite es-



LE CHIEN DES INDIENS.

pèce domestique employée principalement, ainsi que l'indique son nom, par les *Hare-Indiens* et autres tribus qui fréquentent les bords du lac du Grand-Ours et du fleuve Mackenzie. Sir John Richardson dit qu'il ressemble tellement à une espèce sauvage appelée le « coyote » des prairies, qu'en comparant ensemble deux échantillons vivants, il ne put découvrir aucune différence, soit dans les formes (le crâne est cependant un peu plus petit dans l'espèce domestique), soit dans la nature et les accidents mêmes du pelage. Ce chien des *Hare-Indiens* paraît être au coyote des prairies ce qu'est le chien des Esquimaux à l'espèce grise de plus grande taille ; il est joueur et caressant,

il s'attache facilement à ceux qui le traitent bien, mais il ne peut supporter la privation de la liberté.

« Un jeune chien que j'avais acheté aux *Hare-Indiens*, dit sir John Richardson, s'attacha beaucoup à moi, et parcourut, n'ayant pas à cette époque plus de sept mois, une distance de neuf cents milles en courant sur la neige à côté de mon traîneau, sans souffrir de la fatigue. Pendant cette longue marche, il lui arriva souvent de porter, l'espace d'un ou deux milles, une petite baguette ou un de mes gants; mais, quoique très-doux de caractère, il montrait peu d'aptitude pour un exercice que les chiens de Terre-Neuve apprennent si vite, je veux dire pour aller chercher un objet et le rapporter sur l'ordre de son maître. Il fut tué et mangé par un Indien, qui prétendit l'avoir pris pour un renard. »

Le capitaine Back mentionne un fait encore plus important — en ce qu'il a trait à une branche au moins de la généalogie de la race canine — c'est que les produits du loup et du chien sont eux-mêmes prolifiques, et estimés des voyageurs comme bêtes de trait, parce qu'ils sont plus forts que les chiens ordinaires.

« J'ai vu à Moscou, dit Pallas, une vingtaine d'animaux métis provenant du croisement de chiens avec des loups noirs. Ils ressemblent pour la plupart à des loups, si ce n'est que quelques-uns d'eux portent la queue plus haute et font entendre une sorte d'aboïement. Ils s'accouplent entre eux, et leurs produits sont quelquefois de couleur gris de fer, ou tirent même sur le blanc, comme les loups arctiques. »

Le loup à l'état sauvage offre des variétés remarquables de couleur. Dans les Pyrénées, il est communément noir; les Espagnols l'appellent *lobo*, et il ressemble tellement à un gros chien féroce, que beaucoup de personnes le considèrent comme une espèce mixte et hybride.

Le *loup odorant* est plus grand que notre loup d'Europe. Son poil est obscur et pommel   à sa partie supérieure, et ce qui domine sur ses flancs, ce qui le distingue de ses congénères, c'est l'odeur forte et fétide qu'il exhale. Cet animal, d'un aspect redoutable, se trouve dans les plaines du Missouri des   tats-Unis. Il vit en troupes nombreuses, associées pour la chasse, l'attaque et la défense, aguerries, soumises à une sorte de tactique régulière. Ils poursuivent les daims et autres animaux ruminants, les forcent ou les surprennent et les dévorent en commun. Ils osent même assaillir le bison quand ils le trouvent écarté de son troupeau, et ils viennent assez ordinairement à bout de le terrasser. Les sauvages qui peuplent le pied des montagnes Rocheuses et les bords de l'Arkansas redoutent cet animal; et, quand ils sont parvenus à en tuer un, ils se font un trophée de sa dépouille, qu'ils portent en forme de manteau, avec la peau de la tête pendante sur leur poitrine.

Le *coyote* se trouve dans les mêmes contrées que le loup odorant, et a les même habitudes; cependant il paraît qu'il est un peu moins carnassier, car il se nourrit souvent de baies et autres fruits. Son pelage est d'un gris cendré, varié de noir et de fauve cannelle terne; il a sur le dos une ligne de poils un peu plus longs que les autres, formant comme une sorte de courte crinière; ses parties inférieures sont plus p  les que les supérieures, et sa queue est droite. Le coyote de la Colombie est le même animal.

Dans le Canada, et plus au nord, on voit souvent des coyotes entièrement blancs. Dans les contrées aux fourrures, on en rencontre qui sont tachetés de noir, c'est-à-dire pies; mais ils s'accouplent avec les loups gris ordinaires, et sir John Richardson observa une fois cinq louveteaux qui jouaient et se roulaient ensemble et paraissaient appartenir à une même

portée. L'un était tacheté, un autre entièrement noir, le reste du corps gris.

Le *loup coyote* que l'on trouve au Mexique est un peu moins grand que le loup d'Europe. Son pelage est d'un gris rougeâtre, strié de fauve, marqué de plusieurs bandes noires. Le tour du museau, le dehors du corps et les pieds sont blanchâtres. Cette espèce habite tout le Mexique et est moins féroce que le loup rouge.

On trouve dans l'Inde, au delà de Krichna, des chiens sauvages qui ont beaucoup d'analogie avec le loup, et il existe des espèces correspondantes dans l'Amérique du Sud et jusque dans la Nouvelle-Hollande. Le loup lui-même manque au delà de la ligne, et son absence y est, à vrai dire, peu regrettable.

Les chiens sauvages et domestiques sont indigènes dans l'Amérique du Sud, quoiqu'il ne se trouve pas de loups proprement dits dans ces contrées. Les premières espèces sont désignées dans les idiomes du pays par des noms inconnus aux langues de l'Europe : le mot *Auri*, mentionné il y a plus de trois cents ans par Herrera, existe encore aujourd'hui dans la langue maypure.

Le plus grand animal sauvage de la race canine, dans l'Amérique du Sud, est l'*Aguara*, qui est de la taille de nos plus grands loups, et dont la couleur générale est d'un roux cannelle, foncé sur les parties supérieures, plus pâle en dehors, presque blanc dans l'intérieur des oreilles. Le museau et la pointe de la queue sont noirs. Une courte crinière noire part de la queue et s'étend tout le long du dos. C'est un animal dont la force ne répond pas à la féroce. On ne le trouve pas au nord de l'équateur; il habite principalement les régions marécageuses et plus découvertes du Paraguay, les plaines buissonneuses de Campos Geraes, la Guyane et le Brésil, ou les pampas de la Plata. Ses mœurs sont solitaires; il nage bien, a le nez fin

et donne la chasse au menu gibier, dont il se nourrit, ainsi que d'animaux aquatiques, etc.

L'*Aguara guazu*, tel est son vrai nom, n'est point un animal dangereux, car il est beaucoup moins hardi que les loups du Nord; il n'attaque pas les bestiaux, et l'opinion commune au Paraguay, que son estomac ne peut digérer le bœuf, a été confirmée jusqu'à un certain point par les expériences du docteur Parlet, faites sur un sujet captif, qui rejetait la viande crue après la déglutition, et ne digérait que la viande bouillie. Les bons traitements furent, du reste, sans effet sur cet animal; il persista dans la même attitude de défiance, et ne se familiarisa pas même avec les autres chiens. Il ne pouvait supporter l'éclat du grand jour, et allait se coucher vers dix heures du matin, puis à minuit; ses yeux brillaient parfois dans l'obscurité comme ceux d'un vrai loup. Une fois lâché, il n'avait aucune idée d'obéissance, et on ne parvenait à le reprendre qu'en le bloquant dans un coin; il se couchait alors et se laissait saisir sans opposer de résistance.

L'*Aguara guazu*, bien qu'il ne soit pas chassé, est extrêmement défiant, et comme il a l'odorat et l'ouïe très-fins, il sait se tenir à distance des hommes; on l'aperçoit souvent, mais rarement à portée de fusil. La femelle met bas au mois d'août, et sa portée est de trois ou quatre petits. Cet animal a un cri traînant, qu'on peut figurer par *a-gou-â-â-â*, cri qu'il répète, et qui s'entend de fort loin.

Je rappellerai ici un autre fait bien connu : c'est que les animaux de la race canine n'aboient point à l'état de nature, ils ne font que hurler. L'aboiement est une habitude, bonne ou mauvaise — je n'émettrai pas d'opinion à ce sujet car elle a probablement ses avantages et ses inconvénients — mais une habitude qui s'acquiert sous l'influence de circonstances purement artificielles.

Les chiens domestiques retombés à l'état sauvage cessent bientôt eux-mêmes d'aboyer, et ne font plus entendre qu'un hurlement aigu et prolongé; réciproquement, l'espèce silencieuse des pays barbares ou à demi civilisés apprend facilement à aboyer comme nos espèces domestiques, et, à l'instar de beaucoup d'autres créatures d'un ordre plus élevé, elle devient si fière de ce nouveau talent, qu'il lui arrive souvent de faire beaucoup plus de bruit qu'il n'est nécessaire.

On a donné à l'animal sauvage précédemment cité le nom de *loup-aguara*, bien qu'il ait la tête un peu moins forte que le loup, et les jambes proportionnellement plus longues; il a près de 4 pieds et demi de long sur 26 pouces de hauteur. Mais il existe en outre dans l'Amérique du Sud d'autres espèces sauvages, appelées *chien-aguara*, à cause de leur ressemblance encore plus grande avec les anciennes espèces domestiques de ce continent. Les naturels indiens reconnaissent généralement que ces aguaras sauvages sont la souche de leur race de chiens domestiques; mais ils encouragent depuis longtemps la propagation de la race européenne, qu'ils appellent *perro*, d'après les Espagnols, et le chien domestique indigène est maintenant remplacé presque partout par le chien d'Europe, qui supporte beaucoup mieux la fatigue de la chasse.

Il paraît qu'il n'y a pas maintenant à l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud de chiens à l'état véritablement sauvage, et que ceux qui vivent avec les naturels sont plutôt rares que nombreux.

Le capitaine Fitzroy décrit le *chien de Patagonie* comme égal en grosseur à un grand chien à renard, et ayant une ressemblance générale avec le chien de berger, mais en même temps un air de loup qui ne prévient point en sa faveur. Il chasse à l'œil et sans aboyer; mais lorsqu'il attaque ou qu'on l'attaque, il grogne et aboie.

Le *chien de la Terre de feu* est beaucoup plus petit, et ressemble à un basset, ou plutôt à un mélange du renard, du chien de berger et du basset. Il garde les habitations des naturels et signale l'approche d'un étranger par des aboiements furieux. On l'emploie pour chasser la loutre et pour attraper les oiseaux blessés ou endormis. Comme on ne lui donne presque jamais à manger, il se nourrit de moules et de mollusques qu'il détache adroitement des rochers à la marée basse. Dans les temps de disette, ces animaux sont si précieux dans quelques-unes de ces contrées lointaines de l'Amérique du Sud, que les indigènes aiment mieux, si l'on en croit le capitaine Fitzroy, assouvir leur appétit cannibale sur les vieilles femmes de leurs tribus, que tuer un seul chien. « Les chiens, disent-ils peu galamment, prennent des loutres, mais les vieilles femmes ne sont bonnes à rien ! »

L'absence de chiens sauvages dans les parties les plus méridionales de l'Amérique du Sud est un fait d'autant plus singulier, qu'il y existe une espèce tout à fait indomptée, se rapprochant beaucoup du *chien-aguara*, dont elle est néanmoins distincte. C'est le seul quadrupède indigène de ce groupe — à l'exception peut-être d'un mulot — et il est connu des naturalistes sous le nom de *culpeu* (chien antarctique). C'est un chien un peu plus grand que le chakal, au poil d'un gris roussâtre, dont les jambes sont fauves, la queue rousse à son origine, noire au milieu et terminée par une houppe blanche. On le trouve au Chili, dans les îles Falkland, l'une des Malouines, où il a été découvert par le capitaine Freycinet et précédemment par le commodore Byron. Cet animal se creuse un terrier dans le sable, et se nourrit de lapins et de gibier, qu'il saisit à force de patience. Bougainville prétend l'avoir entendu aboyer.

Tous les chasseurs de phoques, Gauchos et Indiens, qui ont

visité ces îles, affirment qu'on ne trouve dans toute l'Amérique du Sud aucune créature semblable. Molina l'a confondu avec le *culpeu* du continent ; mais celui-ci forme une espèce différente — c'est le chien de Magellan, commun au Chili et dans le voisinage du détroit dont il tire son nom.

Quant aux loups ou *chiens sauvages des îles Falkland*, ils ont été décrits par le commodore Byron, qui signala leur disposition curieuse et la hardiesse de leurs allures.

Le *chakal anthus* ne se trouve qu'en Afrique, particulièrement au Sénégal. Son pelage est gris, parsemé de quelques taches jaunâtres en dessus, blanchâtres en dessous ; sa queue est fauve, avec une ligne longitudinale noire à la base, et quelques poils à sa pointe. Ses mœurs sont absolument les mêmes que celles du chakal de l'Inde, seulement l'odeur qui s'exhale de son corps est très-forte.

Le *chakal commun*, connu sous le nom de *chien loup doré*, de *Thos*¹, de *Thoes*², de *Gôla*³, de *Nari*⁴, de *Tura*⁵ de *Mebbia*⁶, d'*Adiva* ou *Adibe*⁷, de *Deceb* ou *Dib*⁸ et de *Wau*⁹, a le pelage d'un gris jaunâtre en dessus, blanchâtre en dessous, en général d'une couleur plus foncée que celui de l'*anthus*. Sa queue, assez grêle et noire à l'extrémité, ne lui descend qu'au talon ; il exhale une odeur forte et désagréable. Sa taille est presque celle du renard, mais il est un peu plus haut sur jambes, et sa tête ressemble à celle du loup. Il est très-commun en Asie et en Afrique, si, ainsi que je le crois, il n'est qu'une légère variété de l'*anthus*.

Les chakals n'ont rien du caractère sauvage et farouche du loup et du renard ; ils s'approchent avec sécurité soit des caravanes en marche, soit des tentes dressées pour la nuit ; leur

¹ Pline, *Hist. naturelle*. — ² Aristote. — ³ Inde. — ⁴ Coromandel. — ⁵ Géorgie. — ⁶ Abyssinie. — ⁷ Colonies du Portugal. — ⁸ Afrique du Nord. — ⁹ Arabes du Maroc.

taille est moyenne entre les plus grands et les plus petits chiens ; leurs poils sont plus durs que chez aucun chien, et d'une moyenne longueur entre les chiens qui les ont le plus longs et ceux qui les ont le plus courts. Leurs mœurs sont encore plus conformes que leur organisation ; et, en domesticité, leurs manières sont absolument les mêmes que celles du chien ; ils pissent de côté en levant la cuisse, dorment couchés en rond, et vont amicalement flairer les chiens qu'ils rencontrent. L'odeur du chakal, beaucoup moindre qu'on ne l'a dit, est à peine plus forte que celle du chien à l'approche de l'orage, etc.

Les chakals vivent en troupes composées d'une trentaine d'individus au moins et souvent de plus de cent, particulièrement dans les vastes solitudes de l'Inde et de l'Afrique. Quoique ces animaux n'aient pas la pupille nocturne, ils dorment le jour dans l'épaisseur des forêts, ou, selon les anciens voyageurs et nos naturalistes, dans des terriers. Comme ils se retirent volontiers dans des grottes et des trous de rocher quand ils en trouvent l'occasion, cette habitude, mal interprétée, aura donné lieu de croire qu'ils se creusent des habitations souterraines. Mieux encore, le renard de Bengale et le *korsac*, du même pays, ayant été souvent confondus avec le chakal, on aura attribué à celui-ci des habitudes qui n'appartiennent qu'aux deux premiers. Quoi qu'il en soit, la nuit, ces animaux parcourent la campagne pour chercher leur proie tous ensemble, et, pour ne pas trop se disperser, ils font continuellement retentir les forêts d'un cri lugubre, ayant quelque analogie avec les hurlements d'un loup et les aboiements d'un chien. On pourrait en donner une idée en prononçant lentement et sur un ton très-aigu les syllabes *oua... oua... oua*. Ils sont alors tellement audacieux qu'ils s'approchent des habitations, et entrent dans les maisons qui se trouvent ouvertes. Dans ce cas, ils font main basse sur tous les aliments qu'ils rencontrent, et ne manquent jamais d'emporter

ceux qu'ils ne peuvent dévorer à l'instant. Toutes les matières animales conviennent également à leur voracité, et ils attaquent, faute de mieux, les vieux cuirs, les souliers, les harnais des chevaux et jusqu'aux couvertures de peau des malles et des coffres. Comme les hyènes, ils vont rendre visite aux cimetières, déterrent les cadavres et les dévorent. Aussi, pour mettre les morts à l'abri de ces animaux, est-on parfois obligé de mêler à la terre dont on les recouvre de grosses pierres et des épines qui, en déchirant les pattes des chakals, les arrêtent dans leurs funèbres entreprises. Si une caravane ou un corps d'armée se mettent en route, ils sont aussitôt suivis par une légion de chakals qui chaque nuit viennent rôder autour des campements et des tentes, en poussant des hurlements si nombreux et si retentissants qu'il serait impossible à un voyageur européen de s'y accoutumer au point de pouvoir dormir. Après le départ de la caravane, ils envahissent aussitôt le terrain du campement et dévorent avec avidité tout ce qu'ils trouvent de débris des repas, les immondices et jusqu'aux excréments des hommes et des animaux. Les voyageurs sont tous d'accord sur ces particularités, qui ne peuvent appartenir à des espèces sédentaires comme sont nécessairement celles qui habitent des terriers.

Lorsqu'une troupe de chakals se trouve inopinément en présence d'un homme, ces animaux s'arrêtent brusquement, le regardent quelques instants avec une sorte d'effronterie qui dénote peu de crainte, puis ils continuent leur route sans trop se presser, à moins que quelques coups de fusil ne leur fassent hâter le pas. Quoiqu'ils se nourrissent de charognes et de toute espèce de voiries, quand ils en rencontrent, ils ne s'occupent pas moins de chasser chaque nuit, et quelquefois en plein jour. Ils poursuivent et attaquent indistinctement tous les animaux dont ils croient pouvoir s'emparer; mais néan-

moins c'est aux gazelles et aux antilopes qu'ils font la guerre la plus soutenue. Ils les chassent avec autant d'ordre que la meute la mieux dressée, et joignent à la finesse du nez et au courage du chien la ruse du renard et la perfidie du loup. On a dit que les chakals se jettent quelquefois sur les enfants et sur les femmes : ceci me paraît une exagération que l'on n'appuie sur aucune observation positive. Il est plus certain qu'ils poussent quelquefois la hardiesse, malgré leur petite taille, jusqu'à attaquer des bœufs, des chevaux et autre gros bétail ; mais pour cela ils se réunissent en grand nombre et emploient avec beaucoup d'adresse leur force collective. Ils entrent hardiment alors dans les bergeries, les basses-cours et autres lieux habités, et enlèvent à la vue des hommes tout ce qui est à leur convenance.

Tous ces animaux ressemblent plus ou moins à de petits loups, car ils sont d'une taille intermédiaire entre eux et les vrais chakals. Ils ne se terrent pas comme ces derniers et ne vivent pas en troupes ; aussi ne les entend-on pas hurler en chœur, comme font les chakals ; ils ne sont pas imbreignés d'une mauvaise odeur, ou du moins cette odeur est-elle très-faible.

Les vrais chakals sont d'une taille moyenne ; leur répartition aussi est différente, car on ne les trouve pas seulement, comme les autres, en Afrique et dans l'Asie occidentale, mais aussi dans l'est de l'Europe et dans le midi de l'Inde. Ils se creusent des terriers, se réunissent en troupes, et ont une odeur fort désagréable. Leur hurlement plaintif, qui commence au coucher du soleil et se prolonge presque sans interruption jusqu'au matin, est un fléau bien connu de ceux qui ont visité l'Orient. Ces chakals suivent les traces des grands animaux de la race féline pour s'emparer, à ce qu'on dit, des débris de leurs repas ; toujours est-il constant que, loin de servir de proie

au roi des animaux, ils paraissent faire tout ce qui dépend d'eux pour le mystifier. Dans l'Inde, où leur cri nocturne est répété par tous leurs compagnons jusqu'à fatiguer les échos des forêts, ils ont un certain signal d'alarme qu'ils font entendre à l'approche d'un tigre, et auquel succède immédiatement le plus profond silence.

Les petits chakals (il y en a de plusieurs espèces) pénètrent aussi dans les villes pendant la nuit, pour se nourrir de débris de viande et de tout ce dont ils peuvent s'emparer. Pendant la saison des fruits, ils rôdent dans les vignes et s'engraissent de raisin. Ils ne sont pas difficiles à apprivoiser, mais leur mauvaise odeur rend leur société peu agréable dans un intérieur.

Les chakals s'accouplent volontiers avec les chiens, et il n'est pas rare de rencontrer des produits de cet accouplement possédant eux-mêmes la faculté reproductrice.

Beaucoup de chiens domestiques de l'Orient se rapprochent singulièrement de quelqu'une de ces espèces. Le professeur Kretschmer pense que les Égyptiens ont obtenu leur race domestique du *dib*; et le colonel Hamilton Smith soupçonne que le lévrier du désert provient originairement d'une espèce qui tient de près à cette même section, si elle ne lui appartient pas entièrement.

« Si les chiens domestiques, dit-il, étaient autre chose que des loups modifiés par l'influence des besoins de l'homme, il est permis de croire que les chiens des pays mahométans, auxquels on refuse les soins domestiques, qu'on laisse vaguer selon leur caprice, et qu'on ne tolère dans les villes d'Asie que parce qu'ils servent à ramasser les immondices, auraient repris depuis longtemps quelques-uns des instincts du loup. Dans tous les cas, si le retour de ces animaux à leur nature primitive n'a pas eu lieu, ce n'est pas le temps qui a

manqué, puisqu'il est question d'eux dans les lois même de Moïse. Ils étaient déjà considérés à cette époque comme des animaux impurs, car toutes les bêtes mordues, blessées, ou qui n'étaient pas tuées suivant les formes prescrites, devaient leur être abandonnées.

« On sait que les rues et les faubourgs des villes de l'Orient sont encore infestés de ces chiens, auxquels le roi David faisait évidemment allusion lorsqu'il priait le Seigneur de le délivrer de ses ennemis :

« Ils reviendront vers le soir, et ils seront affamés comme des chiens, et ils tourneront autour de la ville. » (Ps. LIV. 6.)

Le sort de Jézabel offre un autre exemple de leur nature féroce; et l'on rapporte que les bords du Cison et la vallée de Jezrahel étaient particulièrement infestés par une race de chiens sauvages.

De notre temps les chiens des villes d'Orient habitent la rue et ne sont à personne. Le jour ils dorment çà et là dans les carrefours étendus au soleil, sans souci des passants. La nuit ils font sabbat et courent la ville en quête d'une piètre nourriture toujours rudement disputée. Les vieux meurent de faim dans les coins et finissent par être mangés. Comme ils purgent la ville des immondices de chaque jour, on les respecte. La loi même est intervenue pour couvrir de sa protection ces citadins à quatre pattes.

Celui qui tue un des nombreux chiens errants dans les rues est condamné à couvrir entièrement de farine le cadavre du chien mort, suspendu par la queue, le museau touchant à terre. Cette farine est employée à faire des pains que l'on distribue à tous les autres chiens des rues, aux frais du meurtrier.

Comme on le voit, les Orientaux ont besoin de ces chiens sauvages et ils les ménagent.

Les chiens errants de Turquie sont de couleur jaune pâle, blanc et jaune et quelquefois tricolores ou à moitié fauves, ce qui leur donne l'aspect du chien courant d'Europe. On trouve chez ces chiens tous les types, tous les caractères essentiels du loup, dont ils ne diffèrent que par la petitesse de la taille.

En effet, c'est bien la même robe, la même rudesse de poil, même conformation de tête, même finesse de pied, même port de la queue que chez le déprédateur des forêts. Le chien turec a la cuisse plate et les muscles moins saillants que le loup, mais il faut attribuer cette particularité au manque d'exercice et à la vie de lazzarone qu'il mène à Constantinople et dans les autres villes de l'empire ottoman.

Le chien turec est au loup ce que le cochon est au sanglier.

Si le chien turec n'est pas maltraité par les musulmans, il est condamné à vivre errant et vagabond au milieu des rues, exposé à toutes les intempéries, ne recevant pour toute nourriture que des débris de cuisine, insuffisants et malsains, jetés à la voie publique par la bienveillance souvent oublieuse des habitants. De là des maladies de peau fréquentes, le « rou-vieux. »

Mais par une anomalie assez singulière, tandis que les chiens d'Europe, si bien soignés, deviennent fréquemment enragés, leurs congénères turcs offrent rarement des cas d'hydrophobie.

Cela tient à ce qu'en Turquie les animaux sont libres, *non muselés* et peuvent se livrer librement à des accouplements naturels.

Dans le nombre des races de chiens turcs, je n'oublierai pas celle des chiens de *bazars* qui se trouve à Jérusalem et dans la Judée. C'est là une espèce tout à fait particulière à étudier pour ses mœurs et pour ses habitudes sauvages.

Il existe un animal très-dangereux, de la race canine, qui suit, dit-on, les caravanes de Bassora à Alep. Les Arabes l'ap-

pellent *chib*, et l'on prétend que tous ceux qui sont mordus par lui en meurent. Le docteur Russell cherche à expliquer ce fait en supposant que l'animal est atteint de la rage; mais il oublie que ces chiens sauvages vivent en société et voyagent par troupes, ce que ne font jamais les chiens enragés. L'existence de l'hydrophobie dans l'Asie occidentale a même été révoquée en doute; mais cela n'est pas exact, car dans l'Inde les hyènes, les loups, les chakals, les renards y sont sujets aussi bien que les chiens domestiques.



LE DINGO.

Indépendamment des chakals, il existe un autre groupe important d'animaux sauvages de la race canine, connus sous le nom général de *chiens rouges*.

Répandus au loin dans beaucoup de contrées de l'ancien monde, ils sont représentés dans le nouveau par le *loup aguara*, déjà mentionné, et dans l'Australie par le *dingo* de la Nouvelle-Galles du Sud; en Asie, on les trouve depuis les contre-

forts méridionaux des monts Ilimalaya jusqu'à Ceylan, et, de l'ouest à l'est, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à la Chine. Il leur manque ordinairement la seconde dent tuberculeuse de la mâchoire inférieure; ils ont le corps un peu allongé, les yeux légèrement obliques et la plante du pied velue. Ils vivent retirés dans les bois, et l'on ne croit pas qu'ils se terrent. Leur cri naturel est une sorte d'aboïement; ils chassent la nuit comme le jour, par petites troupes. Ils craignent l'homme, mais ils attaquent courageusement toutes les autres créatures, même les espèces redoutables et d'une force supérieure, telles que le sanglier et le buffle; on assure qu'ils savent, en agissant de concert, braver le tigre lui-même. Il est constant, du moins, qu'ils ont pour tous les grands animaux de la race féline une haine instinctive, semblable à celle que beaucoup de chiens d'Europe portent à nos chats domestiques; aussi font-ils une guerre acharnée à leurs petits. L'accord, l'audace et la ténacité qu'ils déploient dans leurs luttes avec les parents est, si l'on en croit les chasseurs indiens, la cause principale de la frayeur que témoigne le tigre à la vue d'un chien, ne fût-ce qu'un épagneul domestique.

Au groupe des chiens rouges appartient cette espèce intéressante que M. Hodgson a découverte dans le Népal, et qu'il a décrite sous le nom de *canis primævus*. Son véritable nom est *buansa*.

Cet animal chasse, la nuit comme le jour, par bandes de six à dix individus; il poursuit sa proie guidé par l'odorat plutôt que par ses yeux, ainsi qu'on doit le supposer d'après la nature accidentée du pays qu'il habite, et, une fois sur sa trace, il ne l'abandonne plus. On ne saurait l'appivoiser du moment où il a pris sa croissance; mais ses petits, lorsqu'ils sont capturés très-jeunes et élevés avec des chiens domestiques, montrent de la douceur et de l'intelligence. Cette espèce habite les mon-

tagnes rocheuses et boisées qui séparent le Setlege du Brahmapoutra, et elle paraît s'étendre, à quelques modifications près, jusqu'aux Gathes et à la côte de Coromandel.

Le *buansa* serait, à en croire M. Hodgson, la souche primitive de toutes les espèces de chiens domestiques du monde entier, et c'est dans cette hypothèse qu'il a cru pouvoir lui donner ce nom un peu prétentieux de *canis primævus*. Comme il a toutes les habitudes du chien de chasse, il est permis de supposer qu'il a été apprivoisé et dressé de bonne heure par les peuples chasseurs, qui auront tiré parti de ses dispositions naturelles; c'est ainsi, sans doute, qu'il aura pu devenir la souche des chiens de chasse de peuples différents, et par la suite même très-éloignés de son pays natal. Mais on ne voit dans les caractères particuliers de cette espèce, non plus que dans ceux d'aucune autre espèce donnée, rien qui puisse autoriser à conclure qu'elle ait été la souche de tous les chiens de la terre. Le *buansa* ne ressemble pas plus au chien que les Groenlandais attèlent à leurs traîneaux, que le lévrier de Perse ne ressemble au basset anglais. Nous dirons ici en passant que le chien sauvage appelé *kolsun*, et décrit par le colonel Sykes, le *dhole* découvert par M. Wooller dans les monts Mahabblishwar, et le *quihî*, tel que l'a reconnu le docteur Spry, peuvent être rapportés à la race *buansa*.

Le chien sauvage du Beloutchistan est farouche et méchant, et se tient loin des habitations des hommes. Le colonel Hamilton Smith le cite comme l'une des espèces de chiens sauvages qu'on trouve dans les montagnes boisées du sud de la Perse, et qui s'étendent probablement jusque dans le Kaboul, par les grands plateaux à l'ouest de l'Indus. Ces chiens chassent par troupes de vingt à trente; lorsqu'ils sont ainsi en force, ils attaquent les buffles et les taureaux, et quelques instants leur suffisent pour les mettre en pièces.

Les *dholes* de l'Inde (ce nom est dérivé d'un vieux mot asiatique qui signifie insouciance) se rattachent aux espèces dont nous venons de parler. Le vrai *dhole* est représenté comme étant d'une taille intermédiaire entre le loup et le chakal, assez mince, de couleur bai clair, avec une tête angulaire et des yeux perçants. Ses formes générales rappellent celles du lévrier ; sa queue est droite et non touffue, ses oreilles larges, ouvertes et triangulaires ; son nez, son museau, le derrière de ses oreilles et ses pattes sont couleur de suie. Il chasse en troupes nombreuses, et lorsqu'il est sur la voie, il fait entendre, dit-on, un cri qui ressemble à celui du chien à renard, entremêlé d'une espèce de glapisement. Le docteur Daniel Johnston a vu une troupe de *dholes* attaquer un sanglier. Ils ont été quelquefois apprivoisés et employés comme chiens de chasse. Le capitaine Williamson reconnaît leur vitesse, mais il prétend qu'on ne peut compter sur eux pour chasser à courre, attendu qu'ils sont sujets à lâcher pied pour se jeter sur des chèvres ou des moutons. Ils sont néanmoins précieux pour la chasse au sanglier. Le vrai *dhole*, qui paraît être assez rare, se rencontre principalement dans les monts Rhamgany, et quelquefois dans les Ghates occidentales. Le chien sauvage de Ceylan est aussi un *dhole*, aussi bien que les chiens de Dakhun.

Le *paria*, chien sauvage, est plus gros que le chakal, mais il est bas sur pattes, et rappelle à cet égard le basset ; sa queue, de moyenne longueur, et peu flexible, est plus fournie de poils à l'extrémité qu'à sa naissance ; ses oreilles sont droites, pointues et tournées en avant ; ses yeux sont de couleur noisette ; l'épaisseur de sa fourrure varie suivant la latitude, et la couleur rougeâtre de son corps est plus foncée dans le Nord que dans le Midi, où les parties supérieures ont un ton argenté au lieu d'une teinte noir.

Les *parias domestiques* de l'Inde forment, il est vrai, une

race très-mêlée, quelquefois les instincts de la vie sauvage se trahissent encore chez eux, et souvent ils offrent, dans leur aspect, les signes les moins équivoques de dégénération. Bruyants et lâches, ils ne manquent cependant pas d'une certaine sagacité; aussi les Chekaris les dressent-ils à leur manière particulière de chasser, et les paysans les emploient également pour le même objet. On est fort étonné de trouver dans ces animaux négligés les mêmes qualités qui distinguent leurs frères plus heureux de l'Europe. Ils sont souvent, en effet, plus négligés et plus misérables que les chiens du Levant. On entretient des crocodiles dans les fossés de certains forts de Karnatic, et tous les chiens parias trouvés dans l'enceinte de la place sont jetés en pâture à ces monstres dévorants.

Les *parias* d'Égypte, c'est-à-dire les chiens des rues, quoique aussi bien dégénérés par suite de l'irrégularité de leur genre de vie et de leurs croisements continuels avec des roquets de basse extraction, conservent encore des traces d'un sang pur et ancien : ces traces nous conduisent au lévrier *akaba* des déserts, espèce féroce et de grande taille, fort estimée des Bédouins nomades, qui s'en servent pour chasser l'antilope et pour garder leurs tentes et leurs bestiaux. Cette espèce offre beaucoup d'analogie, par sa forme et son caractère général, avec ces animaux de la race canine qu'on voit représentés sur les anciens monuments de l'Égypte. Toutes les espèces sauvages ayant les oreilles droites, tandis que la plupart des espèces domestiques les ont rabattues, on a pensé que ce dernier caractère était le résultat de la domesticité. On trouve sur les tombeaux des rois thébains, qui datent de plus de trois mille ans, des figures de lévriers et d'autres chiens ayant presque invariablement les oreilles droites, tandis que les sculptures grecques du temps de Périclès, plus modernes de près d'un millier d'années, commencent seulement à présenter une es-

pèce correspondante avec les appendices des organes de l'ouïe à demi-rabattus. On ne voit pas dans les anciennes sculptures persanes de Takhti Boustan (de l'époque des Parthes) de chiens aux oreilles pendantes. Le colonel Hamilton Smith n'a pu indiquer qu'une seule figure orientale, très-ancienne, d'un chien ayant les oreilles tout à fait pendantes; c'est dans un sujet de chasse égyptienne, publié par Caillaud, et tiré, à ce que nous croyons, des catacombes dont nous parlions tout à l'heure. Ce n'est point un lévrier, mais un *lyemer* (de *lymme*, courroie) ou chien mené en laisse, le chasseur qui l'accompagne tenant son arc à la main. Le colonel suppose que c'est le chien élyméen, qui fut peut-être introduit en Égypte par les rois pasteurs, ou ramené par Sésostris après son expédition à l'Oxus. On peut dire, d'une manière générale, que les oreilles des chiens domestiques étaient originairement droites et pointues dans toutes les espèces à longs poils et à museau allongé; à demi rabattues dans les espèces à museau allongé, mais à poils ras, et pendantes dans les espèces à museau arrondi.

On peut encore mentionner, comme ayant une certaine affinité avec les chiens rouges et avec les *dholes*, une remarquable espèce sauvage de l'Australie, qu'on appelle le *dingo* de la Nouvelle-Hollande. Quelques personnes prétendent que c'est une espèce importée, et la zoologie très-exclusive de la grande ile méridionale où on la trouve aujourd'hui ne rend pas cette hypothèse inadmissible. Le *dingo* est peut-être, parmi les grands quadrupèdes, le seul lien qui rattache d'une manière quelconque les produits animaux de ce pays avec ceux des autres contrées : son caractère anormal dans cette même localité est l'argument qu'invoquent ceux qui voudraient le faire considérer comme une espèce importée plutôt qu'indigène. On ne possède, toutefois, aucune preuve, soit directe, soit traditionnelle, de cette importation. Il faut prendre, en attendant, le *dingo*

où nous le trouvons, et cet animal se rencontre avec tous les attributs essentiels d'une bête sauvage. Il paraît être répandu dans toute l'Australie, au moins dans tout ce que nous connaissons de cette *terra fere incognita*, et il chasse soit par couples, soit par petites familles de cinq à six. C'est un animal fort et de grande taille, aussi actif que féroce; et lorsqu'il attaque des moutons, il semble prendre plaisir à en tuer le plus grand nombre possible, plutôt par une sorte d'instinct sanguinaire que pour satisfaire aux exigences naturelles de la faim.

A un défrichement appelé New-Billholm, à environ cent soixante-dix milles de Sidney, un de ces *dingos* tua en une seule matinée quinze belles brebis. Quand la terre de Van Diemen commença à être colonisée par des cultivateurs européens, leurs troupeaux eurent aussi beaucoup à en souffrir; et telle était l'adresse en même temps que la férocité de ces chiens sauvages, que les gardiens et les feux étaient à peu près impuissants contre eux. Douze cents moutons et agneaux furent, dans l'espace de trois mois, enlevés ou détruits dans un seul établissement; sept cents dans un autre.

Lorsque ces animaux sauvages rencontrent des chiens domestiques, ils se jettent aussitôt sur eux pour les dévorer. Ils montrent en pareil cas beaucoup plus de courage que les loups, et poursuivent les chiens de chasse pour ainsi dire jusqu'aux pieds de leur maître. Un *dingo* amené en Angleterre, et dont on supposait les mœurs fort adoucies par une longue traversée, ne fut pas plutôt débarqué qu'il se rua sur un pauvre âne peu préparé à cette attaque, et qui aurait été mis en pièces si on n'était venu promptement à son secours. Un autre, au Jardin des Plantes de Paris, s'élançait contre les barreaux des loges des bêtes féroces, lors même qu'il voyait ces loges occupées par un jaguar, une panthère, un ours, avec lesquels il n'était certainement pas de force à lutter.

Privés de la liberté, ces mêmes animaux, dit-on, deviennent pour la plupart muets; ils ne hurlent pas, n'aboient pas, et ne manifestent qu'en montrant leurs dents les sentiments qui les agitent.

Les jardins de la Société zoologique de Londres possèdent depuis longtemps plusieurs individus de cette espèce, qui n'ont jamais pu, ou voulu aboyer comme les autres chiens dont ils sont entourés. Cependant, quand un étranger se montre ou quand arrive l'heure de manger, le hurlement des *dingos* est le premier bruit qu'on entend, et ce bruit domine tous les autres. A l'état de liberté, ils poussent de temps à autre un cri lugubre et prolongé. Ils paraissent, malgré leur nature sauvage, avoir beaucoup d'affection les uns pour les autres.

Un voyageur connu, M. Oxley, inspecteur général de la Nouvelle-Galles du Sud, raconte le fait suivant :

« Nous tuâmes un chien du pays, et nous jetâmes son corps sur un buisson. — En repassant par le même endroit, nous le trouvâmes à trois ou quatre toises du buisson, et, couchée auprès, la femelle mourante : il est probable qu'elle était là depuis le jour où le chien avait été mis à mort. Elle était tellement faible et amaigrie, qu'elle ne put même se déranger à notre approche; nous crûmes faire un acte de charité en lui tirant un coup de fusil. »

J'ajouterai que les naturels ont apprivoisé le *dingo* à leur façon, et qu'il les aide à chasser l'émou et le kangourou. Il s'accouple, dit-on, moins facilement avec le chien ordinaire que celui-ci avec le loup, quoiqu'on ait des exemples de ces croisements. Les métis conservent une grande partie des mœurs sauvages du *dingo*. Les petits sont bien faits et joueurs, mais ne brillent pas par leur docilité. Ils héritent d'une disposition naturelle à fouiller la terre, comme s'ils voulaient se creuser

des terriers, et, tout jeunes encore, ils attaquent la volaille, habitude dont on ne peut jamais les guérir.

Il ne faut point oublier dans cette nomenclature raisonnée des chiens sauvages, le *quao*, qui se trouve dans l'Inde, au milieu des montagnes du Ramghur, dont les oreilles sont pointues et la queue noire.

Le *chien de Sumatra*, dont le nez est pointu, les yeux obliques, les oreilles droites, les jambes hautes, la queue pendante et très-touffue, plus grosse au milieu qu'à sa base. Son pelage est d'un roux ferrugineux, plus clair sur le ventre. Il vit à l'état sauvage dans le pays de Sumatra.

Dans les montagnes de l'Himalaya, on rencontre encore le *wah*, qui a le museau pointu et la tête allongée, les oreilles droites et pointues, le poil brun et soyeux, laineux à sa racine, d'un gris cendré sous la gorge, avec deux taches noirâtres sur les oreilles, et la queue touffue.

Je passe au *poul de la Nouvelle-Islande*, moitié plus petit que le *dingo*, ayant un museau pointu, les oreilles courtes et droites, les jambes grêles, le pelage ras, brun et fauve. Cet animal, très-hardi, courageux et vorace, n'est chassé par les habitants que pour être mangé à l'état de gibier.

Le *koupara*, ou *chien grabin* de la Guyane, est une variété du chien domestique. Son pelage est cendré et strié de noir en dessus, d'un blanc jaunâtre en dessous; ses oreilles sont brunes, droites, courtes, garnies de poils jaunâtres en dedans; les côtés du cou et le derrière des oreilles sont fauves; les tarses et le bout de la queue noirâtres. Par ses qualités morales, il le dispute à nos chiens les plus intelligents.

Le *koupara* vit en famille dans la Guyane française, où on le rencontre en troupes composées de sept ou huit individus, rarement plus ou moins. Il se plaît dans les bois où coulent des rivières peuplées d'écrevisses et de crabes, qu'il sait fort bien

pêcher, et dont il fait sa nourriture de prédilection. Quand cette ressource vient à lui manquer, il chasse les agoutis, les paccas et autres petits mammifères. Enfin, faute de mieux, il se contente de fruits. Il est peu farouche, et s'apprivoise avec la plus grande facilité. Une fois qu'il a reconnu son maître, il s'y attache, ne le quitte plus, ne cherche jamais à retourner à la vie sauvage, et devient pour toujours le commensal de la maison. Il s'accouple sans aucune répugnance avec les chiens, et les mélis qu'il produit sont très-estimés pour la chasse des agoutis et des akouchis. Ces mélis, croisés de nouveau avec des chiens d'Europe, produisent une race encore plus recherchée pour la chasse.

Dans notre colonie française on trouve également le *petit koupara*, d'une taille moindre que le précédent, dont la tête est plus grosse, le museau plus allongé, et la robe au poil long et noir. Les sauvages Guaranis l'élèvent pour la chasse de préférence à tous autres.

Le *korsac* du Bengale est de la taille d'un chat; son poil gris fauve, uniforme sur le dos, devient d'un blanc jaunâtre par dessous. Ses membres sont fauves; la queue fort longue, touchant à terre et noire à l'extrémité. Chacune de ses joues est ornée d'une raie brune. On le trouve dans la Tartarie et dans les Indes.

Les *korsacs* vivent en troupes dans le désert, non dans les bois, mais dans les steppes couverts de bruyères, où sans cesse ils sont occupés à chasser les oiseaux, les rats, les lièvres et autres petits animaux. Pendant la nuit, ils font entendre leur voix, moins glapissante que celle des chakals, mais tout aussi désagréable. Ils s'accouplent au mois de mars; la femelle porte autant de jours que la chienne, et met bas, en mai ou en juin, de six à huit petits, qu'elle allaite pendant cinq ou six semaines. Elle les fait sortir ensuite de sa retraite, leur apporte

à manger, et leur apprend peu à peu à choisir leur nourriture et à chasser. Ces animaux n'ont pas moins de finesse que le renard pour s'emparer de leur proie, consistant quelquefois en nids de canard et autres oiseaux dont ils mangent les œufs et les petits. On dit que le *korsac* ne boit jamais, mais il est permis d'en douter nonobstant l'affirmation de Georges Cuvier. Cet animal, si peu connu en France qu'on va le voir à la Ménagerie comme une curiosité, a néanmoins été commun à Paris sous le règne de Charles IX, parce qu'il était de mode chez les dames de la cour d'en avoir au lieu de petits chiens ; elles le désignaient sous le nom d'*adive*, et le faisaient venir à grands frais de l'Asie.

Dans les mêmes contrées, on trouve le *karagan*, petit chien de la forme du *korsac*, seulement d'une taille un peu plus grande ; son pelage, d'un gris cendré au-dessus, est d'un fauve pâle sous le ventre. Sa fourrure est fort recherchée.

Le *kenlie* du cap de Bonne-Espérance, de la Nubie, de l'Abysinie et du Sennaar, est une espèce curieuse qui porte sur le dos une plaque triangulaire d'un gris noirâtre ondé de blanc, large sur les épaules, et finissant en pointe vers la base de la queue ; ses flancs sont roux, sa poitrine et son ventre blancs ; sa tête est d'un cendré jaunâtre ; son museau roux, ainsi que ses pattes ; sa queue, qui descend presque jusqu'à terre, a deux ou trois anneaux noirs sur son tiers postérieur, ainsi que son extrémité.

Le *chien-loup de Java* ressemble fort au loup ordinaire pour les formes et pour la taille, mais ses oreilles sont plus petites ; son poil est d'un brun fauve, noir sur le dos, à la queue et aux pattes. C'est le voyageur Leschenault qui l'a découvert à Java.

Le *tsherno-buroï* de la Russie est un loup noir qui réside dans les steppes de cet empire, et que l'on rencontre par hasard

dans nos montagnes de France. Sa robe est entièrement noire et sa férocity redoutable.

Tant que les chiens n'ont pas entièrement dépouillé leur nature sauvage, ils dévorent le « roi de la création » avec aussi peu de scrupule que s'il s'agissait du dernier des animaux soumis à son empire. Sur les champs de bataille on les rencontre mêlés aux vautours et aux chakals, et les aidant activement à remplir la mission que la nature semble leur avoir donnée. Lord Byron les vit, à Constantinople, dévorant sous les murs du sérail les cadavres des janissaires insurgés et vaincus; de là ces vers si connus du *Siège de Corinthe* :

Du crâne d'un Tartare ils enlevaient la peau
Comme on pèle une figue au moyen du couteau.

La chasse à courre contribue à entretenir les instincts sanguinaires au sein même de la domesticité : n'a-t-on pas vu des chiens courants dévorer des malheureux qui s'étaient laissés tomber dans leur chenil, ou qui avaient eu l'imprudence d'y entrer sans être munis d'une arme pour les tenir en respect?

Robert Bruce dépista les chiens qu'on avait mis sur sa trace en traversant une petite rivière, et en s'élançant sur un arbre, sans toucher le bord. Wallace se sauva en tuant un de ses compagnons dont il suspectait la fidélité; les chiens s'arrêtèrent devant le sang répandu, dont la vue les troubla et émoussa en quelque sorte la finesse de leurs perceptions. Du reste, il ne devait pas être toujours facile de se soustraire à la poursuite des chiens.

Robert Boyle raconte qu'un limier suivit une fois un domestique à la piste pendant plusieurs milles, le long d'une route publique, jusqu'à la maison où il demeurait, sur la place du marché d'une certaine ville, sans être un seul instant mis en défaut par la multiplicité des traces étrangères.

Les limiers, réservés jadis pour chasser les princes et les héros, ne furent plus guère employés par la suite qu'à traquer des braconniers et des criminels vulgaires. Ils étaient depuis longtemps réduits à ces ignobles fonctions, lorsqu'ils procurèrent la capture du dernier rejeton de la royauté qu'ils eurent l'honneur de poursuivre, — l'infortuné duc de Monmouth; ils le découvrirent dans un fossé où il s'était caché après la bataille de Sedgemoor.

L'emploi du chien à la guerre est un article très-contestable dans le code du droit des gens.



LES CHIENS DE GARDE

Les chiens de berger appartiennent sans contredit à la race la plus vieille du monde; ils tiennent à la fois du loup et du renard. Leur museau pointu, leurs oreilles droites, l'épaisseur de leur poil, souvent laineux et foulé, leur queue allongée et velue, leur robe généralement de couleur sombre, leur sagacité et leur intelligence, dénotent un animal déjà très-remarquable à l'état sauvage et maintenant sans rival dans la place que lui a faite la civilisation.

La taille de ces animaux est généralement moyenne, et cependant il existe certains chiens de berger aussi hauts sur jambes que les terre-neuve. D'ordinaire la bête est peu familière et très-indifférente aux caresses de l'homme, dont il est le serviteur sans être pourtant son ilote, car il l'aide dans son office de gardeur de brebis ou de bœufs, avec une sagacité qui fait souvent le quadrupède l'égal du bipède.

Quel que soit le pays dans lequel on étudie le chien de ber-

ger, quelle que soit la race à laquelle appartienne l'individu, on le trouve toujours fidèle, obéissant et incorruptible.

Selon toute probabilité, le chien de berger n'a point changé de forme : sa race est toujours la même.

On en compte en France plusieurs très-remarquables, entre autres, celle des *chiens de Brie*, dont le poil soyeux et long est de couleur fauve ou isabelle. La taille varie de 0^m,60 à 0^m,70



LE CHIEN DE BERGER.

de hauteur, quelquefois 0^m,80, et la longueur de 1^m,25 à 1^m,50. La plupart de ces chiens ont la queue coupée; cependant, un grand nombre de bergers prouvent un meilleur goût que leurs confrères et laissent à leurs chiens de très-beaux panaches naturels.

Les *chiens de la Crau*¹ sont de grands quadrupèdes à la robe

¹ Vaste plaine couverte de cailloux qui s'étend, dans le département des Bouches-du-Rhône, entre Arles et Saint-Chamas.

fauve ou noire — quelquefois blanche comme neige — au pelage touffu, munis de grandes oreilles droites et pointues, favorisés par une queue aux poils splendides.

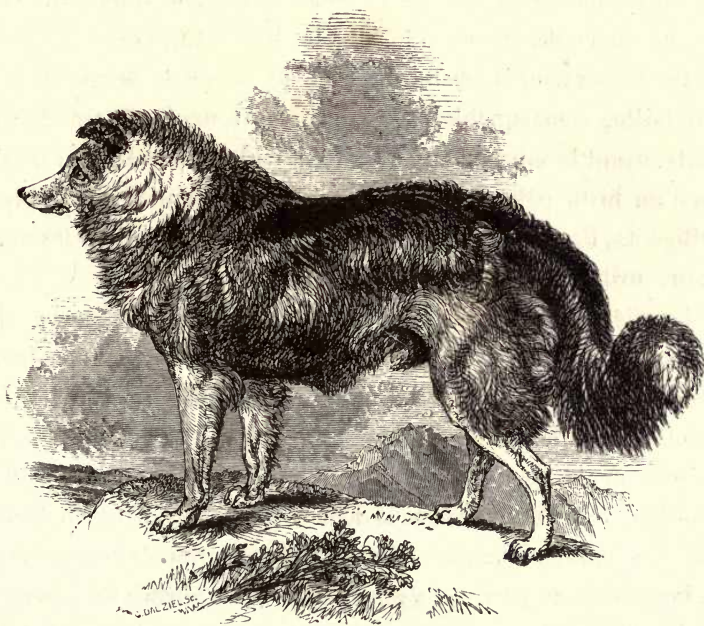
On cite encore, parmi nos races françaises, une variété connue sous le nom de *chien de montagne*, très-répandue dans tous nos départements, plus haute sur pattes que les chiens de Brie, le poil court sur la tête et les épaules, qui devient laineux comme celui du caniche sur le dos et la croupe, où il est comme foulé par larges plaques allongées assumant une teinte rougeâtre.

Les *chiens toucheurs*, autrement dit les animaux appartenant à la race canine de berger, destinés à aider les conducteurs de bestiaux, sont dociles au delà de toute expression, et leur ressemblance avec leurs congénères est vraiment remarquable, quoique leurs habitudes soient tout à fait différentes. Dans certaines contrées de France et d'Angleterre surtout, la surveillance des troupeaux de bœufs est entièrement abandonnée aux *toucheurs*, dont le prix s'est souvent élevé à des sommes fabuleuses. Les conducteurs se fient si bien à la sagacité de leurs chiens, que maintes fois ils suivent un autre chemin, pour vaquer à différentes affaires, se trouvant ainsi débarrassés du soin de ramener à leur étable les bœufs qu'ils ont achetés au marché, ou dans les fermes.

J'ai vu, en Amérique, un de ces *toucheurs* partir d'une métairie avec un troupeau qu'il devait conduire, de Westfarms à New-York, une distance de douze lieues, et amener tout le bétail à l'enceinte habituelle où son maître avait coutume de se placer le jour du marché, enceinte qui était d'avance préparée pour lui.

La plus grande partie de ces chiens naissent sans queue naturellement, mais on attribue avec raison cette anomalie à une transmission héréditaire provenant de la section de cet appendice, faite aux « ancêtres » de ces animaux.

Les *chiens de berger anglais et écossais* sont une race dont la structure diffère essentiellement de celle de leurs congénères de France. On dirait des énormes renards au poil long, au cou entouré d'une fourrure épaisse, à la queue pareille à celle du terre-neuve, ou plutôt semblable à une crinière fourrée et frisée, légèrement tordue en trompette. Le museau pointu d'un lévrier, les pattes fines, l'œil vif, quoique enterré sous d'épais sourcils, les oreilles droites ou seulement retombant en avant : telle est la description exacte du *scotch sheep-dog*, animal à la robe grise, striée de taches noires.



CHIEN DE BERGER (RACE COLLEY) ÉCOSAIS.

Il existe aussi une variété dont le poil est noir, marqué de feu, c'est la plus estimée. Ils ont souvent le poitrail blanc et la pointe de la queue de la même couleur. Les ergots supplémentaires des pattes de derrière sont généralement doubles.

Les *chiens de berger russes* ou *sibériens* sont d'énormes animaux ayant de grandes analogies avec nos grands chiens de Brie, et pourtant ils ressemblent fort à des loups de moyenne taille, tant pour la forme que pour le poil. Leur robe, composée de soies très-longues, est feutrée depuis les épaules jusqu'à l'extrémité de la queue, ce qui est singulier et très-prisé des amateurs.

Le *chien de garde chinois*, d'un fort beau galbe, qui vient du Céleste-Empire, est très curieux. Il y en avait un spécimen à l'Exposition de 1865, qui attira fort l'attention des amateurs. Je n'ai pas de grandes notions sur cette race exotique et, eu égard à mon ignorance du chinois, il m'a été impossible de me procurer des documents dans les livres du pays.

En Allemagne, il existe une race de chiens de berger de petite taille, remarquable par une queue fournie de très-longs poils, ayant le museau court, la robe rude, généralement noire ou d'un brun pâle. Très-affectueux pour leur maître, fort intelligents, ils sont recherchés par tous ceux qui aiment les animaux utiles et agréables.

Le *chien de Poméranie*, autrement appelé *chien pour loups*, est destiné, comme le dit son nom, à protéger les troupeaux contre ces carnassiers. Un museau pointu, des oreilles courtes et droites, la taille d'un loup ; une robe, des oreilles jusqu'à l'extrémité de la queue, bien fournie de poils, à l'exception du museau et des pattes, le tout de couleur noire, grise ou blanche — quelquefois jaune ; telle est la description de cet animal.

Les *chiens de garde et de montagnes* sont encore une variété de la race canine qui a dans la nature de nombreux spécimens. Leur taille colossale, leur poil dur et frisé, de façon à pouvoir résister aux intempéries de l'atmosphère, la largeur de leur front, la longueur de leur museau, la forme de leur poitrine, et la force apparente et existante de leur marche, font de ces quadrupèdes une classe hors ligne que l'homme

a bien fait d'attacher à sa personne et d'adapter à ses besoins.

D'autre part, leur forte taille leur permet de lutter contre des animaux sauvages et dangereux, des loups, des lynx, et c'est pour cette raison que nous avons choisi et fait multiplier ces diverses races, afin d'avoir nos maisons et nos personnes protégées.

La plus remarquable race parmi les chiens de garde et de montagnes est celle connue sous le nom générique de *chien des Pyrénées*, bêtes de forte taille, au poil blanc, strié de plaques orange; ocre ou grises à la tête et au cou; ayant la queue touffue, douées d'un courage féroce et défendant avec une audace sans pareille le maître, le troupeau et l'habitation attaquée par les animaux carnassiers, ou pis encore par les hommes mis au ban de la société.

Les *chiens des Alpes*, pareils pour la forme aux précédents, n'ont de différence avec eux que la longueur du poil et la « droiture » des oreilles, qui se tiennent debout comme celles des chiens loulous.

Les *chiens de Léonberg* sont de grands animaux aux membres énormes, aux têtes proéminentes, aux longues lèvres, qui ressemblent fort aux *chiens du mont Saint-Bernard*, race particulière qui occupe un rang important dans notre civilisation, grâce aux services qu'ils rendent dans les Alpes aux voyageurs surpris par les neiges et engloutis par les avalanches. On a raconté et on raconte encore des histoires merveilleuses de l'intelligence de ces animaux qui, guidés par un instinct tout particulier à leur nature, s'aventurent dans les sentiers les plus déserts, les plus dangereux, et arrachent souvent à la mort un malheureux sur le point de périr.

Le *chien du mont Saint-Bernard*, autrement dit l'*épagneul des Alpes*, est une espèce distincte qui ne se trouve que dans cette partie du vieux continent resserrée entre la Suisse et la Savoie. Leur race est évidemment espagnole, autrement dit pyrénéenne.

Il est inutile d'apprendre à tous mes lecteurs, qui le savent

aussi bien que moi, les dangers que l'on court le long des pentes abruptes des montagnes, rendues glissantes par la glace fondue ou par la neige amoncelée qui recouvre souvent des abîmes sans fond. Le sentier qui frôle la montagne taillée à pic, est coupé au-dessus d'un précipice, et malheureux est celui qui se trouve forcé de passer par là. L'avalanche (qualifiée d'*homicide* par l'auteur du poëme de *Guillaume Tell*) se détache mainte fois des flancs du rocher et ensevelit le voyageur. Mais celui-ci a-t-il évité la mort, il court encore le péril d'errer, en cherchant sa route, au milieu d'une solitude glacée, vaste linceul de neige, et de voir arriver la mort sans avoir atteint un asile. S'il se couche, s'il s'endort, c'est un homme perdu : le froid glace ses membres, et, comme la neige tombe sans cesse, ce corps inanimé n'offre plus qu'une masse informe qui ressemble aussi bien à un rocher qu'à une créature humaine.

Le couvent du mont Saint-Bernard, placé au sommet des Alpes, au milieu d'une des routes les plus dangereuses du mont Blanc, conserve avec le plus grand soin la race des chiens de secours dont la gravure ci-contre est la parfaite image.

La nuit, quand la rafale siffle et fait rage dans les ravins alpestres, on ouvre le chenil et les chiens s'élancent au dehors, portant à leur cou un barillet de spiritueux destiné à ranimer les forces des malheureux qu'ils vont découvrir dans la montagne. Le flair de ces bons animaux est tel que le voyageur tombé, fût-il recouvert de 6 pieds de neige, ils réussiraient à le dépister. Les voyez-vous creusant la neige et écartant les obstacles, se reposant de temps à autre pour aboyer et pousser ces longs rugissements qui, répercutés par les échos, vont amener près de l'homme engourdi les bons pères du couvent. En effet, un moine se montre au détour du sentier, il accourt, le voyageur est sauvé, car le religieux charitable va l'aider à regagner le toit hospitalier au sommet duquel s'élève la croix de la Rédemption.

Les chiens du *Saint-Bernard* ont généralement la robe fauve foncé à l'extrémité teintée de noir. Leur poitrail est d'un poil blanchâtre comme le dessous du ventre et la pointe de la queue. La tête est large, le museau carré et les oreilles courtes. La bonté la plus grande est l'apanage de ces chiens sauveteurs, dont plusieurs ont manifesté des prodiges de bravoure.

On cite, entre autres, un chien, nommé Barry, qui portait à son collier une médaille mentionnant ses exploits gravés sur les deux faces, avec les noms de ses débiteurs et les dates des événements. Barry avait sauvé la vie à quarante personnes. Il mourut dans les circonstances suivantes. Un courrier sarde, venant de France, avait atteint le Saint-Bernard, et, malgré les moines qui le prévenaient du danger, il voulut s'en aller au village de Saint-Pierre, où l'attendait sa famille, qui devait être fort en peine sur son compte. Ne pouvant vaincre l'obstination de cet homme, on lui donna deux guides et deux chiens, dont l'un était l'illustre Barry. Les cinq êtres animés s'éloignent, mais à une demi-lieue du couvent, l'avalanche les engloutit tous et on ne retrouve leurs cadavres qu'à la fonte des neiges. Un peu plus loin, à une demi-lieue, le même bloc de neige avait enseveli les parents du courrier qui se rendaient au couvent afin de savoir si celui qu'ils cherchaient était arrivé dans ce saint asile.

Une très-belle lithographie que j'ai eue entre les mains représente Barry, portant sur ses épaules un charmant enfant, sauvé par lui dans le glacier de Balsore. La jolie créature serre de ses petits bras le cou du noble chien, qui semble tout glorieux de la conquête qu'il vient de faire sur la mort impitoyable. En regardant ce dessin on sent des pleurs s'échapper de ses yeux.

En l'an 1820, cette race disparut, à l'exception d'un seul individu, et les moines du mont Saint-Bernard réussirent à

repeupler leur chenil en accouplant cet étalon avec des lices de Léonberg. Le *chien du mont Saint-Bernard* est d'une taille de 0^m,70 à 0^m,80 de hauteur. La couleur de son poil est rougeâtre ou fauve, et le museau noir, souvent strié de la même nuance que la robe. Sa tête ressemble à celle du mâtin



CHIEN DU MONT SAINT-BERNARD.

anglais, quoique plus épaisse. Le poil rude de quelques *chiens du Saint-Bernard* laisse croire à un croisement ancien avec le chien à sangliers.

Les *mâtins français*, que les Latins appelaient *canis lanarius*, race croisée dont la tête est allongée, le front plat, les

oreilles pendantes et la robe généralement fauve, sont une variété de la race canine qui est, à la fois, chien de berger et chien de garde, fonction dont elle s'acquitte généralement avec la fidélité la plus grande et une sagacité sans pareille, quoique l'on ne soit pas porté à lui accorder tout d'abord une grande intelligence au simple examen du crâne.

Les chiens des *Abruzzes* sont encore une belle et bonne race à l'aspect hardi, aux mœurs courageuses, à la démarche élastique. Ils appartiennent aux animaux qui servent tout à la fois à la défense de l'homme et à la conduite des troupeaux. Leur aspect est véritablement imposant. On comprend, rien qu'au simple examen de ces nobles bêtes, quels services elles peuvent rendre aux bergers de ces provinces napolitaines dont l'apathie naturelle, l'indolence de lazzarone, doit être stimulée et pour mieux dire assistée par un compagnon actif et devinant les desirs de son maître.

Leur poil est d'un blanc pur, quelquefois mélangé de fauve.

Lors de la présence dans le Gévaudan de cet illustre loup-cervier qui désola cette province, en 1765, le chevalier Anthoine, porte-arquebuse du roi Louis XV, envoyé par ce monarque pour combattre et mettre à mort cette horrible bête, amena avec lui des chiens des *Abruzzes* qui l'aidèrent fort à remporter la victoire¹.

Je citerai encore les *mâtins de Bretagne*, dont le poil est noir, quelquefois poivre et sel, ou fauve et noir, et les *mâtins d'Espagne*, qui sont roux ou marrons.

Les chiens de *Camargue* sont indubitablement les descendants des chiens des *Alpes* et des *Pyrénées*. On s'en sert, dans le Delta du Rhône, pour conduire les troupeaux et garder les maisons. Leur robe est « d'une entière blancheur, » sans être « lé-

¹ Voir le volume intitulé : *Bourres de fusil*, où j'ai raconté au long cette histoire. Chez Dentu, libraire, Palais-Royal.

gère, » car le poil en est frisé et laineux. Joignons à cette description des yeux bleus — rareté chez les animaux — des oreilles pointues, retombant en avant, des pattes un peu courtes et les phalanges de ces pattes largement palmées.

Les chiens de *Saint-Domingue* et du *Mexique* se rapprochent plus de la forme du loup que de celle du chien. On les emploie pour traîner de petites voitures, afin de s'éviter la peine de légers transports.

Les « *Newfoundlands* » anglais, chiens de *Terre-Neuve*, race herculéenne, très-aimée et fort estimée en Europe sont — chacun le sait — des épagneuls géants, originaires de l'île près de laquelle on pêche la morue et dont les habitants s'occupent l'hiver à couper du bois pour le conduire à la ville de Saint-John, l'été à encaquer des morues. A Terre-Neuve, ce sont les chiens qui remplissent l'office de chevaux et de mulets : ce sont eux qui traînent les fardeaux sur des traîneaux, comme les rennes en Laponie. Ces pauvres animaux, dont la nourriture est fort insuffisante et se compose très-souvent de poisson pourri, sont d'un courage et d'une résignation uniques et admirables. Un très-grand nombre de ces quadrupèdes ilotes meurent de fatigue et d'épuisement avant la fin de l'hiver. Pendant la saison de la pêche, la plupart de ces pauvres bêtes sont abandonnées à elles-mêmes. Forcées par la faim, on les voit se réunir en nombre pour chasser et braconner, de façon à assurer leur vie contre les atteintes de la faim.

Dociles et serviables, les *terre-neuve* sont d'une fidélité à toute épreuve et d'un dévouement tel qu'ils défendent, au prix de leur existence, leurs maîtres et leur propriété, de quelque nature qu'elle soit, le logis ou les objets confiés à leur garde. Il ne leur manque qu'une chose, selon moi, la faculté de la parole, à laquelle ils suppléent par l'expression de leurs yeux.

Il est inutile, sans doute, de mentionner ici ce fait connu

que l'élément dans lequel vit un *terre-neuve* est plutôt l'eau que la terre : et les cas de sauvetage accomplis par ces nobles bêtes sont si nombreux, qu'on ne les compte plus. Chacun a lu les vers célèbres de Byron, qui pleura longtemps la mort d'un *terre-neuve* qui l'avait suivi dans ses voyages et qui traversa avec lui à la nage la voie liquide où passait Léandre pour retrouver Héro.

The poor Dog! in life the firmest friend,
The first to welcom, foremore to defend;
Whose honest heart is still his masters's own;
Who labours, fights, lives, breathes for him alone!

L'intelligence du *terre-neuve* est surprenante ; je ne citerai pour la prouver que le fait suivant, dont je garantis l'authenticité.

Un de mes amis demeurant à Asnières, M. de R...., possède une très-belle chienne de cette race qui dédaigne d'ordinaire les roquets des environs, habitués à lui aboyer aux jambes quand elle passe sur les chemins. Un jour un loulou, plus téméraire que les autres, poussa l'audace jusqu'à mordiller les talons de Zora, — tel est le nom du chien de mon ami. — Cette liberté passait les bornes. Le *terre-neuve*, qui n'a pas, après tout, la patience d'un ange, saisit le coupable par la peau du cou, le porta tranquillement au bord du quai et le laissa tomber dans la Seine. Le malheureux loulou patageait d'une terrible façon ; la berge était abrupte ; il avait déjà fait mainte et mainte tentative inutile pour prendre pied, et poussait des cris lamentables. En un mot il allait couler, lorsque la grosse chienne, qui, sévère mais juste, avait assisté à cette scène avec une impassibilité plus apparente que réelle, se jeta à l'eau et alla elle-même repêcher sa victime.

Il va sans dire que le loulou n'aboie plus à son sauveur.

L'espèce primitive est toute noire, à poil plutôt ondé que frisé, petite de taille, un peu longue de corps et basse sur pattes. C'est par des croisements avec des chiens de montagnes que l'on a obtenu la grande variété de *terre-neuve* blancs et



CHIEN DE TERRE-NEUVE.

noirs, si commune chez nous. En Angleterre, l'espèce typique noire, quoique assez commune, est la plus estimée.

Il y a des *chiens de Terre-Neuve* à poils ras ; ils sont tout noirs, un peu bas sur pattes et longs de corps. Cette variété est rare et peu connue en Europe.

Les chiens du Labrador sont une variété de l'espèce terreneuve et diffèrent en ceci que leur robe est d'un poil plus rude, leur aspect plus sauvage. Comme leurs congénères, ces animaux sont propres à la garde du logis, au transport des fardeaux destinés à la pêche, à l'alimentation et à la défense de leurs maîtres. Quelques-uns de ces quadrupèdes sont dressés



CHIEN DU LABRADOR.

par les habitants du Labrador à la chasse des ours, des rennes et des phoques. Rien n'est plus curieux que de voir ces chiens attelés à un traîneau, quelquefois au nombre de douze, à la queue les uns des autres, comme qui dirait en *tandem*. Ils vont de la façon la plus rapide, sans être conduits par des rênes, à la simple indication de la voix de leur maître. Le

premier chien, celui qui court en tête des autres, est d'ordinaire un vétéran qui sert de guide aux plus jeunes et aux moins expérimentés. Il faut bien se garder de trop frapper ces chiens, car l'usage du fouet leur est antipathique, et celui qui est atteint par la lanière de cuir se précipite sur son voisin, qui, à son tour, saute sur la bête placée devant et ainsi de suite, de telle façon que la bataille devient générale et l'équilibre du traîneau est souvent détruit. Avec eux « plus fait douceur que violence. » Un chien du Labrador peut traîner jusqu'à 120 livres sur la neige, en parcourant de 7 à 8 milles par heure. Le poids que peut porter un labrador varie de 30 à 50 livres. Laissés en liberté, quand vient la saison d'été, par leurs maîtres, à qui les services de leurs bêtes deviennent inutiles, on les voit revenir fidèlement à leur logis respectif aux premières rigueurs de la saison.

Dans plusieurs zones du Labrador on a établi des relais de chiens, comme des postes aux chevaux dans certains pays. On les attache au nombre de quatre à un petit traîneau, et ces quatre bêtes suffisent pour conduire un homme à destination. Il va sans dire qu'on double le nombre de quadrupèdes si l'on ajoute un bipède sur le traîneau.

L'aspect général des labrador est assez ordinaire, et pourtant, à les regarder de plus près, on devine leur force et leur sagacité. Leur large poitrine, leurs jambes d'acier, l'épaisseur de leur poil, plus laineux et plus bouclé que celui du terre-neuve, qui a souvent en hiver 3 pouces de long, et dont la couleur est un mélange de brun doré et de gris, tout concourt à faire de ces chiens des animaux très-utiles à l'homme, surtout dans la contrée sauvage où la nature les a procréés.

Les chiens des *régions boréales*, de grandes et petites races, ont pour type le *chien des Esquimaux*, au poil droit, rude et soyeux, au museau très-pointu, à la tête allongée, aux oreilles

longues, roides et droites, à la queue en brosse comme celle du renard, et recourbée, aux jambes très-fines et demudées en entier. Le pelage est peu fourni, très-fin, ondulé de couleurs diverses avec de très-grandes taches noires et grises.

La taille de ces chiens — de ceux de forte taille — est la même que celle des chiens de Terre-Neuve.



CHIEN DES ESQUIMAUX.

Ces bêtes, accoutumées aux privations dans le pays où elles vivent, au milieu des tribus de sauvages, se nourrissent de poisson et de gibier, se contentent des débris du festin de leurs maîtres, maigres débris, car ceux-ci rongent les arêtes et les os, de façon à ne rien laisser contre les parois.

Les chiens des Esquimaux sont indubitablement d'origine orientale (de la presqu'île de Kamtchatka); farouches avec

leurs maîtres, souvent dangereux pour les étrangers. Il paraît que les chiennes se dérobent quelquefois pour s'accoupler avec les loups ; il en résulte des métis qui ressemblent fort à leurs pères.

Lorsqu'on parvient à dompter ces chiens ils sont fort dociles, et on peut les atteler aux *kometiks* (traîneaux du pays), de façon à ce qu'ils rendent quelques services. Leur odorat est très-subtil pour retrouver la piste et ramener le voyageur au toit hospitalier vers lequel il se dirige pour fuir la tempête de neige.

En cherchant l'origine de ces chiens au Labrador, on est porté à croire que ces animaux ont émigré vers la partie nord de l'Amérique, en traversant le détroit de Behring, et ont pénétré vers la côte de Mackenzie, le long de la baie d'Hudson, et vers le nord du Labrador, pour arriver jusqu'aux terres du Groenland.

Les Esquimaux emploient leurs chiens au trainage. Leur harnais consiste en une courroie fixée sur la poitrine, à laquelle est attachée une simple corde. Pas de mors, partant pas de guide ; la voix du maître dirige les coursiers ; son fouet leur indique la rapidité qu'il exige. En tête de l'attelage, l'Esquimau voyageur a soin de placer une bête intelligente et fidèle, qui est chargée de conduire toutes les autres qui la suivent. Ces chiens sont seulement employés de la sorte pendant l'hiver, traînant des *sleighs* sur la terre glacée, les rivières congelées et la neige durcie ; quand vient l'été, les Esquimaux les rendent à la liberté, leur laissant licence pleine et entière d'agir comme bon leur semble et de pourvoir eux seuls à leur subsistance.

Dix à quinze chiens, attelés ensemble et conduits par un *captain dog* (le chef de file), franchissent de 30 à 40 kilomètres par jour, en entraînant de 500 à 750 kilos. La manière de les conduire est le fouet accompagné du cri : « Août ! août ! »

Les chiens de Sibérie, de Tartarie, du Groenland, du Canada et du Kamtchatka, sont des variétés de la race, à cette différence près que cette dernière espèce est plus grosse et plus élancée. Elle diffère, pour la taille, de 0^m,45 à 0^m,50 de hauteur. Le museau de ces chiens est très-pointu, pareil à celui de maître Fox, le front large, les oreilles droites et toujours ouvertes en avant comme celles d'un loup ; le corps est solide et porte bas le poil dru, long et très-épais, les pattes fines et bien formées. La couleur de la robe est généralement isabelle foncé, moucheté, et la peau du museau noire, ou bien gris ardoisé et cendré.

Les chiens d'Irlande et de Laponie ont les mêmes mœurs, les mêmes formes, le même poil rude des esquimaux, à cette différence près qu'ils sont de plus forte taille, qu'ils ressemblent plus encore à des loups, et que leur caractère est moins docile. La couleur de leur robe est d'un noir brillant, pareil à celui d'un ours de Russie. Ces chiens font une chasse acharnée à une sorte de rats sans queue, nommés *lemmings* par les Norvégiens comme par les Anglais. A de certaines époques de l'année, ces petits rongeurs apparaissent en quantité innombrable en Laponie. On en trouve dans les moindres trous ; ils sont en bandes dans toutes les plaines, sous toutes les pierres. La couleur de leur poil est roux et noir, et leur peau, pareille à celle du *hamster*, sert à doubler les manteaux. Le chien qui les tue ne les fait pas fuir, et l'on en a vu s'attaquer aux chevaux. Ceux-ci les écrasent sans même les voir, et dans leur plaide justice, ils représentent assez bien la Gloire terrassant l'Envie.

Le soir, quand la chasse est terminée, tous ces chiens groupés sous la tente, autour du foyer de leurs maîtres, attendent avec patience qu'on leur jette quelque chose à manger.

Le chien *loulou* — faussement surnommé chien de Poméra-

nie — et le *chien d'Alsace*, qui est une variété du premier, étaient autrefois très-communs en France. On les voyait sur l'impériale des diligences qui sillonnaient la France, au sommet des ballots d'un char de camionneur, où ils défendaient en aboyant l'approche des colis confiés à leur vigilance. Leur taille variait de 0^m,20 à 0^m,25, sur 0^m,30 à 0^m,35 de longueur de corps. Je rappellerai ici, pour l'acquit de ma conscience, la



physionomie de ces animaux, ressemblant tout à fait, en diminutif, à celle du chien des Esquimaux, à cette différence près qu'ils étaient plus bas sur jambes. Quant à la couleur de leur poil, elle variait du blanc au noir ; — ces deux couleurs pures étaient les plus estimées.

De nos jours, le type est bien diminué en France. Il s'est réfugié dans les Pays-Bas, où on en rencontre un certain nombre sur les bateaux qui naviguent sur les canaux de ce royaume. En Angleterre, le *loulou* est actuellement de mode et fait prime quand il est fort joli.

Le *chien chinois*, comestible, appartient à la race du *loulou*. Ce n'est pas de celui qui est tout à fait nu qu'il s'agit ici : celui dont il est question est de taille basse, de pattes courtes, et son poil d'un rouge vif et orangé.

Les *dogues* sont ce que les Anglais appellent des *mastiffs*, dont la caractéristique est d'avoir une énorme tête, due au volume des muscles de la mâchoire et à l'écartement de ses branches, de longues pattes, d'énormes cuisses, une large poitrine, les lèvres pendantes, la queue en trompette, les oreilles courtes et mi-retombantes, le museau aplati, le nez fendu et les yeux flamboyants. Leur peau forme sur le front des rides nombreuses et leur poil est ras et serré. Ils servent de chiens de garde et aboient surtout d'une façon remarquable, dans la cour d'un château ou sur le fumier de la ferme. Convaincus de leur force matérielle, ils ont rarement recours à la ruse et se jettent tête baissée au-devant du danger.

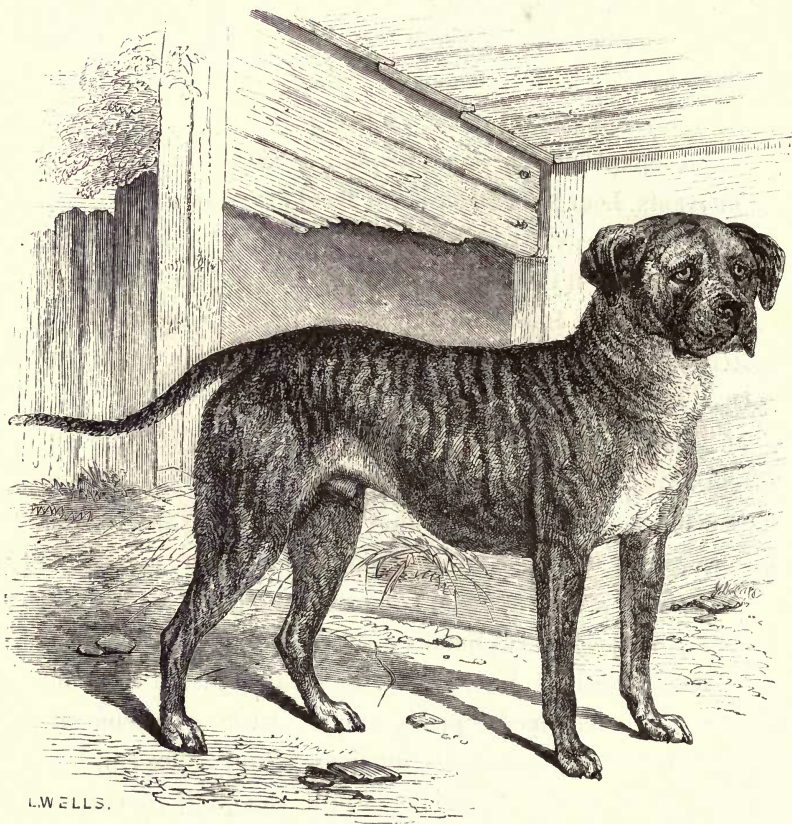
Le *dogue* est sans contredit d'origine anglaise¹, et ceux qui furent importés par les Espagnols à Cuba, lors de la conquête d'Hispaniola, venaient de la Grande-Bretagne. Las Casas, prêtre historiographe de la découverte du Nouveau-Monde, raconte de la manière la plus graphique la terreur subie par les pauvres Indiens à l'aspect de ces hideux quadrupèdes, à qui leurs maîtres avaient enseigné à se nourrir de chair humaine et à courir sus à tous les bipèdes peaux rouges. Au dix-neuvième siècle, les dogues sont moins sanguinaires, ce qui ne les empêche pas d'être encore fort dangereux la nuit, lorsqu'ils rôdent, déchaînés, autour d'une habitation éloignée.

Comme les chiens de garde et de montagnes, les *dogues* ont de nombreuses variétés dans leur famille. Parmi celles-ci, je citerai en première ligne le *mastiff anglais*, dont l'importation

¹ Il paraît cependant, au dire d'Oppian, que les Grecs connurent ce chien à la suite de la conquête de la Macédoine.

chez nos voisins d'outre-Manche fut faite par les Celtes et les Romains, qui les employaient dans leurs combats du cirque.

Au dix-neuvième siècle, les *mastiffs* anglais ont une robe uniforme, fauve, et une raie noire sur le dos qui déteint sur la face. Quelques-uns sont rayés de cette même couleur noire.



LE MASTIFF ANGLAIS.

En France, le *dogue de Bordeaux*, d'une très-grande taille — 0^m,80 à 0^m,85 sur pattes — a le poil ou tout blanc, ou blanc et noir, ou fauve bronzé.

Les *dogues espagnols*, plus petits que les précédents, sont em-

ployés à la chasse aux sangliers, ou bien encore, dans les *corridas de los toros*, pour exciter le taureau qui mollit au milieu du cirque et résiste aux piqûres des *picadores* et des *bandilleros*. On les nomme *perros de presa*.



CHIEN DE CUBA, CHASSEUR D'ESCLAVES.

Le *dogue molosse* à museau noir, gros, court, et aux lèvres noires, épaisses et pendantes, est, en outre, orné d'oreilles courtes, redressées à la base. Son corps est allongé, gros, robuste; sa queue relevée et recourbée en dessus, à l'extrémité. Son poil ras, d'un fauve ordinairement pâle, plus ou moins ondulé de noir, lui donne un aspect singulier. Nul animal de la race canine n'est plus courageux qu'un *molosse* et plus propre

au combat. Si ses habitudes sont grossières et brutales, son attachement à son maître est sans pareil.

C'est à cette race espagnole, croisée avec les *bloods hounds*, qu'est due l'origine de ces horribles dogues des pays à esclaves de l'Amérique; aux États-Unis, à Cuba, au Brésil, ils servent à la chasse du nègre marron. J'ai assisté, sur une plantation de la Louisiane, aux environs de Bâton-Rouge, à une expédition de ce genre, et je déclare sérieusement que si je n'avais pas eu égard à l'hospitalité du planteur de Fairfax-Lodge, je me serais embusqué au coin d'un bois où nous recherchions deux « marrons, » et que j'eusse fait coup double sur les deux monstres à quatre pattes qui suivaient la piste des malheureux noirs.

J'ajouterai seulement que maintes fois — dix-huit fois sur vingt — les chiens à esclaves rentrent bredouille au chenil.

Le *dogue du Thibet* est l'animal le plus caractéristique comme physionomie du genre dogue. Qu'on se figure un molosse au museau allongé, aux babines pendantes, aux yeux enflammés, enfoncés dans leurs orbites et sanguinolents, au poil long, soyeux et d'un noir brillant comme de la peluche; des « culottes » de soie d'une longueur de 0^m,25 à 0^m,30, une queue de 0^m,50, formant le plus admirable panache qu'on puisse rêver : tel est le dogue employé par les Thibétains à la garde de leurs troupeaux et à celle de leurs bergeries; car, dans ce pays, ce sont les épouses et les jeunes filles qui veillent sur les bœufs et les moutons. La physionomie de cet animal offre à la vue un aspect féroce qui inspire la terreur.

Les *bullen-beisser* ou *bærenbeisser* (dogues propres à la chasse à l'ours) sont des chiens allemands qui approchent de la taille du dogue anglais, mais dont la tête et le corps sont plus ramassés et plus courts.

Leur tête a quelque ressemblance avec celle du *chien d'Épire*

ou molosse. Certains individus ont le nez fendu et la queue très-courte ; plusieurs sont tout à fait camus.

La couleur de la robe de ces chiens est le plus souvent jaune ou noire. Leur museau est toujours noir.



CHIEN DU THIBET.

Quoique destinés spécialement à chasser les ours, on emploie généralement les *bullen-beissers* à l'attaque de tous les grands animaux.

Les *bull-terriers*, bringés, blancs, fauves, noirs, tricolores, sont des chiens qui ont leurs admirateurs et dont je ne comprends précisément pas l'utilité dans la civilisation, à moins

que ce ne soit pour détruire les chats et attraper des rats et des souris. Il en est cependant que l'on assure être excellents destructeurs de vermine. On a souvent vu des *bull-terriers* pesant moins de 4 kilogrammes, prendre des renardeaux ou de jeunes blaireaux gueule dans gueule, et les arracher à reculons du fond de leur repaire. Par suite de l'usage auquel ils sont destinés, on doit rechercher les *bull-terriers* de petite taille, qui peuvent terroriser plus facilement, et sont par conséquent plus utilisables.

Issus du croisement des *bull-dogs* et des terriers à poil ras, ils tiennent des uns et des autres : ce qui n'est pas plus élégant pour cela. Leur seule qualité est d'être fort sagaces ; mais, d'autre part, je dois dire que leurs colères sont atroces.

Sir Walter Scott avait un grand faible pour les *bull-terriers*. Son favori, nommé *Gamp*, ayant un jour mordu le boulanger du manoir, l'auteur d'*Ivanhoë* le prit entre ses mains, le mordit à son tour, et lui expliqua si bien l'énormité de son crime, qu'à dater de ce jour, toutes les fois que le maître faisait au chien la moindre allusion à cette aventure, l'animal allait se cacher dans l'endroit le plus sombre de l'appartement.

Les *bull-dogs*, une des plus anciennes races de l'espèce canine en Angleterre, sont des chiens assez laids dont l'espèce est devenue très-rare en France, surtout depuis la promulgation de la loi Grammont. Jadis, il y a vingt-cinq ans, à l'époque où les combats d'animaux étaient tolérés, tous les bouchers de Paris et les *fancy-men* de notre capitale se donnaient le plaisir d'avoir un *bull-dog* — chien taureau — à leur disposition pour le conduire en champ clos et lui faire « coiffer » un malheureux baudet qui n'en pouvait mais, et quelquefois un ours pelé, à moitié épuisé par les chaînes, les coups de bâton et la mauvaise nourriture. A voir cette tête carrée, une véritable « caboché » d'Allemand, ces lèvres pendantes, ornées de verrues,

recouvrant une mâchoire aux crocs acérés et terribles, on comprend tout d'un coup le danger que l'on court à être attaqué par un de ces chiens, vrais rejetons de ceux qui gardaient le jardin des Hespérides. Les mœurs du « dogue taureau, » tristes et moroses, sont de se jeter sans crier gare sur l'inconnu qui rôde



BULL-DOG (BOULE-DOGUE).

près de sa niche, qu'il soit honnête homme ou malfaiteur, et de le retenir bon gré, malgré, jusqu'à ce que les gens de la maison soient arrivés : système barbare suivi par beaucoup de rustres qui frappent d'abord et s'expliquent après. Le *bull-dog*, pour tout dire en quelques mots, est incapable d'une éducation sérieuse, quoiqu'il s'attache à son maître : ce qu'on n'a pas besoin de lui apprendre, c'est d'attaquer avec un courage qui tient de la férocité et de ne lâcher prise qu'en emportant les morceaux entre ses dents tranchantes.

Non missurus cutem nisi plenum cruoris,....

Le nombre des *bull-dogs* est devenu très-restreint. Ils étaient autrefois plus gros qu'ils ne le sont de nos jours ; mais leur courage et leur impétuosité n'ont point changé à mesure que leur taille a diminué. On ne les emploie maintenant qu'à la chasse des rats, des blaireaux et des renards, comme aussi pour la garde des maisons.

La construction du *bull-dog* est vraiment exceptionnelle, et la physionomie de cet animal doit être comme suit :

Une tête ronde et un crâne élevé, les yeux moyens, séparés par un creux très-marqué, les oreilles droites, petites et bien placées des deux côtés de la tête, au sommet presque, de telle façon qu'on croirait qu'elles tendent à se rejoindre ; le museau court et des babines pendantes ; des mâchoires d'acier ; les reins écourtés, bien cambrés vers la queue. Un certain nombre de *bull-dogs* ont la queue tordue ; on dirait que les vertèbres de cet appendice ont été brisés. La poitrine doit être large, les jambes fines et les pieds étroits et bien fendus.

Le pelage de ces animaux est généralement fin et serré, quelquefois laineux en certains endroits.

Il y a parmi la grosse espèce des *bull-dogs* bronzés, d'autres chiens au poil noir et blanc ; certains sont d'un jaune fauve, ou complètement blancs.

Dans la petite race, les mêmes couleurs se représentent dans un mélange pareil.

Je n'oublierai pas non plus dans cette nomenclature d'espèces le *doglan*, qui diffère du *bull-dog* par son nez fendu.

Les *terriers* se divisent en deux sections distinctes : les *terriers* à poil ras, et ceux à poil long.

Les premiers se distinguent particulièrement par la convexité de leur tête, la proéminence de l'œil, l'acuité de leur museau, la ténuité de leur queue — légèrement recourbée — généralement coupée à la longueur de 0^m,15 — la roideur de

leurs oreilles droites — écourtées par la mode — la couleur noire ou fauve de leur robe et les taches de feu au-dessus de leurs yeux. En Angleterre, il y a toujours au milieu d'une meute de Fox-Hounds, un *terrier* destiné à se couler dans



CHIEN TERRIER ANGLAIS.

le « Terrier ¹ » où le renard aura cherché un dernier refuge, et à l'en retirer avec ses crocs implantés dans les fesses de la victime. C'est à douze ou quinze mois que le *terrier* est d'une utilité certaine. Le chasseur a développé toute son intelligence, et il rend alors de grands services, à la ferme comme aux champs, où il déclare une guerre acharnée aux belettes, aux fouines, aux putois et à toutes les bêtes puantes. Un *terrier* peut détruire cent gros rats en huit ou neuf minutes. Le plus célèbre des *terriers* à poil ras, chanté par tous les bardes de la

¹ C'est là ce qui leur a fait donner cette dénomination.

Grande-Bretagne, s'appelait *Billy*. Il vécut longtemps, édenté et aveugle, massacrant encore cinquante rats en dix minutes. Les *terriers* ont la course très-facile et peuvent franchir 8 kilomètres en trente-trois minutes.



TERRIERS (RACE MIXTE).

Les *terriers* à poil ras sont hauts sur pattes; leur pelage est tantôt blanc ou noir et feu, quelquefois bronzé de fauve et de marron. Les variétés les plus remarquables sont d'abord celle appelée *terrier à renard*, blanc et fauve; puis les *terriers noir et feu*, grands destructeurs de rats et fort prisés en Angleterre.

Autrefois, les Anglais coupaient les oreilles à leurs favoris, mais de nos jours cette mode n'existe plus. On a compris que cet appendice naturel était là pour protéger naturellement l'intérieur de l'oreille et en outre comme conducteur acoustique.

Certains *terriers* ont un double nez, et leurs narines sont séparées très-distinctement. Cette originalité ne constitue cependant pas une race spéciale.

Les *terriers à longs poils* sont divisés en trois classes distinctes ayant quelques croisements à côté d'elles, croisements qui ne font pas type.



CHIEN TERRIER ÉCOSSAIS.

La première est le *scotch-terrier*, ayant le poil long, de couleur fauve, dur et frisé comme celui du griffon, et dont le père est le « *highland-terrier*. »

La seconde est le *skye-terrier*, et la troisième le *dandy-dinmont*, qui ressemble fort aux autres.

La forme du corps de ces trois races les fait ressembler aux premiers, et comme eux on les apprécie particulièrement pour la chasse d'animaux nuisibles et de bêtes puantes.

Le *scotch-terrier* présente deux variétés : l'une à poil dur, de couleur rouge et grise, qui fournit certains chiens de luxe ; l'autre basse sur pattes, au corps allongé et ayant une robe à soies longues et touffues.

Le *highland-terrier*, qui a été l'étalon de cette race, est d'une taille plus élevée, mais en tout conforme aux premiers animaux.



SKYE TERRIER.

Le *skye-terrier* (chien issu de l'île de Skye) est le basset de l'espèce ; corps allongé, pattes courtes, long poil, oreilles grandes et droites. On les emploie pour la chasse aux lapins, et particulièrement pour celle des animaux nuisibles.

Le *dandy-dinmont* est une espèce particulière à l'Écosse, qui se trouve rarement de nos jours. On les distingue par la petitesse de leurs pattes et leur robe fournie d'un poil rude et long, de couleur gris poivre et sel, quelquefois strié de fauve.

Les *griffons* de l'espèce ont généralement deux nez : on les remarque par la beauté de leurs yeux, qui sont bleu d'azur.



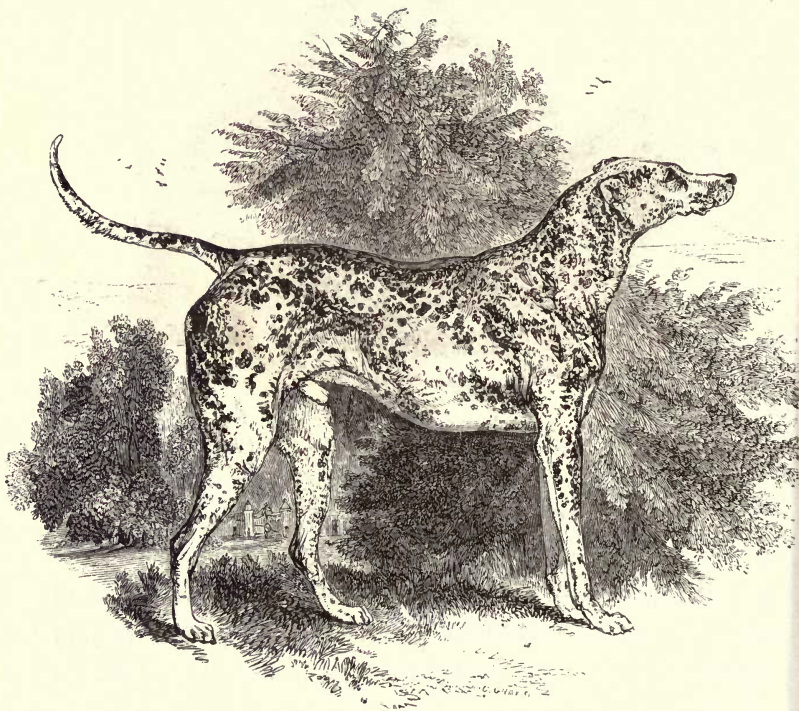
CHIENS DANDIES-DINMONT.

Les *danois* appartiennent à la famille des dogues, quoique cependant, quelle que soit leur taille, grande ou moyenne (chiens de Dalmatie), ou bien petite (arlequins), ils ressemblent plus pour la forme à un beau pointer dont les pattes seraient celles d'un braque. Leur robe a cela de particulier qu'elle est d'ordinaire grise, mouchetée de taches noires, rondes et assez régulières, de façon qu'on les appelle quelquefois « les chiens tigrés. » Le vrai *danois* est d'une taille assez forte; son museau, au nez rose, coupé carrément, est assez gros; ses oreilles courtes, un peu pendantes, ses yeux vairons ou blancs. Leur origine est, dit-on, tracée par les *blairs*, dont on trouve une description dans Gaston Phœbus.

Si cette race est devenue fort rare en France, il n'en est pas

de même en Allemagne, en Danemark, en Russie, où on l'emploie à la chasse aux élans et aux ours.

Comme chien de garde, les *danois* eussent dû être conservés en France, car cette race est non-seulement très-belle de formes, mais encore on cite l'aménité et la douceur de son caractère, qualité rare chez les chiens destinés à protéger le seuil



CHIEN DANOIS.

du logis, qui bien souvent ont dévoré leur maître, le « prenant pour un autre, » sans doute.

Le *danois de Dalmatie*, dont l'origine est très-obscur, était jadis l'animal choyé par nos pères. Certains auteurs attribuent la race de ces chiens à l'Orient, car on trouve sur certains monuments de ce pays des *danois* au pelage couvert de taches.

Les formes du dalmate sont à la fois celles d'un chien courant et d'un pointer. Il est surtout remarquable par la régularité de sa robe, au fond blanc moucheté de taches noires, rondes, de la grandeur d'une pièce de 50 centimes.

Les chiens de *Dalmatie*, remarquables par leur affection pour les chevaux, servaient en France de suivants aux riches équipages, ou bien au cavalier seul. On « l'essorillait » très-particulièrement et avec un très-grand soin.

C'est seulement en Angleterre qu'on trouve à notre époque une très-belle race de chiens *danois dalmates*.



VI

LES CHIENS DE CHASSE A COURRE

Il n'est pas de véritable sportsman, d'amateur même, qui n'ait suivi, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, le drame d'une chasse à courre, assisté à la quête, au lancer, relevé quelque défaut et joui du spectacle d'un hallali. Pour les veneurs, la chasse à courre est le *nec plus ultra* des plaisirs, comme aussi pour les chasseurs la chasse à tir n'a rien d'égal au monde.

En principe, pour être un des habiles dans l'art de chasser à courre, il faut être un écuyer hors ligne, un centaure cloué sur la selle d'un cheval aux jarrets d'acier, et ne craindre ni les chutes, ni les fatales rencontres d'une branche d'arbre qui vous coupe la poitrine en deux. Une fois ces dangers méprisés, on est un veneur émérite et l'on se fait un nom parmi les louvetiers et les tueurs de sangliers de France, de Navarre et du monde entier.

De tous temps, la France a été le pays des veneurs ; et même à l'époque où notre patrie était tout simplement la Gaule, l'art

de la vénerie, quoiqu'il fût dans l'enfance, n'en était pas moins en grand honneur. Le pays était des plus giboyeux, et les quadrupèdes ruminants comptaient parmi eux : l'auroch, ce taureau géant dont nos forêts étaient peuplées, et qui maintenant n'existe plus que sous les futaies de Bielaowitz, en Pologne ; le bison ; les rennes ; les sangliers ; les ours noirs et rouges ; les loups argentés ; les cerviers, les lynx et les itatis aux fourrures d'azur.

Je ne parlerai que pour mémoire des cerfs, des daims, des chevreuils souvent attaqués par les « gloutons » embusqués sur les arbres, et attendant ainsi le passage assuré d'une proie quelconque.

Les Gaulois avaient donc toutes facilités de chasser, et la chasse à courre était leur passe-temps favori.

Les chiens employés par les Gaulois à la chasse étaient les « vautreits » (*vertraggi*), remarquables par la rapidité de leur course, leur taille et la finesse de leur poil ; les « ségusiers, » sortes de barbets, nommés du premier nom pour rappeler le pays qui les avait vus naître ; les « épagneuls » et les « lévriers. » Ces deux dernières races servaient non-seulement à courir le lièvre, mais encore certains oiseaux chassés par les faucons, que ceux-ci ne pouvaient point réduire.

Les chiens des Gaulois, célèbres par la rapidité de leur course et leur audace, se vendaient fort cher, et l'Angleterre fournissait à la Gaule d'énormes molosses dont on se servait pour la chasse et pour la guerre.

L'invasion romaine dispersa la plupart des animaux que je viens de nommer, et en diminua le nombre ; mais grâce à nos premiers rois des Gaules — eux qui inventèrent la *vénerie française*, en grand honneur dans le monde entier, puisqu'elle a fourni les termes de chasse à tous les autres pays — les réserves furent établies, le « gibier de meute » se multiplia, et il

fut facile aux seigneurs de se livrer aux « deduits de la chasse à courre » sur toute l'étendue de leurs domaines.

Parmi les souverains veneurs dont la tradition a apporté les noms jusqu'à nous, je citerai : Chérébert, Dagobert, Frédégonde, Clotaire, Charles Martel, Pépin le Bref, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, Carloman, Louis d'Outremer; — puis, sous les Capétiens, Philippe Auguste, saint Louis, Philippe le Bel, Charles le Bel, Charles VI et Louis XI¹, qui fut le premier veneur sérieux de France, et à qui l'on doit l'introduction des chiens « bards » ou « griffons. » Le roi se plaisait fort à courir le daim dans la forêt de Rouvray, qui, de nos jours, est devenue le bois de Boulogne.

¹ Jusqu'à saint Louis, les meutes de nos rois n'avaient été composées que de chiens noir et blanc. Le bon roi introduisit en France une nouvelle race qui subsista fort longtemps et conserva toujours des qualités qui se perpétuèrent, sans s'altérer, pendant plusieurs siècles.

A la première croisade, les gentilshommes avaient emmené leurs meutes et leurs faucons, ce qui causa de nombreux désordres et fut depuis défendu.

Le roi Charles IX, dans son livre sur la chasse, nous apprend que :

« Le roi saint Louis étant allé à la conquête de la terre sainte, fut fait prisonnier; et comme entre autres bonnes choses il aimait le plaisir de la chasse, étant sur le point de recouvrer sa liberté, et ayant su qu'il y avait une race de chiens en Tartarie qui étaient excellents pour la chasse au cerf, il fit tant qu'à son retour il en ramena une meute en France. » Cette variété de chiens sont ceux qu'on appelle *gris*. La vieille et ancienne race est privilégiée, si bien que la rage ne les atteint jamais.

On citait, parmi les chiens du moyen âge, les *allant vautres*, pour la chasse aux ours et aux sangliers; les *allant gentils*, à la tête énorme et aux formes de lévrier quant au train de derrière, destinés à toutes sortes de gibier; puis les *allant de boucher*, chiens conducteurs de bestiaux, et les courants gris, noirs, fauves, blancs et bards, autrement dit les « greffiers » ou « griffons. »

Louis XI, ce roi si avare qui, pour tout ce qui concerne la chasse, se montra le plus fastueux et le plus prodigue de nos rois — à l'exception de François I^{er}, le père des veneurs — mit en relief une quatrième espèce de chiens, nommés « baux » ou « greffiers », qui chassaient parfaitement le cerf, mais qui avaient le désavantage de ne bien goûter que cette chasse. Cette race de « greffiers », décrite par Salnove et autres écrivains cynégétiques, eut pour étalon *Souillard*, une bête sans pareille, s'il faut en croire les historiens du temps.

Je ne saurais oublier Louis XII¹, François I^{er}, Henri II, Charles IX, Henri IV, qui prenait trois cerfs en une journée, Louis XIII, Louis XIV, et, avec lui, la duchesse de Berry et le dauphin, Louis XV, qui remplit une carrière sans lacune dans le noble art de la vénerie, et sous le règne duquel furent écrites les fanfares de chasse encore en usage de nos jours.

Certes, à l'époque dont il s'agit, on faisait de magnifiques chasses dans les forêts de la couronne ; mais c'est également à cette époque qu'au grand regret des veneurs de France, on introduisit des chiens anglais pour croiser le sang des deux races. Louis XV avait donné l'exemple — le mauvais exemple, au dire de nos meilleurs maîtres en l'art de chasse à courre — et les gentilshommes suivirent le courant. Nos chiens blancs au large poitrail, à l'odorat subtil, à la gorge de fer, race de Sain-

¹ Louis XII qui, le premier, à l'exemple de Galéas, duc de Milan, introduisit des léopards dans ses équipages de chasse, ne partagea pas l'engouement de son prédécesseur pour les « greffiers ; » mais on revint à se servir des chiens, qui avaient été si négligés sous le règne de Louis XII. Lui-même traça la vie et l'histoire de *Relais*, le plus fameux des chiens de cette race. Voici sa biographie.

Relais, issu de la race des chiens qui, dans la vénerie, appartenaient au duc de Bourgogne, avait été donné, à l'âge de douze mois, à Louis, duc d'Orléans, alors en Bretagne. Il le servit dans ce duché jusqu'à ce que ce prince fut parvenu à la couronne.

La France entière devait être le théâtre des exploits de ce fier animal. Il fut dans toutes les provinces et dans toutes les forêts la terreur des bêtes qu'on abandonnait à sa poursuite. Affranchi de la couple qui tient les chiens sous un joug qu'il eût trouvé indigne de son courage, il marchait, comme un général, à la tête de tous les autres, leur montrant toujours la droite voie et les y ramenant lorsqu'ils s'en étaient écartés.

La nuit avait-elle dérobé un cerf à ses recherches, il couchait sur la place, se relevait avec le jour et des *jambes neuves* ; il reprenait ses *erres* et ne revenait point qu'il n'eût remporté la victoire. On ne parlait que de lui ; il était chéri de tout le monde et surtout de son roi, qui lui fit l'honneur d'être son historiographe, pour animer les descendants d'un aussi brave chien à se rendre aussi bons que lui et encore meilleurs s'il se pouvait. Il était dans sa treizième année, lorsque, le jour même de sa mort, à la vue du roi et de tous ses courtisans, il attaqua et força un cerf dix-cors jeunement. Le roi ne fut pas ingrat ; il fit écrire et publier le dernier acte d'un si brave et si fidèle serviteur.

tonge, du Poitou et de Normandie, furent détrônés par une race peu bavarde, mais en revanche fort rapide, qui forçait le cerf en une heure.

Au dix-septième siècle, les chiens anglais devinrent à la mode, et, si l'on en croit Salnove, un maître en matière de vénerie, ils étaient plus dociles, sinon meilleurs, que ceux de France, ce qui ne l'empêchait pas de trouver fort mauvais le croisement de cette race avec la nôtre.

Louis XVI n'aimait pas la chasse, ou plutôt le malheureux roi avait trop à faire pour lutter contre le torrent politique pour qu'il lui fût possible de songer à aucun plaisir.

Après la tourmente de 93, lorsque Barras se plaça à la tête du Directoire, il eut le premier un équipage de chasse.

Bonaparte, devenu empereur, rétablit la vénerie, et, sans être chasseur, rendit pourtant à la chasse l'honneur qui lui était dû.

Après 1815, le duc de Bourbon d'abord, puis Charles X, fidèles aux traditions de leurs ancêtres, donnèrent à la vénerie un éclat qui n'avait rien eu de pareil avant eux. Le duc de Bourbon a été, de notre temps, celui qui avait conservé le mieux les traditions des grands maîtres, et l'on cite avec étonnement, dans les cercles de veneurs, les chasses de 1828, pendant lesquelles le prince de Condé prenait quatre-vingt-dix cerfs sur quatre-vingt-douze courus, et celles de 1829, où sur cent vingt-quatre sangliers deux seulement échappaient à ses meutes.

Sous le gouvernement de Louis-Philippe, les princes d'Orléans entretenaient également une meute; mais le gouvernement à bon marché ne comportait pas trop de dépenses, aussi cette meute n'avait-elle rien de particulièrement remarquable. Les riches propriétaires du pays ont toujours été mieux montés en piqueurs et en chiens que les princes d'Orléans.

De nos jours, tout cela est bien changé. La vénerie impériale possède une meute complète, qui n'est pas appréciée par

les vrais amateurs, par cette raison qu'elle est composée de bâtards anglais. Mais ce que veut le souverain, c'est une chasse rapide, et il l'obtient au moyen des anglais. Quant aux autres propriétaires de meutes de nos départements de France, leur nombre, quoique très-restreint, n'en est pas moins encore considérable, et pourrait — au besoin — former une armée. Toutes les forêts de notre pays, tous les pays boisés dans lesquels les loups font des ravages, sont souvent témoins des steeple-chases de ces Nemrods intrépides lancés à la poursuite d'un cerf inoffensif, ou d'un carnassier terrible, acharnés à la mort l'un et l'autre pour le plus grand amusement des sportsmen, comme aussi pour celui de leur meute.

Certes si les hommes prennent plaisir à la chasse, il est certain que les quadrupèdes de la race canine n'éprouvent pas une moindre jouissance. Les bonnes bêtes intelligentes, pourquoi n'auraient-elles pas aussi leur passe-temps? D'autant plus que, pour la plupart du temps, ce qu'on leur laisse est bien peu de chose en comparaison de la peine qu'elles se sont donnée.

Les *chiens de Gascogne* et de *Saintonge* sont des animaux généralement tricolores, dont la taille varie de 24 à 30 pouces, dont la robe est tantôt un mélange de sous-poil blanc tigré de noir et de fauve, tantôt de marques de lie de vin, ayant souvent du feu aux yeux et aux pattes. Leur forme consiste en un cou allongé, une large poitrine, des reins larges et musclés, une queue fine et relevée, des babines et des oreilles pendantes, tordues comme des tire-bouchons, et un œil plein d'animation. Ces chiens ont pour qualité une finesse de nez exquise, un jarret d'enfer et une gorge de Stentor.

On assure qu'il suffit de deux heures et demie à trois heures au plus à ces chiens pour forcer leur animal. Sans être juge en fait de vitesse, ce peu de temps-là prouve un certain pied chez ces chiens.

La plus belle meute française de *chiens de Gascogne* et de *Saintonge* appartient à M. le comte de Carayon-Latour, propriétaire du château de la Virelade, qui a pris les plus grands soins pour le croisement des deux races, en se gardant bien d'accoupler les bêtes provenant de la même famille; ce qui, soit dit en passant, produit les mêmes effets chez les quadrupèdes que chez les hommes.

M. de Carayon-Latour a eu pour centaures Chiron, MM. le baron de Rubble et le comte Saint-Légier, savants veneurs, dont le premier entretient une meute célèbre de « gascons » et le second de « saintongeois, » types qui se sont multipliés et existent encore de nos jours sur son territoire de chasse.

Les uns et les autres chassaient le loup, avant toutes choses, puis ensuite ils ont couru le lièvre.

A ces races distinctes, M. de Carayon-Latour joignit encore les *chiens de Bordeaux*, provenant d'une association de chasseurs présidée par M. Desfourniel. Selon toute probabilité, la descendance de ces chiens gascons et saintongeois provient de ces fameux chiens mentionnés par Charles IX dans sa « Vénérerie-Royale. » « *Chiens gris, grands, chiens hauts sur iambes et d'oreilles; ceux qui sont de la vraie race sont de couleur de poil de lieure, ont l'échine large et forte, le jarre droict et le pied bien fermé... Ce sont chiens enragés, car il se faut rompre le col et les iambes pour les tenir. Si un cerf se dresse, ils le prendront et bien viste.* »

Tels ils étaient autrefois, tels ils sont encore aujourd'hui, et l'équipage de la Virelade, dont la fondation date de 1851, est d'une élégance et d'une vitesse sans égales; témoin les chasses de chaque année pendant lesquelles on n'a à enregistrer que peu de défaites.

Les *chiens de Gascogne* ont été célèbres de tout temps. Gaston Phœbus les cite, et Henri IV s'en servait pour chasser les

loups, en compagnie de M. d'Andrezzi, son premier veneur.

C'est à cette race qu'appartenaient les chiens de M. Miramon de Montbrun. Ses aïeux avaient ramené des croisades, auxquelles ils prirent une noble part, quelques chiens d'origine asiatique, aussi remarquables par la beauté de leurs formes que par leurs excellentes qualités. Cette race, conservée et perpétuée dans la famille de M. Miramon, qui s'en réservait la propriété exclusive, a été détruite à sa mort, en exécution de ses dernières volontés. N'ayant pas d'héritiers, il n'a pas voulu que cette propriété passât dans des mains étrangères, et, par un excès d'égoïsme inexplicable, il a ordonné que ses malheureux chiens fussent tous sacrifiés sur sa tombe. Ces chiens avaient une valeur considérable, et l'on raconte que M. Miramon, se trouvant un jour dans un embarras d'argent, avait refusé de vendre seize mille francs un de leurs couples.

On fait généralement reproche aux « gascons » d'être lents, mais en revanche ils ne quittent jamais la voie, leur gorge sonne, quoique souvent bas et tantôt à la manière d'un ophi-cléide, et s'ils manquent quelquefois d'intelligence, leur flair est d'une finesse sans égale.

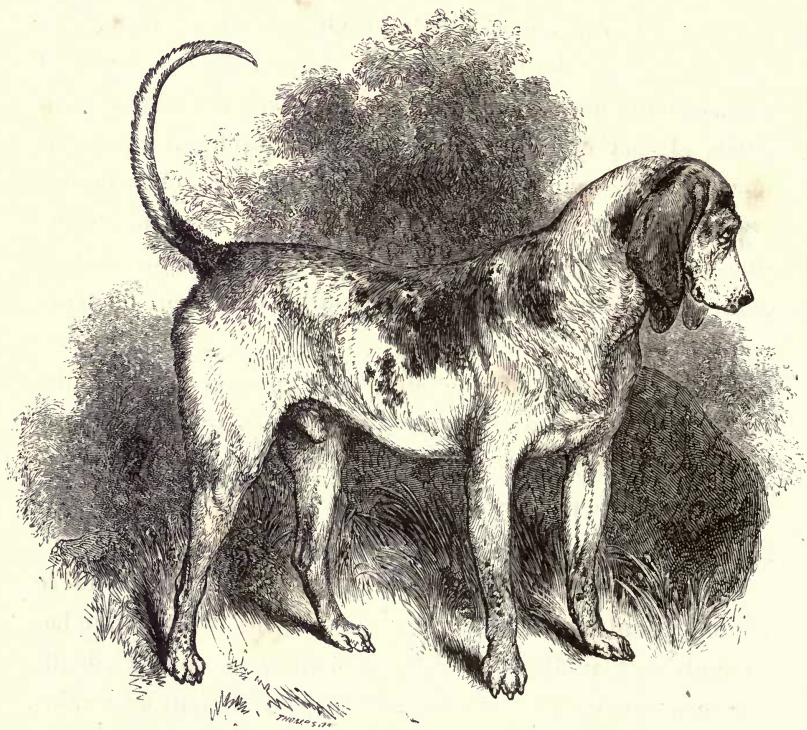
On prétend que les « gascons, » dont la chasse du loup est le triomphe, ont eux-mêmes des pieds de loups. M. le comte Lecouteux de Canteleu, un maître en matière de vénerie ¹, le dit dans son ouvrage, et cela doit être. Ce qui plaît dans les « saintongeais » c'est leur forme ; du moins c'est ce qui frappe les yeux lorsqu'on examine de près la meute de M. de Carayon-Latour.

On comprend dans cette race de *chiens de Gascogne* les

¹ Auteur de deux très-remarquables volumes : *la Vénerie française et la Chasse du loup*, à qui nous devons nos renseignements les plus exacts sur toutes les races de chiens.

(Note de l'auteur, B. H. R.)

chiens de Toulouse, leurs pères, remarquables par les marques sang de bœuf qu'ils portent sur le corps. Ils crient beaucoup et bas, d'un ton doctoral, et ont de belles façons. Quand ils parlent on peut les croire, seulement ils ont plus de volonté que d'activité. Leur tête est généralement grosse et très-long coiffée.



CHIEN DE SAINTONGE.

Le *chien de Saintonge*, pur de toute alliance depuis trente générations, ne ressemble qu'à lui-même. Sa robe, d'un beau blanc argenté, admet quelques marques noir d'ébène. Sa poitrine, démesurément profonde, vient mourir en cintre à son flanc resserré. Sa patte est sèche et allongée; sa queue effilée,

son rein arqué; sa construction ressemble un peu à celle du lévrier. Dans les *à vue*, il en a la vitesse. D'autre part, il est peu mordant, sans ambition au fourré où il est gêné par sa grande taille, mais jamais il ne fait un pas sans être sûr de la voie et cela invariablement, à moins de circonstances imprévues.

Le pays-mère des « saintongeais » est, à l'heure qu'il est, la contrée des Landes, du côté de Lavardac (Lot-et-Garonne), et enfin les environs de Bordeaux. La race vient des vallées avoisinant Pau.

Blancs, marqués de noir avec quelques feux pâles, légèrement tachetés de noir sur le poil, les *chiens de Saintonge* ont l'oreille longue et papillotée, le cou long et mince, la poitrine profonde, le rein étroit et cambré, la cuisse plate, la queue attachée bas, la patte de lièvre sèche et nerveuse. La race pure de Saintonge est devenue rare depuis quelques années; mais beaucoup de nos races méridionales en descendent. Elle n'est pas décrite dans les premiers traités de vénerie, mais on la retrouve incontestablement dans quelques vieux tableaux. La noblesse et l'antiquité de ces chiens est donc certaine, et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'ils doivent avoir un degré de parenté très-proche avec les « chiens blancs du roi ».

Les *chiens du haut et du bas Poitou* se rapprochent par la race de la famille des « saintongeais, » à ce point qu'on les confond souvent ensemble.

Le *chien de Poitou* est plein de sang : sa tête fière, sèche et nerveuse, admirablement attachée sur une large encolure, est décorée de deux pendants minces, légers, posés bas mais courts, et formant en se repliant sur eux-mêmes le plus gracieux contour. Son nez long et busqué, dont il se sert souvent avec un petit mouvement nerveux d'une rare intelligence, annonce assez la puissance de son odorat. Sur l'os frontal, au-dessus des yeux, sont deux petites bosses saillantes que Gall

eût sûrement définies bosses de l'intelligence et qui semblent en effet rayonner de cette précieuse faculté. Ses formes nerveuses sont grosses de muscles plutôt que de graisse; son poil long, gros et d'un ton sale, plus abondant aux fesses et à la queue, annonce de la rusticité. C'est un chien actif, requérant, prompt aux expédients, et par-dessus tout un limier capable d'enlever au galop les plus vieilles « erres ».

Les chiens de haut et bas Poitou sont essentiellement de haut nez et ont des voix de tonnerre, à l'encolure des chiens anglais. Qu'un veneur examine trente chiens de cette race, lancés sur la piste d'un loup, passé même depuis six à huit heures; le nez collé sur la voie, jeunes et vieux se lancent et rapprochent leur animal par des chemins secs, les carrefours, défaisant exactement la nuit, soit à la forêt, soit en plaine; une fois l'animal en vue, ils ne le quittent plus qu'à l'hallali.

C'est à M. de Larye, gentilhomme limousin, nous apprend M. le comte Lecouteux, qu'est due la conservation de cette race choyée des veneurs et originaire d'Écosse. La guillotine de 1793 coupa la tête au tueur de loups de l'île Jourdain, située dans la commune de Vigeau, et la meute de M. de Larye fut détruite, à l'exception de trois ou quatre bêtes dont une seule resta debout et fut le premier des « poitevins » qui existent de nos jours.

Le même auteur raconte la seconde version que voici : Deux de ces chiens de Larye survécurent seuls aux autres, et pour que leur mine d'aristocrate ne portât pas ombrage aux sans-culottes, leur maître, qui y tenait beaucoup — aux chiens — leur coupa la queue et les oreilles, et de cette façon les garda assez longtemps pour voir la Terreur cesser, et ses animaux procréer de très-beaux rejetons pourvus des appendices manquants à eux-mêmes. Une sœur du gentilhomme avait gardé ce dépôt fidèle pendant son exil forcé.

Les chiens du *Poitou* ont la robe tricolore. Élançés, un peu maigres, hauts d'environ 20 à 25 pouces, le dos harpé, la poitrine large, la tête fine, l'œil intelligent, l'oreille courte et papillotée, la voix sonore, le fond infatigable et le flair très-fin; telle est la meilleure description que l'on puisse faire de cette race exceptionnelle.

Je dois ajouter que l'éducation de cette race de chiens est très-difficile. On ne les élève et on ne les nourrit qu'avec des précautions méticuleuses.

En dernier lieu, pour terminer ce panégyrique, les « poitevins » mêlés aux « saintongeais » produisent, d'après l'avis des sportsmen les plus habiles, les meilleurs bâtards du monde.

Les chiens du *bas Poitou* se rapprochent de ceux de *Saintonge* par la couleur du poil blanc et noir.

Une des plus belles meutes de chiens français des races du *Poitou* est sans contredit celle de M. le vicomte Émile de la Besge, résidant au château de Persac. Ces chiens chassent indistinctement le cerf et le chevreuil, mais leur passion dominante est la poursuite du loup.

Les animaux de la meute de M. de la Besge ont en général une taille de 0^m,63 à 0^m,65, et la couleur de leur robe est tricolore. Quelques-uns seulement ont un manteau noir. Leur forme est parfaite, leur front large et busqué, leur nez large, noir et très-épanoui; l'oreille est bien placée, fine et papillotée, et les types de ces chiens, exposés en 1863, représentent à eux seuls la vraie race poitevine, quelque greffée qu'elle soit avec la race anglaise. A dire vrai, le croisement a été fait avec une telle intelligence, qu'on distingue à peine le sang anglais, et que la forme originaire n'a été en rien altérée.

M. le vicomte Émile de la Besge a doté le *Poitou* d'une race

qui a oublié les défauts de la souche, en cela qu'elle court plus vite et qu'elle a un flair excellent et irrécusable.

Les chiens *bleus de Foudras* datent du commencement du dix-huitième siècle. Ce fut un évêque de Poitiers, M. de Foudras-Chateautiers, qui les forma par l'accouplement d'un « chien bleu » de Gascogne et d'une lice de Saintonge.

Ces chiens, plus longs de corps que hauts sur pattes, ont le rein large et bien fait, la queue fine et bien arquée, les oreilles sèches, bien modelées et soyeuses. Leur poil est tigré par-dessous, quoiqu'il paraisse blanc.

Il résulte de cette singularité que, quand ces chiens sont mouillés par l'eau ou la rosée, ils paraissent d'un bleu d'ardoise.

La gorge des chiens de Foudras est excellente, ils collent à la voie, sont d'une vitesse ordinaire, lents peut-être et propres au change.

Cette race est fort rare, mais il est facile d'en reproduire avec les mêmes étalons.

Les chiens *Cérés*, de la Charente et du Limousin, sont une race presque perdue aujourd'hui; elle date d'une époque très-reculée. L'origine de son nom est inconnue. Leur taille est petite, d'environ 0^m,54, et ils sont cependant élégants et très-fins.

La couleur de leur robe est blanc et orange fauve. la couleur orange est toujours par plaques rondes et larges sur le dos, aux oreilles et de chaque côté des joues, le poil ras et brillant, le corps un peu levret, la queue forte à la naissance, et fine à la pointe un peu retroussée, les oreilles fort transparentes et en tire-bouchon. La voix sonore quoique un peu flûtée. Ils chassent le nez haut sur la voie et sont estimés pour la poursuite du loup et du lièvre.

La race *normande* ou *baubis* était et est encore une des

plus belles de France, et la gorge sonore, le fond et l'odorat de ces chiens étaient choses proverbiales. Sous le règne de Louis XIV, où ils formèrent la meute royale, ils étaient fort prisés. Il y avait à cette époque deux races, une blanche, l'autre gris fauve et noire. L'écrivain cynégétique d'Yauville donne pour origine à ces chiens la race de saint Hubert, car les *normands* de son époque étaient noirs striés de blanc et de feu. C'est de là sans doute que sont venus les chiens tricolores.

Le roi Louis XV, ayant introduit en France la race anglaise qui chassait plus vite, détrôna la race normande; mais cet envahissement ne réussit pas à la détruire. Ces admirables chiens, dont le manteau est d'ordinaire tricolore ou orangé, ont deux bosses assez dominantes sur le front, la tête large et longue, le nez court, des rides sur la face, des lèvres pendantes, des oreilles minces, allongées et papillotées en dedans, l'œil gros et la paupière inférieure tombante, les reins larges et solides, la taille svelte, les pattes fortes, sèches et pointues, le fouet grossier, le fanon de bœuf; mais leur façon de chasser est sans pareille.

Aucun auteur n'a assigné une origine bien certaine aux chiens de cette espèce. On pense qu'elle remonte aux peuples du Nord qui l'amènèrent avec eux lorsqu'ils s'impatronisèrent dans la Neustrie sous la conduite de Rhou. D'autres font remonter la race des *normands* à ces chiens gris si vantés que saint Louis fit venir de la Tartarie.

Dès le règne de Louis XVI, les *normands* étaient devenus rares par suite des croisements faits avec les chiens anglais amenés en France par les ordres de Sa Majesté Louis XV.

Les *chiens d'Artois* sont originaires du pays artésien, de la Picardie, et on les prisait fort jadis pour former un équipage destiné à la chasse au lièvre. La couleur de leur robe était blanc avec taches grises et fauves. Si on les reconnaissait à

leur tête courte, à leur nez camard et « à la Roxelane, » à leur front large, à leur bel œil, un peu gros, à leurs oreilles plates et allongées, à leur corps râblé, à leur queue fournie, retroussée et souvent arquée, on les appréciait particulièrement pour la justesse de leur voix, leur quête sans pareille qui leur faisait trouver la piste d'un lièvre au milieu de sécheresses où le timide quadrupède avait passé une heure avant.

La « gueule » du *chien d'Artois* s'entendait de fort loin, et on leur faisait quelquefois chasser le loup; le renard seul leur était antipathique.

Le *chien courant suisse* a d'ordinaire le poil noir marqué de feu et des formes épaisses. Cette race, dont le caractère est très-méchant et dont le flair est aussi bon que l'ardeur inépuisable, fournit d'excellents limiers.

A la fin du siècle dernier, on faisait grand cas dans l'est de la France de ces animaux de petite taille à poil ras, blancs et orangés, qui ont la tête fine, les oreilles moyennement longues et bien tournées; ils crient bien et savent parfaitement se servir eux-mêmes. Le marquis de Foudras a rendu célèbre un petit équipage de ces *chiens suisses* amené par le comte de Choiseul et surnommé les *chiens de porcelaine*.

Le *corneau* provient de l'accouplement du chien courant avec le mâtin. S'ils sont moins sûrs pour suivre un animal en chasse, en revanche ils sont très-vigoureux et très-rapides. Dans un pays découvert où ces chiens n'ont pas la possibilité de perdre de vue l'animal de meute et de prendre le change, leur emploi est excellent.

Les *chiens vendéens* se divisent en deux espèces : les « bards » ou poils ras et les « griffons. »

Dans la première race, les qualités particulières de ces superbes chiens sont celles-ci : une tête nerveuse, les oreilles minces et tombantes, le poil court et fin, la queue effilée, le

fond inépuisable, le flair parfait, la chasse gaie, la quête diligente, l'ardeur soutenue. Les défauts — qui n'en a pas? toute médaille a son revers — sont d'être querelleurs — ah! ah! — d'avoir la voix faible, et de mourir jeunes — hélas!

Il n'y a pas à en douter, les *vendéens* descendent de l'espèce nommée *vertaggi* dans les auteurs latins, espèce originaire de la Gaule, et qui fut mise en évidence sous le règne du roi Louis XI, qui donna le fameux chien *Souillard* au sénéchal Gaston, afin qu'il accouplât la bête avec sa célèbre lice *Baude*, dont la réputation était universelle.

Les produits de cette union — qui, dit-on, fut très-heureuse — appartinrent exclusivement à la couronne et aux gentilshommes. Sous le règne de Louis XIV, on les nommait : « les grands chiens blancs de Sa Majesté. »

Dans le principe, ils avaient le poil un peu plus blanc (quoique le manteau du pur « vendéen » soit toujours de cette couleur). C'est le roi François I^{er} qui, par le croisement fait avec son chien *Miraud*, nuança la robe de l'espèce.

Les *vendéens* ont la tête nerveuse, l'oreille souple, mince, longue et tombante, le poil court et fin, le fouet effilé, incomparables pour la finesse de l'odorat; ils ne craignent pas la chaleur, mais redoutent un peu le froid, et se créancent difficilement.

Un *chien vendéen* pur sang est intrépide à l'attaque et facile à rallier. Il « coque », mais « fournit » beaucoup. Il a un peu de toutes les qualités qui dénotent le bon chien, et avec du fond et de la tenue, on en fait un excellent chien de commerce, propre à faire un peu de tout. Une nombreuse meute de *vendéens* peut remplir de belles chasses et les mener à bonne fin. Dans ce pays classique de la chasse, la Vendée, où les sangliers, les renards et les loups abondaient avant 1795 et sont encore très-nombreux, chacun tenait à honneur d'entretenir des meutes pur-

sang, dignes de figurer aux brillantes parties organisées tous les ans; aussi la race jouit-elle bien vite d'une grande célébrité.

Le Bocage et la contrée qui avoisine Bourbon-Vendée et le Poiré-sur-la-Roche sont fort réputés pour leurs chiens. La reproduction et la vente de ces animaux forment un objet de commerce et d'exploitation en coupe réglée qui rapporte « gros » aux gens du pays. Un bon *vendéen* s'achète plus cher au marché qu'une vache ou qu'un bœuf.

Il y a deux foires à chiens par an à Bourbon-Vendée : l'une le deuxième lundi de mai; l'autre le deuxième lundi du mois de juillet.

M. Charles Frossart de Guipy, dont la résidence est à Coulanges-sur-Yonne, possède une meute d'environ soixante chiens vendéens digne d'une mention toute spéciale, car elle fait souche en France.

Ces animaux, tous tricolores, sont de belle taille, hauts sur pattes, solides du jarret, « forts en gueule, » et doivent être, si j'en crois mon jugement, ou plutôt ma théorie, d'excellents chasseurs de sangliers.

Il n'est pas un veneur du Nivernais qui n'admire les chiens de Guipy, dont M. Frossart prend le plus grand soin lui-même, et qui forment à eux tous la meute la plus admirable de toute la France.

La race que possède M. Frossart est la meilleure de toutes celles de France, et les vrais amateurs la préfèrent aux meutes de Saintonge et du Poitou, quoique ces animaux soient généralement de forte taille et très-élégants, qu'ils chassent le nez haut, le cou sur le dos, et aient une gorge assez sonore. Si on leur accorde de suivre la bête avec exactitude, d'autre part on leur reproche de s'amollir au moment où la victoire prochaine exigerait plus de courage et plus d'entrain. C'est le contraire

des *chiens de Vendée*, qui chassent avec un entrain sans pareil et redoublent d'excitation quand ils sont à la veille de porter bas l'animal de meute : leur gorge est moins forte, mais leur allure est plus rapide.

Les *stag-hounds*, les *blood-hounds*, les *southern-hounds*, sont les grands chiens de chasse employés par les Anglais pour leurs chasses à courre le cerf.

Markham, auteur cynégétique du temps de Jacques I^{er}, donne du *stag-hound* une description qu'on dirait copiée dans Du Fouilloux.

Les premiers, les plus grands, les plus forts et les mieux faits pour cette chasse étaient au temps jadis en grand honneur, quand le pays, moins civilisé, moins coupé de ci, de là, par les murailles des grands parcs, recélait dans ses grandes forêts des animaux de toutes tailles dont le nombre était indéfini. D'autre part les lois sur la chasse étaient tyranniques, et tout braconnier était impitoyablement mis à mort. Il n'y avait que les seigneurs ayant fief et domaine qui pussent chasser le cerf. Quand la culture eût défriché les forêts, lorsque les parcs eurent été construits, les cerfs étant enclos dans des espaces limités, il devint moins nécessaire d'entretenir des chiens rapides et de longue haleine.

Comme je viens de le dire, la chasse du cerf était jadis un exercice très-recherché. Dans les comtés du centre, et particulièrement dans ceux de Norfolk et de Suffolk, dans le Berkshire, l'Essex, le Hampshire et le Glocestershire, les lords passaient leur temps à chasser. Autrefois, la meute royale et celle de North Devon, toutes deux formées depuis longues années, étaient les seules connues pour cette chasse. La dernière ne poursuivait que le daim ; mais de nos jours elle n'existe plus, soit que les souscriptions pour son entretien n'aient pas été suffisantes, soit par cette raison que les fermiers ont détruit

les daims pour préserver leurs terres à blé des ravages causés par ces animaux.

Quelques explications sur cette chasse seront, je le pense, intéressantes pour mes lecteurs. Les chiens qu'on y employait étaient de très-forte taille et ressemblaient plus au limier qu'aucune autre espèce de chiens de nos jours. Ils avaient les oreilles longues et le museau très-grand; c'était sans doute une espèce issue du limier. Ils ne couraient pas si vite que ceux d'aujourd'hui, mais ils étaient peut-être plus sûrs.

Lorsqu'on faisait la chasse, on commençait par lâcher dans le bois quelques chiens d'élite — des *lurchers* — pour faire lever le daim. Quand l'animal quittait son fort, ce que les *tufflers* annonçaient par leurs aboiements, la meute était découlée sur la voie et ne devait jamais quitter la trace de l'animal qu'elle ne l'eût forcé et mis par terre. Les animaux d'alors étaient si vigoureux et si vifs, qu'il n'était presque jamais nécessaire d'en lever un second.

La distance que l'on parcourait dans ces chasses était de 20 à 30 milles, et l'on employait à les franchir la plus grande partie du jour; car les chiens, réunis à huit heures, ne rentraient au chenil qu'à la nuit.

Quelle différence dans le système de chasse suivi de nos jours!

Le rendez-vous est pour midi, la bête est forcée dans une heure ou une heure et demie, sauf quelques cas exceptionnels; puis l'on rentre au manoir pour s'habiller et dîner auprès d'un bon feu.

Depuis la mort de Georges III, qui appréciait fort ce genre de chasse, les *stag-hounds* furent démodés, et s'il en existe encore quelques meutes, ce n'est plus que dans les chenils royaux et chez quelques lords richissimes.

Les six qui sont les plus importantes en Angleterre sont :

Celle de la reine Victoria, à Ascot-Heath près Windsor, sous le commandement d'un capitaine des chasses qui réside à Swinleg-Lodge;

De sir C. Constable, à Hull;

De M. Fenwick Brisset, dans le Somerset;

De M. Heath-Cote, dans le comté de Surrey;

De l'honorable F. Petre, dans l'Essex;

Et de M. le baron de Rothschild, à Montmoor.

En Irlande, la seule meute de *stag-hounds* citée est celle de M. Alley, à Dublin.

Ces sept meutes comptent cent soixante-quatorze chiens entre elles toutes.

Les *stag-hounds* (chiens de cerf) sont d'admirables bêtes, dont la tête est large et ossuée, les lèvres pendantes, les oreilles très-longues, le poitrail large : elles possèdent un fouet recourbé, orné de poils assez longs. Leur taille est d'ordinaire de 0^m,55 à 0^m,40; une tête fine et expressive, bien attachée sur une large encolure; les épaules sont hautes et plates, la poitrine bien descendue, sans exagération cependant; les reins légèrement harpés, sans être pourtant bossus; les hanches saillantes et bien accusées, les cuisses longues, nerveuses, élastiques; les jarrets plats et larges; la patte sèche et serrée; qu'on joigne à cela la finesse du pelage, l'air noble et intelligent, une beauté plastique en un mot, et l'on aura la meilleure description d'un chien de cerf.

Rien qu'à examiner ces chiens, on comprend leur force, leur fond, leur habileté à discerner les véritables voies parmi les fausses. Il est rare qu'une meute de *stag-hounds* fasse « buisson creux. » Aussi faut-il voir détalier un cerf dès qu'il ouit la gorge de ses ennemis. Il fuit, il vole, jusqu'à ce qu'il n'entende plus cette voix terrifiante. Cette déroute continue, entremêlée de ruses et de fausses démarches, jusqu'à l'hallali,

qui est toujours magnifique, car généralement le dix-cors fait tête aux chiens et se défend comme un lion.

Les chiens pour la chasse au cerf ou au daim sont généralement tirés des meutes destinées à la chasse du renard. D'ordinaire, de l'autre côté du détroit, quand on veut faire un beau chasser à courre, on s'empare d'une belle bête que l'on nourrit avec de l'avoine, des fèves de première qualité et d'excellent foin. L'animal court bien, mène ses ennemis factices très-loin, et n'est jamais mis à mort. C'est là une comédie qui se renouvelle une fois par mois pour chaque cerf, sauf quelques exceptions pour les cerfs d'une constitution plus robuste. On cite en Angleterre deux dix-cors nommés *Ripley* et *Caps-tall*, qui avaient été chassés dix et onze fois. Ce dernier n'était pas d'une taille très-forte; mais il avait des proportions superbes : la tête petite, le cou très-gros et fort, le dos et les jambes courtes, les reins d'une taille et d'une force extraordinaires.

Les chasses que l'on a données à ces animaux ont été racontées, d'une façon graphique et pompeuse, dans les colonnes de tous les journaux anglais.

Ceux d'entre mes lecteurs qui ont assisté aux chasses de Sa Majesté la reine Victoria connaissent les exploits du cerf *Ripley*, bel animal né dans le parc de Windsor, qui fut châtré par la fantaisie d'un garde. Cette opération, faite quelques jours après sa naissance, fut cause que ce cerf n'eut jamais de bois, et c'est probablement aussi à cette ablation qu'il faut attribuer le développement extraordinaire et particulier que prirent ses muscles lorsqu'il fut plus avancé en âge. Sa tête et son cou étaient très-beaux, quoique petits, et comme il n'avait pas de cornes, on le prenait souvent pour une biche. Son extérieur offrait un ensemble remarquable; ses cuisses et ses jambes de derrière étaient aussi fortes que celles d'un cheval

de grande race. A sa maturité, l'ensemble de son corps était sans défaut ; à trois ans pourtant c'était encore une bête qui ne jouissait d'aucune considération, un si mauvais coureur que, le 26 octobre 1827, on le fit sortir de l'enclos de Swinley en présence de toute la meute, pour mettre en train les jeunes chiens et leur servir de curée, ce qui semblait ne devoir pas être une longue affaire. Le jeune cerf trompa tous les calculs. Après avoir parcouru plus de 50 milles en trois heures, il fut pris au-dessous de Henley, à la distance de plus de 20 milles en ligne droite du lieu où il avait été lancé. Le 17 décembre de la même année, il fut repris dans l'Oxfordshire, après une autre longue course. Au commencement de février 1828, il exécuta une course extraordinaire de trois heures, de la nouvelle loge à Winkefield jusqu'à Ripley, dans le comté de Surrey, d'où lui vient son nom de *Ripley*. Depuis, il fut chassé trois ou quatre fois par an pendant dix saisons successives, faisant toujours des courses supérieures et fatiguant chevaux, chiens et chasseurs. Pendant trois fois il fut laissé à la nuit, ayant couru jusqu'à la brune ; et une fois, en 1832, ayant été perdu près de Saint-Albans, on ne le retrouva que huit jours après ; ce jour-là, il distança les chiens à la nuit près de la Tamise, et ne fut pris que le jour suivant dans le voisinage de Staines, et cela lui arriva après une semaine d'une vie errante et pénible ; il avait soin cependant de s'établir la nuit dans des champs de fèves ou de pois.

Il fournit sa plus brillante course le 8 avril 1850. Il fut lancé près de Maidenhead, sur les bords de la Tamise, dans le Berkshire, et traversa immédiatement le fleuve en passant à travers les domaines de sir George Warrender. Il parcourut une immense étendue de pays sous un soleil brûlant, et fut pris à Finchley, à cinq heures du soir. Les chiens ayant été mis sur la voie à onze heures et demie du matin, ils rentrèrent à leur

chenil ce soir-là même, et en supposant que le cerf eût couru en ligne droite, si l'on jette les yeux sur la carte, la distance qu'il a parcourue semble presque incroyable.

Doué d'un odorat très-fin, ce cerf eût dérouté par ses ruses toutes les meutes et tous les veneurs. Il commençait par courir ventre à terre durant une demi-heure, puis il s'arrêtait pour écouter, et, s'il en avait le temps, il revenait sur ses pas pendant un quart de mille environ; il prenait ensuite une nouvelle direction de toute la vitesse de ses jambes.

Il employait une autre ruse qui consistait à entrer dans quelque grande pièce d'eau après avoir couru pendant une heure; alors il étendait son corps sous la rive et ne laissait sortir de l'eau que ses narines. C'est ainsi que sa trace échappait aux chiens pendant des heures entières. Cet intelligent animal, ce pauvre Ripley, fut tué dans l'été de 1839.

Les *blood-hounds*, ou « chiens de Saint-Hubert, » sont de plus forte taille que les précédents : ce sont eux qui servaient à la chasse à l'homme, aussi les avait-on appelés *chiens de sang*, car ils suivaient la piste du voleur, de l'assassin, de l'incendiaire, et devenaient ainsi les puissants auxiliaires de la justice humaine.

De nos jours, les limiers de cette race ne dévoreraient pas tous le coupable. S'il tentait de s'enfuir, quand ils l'auraient atteint, ils se contenteraient de l'entourer et de hurler jusqu'à ce que les constables fussent arrivés. Il en est peu qui se jetteraient sur lui, ivres de sang et de carnage : cependant le cas s'est malheureusement souvent présenté.

Les *blood-hounds*, sont de très-grande taille et mesurent souvent 0^m,75 à l'épaule. Leur pelage court et fin, particulièrement aux oreilles et sur la tête, est d'un noir rougeâtre; les sourcils sont feu, les pattes de même couleur; les oreilles longues, les reins assez courts, les jambes moins hautes que celles des

« normands. » Moins disciplinables que tous les autres chiens courants, ils sont plus ardents, plus rapides, et ne refusent aucune chasse, pas même la « chasse à l'homme. »

Chasseurs intrépides, ces chiens ne quittent leur animal qu'à la mort, et c'est à eux que revient souvent l'honneur de ces chasses extraordinaires dont se glorifiaient les annales de la vieille vénerie. Vers la fin du septième siècle, dit-on, saint Hubert introduisit dans les Ardennes cette race de chiens, qui a pris son nom, et que les abbés de Saint-Hubert conservèrent précieusement en mémoire de leur fondateur.

Au moment de la conquête des Normands, ils passèrent probablement en Angleterre.

Le roi Charles IX prisait fort cette race et lui a consacré une page de son livre. « Ils ont des marques rouges ou fauves sur les yeux, dit-il, et communément le poil de leurs iambes est de la même couleur : s'ils ont du blanc, c'est peu et sur la poitrine. Ce sont chiens loups, peu rablés, » etc.

Cette description royale n'est pas toujours exacte, car on a vu, et il existe des chiens de Saint-Hubert blancs, mouchetés de noir et marqués de feu. Les rois de France, jusqu'à saint Louis, n'eurent pas d'autres chiens dans leurs meutes.

Il y en eut sans doute aussi une grande importation sous Henri IV, lorsque MM. de Beaumont et Dumoustier menèrent à Jacques I^{er} des chiens de France.

La finesse extraordinaire de leur odorat a été employée dans la Grande-Bretagne comme dans l'Amérique du Sud, où cette race avait été introduite par les Espagnols, à la poursuite de l'homme. Les Édouards se sont servi de ces chiens dans leurs guerres en Écosse contre les Bruces, et Élisabeth dans les guerres d'Irlande.

Cette race domina longtemps dans tous les équipages de France, où elle a toujours fourni des limiers jusqu'à la Révo-

lution; mais peu à peu elle disparut presque complètement chez nous, et on ne la retrouve guère plus aujourd'hui qu'en Angleterre et à Cuba, où on emploie ces chiens à la poursuite des nègres marrons.

Depuis longtemps les Anglais ne se servent plus des *blood-hounds* pour la grande chasse à courre. Un seul équipage, celui de M. Thomas Nevill, chasse encore le cerf avec une quarantaine de ces chiens; mais beaucoup de nobles familles anglaises ont conservé cette race dans toute sa pureté, et se servent d'un ou de deux *blood-hounds* pour la chasse des daims, qui vivent en troupeaux si considérables dans les parcs anglais, où ils sont d'un très-grand rapport.

En Angleterre, les *blood-hounds* fauves, à manteau noir, sont considérés comme les plus beaux; mais il y en a de roux uniforme, ou dont le manteau est simplement un peu plus chaud de ton; la couleur est celle du poil de lièvre.

Parmi les limiers français célèbres de notre époque, on citait, il y a quelques années, *Badineau*, élevé par Fortin, le veneur habile de Chantilly. C'était un chien blanc et orange, porteur d'une admirable tête, admirablement fait, d'une grande intelligence et d'un flair exquis. Quand *Badineau* avait « parlé, » la chasse était résolue, et l'on faisait rarement buisson creux.

Les « chiens de sang » se recrutent parmi tous leurs congénères. C'est une disposition particulière qui les fait découvrir au milieu des autres et enrôler parmi les « buveurs d'eau rouge » (*red water drinkers*).

Autrefois ces chiens étaient indispensables à la sécurité publique sur les frontières de l'Angleterre et de l'Écosse, et dans le Northamptonshire, pour repousser les attaques des maraudeurs. Les villages, les fermes de ces zones étaient obligés d'entretenir des meutes de *blood-hounds*; mais quand la civili-

sation progressa, quand la justice n'eut plus besoin de ces auxiliaires, on cessa d'élever ces animaux pour la chasse à l'homme. Il en existe pourtant encore dans certains domaines, afin de servir d'épouvantail aux braconniers et de protection aux grands animaux de meute.

Les *blood-hounds de Cuba*, employés à la chasse des nègres marrons et propagés dans tous les pays à esclaves, ont le même pelage, mais ils sont plus lourds de formes, les rides de leur visage sont plus marquées, et ils ont les babines plus grosses et plus pendantes.

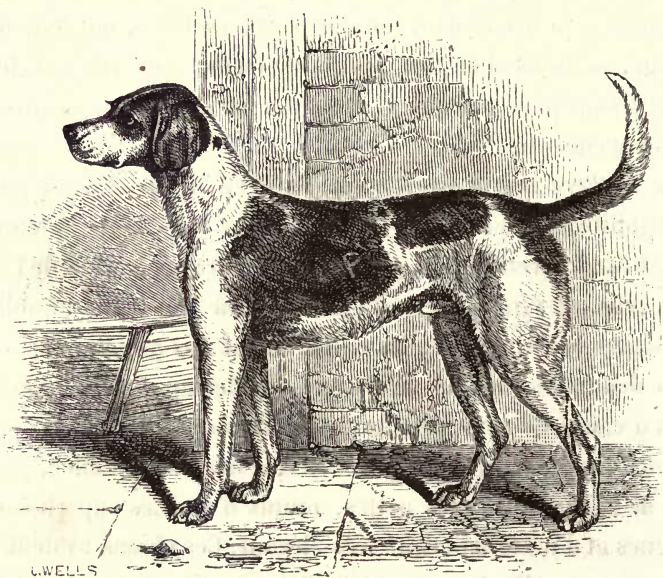
Le *southern-hounds*, autrement dit « Talbot, » sont, selon toute probabilité, les chiens qui ont fait souche dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne, et particulièrement dans le midi de l'île, d'où leur est venu leur nom : « chiens du sud. » Les premiers habitants de l'Angleterre les employèrent aux grandes chasses, et si depuis ils ont été délaissés pour des races plus rapides, c'est à cause de leur peu de fond, car ces animaux par eux-mêmes étaient d'une belle prestance, d'une forme effilée, pourvus de belles et solides pattes, munis d'oreilles superbement longues et d'un fouet arqué très-élégant. Ces chiens avaient en outre une excellente gorge et un flair exquis ; mais, comme ils étaient un peu lents à la chasse, ils se sont vu détrôner par des chiens plus rapides.

On cite cependant encore dans le Devonshire, au village de Aveton-Gifford, quelques meutes de *southern-hounds*, très-remarquables, appartenant à de simples fermiers.

Les *fox-hounds*, qui ont détrôné toutes ces vieilles races, sont les favoris des veneurs anglais. Ces chiens, race tout artificielle, tenant un peu de toutes les races possibles, et dont l'origine provient du croisement des vieilles races de chiens courants et des lévriers, ont à la fois de la vitesse, du fond, des pattes nerveuses et un odorat très-fin. Ce qu'il fallait à la chasse

anglaise, qui aime à courir et à atteindre vite le but, c'était un chien de course comme le sont les chevaux qui se disputent le prix à Ascott ou sur les autres hippodromes, et à force d'essayer, ils ont obtenu le produit désiré.

Or, ce produit existe, il vit, il a fait souche.



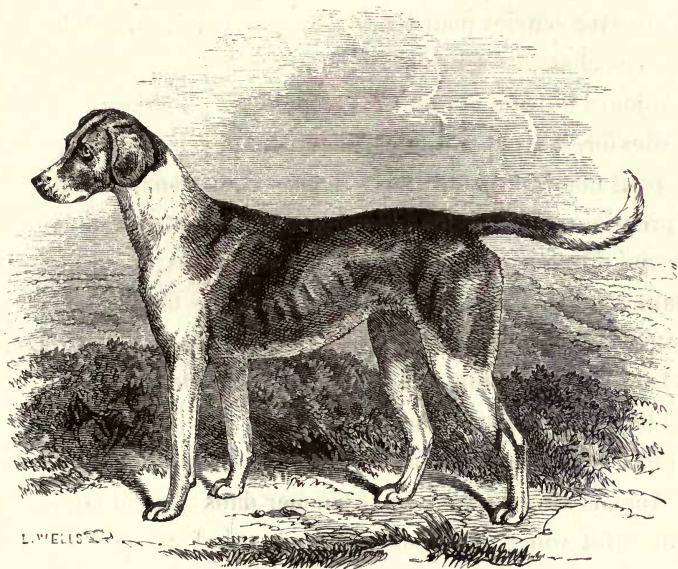
LE FOX-HOUND. — CHIEN COURANT POUR RENARD.

A tout prendre, le *fox-hound* est un joli chien dont le train de derrière est ramassé, la poitrine large, les jambes droites, les pieds arrondis comme la patte d'un chat, la queue épaisse, bien garnie et légèrement recourbée. Il a en outre l'oreille petite, placée très-haut et plate, et on a, dans les équipages anglais, l'habitude de l'arrondir.

Du reste, on trouve, dans chaque chenil en Angleterre, un type de *fox-hound* différent, et les mêmes maîtres d'équipage ont souvent changé plusieurs fois leur race pendant le cours de leur carrière.

Le *fox-hound* est docile de caractère et facile à mettre en meute, d'une rapidité souvent extrême, ce qui le rend chiche de voix. Il est inestimable pour sa belle construction et la vigueur de sa constitution, et il retraite gaiement après les chasses les plus fatigantes.

Il existe en Angleterre cent sept meutes connues de *fox-hounds*. On en cite huit en Écosse, vingt et une en Irlande : ce qui compose un personnel de 11,079 chiens.



LE CHIEN POUR RENARDS, PURE RACE.

Peut-être le plus vieux sang de *fox-hounds* d'Angleterre se trouve aujourd'hui dans le chenil du comte de Lonsdale, à Cottesmore. A l'exception des meutes de lord Yarborough, de M. Ward, du comte Fitzwilliam, du duc de Beaufort, etc., et de quelques autres, les meutes des chiens courants anglais ont changé si souvent de maîtres depuis cinquante ans, qu'il est presque impossible de certifier leur origine. Cependant les meu-

tes les plus estimées aujourd'hui sont celles des ducs de Rutland, de Beaufort, de lord Fitzwilliam, du marquis de Cleveland, de MM. Ralph Lambton et Osbaldesdone.

Toutes les meutes de l'Angleterre chassent environ deux ou trois jours par semaine, ce qui donne une moyenne de quatre-vingt-deux chasses par jour. Les rendez-vous sont annoncés dans les journaux de sport et dans tous les villages qui environnent les chenils. Les sportsmen qui désirent assister à ces parties de plaisir peuvent trouver des cottages à louer pour la saison avec écuries pour leurs chevaux. Aussi, grâce à la publicité, ces chasses sont très-suivies.

Aujourd'hui que le cerf s'est réfugié, en Angleterre, dans les vieilles forêts aristocratiques, on ne peut plus le chasser que dans un petit nombre de localités; la chasse du renard est devenue la première entre toutes chez nos voisins d'outre-Manche. C'est elle qui développe, par un exercice vigoureux, les plus nobles qualités du cavalier et celles du cheval, ce fidèle et généreux compagnon du chasseur. En un mot, dans la Grande-Bretagne, on la considère comme la vraie chasse du *well bred gentleman*, de l'homme comme il faut.

Chasser le renard est en Angleterre le comble du dandysme; un Anglais aime assez à se promener dans Regent-street, vêtu d'un habit rouge, botté et éperonné, afin de pouvoir dire à ses amis : « J'arrive du Yorkshire, tout couvert de boue, moà; j'ai chassé le renard ! » Et souvent même le hâbleur n'est pas sorti de Londres et ne possède ni bois, ni terres, ni chiens.

Voici comment il s'y est pris pour pouvoir mentir sans crainte d'être démenti. Il est allé trouver John Stuart à Picadilly, et dans ce manège excentrique il est monté sur « un cheval de bois. » Une fois là, afin d'avoir bien l'air d'un chasseur revenant du Lincolnshire, il s'est fait asperger d'une boue jaunâtre fabriquée avec de la vraie terre du terroir ci-dessus nommé;

puis il a passé dans un « séchoir, » et, une fois sec, a regagné Regent-street. Il a chassé le renard.

Pour jouir des plaisirs de la chasse au renard dans toute son étendue, et pour offrir cet amusement d'une manière convenable aux amis que l'on reçoit, il est indispensable à tout *sportsman* hospitalier d'observer plusieurs points capitaux. La meute, son éducation, son entretien, l'art de bien conduire une chasse jusqu'au bout, quoique dépendant du mérite d'un grand nombre d'individus divers et de dispositions de différents ordres, ressortissent néanmoins également au génie du maître qui, pour bien commander et diriger à propos, ne doit ignorer rien de ce que ses piqueurs doivent savoir. Et cependant, pour la masse des chasseurs, pour les invités, l'unique attrait c'est la chasse elle-même ; le grand talent, c'est de suivre la meute de près et de se trouver un des premiers à l'hallali. Voilà ce que pense la majorité des sportsmen ; mais le véritable *hunter* exige plus de science de lui-même et des autres : il doit, avant tout, connaître les localités fréquentées par maître *fox*, ses habitudes et ses ruses ; il doit, en outre, être un excellent écuyer et ne se voir arrêté par aucun obstacle ; car, pour être en mesure de tenir les chiens en haleine, de les exciter et de diriger tous leurs mouvements, il est important qu'il soit capable de les suivre partout.

En un mot, la chasse au renard est un *steeple-chase* des plus dangereux, eu égard à la nature du sol, à la position des grands cours d'eau, des canaux, des ponts et des barrières de la Grande-Bretagne, et ceux qui la pratiquent peuvent se vanter d'être des écuyers émérites. C'est là un point d'amour-propre que personne ne conteste aux Anglais, quoique je proclame ici, comme je l'ai fait déjà ailleurs, qu'en fait d'audace et de courage, à la guerre comme à la chasse, les Français n'aient pas de maîtres.

En France, nous comptons un nombre de chefs d'équipage

beaucoup plus grand qu'on ne se l'imagine en général. Mais comme chacun chasse pour soi, les résultats de ces chasses, à peu d'exceptions près, sont très-peu connus. Nos journaux de sport publient le compte rendu des chasses impériales, quelques hauts faits des grands sportsmen de France et de certains lieutenants de l'ouvèterie; mais ces journaux n'ont pas toute la publicité désirable. Ce serait pourtant un puissant moyen de vulgariser le goût du cheval et de l'équitation, car c'est au *Fox hunting* que les Anglais doivent leur supériorité dans cet art.

J'ai parlé de la meute de *fox-hounds* de Sa Seigneurie M. le duc de Beaufort : il y a quatre ans, le noble lord la transporta du sol anglais en Poitou, afin d'y entreprendre la chasse du loup. Les chiens de Sa Grâce ne réussirent point sur notre continent. Il me paraît curieux de mentionner ici en quelques mots comment Sa Grâce le duc de Beaufort a hérité de quatre à cinq cent mille francs de rente, mais à la condition de tenir toujours ses chiens en haleine et de chasser sans fin et sans cesse. C'est un Nemrod errant à perpétuité; il appartient plus à sa meute que sa meute ne lui appartient. Donc, un jour, après avoir battu les buissons de tous les comtés d'Angleterre, la voix testamentaire lui criant : *Chasse !* il franchit le détroit avec ses cent chiens, ses quarante piqueurs, et il arriva en Poitou, le pays des loups. Le malheur est que les chiens du noble lord n'avaient eu jusque-là d'autre ennemi que le renard. Le loup, ils ne le connaissaient pas même de réputation. Aussi ne prirent-ils seulement pas la peine de le poursuivre, laissant aux chiens français tout l'honneur de la bataille. Ceux-ci forcèrent le loup, comme de braves chiens « qui ont vu le loup, » mais — et c'est là que la chose devient comique — les chiens anglais, qui avaient dédaigné la poursuite, ne furent pas aussi dédaigneux à l'endroit de la curée. Le soir, ils mangèrent le loup chassé et forcé par les chiens poitevins. C'est là véritablement un trait tout à fait britannique.

Mais je reviens à la meute de Sa Grâce, chez laquelle on remarquait une grande régularité de taille et de couleur, un ensemble parfait pour la légèreté, le fond et la force, et un parfait entretien de « leur personne. » On voyait, en examinant ces chiens, que les piqueurs anglais sont passés maîtres en fait de tenue, et ceux de Badmington n'ont pas dérogé. Si les chiens du duc de Beaufort n'ont pas réussi en Poitou, j'hésite à croire que les nôtres les suivissent en Angleterre dans un *steeple-chase* vertigineux à la poursuite des renards.

La meute de *fox-hounds* de M. le comte d'Osmond — un intrépide parmi les veneurs, qui, quoique ayant perdu l'avant-bras droit à la chasse à tir, cultive la chasse à courre pour ne pas abandonner le culte de saint Hubert — est une des plus belles de France. On cite *ex æquo* la meute de M. le vicomte de la Rochefoucauld, à la Gaudinière, composée de magnifiques bêtes tricolores.

Une autre grande race de chiens courants anglais qu'il faut rapprocher du *southern-hound*, qui en descend, dit-on, est le *kerry-beagle* d'Irlande, grand chien très-analogue de formes au *blood-hound*, et qui mesure jusqu'à 26 pouces de taille. MM. John O'Connell, de Killarney, et A. Herbert, de Mucross, membres du parlement, ont été les possesseurs des deux dernières meutes connues de cette ancienne race.

Les *griffons vendéens*, grands et magnifiques chiens courants au poil rude et frisé, sont une variété du chien de Vendée.

C'est M. le comte de Lecouteulx de Canteleu, lieutenant de l'ouvrier des arrondissements des Andelys (Eure) et de Louviers, qui possède la meute la plus complète et la plus pure que l'on connaisse en France. Ces bonnes et vaillantes bêtes ont le poil rude, blanc, lessivé de fauve ou de noir, les oreilles mi-longues, les pattes poilues et solides, la poitrine vaste et la taille très-grande.

Fort recherchée pour la chasse du loup et du sanglier, formant des chiens incomparables pour rapprocher une voie ou suivre une piste dans les ruisseaux et les étangs, d'une constitution plus solide que les chiens à poil ras, cette race a presque toujours fourni dans les équipages un chien dont on se souvient toujours.

Les *chiens bretons*, autrement dit les *griffons fauves de Bretagne*, sont signalés dans les plus anciennes chroniques armoricaines. Ils sont aujourd'hui devenus fort rares; ce sont des chiens de grand cœur, entreprenants et de haut nez, gardant facilement le change. D'assez haute taille, leur constitution est forte et ils ne craignent ni les eaux ni le froid. Ils sont parfaits pour le loup et le sanglier. Leur pelage d'un rouge vif est caractéristique; quelques-uns sont marqués de blanc, de gris ou de noir, mais ils sont moins estimés. Suivant quelques auteurs, cette race était celle des meutes des seigneurs et ducs de Bretagne, de l'amiral d'Annebaut, du fameux Iluet de Nantes, qui rivalisait avec Gaston Phœbus; enfin, du seigneur de Lamballe, qui vint un jour, du comté de Penthievre, prendre un cerf sous les murs de Paris.

Une autre belle variété de chiens courants griffons, également devenue rare, est le *chien de Bresse*, race sans aucun doute issue en ligne directe des chiens « ségusiens » décrits par Arrien au troisième siècle de notre ère : « C'étaient, dit-il en parlant des *segusii*, des chiens courants égaux aux chiens de Carie et de Crète pour la finesse de l'odorat, mais plus lents et d'une mine triste et sauvage. » En chasse ils criaient beaucoup, tant sur le gîte que sur les voies, mais d'un ton si lamentable, que les Gaulois les comparaient à des mendiants implorant la charité publique.

Les *bâtards anglo-français*. L'introduction en France du sang anglais a eu pour conséquence la création de races intermé-

diaires. Cette immixtion dans nos races fut si rapide qu'elle a presque fait disparaître leur pureté.

Les *bâtards anglo-français* composaient, dès la fin du règne de Louis XIV, une partie notable des meutes du roi. Gaffet de la Briffardière, qui constate le fait, dit que les *bâtards* sont mieux construits, qu'ils ont la menée beaucoup plus belle et qu'ils chassent mieux que les anglais de pur-sang.

Les *bâtards anglo-français* sont réellement des chiens ravissants, et qu'ils soient issus d'un chien normand et d'une lice anglaise, ou bien d'un chien anglais et d'une lice normande, on ne les classe pas moins comme des chiens de race et de toute beauté. L'aspect général du « *bâtard* » est celui-ci : haut sur pattes, poitrine large, tête moins allongée que celle du « *saintongeois* » et des « *gascons*, » oreilles également moins longues, queue forte et arquée, et surtout une voix terrible. C'est d'eux qu'on dit volontiers, avec Léon Bertrand, auteur de mainte fanfare illustre :

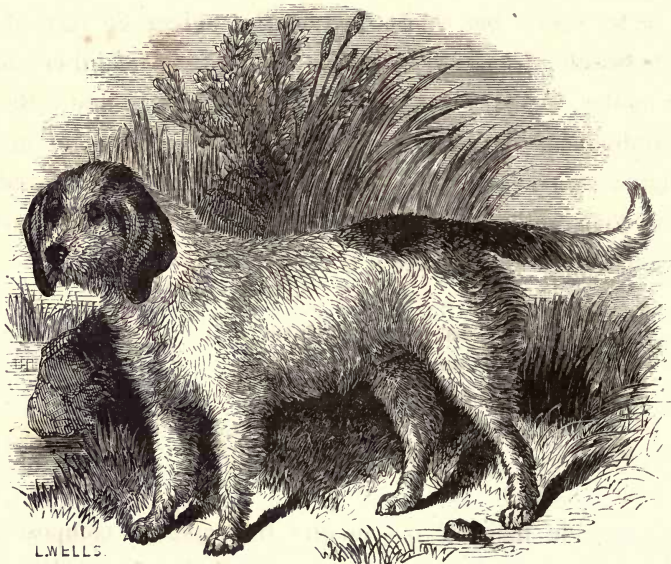
Entends-tu cette gorge ?
Jamais marteau de forge
A-t-il si bien cogné ?
Va ! le soir, ton pain d'orge
Mon brave, est bien gagné.

La grande majorité des meutes françaises se compose aujourd'hui de chiens anglo-français dont il s'est formé dans nos provinces plusieurs sous-races fort estimables : anglo-venéens, anglo-poitevins, anglo-saintongeois, anglo-normands, réunissant une bonne partie des qualités distinctives de leurs aïeux français à celles de leurs ascendants d'outre-Manche.

Ces meutes ont l'inconvénient de ne pouvoir se recruter en elles-mêmes, les « *bâtards* » perdant rapidement leurs qualités dès les premières générations. On ne peut les conserver telles

qu'à condition de revenir toujours à des étalons pur-sang, soit anglais, soit français.

A Chantilly, dans la vieille forêt de Retz, dans la Gironde, le *Fox-hunting* entrepris à l'aide des meutes de bâtards anglo-français, donne chaque saison de nombreux plaisirs aux propriétaires de ces meutes et à leurs amis. MM. Desvignes, le comte Roger de Chezelles, le vicomte Duchâtel comptent parmi les veneurs émérites pour qui les bâtards anglo-français sont des chiens hors ligne.



LE CHIEN A LOUTRES.

Les *otter-Hounds* (chien à loutres) sont à peu près inconnus en France. On les emploie en Angleterre pour la chasse aux loutres. Ce sont des chiens ressemblant fort aux *southern-hounds* pour la forme et la taille, à cette différence cependant que le poil est rude et long comme celui du *griffon vendéen*. Ils sont cependant plus bas sur pattes, ont la tête longue et

bien coiffée, mais couverte d'un poil assez ras, tandis que le reste du corps est abondamment garni d'un pelage long et dur, de couleur jaune ou rougeâtre avec des taches noires ou grises. Autrefois on les employait beaucoup dans le pays de Galles pour la chasse du lièvre. De toutes manières ce chien est, à l'heure actuelle, une espèce particulière, qui nage et plonge avec une grande habileté, et dont les mâchoires sont de vraies tenailles ; qualités essentielles pour l'emploi auquel ils sont destinés. Un « chien à loutres » de belle prestance a environ de vingt-deux à vingt-cinq pouces de hauteur.

Il est à regretter que nous n'ayons pas eu un seul spécimen de cette espèce à l'exposition des Champs-Élysées.

Les *briquets* et *chiens à lièvres*. Les « briquets, » autrement dit *braquets*, mot qui signifie « petit Braque, » sont d'excellents chiens provenant, au dire des plus experts en matière de chasse, du croisement de toute espèce de races. On trouve dans le *Roman du Renard*, qui date du treizième siècle, cinq vers relatifs à ces animaux que l'on appelait *brachets* à cette époque :

Atant ont renard escrié
Li braconnier qui l'ont véu,
Et li *Brachet* sont esméu
Si viennent sous le chesne droit,
Où dans Tybert li chaz était.

M. de Maricourt, dans son *Traité de la chasse du lièvre et du chevreuil*, écrit en 1627, est le premier qui emploie le terme de *briquet* à l'égard d'un chien courant. « Le propre des *briquets*, dit-il, est de courre le connil (lapin). »

Généralement les *briquets* sont d'une taille exiguë, et leur place marque entre les chiens dont la classification précède et ceux que l'on nomme « Bassets. » La couleur de leur robe n'a rien de très-régulier : les uns sont gris pommelê, d'autres marron,

ceux-ci blanc et noir, ceux-là blanc et orange, et enfin il en est chez lesquels la couleur jaune est tout à fait dominante. Comme chiens de chasse pour le courre du lièvre, ce sont les meilleurs et les plus estimés. Ce sont de petits chiens durs, cognants, indisciplinés, ralliant mal, que l'on a essayé en vain de mettre en meute et qui sont surtout employés pour la chasse du fusil. Du reste, ils ne sont pas de longue haleine et mettent bas souvent après une vigoureuse poussée.

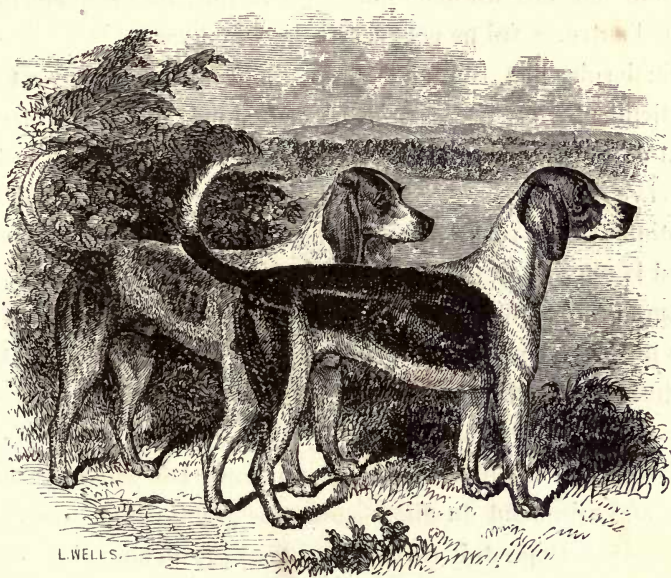
Les races de la Haute-Marne, du Morvan, de la Gascogne, celles de la Normandie, des Vosges et de Corse, sont les plus connues.

Les plus estimés ont le poil rude, et, grâce à cette robe, ils se glissent sans la moindre crainte au milieu des fourrés les plus inextricables.

Les *harriers* sont une race de chiens anglais destinés à la chasse au lièvre, dont le nom a pour racine le mot *Hare*, (lièvre), race intermédiaire entre le *beagle* et le *fox-hound*. C'est à vrai dire un diminutif de ce dernier, dont il garde, d'ordinaire, la large poitrine aux vastes poumons, le corps allongé, les os épais, la tête forte, les oreilles longues, la gorge solide, la sûreté sur la voie, et enfin mille qualités qui réjouissent le chasseur. Leur origine est plus ancienne que celle du *fox-hound*. Le *harrier* était, en un mot, un chien d'ordre en miniature; mais c'est à peine si on retrouve ce type dans quelques équipages, et les *harriers* de nos jours ne sont à proprement parler que de petits *fox-hounds* un peu mieux gorgés que ne le sont habituellement les chiens de cette race. Ils sont aussi mieux coiffés et ont le nez plus fin; mais, chaque jour, l'ancien type se perd.

Les fermiers anglais se plaisent à entretenir des *harriers*, qui ne les entraînent pas trop loin de chez eux, et n'exigent pas un très-grand entretien.

Plus d'un squire anglais monté sur un cheval solide et fort rapide, monture à la fois de voyage et de chasse, suit la course de ses *harriers*, accompagné de son piqueur qui appuie les chiens du haut de la selle d'une bête de trait, ou bien souvent en courant à pied. La chasse est restreinte aux limites de sa propriété, et les enfants de son fermier jouissent souvent de la



LES CHIENS HARRIERS.

vue de cette course tranquille, et pourtant émouvante, du haut du pigeonier placé sur la droite du cottage. Pour eux, comme pour l'écuyer chasseur, ce sport est préférable à tout autre d'un genre plus grandiose et plus aristocratique.

La taille du *harrier* varie de dix-neuf à vingt pouces. Plus il est petit, plus il est estimé, à la condition toutefois de garder sa vitesse et de posséder un bon gosier. Ce qu'évite un éleveur, c'est la graisse qui alourdit et rend l'animal apathique. Ce qu'il

craint, c'est d'avoir un chien qui court trop vite et qui met trop tôt le lièvre bas. Du reste, la vitesse du *harrier* dépend principalement de la configuration du pays dans lequel il chasse.

On se sert quelquefois du *harrier*, en Angleterre, pour la chasse aux renards ; mais les *fox-hounds* sont plus recherchés ou, pour mieux dire, plus à la mode. D'autre part, les *harriers* sont meilleurs pour la chasse qui leur est personnelle, et quand on leur fait faire les deux métiers à la fois, ils négligent l'un pour l'autre. « Nul ne peut servir deux maîtres. »

En dernier lieu, comme la chasse du lièvre est un plaisir tout particulier, il est nécessaire que ceux qui la pratiquent jouissent de ce plaisir *in extenso*. Le lièvre se défend mieux avec des *harriers* qu'avec des *fox-hounds*. Avec les premiers, il met en pratique mille ruses diverses, tandis qu'avec les derniers il perd la tête, et est trop tôt pris.

On cite soixante-neuf meutes de *harriers* (briquets) pour chasser le lièvre dans le Royaume-Uni, dont quarante-neuf en Angleterre, une en Écosse et dix-neuf en Irlande, qui comptent environ deux mille chiens.

Les *beagles* ont une origine inconnue que l'on attribue toutefois au croisement du chien courant de grande taille (*hound*) et du *harrier*. Le produit de ce croisement est un animal de taille inférieure, bien râblé, ramassé sur lui-même, à la poitrine large, aux pattes de devant solides et musculeuses, au train de derrière nerveux et bien découpé. Un des caractères de la physionomie du *beagle* est d'avoir le museau allongé et des oreilles qui ont la forme d'un rognon ou plutôt d'une moitié de foie, revenant quelque peu en avant sur le museau par la pointe.

Les *beagles* ont en général le poil ras, mais il y en a de griffons, comme dans nos races de briquets de pays. Du reste, on peut dire que les *beagles* sont les briquets de l'Angleterre.

Bloome, auteur anglais qui écrivait en 1650, en décrit trois

variétés : 1° les *beagles du Sud*, semblables aux grands chiens du Sud, mais plus petits et plus rablés ; 2° les *beagles du Nord*, appelés aussi *cat beagles*, plus vites et de moyenne taille ; 3° enfin, les *petits beagles* ou *beagles à lapin*, qui atteignaient rarement 55 centimètres de hauteur. Ce sont de petits chiens bien faits, à oreilles larges et plates, coiffés en avant, dont la robe est blanche piquetée de points gris ou noirs, et marqués de taches fauves, noires ou orange. Leur voix est assez harmonieuse : ils sont remarquables par leur activité.



LE BEAGLE.

Le *beagle* a la démarche lente, et c'est à cette cause qu'on doit attribuer la défaveur dans laquelle sa race était tombée. Les meutes de *beagles*, si estimées autrefois, alors que la chasse savante était en honneur, et que l'on demandait aux chiens de la voix plutôt que de la vitesse, diminuent chaque jour, et l'on n'en connaît guère que trois qui se composent d'une trentaine de chiens.

Il y a six années cependant, le prince Albert avait introduit une meute de *beagles* dans le parc de Windsor. A dire vrai, les *beagles* sont solides et ont plus de pied qu'on ne l'imagine.

La race des *beagles* se divise en plusieurs séries, dont trois principales : la grande, la moyenne et la petite.

La race moyenne est plus estimée que la première, et se distingue par une tête large et ronde, par un nez court et carré, par des oreilles fines et très-larges, par des pieds solides, par un poil long et un plumet frisé à la queue. Une gorge sonore, un flair très-fin qui pourtant fait quelquefois défaut à certains animaux. Leur taille varie de douze à quatorze pouces.

Le *beagle* à poil dur est, selon toute probabilité, un croisement entre le *beagle* moyen et le *terrier*, et pourtant certaines personnes pensent que c'est une race particulière. Quoi qu'il en soit, l'animal ressemble au *harrier de Flandres*, et son origine est inconnue. La voix est moins sonore que celle des autres courants de la même espèce, mais le flair est parfait.

Le *beagle* nain, employé pour la chasse aux lapins, est un diminutif de la seconde espèce ; sa taille est souvent si exiguë que les porte-carniers et les gardes des domaines anglais emportent un ou deux chiens dans leur gibecière, et l'on a souvent vu porter une meute entière au rendez-vous dans une paire de paniers sur un cheval de bât. De cette façon, la meute ne se fatigue pas, et elle est mise sur pattes à l'endroit même où on veut commencer la chasse. C'est là un mode de chasser qui n'est point usité en France ; et, à vrai dire, je ne le comprends en action que dans la Grande-Bretagne, où tout est aristocratique, tout est compassé et méticuleux. La taille de ces courants lilliputiens varie de neuf à dix pouces.

La reine Élisabeth possédait de si petits *beagles* que l'on pouvait en mettre un dans un de ces grands gants que les hommes portaient alors.

Quant à la forme de leur corps, elle est un peu trop allongée pour être gracieuse. Du reste, leur façon de poursuivre le gibier est bien plus lente que celle de leurs congénères de taille supérieure, cela se comprend, et il est indispensable aux chasseurs de les appuyer fréquemment et de ne point céder sur le change quand il a lieu. Rien n'est plus facile que de suivre à pied une meute de *beagles* nains; les chevaux sont inutiles et devanceraient trop l'animal de meute et ceux qui le poursuivent.

Importés en basse Normandie bien avant la révolution de 1789, par M. le comte de Roncherolle, chasseur émérite, les chiens *beagles*, mâtinés avec tous les *hourets* du pays, ont presque entièrement disparu du sol neustrien.

Le *wild board-hound* (chien pour sanglier), l'un des plus beaux spécimens de la race canine, produit du croisement du lévrier, du mâtin et du terrier, c'est-à-dire possédant la vitesse, la force et le courage, et enfin le flair.

Quelques écrivains se sont imaginé que ce chien était une race particulière, et ils l'ont classé dans les espèces connues et faisant souche; mais comme il est évident que ces chiens ont différentes formes, suivant le pays où ils sont nés, un poil souvent blanc et orange, d'autres fois noir, plaqué de fauve, tantôt long, tantôt court, je ne puis être de l'avis de mes confrères.

Généralement le *board-hound* ressemble, pour la couleur de sa robe, au *mâtin*. Quelques-uns sont gris d'ardoise strié de taches brunes. La taille de l'animal varie de trente à trente-deux pouces, le corps est solide, les pattes nerveuses, la tête est allongée et étroite, le museau carré, pareil à celui du *mâtin*, les oreilles courtes et droites, la queue tordue en trompette.

Ce chien est celui que les Allemands appellent le *limier grand danois* et qu'ils ont appliqué à la chasse du sanglier. En Danemark et en Norwége, il sert à poursuivre les élans.

Le *chien courant polonais* tient également de la même race, et celui de Russie, le *kostrowa*, a des variétés qui ont une grande analogie avec les autres. Leurs oreilles sont mi-tombantes et petites, leur museau un peu pointu.

Le *chien à loups italien* est un magnifique quadrupède dont la taille est géante et dont la force ne le cède en rien à celle du



CHIEN POUR SANGLIER.

loup qu'il terrasse en toute rencontre. Aussi le loup évite-t-il toujours un pareil ennemi et ne fait-il tête qu'en dernière ressource. Sa robe est généralement blanche ou grise, quelquefois noire; le poil est court sur la tête, aux oreilles et aux pattes, mais long et soyeux sur le corps et à la queue. Un front élevé, un museau pointu complètent la description de l'animal.

L'attachement de ce chien à son maître est extraordinaire et sa sagacité est essentiellement grande. Dans les pays infestés de loups, un chien pareil est indispensable.

Le *dachsund* ou *teckel* est un limier allemand d'un corps allongé, d'une taille courte et d'une force sans pareille. Sa tête est ronde et ses oreilles très-longues. Bien souvent les pattes de devant sont arquées, et quand il creuse la terre, c'est à la façon des taupes. La couleur de cet animal est celle du tan strié de noir, ou bien encore du tan tout seul ; sa taille varie de quatorze à seize pouces.

Ces chiens, originaires de Saxe, ont été tout dernièrement importés en certain nombre en Angleterre. La finesse de leur odorat est proverbiale de l'autre côté du Rhin, et ils sont employés dans toute l'étendue de l'Allemagne en qualité de limiers destinés à happer le braconnier. C'est de là que vient leur nom de *dach's-hund*, chiens de braconnier.

Les *bassets* sont d'origine très-ancienne, et à Rome, quand la république florissait, ils étaient grandement prisés par les sportsmen de cette époque.

Dans son livre *de Venatione*, Arrianus écrit cette phrase à leur endroit :

« Les peuples barbares de la Grande-Bretagne, dont le corps est peint de couleurs diverses, élèvent ces chiens avec le plus grand soin. Ils les nomment « Agasses » dans leur langue. »

Connus au temps des rois mérovingiens sous le nom de « bi-barhunts » ou « chiens à castors, » on les employait alors pour terrer ; plus tard ils prennent le nom de « chiens de terre, » et enfin de « bassets. »

Le roi Louis XIII avait une meute de bassets dressés à chasser la fouine. On les avait habitués à monter sur des échelles et à descendre de la même façon ; aussi relançaient-ils une fouine dans un grenier à foin et même dans les combles d'une église.

Quoiqu'il y ait des *bassets* à poil ras, à poil long, à pattes droites et à jambes torses, on n'est pas dans l'usage de classer ces animaux autrement que comme des variétés de l'espèce : les *bassets à jambes droites* et les *bassets à jambes torses*, et dans chacune de ces sections on en trouve de toutes les tailles et de tous les pelages. C'est un chien très-connu en France et en Allemagne, mais dont il n'y a pas de représentant en Angleterre, si l'on en excepte le *turnpit* ou *tournebroche*, espèce de *terrier* à petites oreilles, à corps long et à pattes torses, dont la race est aujourd'hui perdue.

Leur apparence est celle-ci : une tête assez forte, ornée de belles babines, de longues oreilles torchées, un corsage allongé, un corps bien râblé, des pattes démesurément courtes et une gorge puissante. Il est facile de comprendre que cette structure alourdit leur chasse ; mais, grâce à son tempérament solide, à sa force musculaire, le basset défie la fatigue. Il chasse toutes les bêtes, quoique le lapin soit son gibier favori, et pourtant les véritables bassets se délectent dans la poursuite des grands animaux.

La robe des *bassets* est de couleurs variées, tantôt blanche, marquée de noir, striée de fauve, tantôt unicolore, marron ou noir, avec des taches feu au-dessus des yeux.

Un grand nombre de *bassets* ont le poil long, rude et de couleur grisâtre. C'est une variété de griffons qui est fort réputée.

Les meilleurs, dans les deux espèces, sont ceux qui sont blancs et oranges.

Il va sans dire que les *bassets*, eu égard à leurs courtes jambes, chassent très-lentement. C'est à cette cause qu'il faut attribuer l'estime dans laquelle ils sont en France. Mes confrères en saint Hubert les prisent fort, par cette bonne raison qu'avec des bassets on tue énormément de gibier, lièvres, lapins ou che-

vreuils. Les animaux n'étant pas effrayés trottaient devant les bassets, s'arrêtent en prêtant l'oreille, sautent par-ci, se débloquent par-là, et arrivent bientôt devant le chasseur embusqué.

A huit ou neuf mois, les *bassets* sont bons à conduire en chasse. Il m'est impossible de trancher ici une question souvent débattue : Quels sont les meilleurs bassets ? ceux à poil long, ou ceux à poil ras ? D'aucuns disent que ce sont ces derniers, grâce à la parfaite conformation de leurs épaules et de leurs cuisses, à leurs lèvres épaisses, à leurs larges narines ; mais, selon moi, ils ont peu de fond et sont fourbus avant la fin d'une saison de chasse.

Les chiens à poil rude et long sont moins sujets à la fatigue.



CHIEN BASSET.

Les *bassets* à *jambes torses* sont ainsi nommés à cause de l'arcure de leurs pattes de devant, ce qui rend leur course plus lente. Les braconniers et les gardes prisent fort les bassets, surtout quand ils sont muets, ce qui arrive quelquefois.

Dans le grand-duché de Bade, on rencontre une race de chiens *bassets* très-remarquables, pareille à celle que les Anglais appellent *cockers*, qui sont employés avec grand succès à la

chasse aux faisans comme chiens d'arrêt. On les emploie également à la chasse à courre. Ils sont mieux coiffés que les nôtres, et leurs longues oreilles traient jusqu'à terre.

Dans la Grande-Bretagne, on estime au plus haut degré les bassets nains. Ceux du colonel Hardy, qui lui furent volés de la façon la plus bizarre et disparurent à tout jamais, ont longtemps passé pour une merveille.

Ces bassets lilliputiens, au nombre de vingt-quatre, étaient d'ordinaire portés dans des paniers, à dos de cheval, sur le terrain de chasse. Une nuit, un voleur força les portes du chenil, jeta toute la meute dans les paniers et disparut avec les deux douzaines au complet, sans laisser de traces. Oncques on ne revit les chiens au manoir du colonel Hardy, et jamais on ne sut ce qu'ils étaient devenus.

Les espèces connues sous le nom de *bassets* de *Burgos*, de *Saint-Domingue*, de *Hongrie* et d'*Illyrie*, n'ont rien de très-particulier qui les distingue des autres. Ce sont des genres et des sous-genres, sans trop de gradation.

En France, les *bassets* les plus renommés viennent de l'Artois et de la Flandre.



VII

LES CHIENS DE CHASSE D'ARRÊT

Bien avant la période cynégétique où l'on inventa la flèche, l'arbalète et autres armes de chasse, à l'époque où les faucons et les autours servaient à pourvoir le garde-manger de nos pères, on se servait des chiens d'arrêt qui quétaient et faisaient envoler le gibier.

Dans plusieurs pays, et notamment en Angleterre, en Hollande, à Loos, en Allemagne, en Hongrie, où la fauconnerie est encore très-honorée, en Afrique même, où les Arabes « chassent à l'oiseau, » les chiens ne servent qu'à trouver la piste, à la suivre, et à faire envoler ou courir.

Les premiers chiens de cette race n'avaient point l'arrêt ferme, ils pourchassaient le gibier. Mais bientôt, lorsque l'invention de l'arquebuse obligea le chasseur à tirer posé, on dressa les chiens à ne point bouger de place, à dater du moment où ils parvenaient à s'approcher de l'oiseau ou de l'animal de piste.

Les « dresseurs » du moyen âge forçaient leurs chiens à se coucher sur le ventre et à rester immobiles : ils en prirent généralement si bien l'habitude qu'on finit par les appeler *chiens couchants*. Peu à peu, cependant, lorsque l'on perfectionna l'arquebuse et qu'on en fit un fusil à silex, on n'éprouva plus le besoin de voir un chien couché ; le terme *couchant* céda la place à celui d'*arrêt* qui, de nos jours, est le seul en usage.

L'expression *braque* (venant du mot *briquet* ou *brachet*), date du commencement du seizième siècle.

Quant à celle de *pointer* ou de *pointeur*, elle est d'origine anglaise et a été importée en France par les anglomanes, avec les animaux désignés de cette façon. Chien élégant de forme, aux jambes grêles comme celles des lévriers dont ils dérivent, chasseurs-trotteurs, arrêtant le nez au vent, ou bien se couchant devant le gibier.

Tandis que cette race détrônait en France celle du *braque* français, les Anglais, par esprit d'opposition, sans doute, revenaient aux chiens ayant le poil marron, les pattes larges, la poitrine vaste, le museau court, la tête carrée.

Cette race subsiste encore de nos jours dans tout le Royaume-Uni, où le pointer anglais, dit de « Saint-Germain » est complètement démodé.

Un vrai sportsman anglais ne connaît et n'admet dans son chenil que des chiens de forme solide, et le poil noir est celui qu'il préfère de nos jours à toute autre couleur.

En France, nous n'avons pas de parti pris. Tout chien d'arrêt a droit de cité, à la condition d'être bon, docile et ferme devant l'ennemi, c'est-à-dire en présence du gibier.

En Italie, en Allemagne et en Russie, les *braques* ont les formes assez lourdes et épaisses. Il ne faut pas leur demander de l'élégance, de la race, mais en revanche on peut trouver chez eux des qualités sans pareilles, uniques : un flair à nul

autre égal, une ténacité au travail qui donnerait du cœur au chasseur le moins passionné.

Les braques de toutes les races sont également susceptibles d'éducation de saltimbanque. En 1839, M. Léonard, de Lille (Nord), amena à Paris deux superbes pointers braques, l'un, *Philax*, âgé de deux ans trois mois, croisé de race espagnole, l'autre, *Brack*, plus jeune de six semaines, d'origine française, qui professaient l'arithmétique et résolvaient des problèmes, qui écrivaient, à l'aide de caractères jetés en tas et épluchés, lettre par lettre, par eux ; qui discernaient les couleurs qu'on leur nommait, au moyen de cartons peints de nuances diverses ; qui cherchaient au milieu d'un certain nombre de figures de coqs, poulets, ânes, sangliers, cerfs, bœufs, lions en bois de Nuremberg, étalés par terre, le quadrupède dont leur maître leur montrait l'image ; qui dansaient, valsaient et « montaient à cheval » l'un sur l'autre, et enfin jouaient aux dominos.

« Tout cela pour prouver, disait M. Léonard, jusqu'à quel point on peut développer l'intelligence des chiens. »

Ce préambule sur la race des chiens d'arrêt une fois écrit, je passe aux descriptions.

Le pointer espagnol. Les meilleurs naturalistes, les plus habiles physiologistes n'ont pas pu donner d'origine précise à ce bel animal. Les auteurs de la Péninsule le font descendre du chien courant que l'on aurait maintenu dans une certaine éducation, ce qui fait que, de famille en famille, cette race nouvelle aurait gardé des aptitudes spéciales en acquérant des qualités précieuses inhérentes à sa nature.

Il n'y a pas de chien au monde qui possède un flair plus fin, un raisonnement plus juste et une obéissance plus passive que le *pointer espagnol*. Il doit avoir la tête fort large et une cervelle énorme ; par conséquent, un nez très-gros : ce sont là des signes caractéristiques de race. Or, comme tout amateur re-

cherche un animal doué de ces apparences physiques et que cette conformation est celle du braque, on a été souvent disposé à croire que le *pointer espagnol* avait eu le *pointer braque* pour premier étalon.



LE POINTER ESPAGNOL.

Mon avis, corroboré par celui de bien des auteurs, c'est que le *pointer espagnol*, aussi bien que le *pointer anglais*, sont deux races distinctes qui remontent très-loin, en admettant même qu'elles ne soient pas issues du Paradis terrestre. Il n'y a qu'à examiner le genre de chasse, la manière de manœuvrer des différents chiens que je viens de nommer, pour être convaincu de ce que j'avance. L'éducation n'aurait jamais donné au chien d'arrêt les qualités inhérentes à sa nature.

Le chien courant a toujours le nez par terre alors qu'il est en quête, tandis que le *pointer espagnol* tient la tête haute et s'adresse à la brise pour flairer, au lieu d'interroger le sol.

Rien n'est plus rare, de nos jours, que de rencontrer un *pointer espagnol* de pure race. Les signes distinctifs sont ceux que j'ai signalés précédemment. Si ce chien a l'aspect « pataud, » commun, peu aristocratique de forme, en revanche il ne court pas, marche et s'avance d'un pas régulier, et convient par conséquent tout à fait à la chasse de la perdrix, du faisan et des grouses en Angleterre et en Écosse.

Jadis, nos bons aïeux, qui aimaient à se donner de la peine en chassant, préféraient le *pointer espagnol* à tout autre chien ; mais de nos jours, où nos modernes sportsmen en prennent à leur aise et laissent à leurs chiens le soin de travailler pour eux exclusivement, ce que l'on demande à un compagnon de chasse, c'est la rapidité, le travail prompt, la quête au petit trot. De là ce goût prononcé pour le *pointer anglais* que l'on a obtenu par des croisements bien entendus entre le « fox-hound » et le « lévrier. » Il va sans dire que les étalons et les mères ont été pris parmi les plus vites de la vieille race.

Ce qui distingue le *pointer espagnol* des autres chiens « marqueurs, » c'est sa taille, sa corpulence, la grosseur de ses os, l'épaisseur de ses membres, ses pattes larges et développées, un museau carré, une tête énorme, des oreilles pleines et retombant en avant, à cette différence près avec celles du *fox-hound* qu'elles ne sont pas aussi longues.

Le défaut du *pointer espagnol*, dont j'ai vanté les qualités, c'est de se lasser facilement, eu égard à sa corpulence : aussi s'essouffle-t-il bientôt et traîne-t-il les pattes.

Trois ou quatre heures de chasse par jour suffisent à ces animaux.

Les meilleurs *pointers espagnols* actuellement sont ceux de Majorque, qui, patients et sages devant les perdreaux, deviennent ardents et courageux au marais, pénètrent dans les jones, les fourrés inextricables, et arrachent au milieu des tamarins

les poules d'eau et les râles mieux qu'aucun chien au monde.

La couleur de la robe des *pointers espagnols* est tantôt entièrement rouge, ou rouge et blanche. Il y a aussi de ces animaux gris, gris et blancs, tout à fait noirs ou bien jaune clair. Naturellement ces races, intactes dans l'origine, ont produit des mélanges. Toutefois les races pures sont celles que je viens de décrire.

Il y a également en Portugal une race de *pointers* qui n'est qu'une branche de la famille espagnole.



LE POINTER ANGLAIS.

Le *pointer anglais* est un chien, d'origine britannique, qui, sans contredit, a été produit par le croisement des « braques » et des « lévriers. »

Dans l'origine, les *pointers anglais* avaient le poil long comme les épagneuls.

Généralement, ces chiens, très-élégants de formes, hauts sur pattes, diffèrent des braques du continent en ceci qu'ils procèdent par bonds et par cercles tout autour du maître qui les conduit à la chasse, et qu'ils arrêtent le nez au vent et très-haut.

En France, les pointers que nous connaissons, aux robes blanches ornées de taches oranges, ont reçu des chasseurs la dénomination de *chiens de Saint-Germain*, ou quelquefois *de Compiègne*. Ils descendent de la race de chiens qui florissait sous Louis XV, telle qu'on la voit représentée dans les tableaux d'Oudry, régénérée par l'importation des pointers anglais faite par le grand veneur de S. M. le roi Charles X, M. de Girardin, qui amena ces bonnes bêtes d'Angleterre, en 1820, les présenta à Sa Majesté, qui les accepta avec reconnaissance et les adopta sur-le-champ. Le souverain, sportsman au suprême degré, commençait à demander du nouveau, afin de varier ses plaisirs. La première chasse faite par le roi fut trouvée charmante; on se le dit à la cour, et dès lors les chiens *pointers anglais* firent fureur. Tout gentilhomme voulut avoir son chenil pourvu de ces chiens d'outre-Manche.

L'anglomanie s'est peu à peu infiltrée dans nos mœurs, depuis la Restauration; si bien qu'avec mille choses ajoutées à notre civilisation française, on peut ajouter le goût des pointers d'Angleterre.

L'origine de ces chiens provient sans aucun doute de l'accouplement d'un *fox-hound* (chien à courre le renard) avec des chiennes d'arrêt d'Espagne.

Avec le perfectionnement cette race a fait souche, et à l'heure qu'il est elle marque dans la classification des races de l'espèce canine.

Le physique exigé des *pointers anglais* consiste en une tête de moyenne grosseur, plutôt large qu'allongée; le crâne proémi-

nent, un œil intelligent, plutôt petit que gros; un museau carré au-dessus des yeux; des babines arrondies sur la mâchoire inférieure, sans qu'elles pendent trop pour cela. Il est important de remarquer l'attache du cou, qui doit être élégante chez les chiens de race. Le poil en est doux, soyeux et épais, à l'encontre de celui des autres chiens qui l'ont rude en cette partie du corps. Le corps du *pointer anglais* est étiré, la croupe large, la poitrine développée, les côtes arquées; celles du côté du croupion sont généralement fort longues. Quand au « fouet, » autrement dit la queue de l'animal, sa beauté consiste à être ténue, osseuse et allongée proportionnellement, se terminant par un pinceau pointu comme l'aiguillon d'une abeille. A tout prendre, on dirait un nerf de bœuf couvert d'un poil fin.

Le fouet ainsi fait est signe de race, tandis que le contraire signale une mésalliance de la mère avec un chien courant ou tout autre chien.

Un point important du physique du *pointer anglais*, c'est la largeur des épaules : sans cette qualité de conformation, un animal est harassé à mi-journée et refuse de chasser davantage; sans compter qu'il ne peut pas se retourner aussi facilement que ses autres congénères doués de cette précision de formes qui dénote la souplesse.

Quant aux pattes, elles doivent être nerveuses, allongées jusqu'au coude qui est généralement court et mince. Les os sont forts, couverts d'un tissu de muscles et de tendons; et les doigts, s'élargissant sous le poids de l'animal, reprennent, lorsque le chien soulève la patte, la forme aristocratique de ceux d'un lévrier.

La robe du *pointer anglais* la plus recherchée est de couleur blanche, car le chasseur aime assez à apercevoir son compagnon dans le champ couvert d'une toison verdoyante où le chien semble nager.

Les *pointers* au pelage de couleur fauve, chocolat ou noir, sont généralement fort beaux : mais on leur préfère les premiers, par cette raison que fort souvent, lorsqu'ils sont à l'affût derrière un buisson ou au milieu de hautes luzernes, on ne les aperçoit point facilement. C'est pour cela qu'on préfère le pelage fond blanc moucheté de marron, de noir ou d'orange.

Plus il y a de régularité dans les taches de l'animal, plus il est trouvé beau. Les amateurs préfèrent une tête toute blanche, avec les oreilles de la même couleur, à une tête couverte de taches même régulières.

Un *pointer* avec une étoile sur le front est une bête généralement marquée au sceau de la finesse et de la bonté.

Quelques *pointers* de robe noire ou blanche portent souvent sur les yeux une marque rougeâtre ; et chez les noirs, on remarque une ligne de même couleur sur les babines : c'est là l'indice d'un croisement avec la race *fox-hound*.

Il y a cependant des exceptions à cette règle ; car deux *pointers* mâle et femelle, l'un orange strié de blanc, l'autre blanc strié de noir, s'accouplant ensemble, peuvent produire cette singularité.

Le poil du *pointer* pur-sang est court et soyeux. Cependant si le chasseur fréquente les pays où croissent les ajoncs et les épines, il recherchera de préférence un *pointer* au poil rude, dont les jambes et les pattes sont bien couvertes. Ces chiens-là se trouvent facilement, quoiqu'on ne leur attribue pas une origine pure. L'essentiel c'est que l'animal ait un vaste poitrail, orné au milieu d'un os saillant, comme la proue d'un navire.

C'est là le signe caractéristique d'un *pointer anglais* de race sans mélange.

Le *braque français* constitue une race tout à fait distincte qui se divise en plusieurs variétés.

La plus estimée est la race *Dupuy*, représentée par de grands

chiens au pelage blanc et marron, d'une forme plus légère et plus élancée que celle des autres braques français. Le nom de « Dupuy » est celui du chasseur qui créa cette race dans le Poitou et l'a ensuite transmise à ses confrères en saint Hubert.

Les oreilles du *braque Dupuy* sont petites et plantées haut sur la tête; le poitrail est large, les pattes solides, le museau court et très-bien proportionné, les lèvres pendantes et flasques, l'œil petit, le front long et droit; tels sont les signes caractéristiques d'un braque de cette espèce.

La race quète au pas, tête haute, évente le gibier à de très-grandes distances, tant elle a du nez, et arrête aussi ferme que si elle était changée en pierre. Elle est la seule dont les qualités olfactives ne soient point altérées par les chaleurs caniculaires.

Les chiens *Dupuy* n'aiment généralement pas l'eau. Lorsqu'on désire les employer à la chasse au marais, il faut les forcer très-jeunes à se mouiller les pattes.

Le *braque* (dont le nom a pour origine le verbe *braquer*, c'est-à-dire *tourner*) quète habituellement en allant de droite à gauche et *vice versa*, devant son maître.

Certaines personnes ont eu l'infamie, il y a quelques années, d'écourter et d'essoriller leurs *chiens braques*. C'était la mode! Heureusement que cette mode n'a pas eu de suite, et tout a été dit.

Ils n'y a plus que les *terriers* à qui l'on fasse subir ce martyre, en dépit de la loi Grammont qui défend de maltraiter les animaux.

Il est assez difficile de dépeindre les proportions que doivent avoir les organes olfactifs pourvus de papilles nerveuses très-sensibles; néanmoins cette race de chiens, la plus intelligente de l'espèce, a les pariétaux s'écartant et se renflant dès leur naissance, au-dessus des temporaux, de telle façon que le cer-

veau est plus volumineux et que les sinus frontaux sont plus développés.

Viennent ensuite le *braque navarrais*, à la robe blanche mouchetée de taches lie de vin et dont les yeux ressemblent à de la porcelaine ;

Le *braque de Picardie*, dont le poil est tantôt brun, tantôt rougeâtre ;

Le *braque bleu*, dont le pelage ressemble fort à celui des chiens courants de Gascogne ;

Le *braque sans queue*, du Bourbonnais, race trapue, fort grossier d'enveloppe, mais dont les qualités cynégétiques sont remarquables. Quant à leur « écourtement, » il est héréditaire ;

Le *braque d'Anjou*, dont le manteau varie du blanc strié d'orange au blanc moucheté de gris ;

Le *braque zain*, noir, jaune, marron, gris, dont quelques spécimens ont la paupière couverte de poil feu ;

Le *braque allemand*, de formes lourdes et épaisses, manquant de distinction, mais — à cela près — très-bon chasseur ;

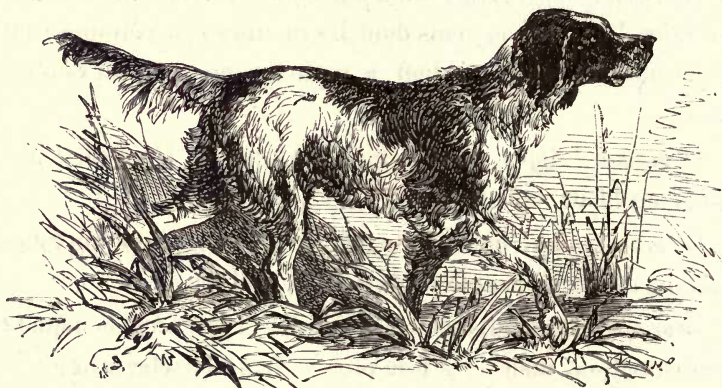
Le *braque du Bengale*, dont l'origine indoue se perd dans une multitude de méandres de familles très-curieux, a le nez un peu moins épais que le braque ordinaire, les jambes plus hautes, le corps un peu plus svelte. Son pelage est toujours blanc avec de grandes taches de brun marron et de nombreuses mouchetures d'un brun grisâtre. Il a, en outre, sur les yeux et mainte fois sur les pattes de devant de petites taches d'un rouge vif. Quant à ses qualités personnelles, elles tiennent tout à fait du *braque français*. Son intelligence et son attachement pour son maître sont excessifs. Ses passions sont très-vives, trop vives peut-être.

La seconde espèce de chien d'arrêt est celle que l'on appelle

l'épagneul, originaire de Barbarie ou plutôt d'Espagne, comme l'indique le nom qu'elle porte.

La taille de ces chiens est à peu près la même que celle du braque, et l'on se plaît à admirer leurs longues oreilles diaphanes, frangées et ondoyantes, leur poil soyeux et très-long, surtout aux jambes de derrière et en dessous du fouet dont les soies forment panache.

Les *épagneuls* sont d'excellents chiens d'arrêt, d'une douceur, d'une soumission, d'une fidélité remarquables, et particu-



L'ÉPAGNEUL.

lièrement d'un naturel moins turbulent et moins coureur que la plupart des chiens à poil ras. Leur seul défaut est d'être fiers, défaut dont la cause est la timidité. J'ajouterai à ce défaut un vice inhérent à la race, celui de n'avoir pas l'été la même finesse d'odorat que l'hiver, car la chaleur et la sécheresse du sol accablent le chien au bout de quelques heures de chasse et le privent de ses facultés ordinaires.

Ce qui n'empêche pas que l'*épagneul* convienne à la chasse de toute espèce de gibier et surtout à celle du gibier d'eau qu'il arrête et rapporte à merveille.

J'ai parlé de la fidélité de l'épagneul, et comme preuve de cette fidélité, je mentionnerai ici que l'ordre de l'Éléphant, constitué en Danemark par le roi Christian ou Christiern I^{er}, en 1478, fut institué en mémoire d'un épagneul, nommé « Wildbrat, » qui avait témoigné un grand attachement à son maître, délaissé par ses courtisans et ses sujets. La devise de cet ordre est encore de nos jours celle-ci : « Wildbrat fut fidèle. »

On cite également, dans l'histoire d'Angleterre, l'histoire d'un épagneul célèbre, que je vais consigner en passant. Celui-ci avait nom « Méru, » et appartenait à Lodebrock, du sang royal de Danemark, qui fut le père de Humbar et de Hobba. Pendant une excursion à la mer, le prince fut jeté, par la tempête, sur la côte de Norfolk, avec ses faucons et son chien.

Surpris par les soldats d'Edmond, roi des Angles de l'est, il fut amené devant ce monarque, sous l'accusation d'espionnage. Quelle que fût la faute du prince danois, vraie ou fausse, il n'en fut pas moins traité avec courtoisie par Edmond, qui l'admit dans son intimité et parut émerveillé de ses connaissances en matière de chasse et de fauconnerie.

Cette affection du monarque des Angles excita la jalousie du fauconnier en chef de ce souverain, qui, craignant que Lodebrock ne lui nuisît dans l'esprit de son maître, le poignarda et cacha son cadavre dans un bois. On ne tarda pas à remarquer l'absence de Lodebrock, et le pauvre Méru, qui avait retrouvé les restes inanimés de son maître et veillait sur eux, découvrit le meurtre en sautant à la gorge du fauconnier, quand celui-ci passa avec la chasse près de l'endroit où gisait le corps du prince danois.

Edmond condamna l'assassin à être abandonné, dans un bateau, en pleine mer, et, fait singulier, les flots portèrent le fauconnier sanguinaire sur les côtes du Danemark, où, afin d'éviter la torture, il déclara faussement que Lodebrock avait

péri par les ordres d'Edmond. Cette nouvelle exaspéra les Danois, qui, pour venger la mort du prince, envahirent l'Angleterre.

La race des *épagneuls* est divisée en plusieurs variétés. Si grande que soit la différence entre le gigantesque chien de renard et le roquet ou le chien de la Havane, elle ne peut être comparée à celle qui sépare l'*épagneul des Alpes* de ces races lilliputiennes dont quelques individus pèsent moins de deux kilos et demi.

L'*épagneul français* a les oreilles larges, longues, tombantes, terminées par de longs poils soyeux ; les jambes assez courtes. La robe est ordinairement de couleur marron, soit uniforme, soit striée de blanc ou de noir.

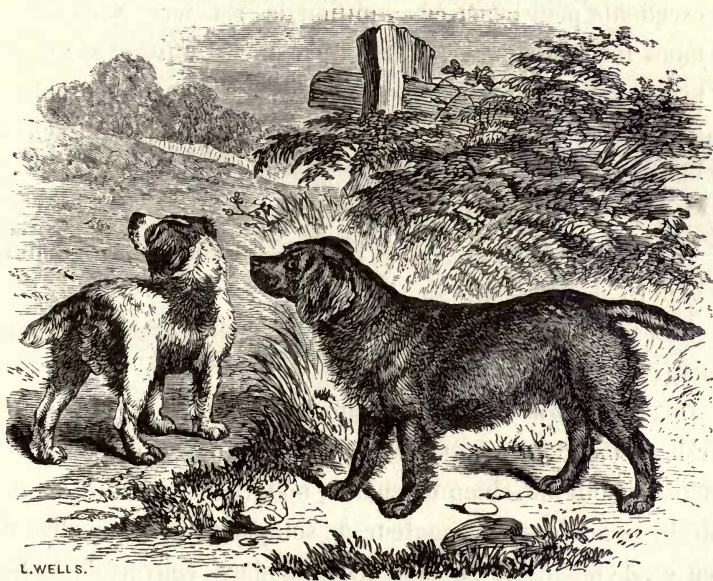
Le *gredin* est un petit épagneul noir, qui a été en grande mode sous le roi Louis XV, mais dont l'espèce est tout à fait perdue, ou peu s'en faut.

Le *pyrame* est une variété du *gredin* au pelage moucheté de taches de feu. Cette race est moins rare. Un chasseur de la ville d'Apt, dans les Basses-Alpes, M. Gyaliane, possédait, il y a quelques années, quelques chiens *pyrames* si petits qu'il les portait dans son carnier, afin de ne les point fatiguer, et de cette façon il les mettait à terre alternativement, l'un après l'autre, en les relayant.

Les *épagneuls anglais* ressemblent fort à leurs congénères de France et du continent. On les divise, par delà la Manche, en deux races : les *springers* (traqueurs sautant) et les *cockers* (qui relèvent le gibier). Je n'oublierai pas non plus les *water spaniels* (épagneul de terre et d'eau) et les *retrievers* (retrouveurs de gibier), les *setters* (chiens couchants), les *clumbers* (chiens épagneuls bassets), les *sussex*, les *welsh*, les *devonshire*, les *blenheim*, les *norfolks* et les *poodles*.

L'*Épagneul cocker pur-sang*, — que l'on appelle souvent bien à

tort le *king's charles*, — était dans l'origine d'une seule couleur : soit noir, soit brun noir, ou rouge plus ou moins foncé. D'une petite taille, sans être cependant aussi mignon que le *king's-charles*, car il n'a que les trois cinquièmes de la taille et de la vigueur du *setter* (le plus grand des épagneuls anglais) ; il a les formes plus délicates et les oreilles flexibles, recouvertes de poils soyeux et onduleux ; son nez rouge ou noir — cette dernière couleur est le meilleur signe de race ; — sa queue assez courte. Tout contribue à rendre ce chien un des plus élégants de tous ceux que le chasseur emploie aux besoins de ses plaisirs.



COCKERS ANGLAIS ET WEIGHES.

Lord Rivers — mort depuis quelques années, — qui fut un Nemrod sans rival, possédait une race de *cockers*, blanc et noir, très-renommée en Angleterre.

Les *king's charles* sont des chiens très-connus, d'une taille exigüe, d'un poil très-long, très-soyeux, d'une robe noire, avec soies terminées quelquefois par une pointe blanche ou feu. Cette dernière couleur est toujours placée aux cils des paupières. Les yeux des *king's charles* sont énormes ; on les compare à des boules de lotos.

Il existe en Angleterre, au sujet des *king's charles*, un préjugé populaire qui tient au caractère religieux de la nation et que mes lecteurs connaîtront, je pense, avec plaisir.

Un Anglais de mes amis, sportsman émérite, me disait certain jour :

— « Les *cockers king's charles* sont des quêteurs infatigables, « excellents pour pénétrer au milieu des ronciers. Nous les aimons fort en Angleterre, où tel parmi eux, suivant sa généalogie, se vend fort cher. Nous n'avons qu'un seul reproche à leur faire, mais, malheureusement, ce reproche s'attache à la race entière.

— « Quel est-il ? lui demandai-je.

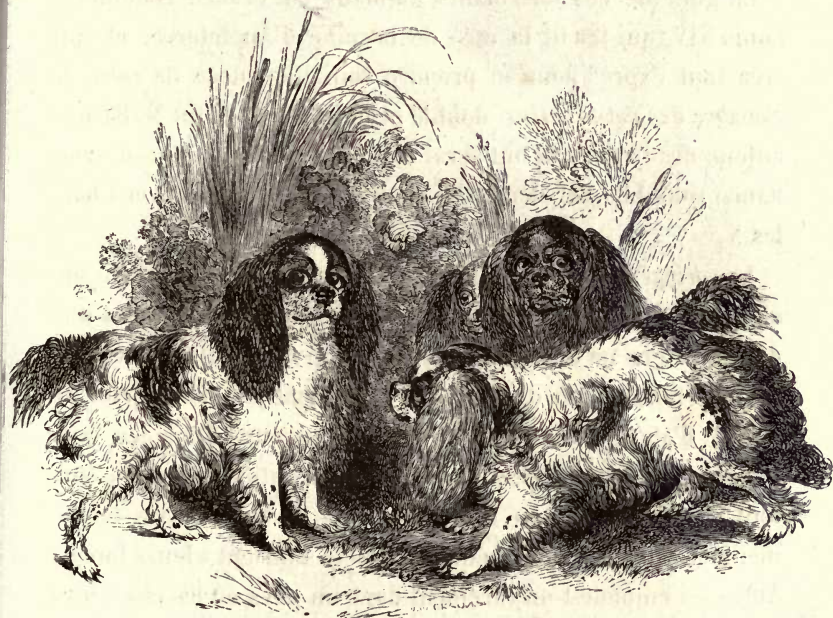
— « Ils sont tristes, reprit gravement mon Anglais, depuis la mort de Charles I^{er}. »

Superstition naïve et touchante à laquelle prête on ne peut mieux la mélancolie habituelle des *king's charles*.

Quant au *blenheim*, souvent appelé *marlborough*, s'il est en France considéré comme un chien de dame, il passe en Angleterre pour un chien de chasse, malgré son exigüité, en dépit de sa faiblesse. La couleur de son pelage est noir strié de feu et de blanc, et quelquefois fond blanc couvert de taches blondes. On considère comme une beauté particulière des oreilles orange avec la tête pareille, à l'exception du nez et d'une place qui forme étoile au milieu du crâne. L'intérieur de la gueule est noir, comme chez les *king's charles*.

J'ai dit plus haut que le *blenheim* n'était pas considéré en

France comme un chien de chasse, et cependant madame de Sévigné, qui possédait un petit *blenheim* aux Rochers, en 1675, disait que « c'était agréable à voir *briller* et chasser devant soi dans une allée. » Le terme *briller* est resté, parce qu'il était extrêmement juste. Il fait partie du vocabulaire des chasseurs et est synonyme de *quêter*. On dit d'un chien qui bat bien le bois et la plaine : « Il brille bien. »



KING'S CHARLES ET BLENHEIMS.

Les *blenheims*, difficiles à dresser au rapport, si l'on apporte à leur éducation des soins et de la persévérance, finissent cependant par obéir au vouloir de leur maître. Généralement, ils n'aiment pas à se mouiller ; mais quelques-uns vont volontiers chercher une pièce tombée à l'eau. Avec toutes les apparences d'une organisation frêle et délicate, ces chiens, tout en

exigeant de très-grands ménagements, sont d'une vigueur extrême.

Ingentes animos angusto in corpore versant.

S. M. Louis XV aimait beaucoup les *blenheims tricolores*, et Oudry, son peintre de chasses, en a représenté plusieurs d'une belle espèce dans de charmants cadres de la collection du Louvre.

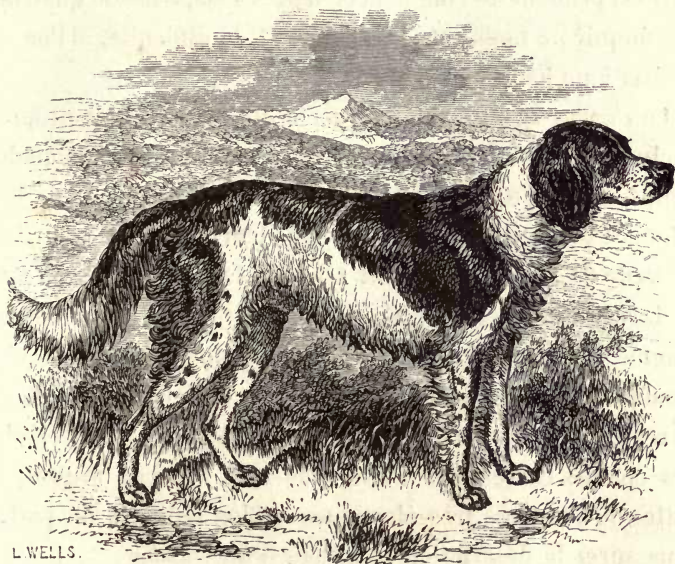
Le goût de ces charmants animaux en France remonte à Louis XIV, qui tenait la race de la reine d'Angleterre, et qui créa tout exprès pour en prendre soin une place de *valet de chambre des petits chiens*, dont le premier titulaire fut M. Bazire, auteur des Bazire qui ont servi depuis dans des emplois de confiance sous LL. MM. Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

Le *springer* possède un nez d'une finesse sans pareille ; son obéissance est passive et ses allures très-lentes. Quelques-uns de ces chiens ne donnent jamais de coup de gueule à la vue du gibier, tandis que d'autres ne manquent jamais de jeter ce signal d'alarme afin de prévenir le chasseur. Tous les épagneuls *springers* avancent avec une précaution mesurée, surtout si on les compare aux *cockers* ; ils se lassent très-facilement, et trois ou quatre heures de quête suffisent à leurs forces. Aussi les emploie-t-on rarement dans un pays où les chasseurs ont à arpenter beaucoup de terrain.

Le *cocker* et le *springer* sont les chiens que les Anglais préfèrent (le premier plus que le second cependant) pour chasser les coqs de bruyères (*grouses*), par cette raison qu'ils s'éloignent peu de leur maître, qu'ils barrent et se balancent brillamment au petit galop, à droite et à gauche, et tombent ensuite tout à coup en arrêt.

Le *setter* anglais diffère sous peu de rapports de notre épa-

gneul français; seulement il a pris en Angleterre divers manteaux de couleur noire, fauve, blanche ou marron.



LE SETTER ANGLAIS.

Les animaux les plus prisés sont ceux dont le poil est noir et blanc avec marques de feu aux yeux, au nez et aux fesses. En Irlande et en Écosse, les *setters* sont fort nombreux, car les sportsmen de ces deux pays trouvent que ce sont les meilleurs chiens pour chasser les « grouses, » les grosses bécasses, les bécassines et les lapins qui pullulent dans leurs *moors*, les marais des Lowlands (basses terres) et des Highlands (hautes terres).

Le dressage de ces trois espèces d'épagneuls prouve jusqu'à quel point l'homme peut influencer sur l'éducation de la race canine. On parvient, avec une grande patience, à leur faire chasser les « grouses, » bien qu'ils se refusent à manger les os de cet

oiseau. Ces épagneuls ont surtout un instinct tout particulier pour déjouer les ruses de l'oiseau et du quadrupède qui fuient devant lui.

Il est prudent de commencer leur dressage dès le quatrième ou cinquième mois, et c'est là que gît la difficulté, si l'on veut arriver à un heureux résultat.

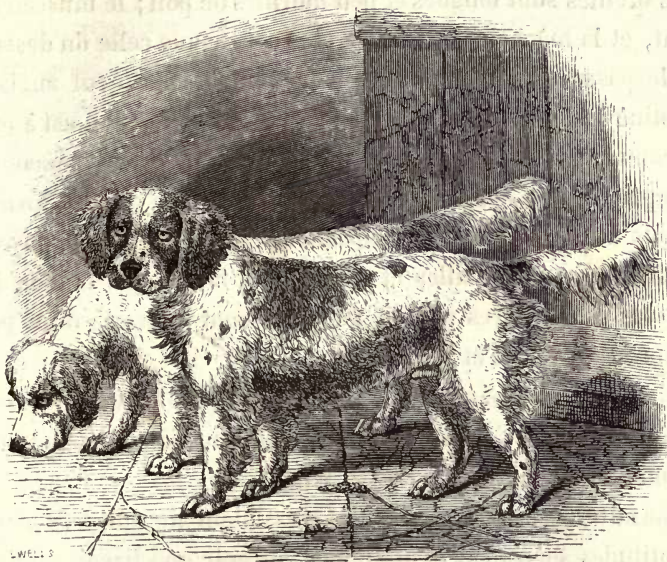
Le *clumber spaniel*, dont la race a été longtemps la propriété exclusive de la famille de Newcastle, est devenu depuis quelque temps une race très à la mode. Ce sont des chiens de taille allongée et tant soit peu lourds dans leur démarche; leur taille varie de 0^m,55 à 0^m,40. Leur tête est large, le museau carré et la couleur de leur peau rosée. Joignez à ce signalement, comme signe particulier, des narines ouvertes, des babines pendantes, de longues oreilles tapissées d'un poil frisé, comme le reste du corps; les côtes bien séparées, une queue poilue, des épaules carrés, des avant-bras tant soit peu arqués, des pattes de derrières très-élastiques et bien fournies de poil, et vous aurez la description complète d'un *clumber*.

La robe de ces épagneuls, les plus estimés, est d'ordinaire blanc et orange, ou bien marron strié de blanc. Un fait reconnu, c'est que cette race n'aboie jamais à la chasse et au chenil.

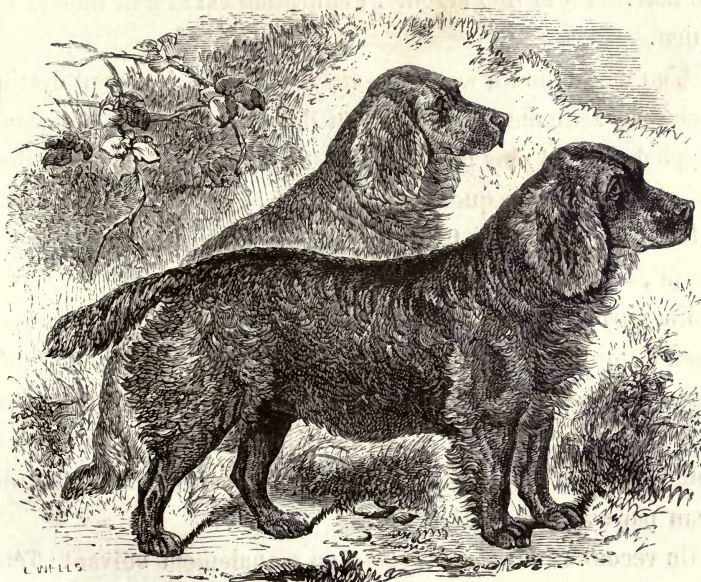
L'épagneul *sussex* ressemble peu au précédent pour la forme, le pelage et même pour la quête.

La seule analogie consiste dans la taille et la forme de la tête. La longueur de son corps n'est plus la même, et ce qui prouve, — à peu d'exceptions près — l'aptitude à la chasse de ces animaux, c'est la rondeur de leur corps.

Le poil d'un *sussex* est également soyeux et doux au toucher, mais il ne frise point; il ondule. La tête n'est pas aussi massive que celle des autres épagneuls dont la description précède; elle est seulement carrée dans la partie frontale, et l'expression de la physionomie est grave et pleine d'intelligence.



ÉPAGNEULS CLUMBER.



ÉPAGNEULS SUSSEX.

Les oreilles sont longues et peu fournies de poil ; le museau est plat, et la mâchoire inférieure plus courte que celle du dessus.

Je passe maintenant sans transition à l'épagneul anglais, destiné à la chasse au marais, le *water spaniel*, qui n'est à proprement parler qu'un métis, un bâtard, issu du croisement du braque et de l'épagneul. Il diffère du braque par des formes moins musculeuses, et de l'épagneul par son poil long, soyeux et frisé sur les oreilles et sur le dos, tandis que la tête, les cuisses et les autres parties du corps sont couverts d'un poil beaucoup plus uni et plus court.

En France, les épagneuls d'eau de toute grandeur sont assez répandus ; mais c'est surtout en Angleterre qu'on emploie ces animaux pour la chasse au marais.

Certains chasseurs pensent que la couleur du poil est l'indice d'aptitudes spéciales, et attribuent au noir une hardiesse plus grande ; au brun, plus de vigueur à la nage ; au moucheté, plus de flair. C'est là une erreur : l'éducation est le seul moteur du chien.

L'on distingue un *water spaniel* d'un autre épagneul destiné à chasser seulement en plaine ou dans les bois par la largeur du pied, qui est plus grande chez les premiers que chez les derniers. Le poil est en quelque sorte natté et huileux, ce qui donne à l'animal une odeur forte et force le maître à le reléguer au chenil, au lieu de le laisser libre au logis.

Un *épagneul d'eau* pur sang ne refuse jamais d'entrer dans l'eau en quelque saison que ce soit, la froidure fût-elle sibérienne. Il nage admirablement pendant plusieurs heures, sans trop se lasser, et quand il sort de l'élément liquide, on dirait à peine qu'il s'est mouillé, tant il a été préservé du contact de l'eau par son poil huilé.

On reconnaît un *water spaniel* au signalement suivant : Tête allongée et pointue, petits yeux, oreilles moyennes, d'une forme

élégante, recouverte d'un noir nappé; poitrine corpulente et de forme gracieuse, flancs rebondis, jambes assez longues, très-fortes et particulièrement musculeuses; pattes palmées et protégées par du poil.

Il existe, en Irlande, deux espèces d'épagneuls d'eau : celle du « Nord, » très-chaudement vêtue d'un pelage marron strié de



LE WATER SPANIEL.

blanc plus ou moins foncé; celle du « Sud, » qui est « plus élégante en frisure, » dont la robe est uniformément brune, sans taches, et dont la longueur est d'environ 0^m,80. C'est là une race que l'on appelle « Mac Carthy, » et qui est fort appréciée dans toute l'étendue du continent anglais.

Le chasseur habitue facilement ces chiens à chasser la nuit,

ce qui est fort utile pour les passées aux canards. Un « Mac Carthy » de pure race, bien dressé, bien formé, se vend depuis dix livres sterling jusqu'à vingt livres. On a vu des chasseurs enthousiastes payer quarante et cinquante livres une bête de choix.

Le *retriever* (dont le nom signifie *retrouveur*, *rapporteur* de la pièce de gibier tuée¹) est le produit hybride d'un épagneul et d'un terre-neuve. Un des deux parents au moins doit avoir le poil roide, la peau dure et les jambes courtes; sans compter qu'il est important que les deux bêtes aient un flair de premier ordre et une grande passion pour la chasse.

Ceux qui dressent les *retrievers* leur enseignent avant tout ceci : de ne prendre leur élan que sur l'ordre du maître, quand il a tiré et abattu une pièce. Les *pointers* ne bougent pas; le *retriever* seul s'élance dans la direction indiquée et rapporte le gibier qu'il a « retrouvé » dans un parfait état de conservation. C'est là un point essentiel; car rien n'est plus hideux qu'un faisan, une perdrix, un lièvre ou un lapin souillé de bave, ou déchiqueté.

Les *retrievers* les plus estimés sont de couleur noire brillante comme du jais; leur tête doit être de la taille de celle d'un *setter*, à cette différence près que les oreilles sont plus courtes et moins fournies de poil. Quant à la forme du corps, elle est généralement plus forte que celle du terre-neuve; les côtes sont plus espacées, le pied moins large. Le poil est frisé,

¹ La chasse anglaise diffère essentiellement de la nôtre. De l'autre côté du détroit, un sportsman émérite croirait déroger en n'ayant qu'un seul chien *pour tout faire* : « arrêter » et « rapporter. » Nos confrères d'outre-Manche ont donc en leur compagnie un ou plusieurs *pointers* ou *setters*. Dès que le coup de feu est parti, quand la pièce est tombée, les chiens d'arrêt doivent rester immobiles; le *retriever* va chercher et apporte à son maître.

Nous autres sportsmen français, nous trouvons avec certaine raison que cela fait *deux* domestiques au lieu d'un.

comme je l'ai dit, sur le dos et sous le ventre; mais les pattes sont fort peu vêtues et les allures différentes.

Le *griffon* est originaire du Piémont; il a le poil long et rude, irrégulièrement planté et hérissé; ses formes sont saillantes et anguleuses, ses articulations allongées, surtout celles des poignets. Les oreilles sont épaisses et arrondies, les yeux petits, la tête effilée; et, comme si le courage — ou tout au moins les attributs belliqueux — devaient se produire extérieurement, il porte des moustaches et une barbiche.

En effet, il n'est pas de chien qui affronte mieux que le *griffon* les épines, les ajones, les houx, les broussailles et les roseaux coupants.

La couleur de la robe des *griffons* varie et offre à la fois un mélange de noir, de gris et de blanc, ou bien de fauve et d'orange strié de blanc. Ces deux pelages sont les plus appréciés des amateurs, qui pensent que ce sont là des signes caractéristiques de force et de vigueur.

La taille du *griffon* est moyenne (même parmi les chiens courants de cette espèce, dont un grand nombre de veneurs forment leur équipage), mais on en trouve cependant d'assez haut jambés.

Tout en étant moins bien formé que le *pointer*, le *braque* ou l'*épagneul*, le *griffon* n'en est pas moins un animal très-utile au chasseur et très-estimé des sportsmen. Il va à l'eau comme un *water spaniel*, et, eu égard à la nature de son poil taillé en brosse, il s'élance au plus fourré des buissons, comme s'il était cuirassé. Le *griffon* n'a pas besoin d'encouragement; rien ne l'effraye. Comme un sanglier fuyant loin de sa bauge, il passe à travers les forts les plus inextricables sans seulement fermer les yeux. On dirait un grotesque Yankee lançant son *go-ahead* sans sourciller.

Le chien *griffon de Russie* passait en Angleterre, il y a environ

trente ans, pour le meilleur chien de chasse connu. De nos jours, ces animaux sont très-rares dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne, et c'est à peine si on en rencontre un, par ci par là, dans le chenil de riches sportsmen.



LE GRIFFON DE RUSSIE.

Le signalement d'un *griffon de Russie* est comme suit : une robe de poil natté qui le couvre des pieds à la tête et le rend très-vulnérable à la chaleur ; son museau est couvert de poils comme celui d'un terrier ou d'un chien-courant à cerfs, à cette distinction près que ce poil est de la laine. Les jambes droites et très-fermes, propres à la course et au galop, quoique l'animal les emploie peu d'ordinaire à cet usage. Les pattes sont larges et plates, recouvertes de poil, même entre les jointures, de telle façon que le plus dur labeur ne parvient pas à les endommager. La sagacité de ces chiens est aussi remarquable que leur endurcissement à la fatigue.

En France, les *griffons des dunes de Boulogne* sont renommés à juste titre.

On cite encore le *bouffe*, dont le poil est le plus laineux de la race, et qui porte sur les épaules un épi très-caractéristique.

Quant à la « touffe, » elle est de couleur de terre de Sienne. Telle est aussi la teinte de la robe, dont le poil a les pointes dorées, d'une couleur plus brillante que celle des *cockers*, des *devonshire* ou des *irlandais*. Les pattes et les oreilles sont très-fortes et couvertes, à l'épreuve du froid. Quant à la queue, on dirait un panache.

Les chiennes sont d'ordinaire de taille plus petite que les étalons.

Les *sussex* donnent de la voix. Quand ils se trouvent en arrêt devant un faisan ou une grouse, on les entend « glousser » d'une façon plus aiguë que d'habitude.

Les *épagneuls de Norfolk* ressemblent, pour l'aspect général et les proportions, à un *setter* anglais, tout en étant d'une taille inférieure qui ne dépasse pas d'ordinaire 17 ou 18 pouces. La robe est noire et blanche, quelquefois marron et blanc, par grandes plaques de la couleur foncée sur un fond blanc.

C'est là une race qui rend de très-grands services au chasseur et qui est fort nombreuse dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne. On prétend même qu'on ne l'y trouve plus dans toute sa pureté, eu égard à des croisements avec les *épagneuls clumber* et *sussex*, sans compter d'autres mélanges peu sortables.

L'*épagneul welsh* est une charmante bête qui pèse de 7 à 10 kilogrammes; dont la forme est très-élégante et dont les allures sont brillantes et fort animées. La tête est ronde et le crâne élevé. Son museau est plus pointu que celui du *springer*, les oreilles moins massives, quoique d'une bonne longueur et recouvertes d'un poil très-doux; l'œil est moyen. Les dispositions de l'animal pour aller à l'eau à peu près nulles.

Cet animal tient la queue entre les jambes quand il chasse. Jadis il était d'usage de couper cet appendice à la moitié environ de sa longueur, le *welsh* s'écorchait la queue contre les buissons ; mais à l'heure qu'il est, on a renoncé à cette mutilation.

Ces chiens sont bien « couverts, » et leur « vêtement » est de couleur orange foncé, noire ou marron. On en voit aussi de noir strié de blanc, de blanc et orange, et de blanc café au lait.

On tient cette race en très-grande faveur dans le comté de Galles, où les « grouses » abondent et où les chasseurs aiment ce genre de sport.

L'épagneul de *Devonshire* est, à peu de différence près, le portrait de celui qui précède. La couleur ordinaire de son poil est marron.

Le chien *canne*, autrement dit *barbet* en français, ou *poodle* en anglais, est revêtu d'une laine douce qui l'a souvent fait appeler *chien-mouton*. C'est un animal ramassé, replet, plus disgracieux que le *griffon*, car son corps est court, ses jambes disproportionnées, sa tête ronde et mal attachée sur ses épaules, ses oreilles pendantes et d'une largeur démesurée. En revanche, ses qualités rappellent le proverbe qui déclare qu'il ne faut pas juger sur les apparences. Un excellent flair, une fidélité de... caniche, une intelligence telle qu'on en a vu jouer aux dominos et aux cartes, une activité unique, tels sont les remarquables instincts du *barbet*. L'eau est l'élément dans lequel vit cette race de chiens, qui nage avec tant de facilité, qu'avant la mode des *terre-neuve*, les capitaines de navires embarquaient toujours un *barbet* avec eux, soit pour aller chercher ce qui tombait par hasard du navire, soit pour rapporter les oiseaux de mer qu'ils tuaient pendant la traversée.

Par malheur, les *barbets* exigent de trop grands soins de pro-

prété. Il faut, si on ne veut pas les voir couverts de vermine et tomber malades des suites de cette invasion, les peigner fort souvent, les tondre aux pattes, sur le museau, et à la naissance de la queue.

Le *barbet* a eu probablement pour souche « l'épagneul de terre » et « l'épagneul d'eau. » Jadis, en Danemark et dans le



CHIEN BARBET.

Piémont (deux pays qui se disputent l'honneur d'avoir procréé et propagé ces animaux) on les employaient à la chasse au marais. Au seizième siècle, les *barbets* servaient à chasser les canards, — d'où leur vient le sobriquet de *canne*, *caniche* ; — mais au dix-neuvième siècle, on a cessé de les utiliser de la sorte ; l'on se contente d'en faire des chiens savants.

Je citerai pour mémoire le *chien barbet* « Munito », qui a fait les délices de nos jeunes années. En 1829, on exhibait, à Londres, deux *barbets* qui, assis gravement sur une table, taillaient un écarté aussi rapidement que deux joueurs de profession. Les tarots étaient étalés devant eux, et chacun à son tour touchait la carte à jouer de sa patte droite. Je laisse à mes lecteurs le soin de deviner le procédé employé par ceux qui avaient donné à ces chiens cet agréable talent de société. Quoi qu'il en fût, cela plaisait fort aux spectateurs.

C'est aussi aux *barbets* que l'on enseigne l'art chorégraphique, et les clowns de nos cirques, les saltimbanques de nos places publiques et des foires départementales n'ont affaire qu'avec ceux de cette race.



VIII

LES CHIENS LÉVRIERS

La race des lévriers, dont l'origine est asiatique, remonte à la plus haute antiquité, et on trouve la représentation de ces chiens, essentiellement destinés à la chasse, sur tous les monuments hiéroglyphiques de l'Égypte et de l'Inde.

Le *chien singe* (*canis simensis*), récemment découvert par M. Ruppell dans les montagnes de l'Abyssinie, espèce à formes très-élancées et très-sveltes, à tête longue et fine, est, à tous les points de vue, un véritable lévrier; seulement il a les oreilles droites comme l'ancien lévrier égyptien, qui semble le passage du *canis simensis* aux lévriers actuels.

Les lévriers ne seraient donc pas, comme on l'avait cru, des chiens ordinaires très-modifiés par les soins de l'homme, mais des races ayant leur origine propre et leur type spécial conservé jusqu'à ce jour dans ses caractères principaux.

Ces races se sont d'ailleurs mêlées depuis longtemps avec les races issues des chakals du même pays, de ceux d'Asie, du

canis mesomelas, et peut-être de quelques autres espèces encore, pour constituer ce qu'on a si longtemps appelé la première espèce du genre *canis*, le *canis familiaris*.

Les *lévriers* — à quelques exceptions près — sont privés des qualités olfactives ; mais, en revanche, leur vue est perçante et leur vitesse vertigineuse, aussi n'ont-ils pas grand'peine à rejoindre la proie à la poursuite de laquelle ils sont lancés.

La robe des *lévriers* est très-variée en couleurs et en qualité de poil. Les unes ont le pelage long, ondulé et soyeux, comme par exemple les *lévriers* de Sibérie et de Russie ; les autres, laineux et « astrakané » comme les animaux du Kurdistan ; certaines robes sont à peine recouvertes d'un poil fin sur le corps, tandis qu'elles ont les oreilles et la queue très-garnies, comme chez les *lévriers d'Écosse* ; certaines autres sont tout à fait rases, par exemple chez les *lévriers* de la Grande-Bretagne, où l'on prend pour l'élève et l'éducation de ces animaux autant de soin que pour les chevaux de courses, dans le but de rendre la race aussi rapide que possible pour les chasses auxquelles on l'emploie.

Dans ces *courings* — ainsi que s'appellent ces chasses aux *lévriers* en Angleterre — on fait moins d'attention à la prise du lièvre, qui fait attribuer le prix au *lévrier* victorieux, qu'à la vitesse et l'énergie de l'animal pendant la course.

Nos voisins d'outre-Manche apprécient moins qu'autrefois, à l'époque où nous vivons, le *lévrier* qui poursuit le lièvre et a recours à la ruse, en coupant au plus court et en profitant des fautes des autres chiens lancés avec lui ; aussi l'habitude d'avoir des *lévriers* n'est pas aussi générale parmi les *sporting gentlemen*, bien que, dans certaines localités, la chasse au lièvre à la course soit toujours un exercice des plus attrayants, pour quelques-uns des débris de la vieille école.

Avant la loi sur la chasse qui prohibe, en France, l'usage des

lévriers, on prenait souvent — dans le Midi particulièrement — le « déduict » d'une chasse avec les chiens de cette race.

De nos jours, ce passe-temps n'est plus dans nos mœurs. Il faut donc traverser la Manche pour assister à une chasse aux *lévriers* ; avec cette seule différence, comme je l'ai déjà dit, que les Anglais aiment plus à voir courir leurs chiens, qu'à leur voir attraper le gibier. Un *lévrier* qui couperait au plus court et profiterait des fautes d'un autre chien serait donc réputé, par nos confrères de la Grande-Bretagne, comme un mauvais animal et déclaré tel, quoiqu'il eût pris et tué la bête de meute avant son ou ses camarades.

Cette chasse aux *lévriers*, en Angleterre, est une occasion de se réunir entre voisins et amis pour se procurer une journée de plaisir. Dans la plupart des villes, quelques riches négociants et manufacturiers possèdent des *lévriers*.

Un certain major Topham a été célèbre chez les Anglais pour ces sortes de joutes, et son *lévrier* *Snowball* est aussi renommé parmi les chiens de sa race que l'a été la jument *Blackbess* du « gentilhomme des grandes routes » Dick Turpin. Les chasses du major Topham avaient lieu dans le comté d'York, à Malten.

De nos jours la chasse aux *lévriers* ou plutôt la course aux *lévriers* (*the coursing*) est dans les bruyères de la Grande-Bretagne ce que sont les courses de chevaux à Ascott ou à Epsom.

Que mes lecteurs en jugent en lisant le règlement que voici, qui est celui des *courings* anglais :

RÈGLEMENT SUR LA CHASSE A LA COURSE

I. Tous les jours à dîner les membres présents nommeront deux stewards chargés de diriger la chasse et de présider le

dîner les jours suivants. Ils régleront les mesures à prendre pour battre le terrain avec l'assentiment du propriétaire ou du fermier du domaine où devra se faire la chasse.

II. Trois ou cinq membres, le secrétaire compris, formeront un comité de direction, lequel nommera une personne pour juger les courses ; tous les cas douteux leur seront soumis.

III. Toutes courses se feront par ordre, avec une seule couple de *lévriers*.

IV. L'heure où l'on devra lancer la première couple de chiens sera fixée la veille à dîner. S'il y a un prix et qu'un seul chien soit prêt à courir, il fournira sa course, et son propriétaire recevra le prix. Si aucun chien n'est prêt, la course sera renvoyée au jour que le comité jugera convenable de fixer. Dans un pari, s'il n'y a qu'un seul chien prêt à courir, le propriétaire de ce chien recevra la gageure ; si aucun des deux chiens qui doivent courir n'est prêt, le pari sera porté le dernier sur la liste.

V. Si une personne engage un *lévrier* sous un nom différent de celui sous lequel il a paru la dernière fois en public, sans faire connaître ce changement de nom, elle ne pourra gagner la course et perdra son pari.

VI. On n'admettra comme jeune chien aucun *lévrier*, si ce n'est celui qui serait né depuis 1^{er} janvier de l'année qui précédera le jour de la course.

VII. Tout membre de la société ou toute personne faisant courir un *lévrier* dans la chasse, ayant un autre chien qui se joindra à la chasse pour laquelle on se sera réuni, payera un souverain d'amende, et si le chien appartient à l'une des personnes ayant fourni les *lévriers* actuellement engagés, cette personne aura perdu par ce seul fait.

VIII. Le juge se tiendra dans une position d'où il verra les chiens prendre leur élan ; il les reconnaîtra à leur couleur ; il

transmettra son jugement à une personne désignée : sa décision sera en dernier ressort.

IX. S'il y a des prix à gagner et que le juge pense que la course n'a pas été assez longue pour lui permettre de décider du mérite des chiens, il demandera au comité s'il doit ou non porter son jugement sur la course. Si la réponse est négative, les chiens seront lancés de nouveau.

X. Le juge ne devra répondre à aucune question qu'à celles qui lui seront adressées par le comité.

XI. Si un membre fait une observation à portée de l'ouïe du juge au sujet d'une course et pendant la course même, ou avant que le juge ait porté son jugement, il payera un souverain d'amende pour le fonds commun, et si l'un des chiens lui appartient, il perdra la course. S'il cherche à influencer la décision du juge, il payera deux souverains.

XII. Lorsqu'une course d'une longueur fixe est si bien disputée que le juge ne puisse juger lequel des deux chiens a l'avantage, les propriétaires des chiens devront tirer au sort pour décider de la victoire; mais si l'un d'eux refuse, l'on fera de nouveau courir les chiens quand le comité le jugera convenable; mais si l'un des chiens est retiré, le chien gagnant ne sera pas obligé de courir une seconde fois.

XIII. Lorsqu'on fait une course pour un pari, le juge peut déclarer qu'il n'y a pas lieu à adjuger le pari.

XIV. Si un membre engage plus d'un chien à lui appartenant *bona fide*, ses chiens ne courront pas en même temps, s'il est possible de l'éviter; et si deux *lévriers* appartenant au même maître demeurent jusqu'à la dernière course, il peut les laisser courir, ou en retirer un s'il le juge à propos.

XV. Lorsque deux chiens engagés sont de la même couleur, le dernier engagé doit porter un collier.

XVI. Si un *lévrier* s'arrête dans une course, lorsqu'il aper-

çoit un lièvre, le propriétaire de ce *lévrier* perdra la course; mais si un *lévrier* tombe de fatigue, et si le juge pense que jusqu'au moment de sa chute il a eu l'avantage, le juge pourra accorder la victoire à ce *lévrier* s'il le juge à propos.

XVII. Si deux lièvres se sont levés, et que les chiens se divisent avant d'atteindre celui qui doit être poursuivi, la course demeurera indécise et sera recommencée, lorsque le comité le jugera à propos, à moins que les propriétaires des chiens ne veuillent tirer au sort ou retirer un des chiens; et si les chiens se divisent après avoir couru quelque temps ensemble, ce sera au comité à décider si la course doit être jugée jusqu'au moment où les chiens se sont divisés.

XVIII. Lorsqu'un chien sera assez mal dressé pour causer du dérangement dans la course, elle cessera aussitôt.

XIX. Si un membre ou son domestique font passer leur cheval par-dessus le chien de l'adversaire, lorsqu'il court, de manière à le blesser ou à le gêner, le chien qui aura été ainsi détourné sera censé avoir été victorieux.

XX. On engage toutes les sociétés à nommer un comité de cinq membres, composé des membres de différents clubs, pour juger toutes les difficultés et tous les cas douteux.

Les règles suivantes devront servir de guide aux juges pour établir leurs décisions.

Les traits de mérite sont :

La course au lancé, et le premier arrêt ou la saisie du lièvre, pourvu que ce soit un bon lancé et une course sans division;

Lorsqu'un des chiens fait une feinte contre son compagnon, au milieu de la course, et arrête ou saisit le lièvre;

Si l'un des chiens est dans la droite ligne et que l'autre ne fasse que l'arrêter lorsqu'il passe, ce n'est point une bonne feinte;

Lorsqu'un chien arrête le lièvre qui revient à son gîte et garde l'avance de manière à pouvoir reprendre haleine, et qu'il donne un second arrêt au lièvre sans perdre l'avance.

Étendre ou tuer le lièvre tandis qu'il revient à son gîte équivaut à un arrêt du lièvre courant dans la même direction, ou vaut peut-être mieux, si le chien a déployé plus d'agilité que son compagnon en le faisant. Si un chien atteint la patte du lièvre et le fait boiter ou s'abattre, cela équivaut à un arrêt du lièvre courant vers sa retraite.

Lorsqu'un chien blesse ou mord deux fois de suite un lièvre sans perdre l'avance, cela équivaut à un arrêt.

N. B. Il arrive souvent, lorsqu'un lièvre a été arrêté et qu'il court dans le sens opposé à son gîte, qu'il tourne de lui-même, pour gagner du terrain, vers sa retraite, lorsque les deux chiens sont à ses trousses. Dans ce cas, le juge ne pourra accorder un arrêt au chien qui se trouvera en tête.

Il y a souvent dans une course d'autres avantages moins importants, par exemple lorsqu'un chien montrant une agilité supérieure, tourne sur un espace moins large, et court tout le temps avec plus d'ardeur que son adversaire. Alors le juge décidera d'après ses propres inspirations.

Comme mes lecteurs le voient, cette chasse aux *lévriers* est très-sérieuse chez nos confrères anglais.

Je passe maintenant à la description des instruments de cette chasse.

La course aux *lévriers* florissait déjà, en Angleterre, sous le règne de la reine Élisabeth, qui l'aimait, et, chose remarquable, les règlements, dus au duc de Norfolk et dès cette époque en vigueur, sont les mêmes, à quelques modifications près, qui subsistent encore aujourd'hui.

Les races de *lévriers* connues autrefois étaient peu nom-

breuses. Du temps de la reine Élisabeth, le duc de Norfolk décrivait ainsi la forme d'un *lévrier* d'un an et demi :

« Il a la tête longue et maigre, le nez effilé, sans transition
« au-dessous des yeux ; l'œil grand et vif ; les oreilles minces,
« courtes et repliées sur le derrière de la tête ; le cou long, un
« peu penché ; la poitrine large ; les jambes de devant rappro-
« chées l'une de l'autre ; les flancs creux ; les côtes serrées ; le
« dos carré et plat ; les filets forts et courts ; les hanches bien
« séparées l'une de l'autre ; la queue forte ; le pied arrondi et
« les comblettes solides. »

Comme on le voit, au siècle dernier, la bonne conformation du *lévrier* était déjà appréciée, et les gentilshommes de cette époque veillaient eux-mêmes à tout ce qui était relatif au chenil.

De nos jours, les *lévriers* sont tombés en oubli, et si l'on en voit encore quelques-uns destinés à la chasse, c'est seulement dans le midi de la France, dans la Crau ou dans la Camargue, où l'usage de ces animaux est sinon permis, du moins toléré.

Dans le nord de la France, les *lévriers* ne sont considérés que comme chiens de luxe.

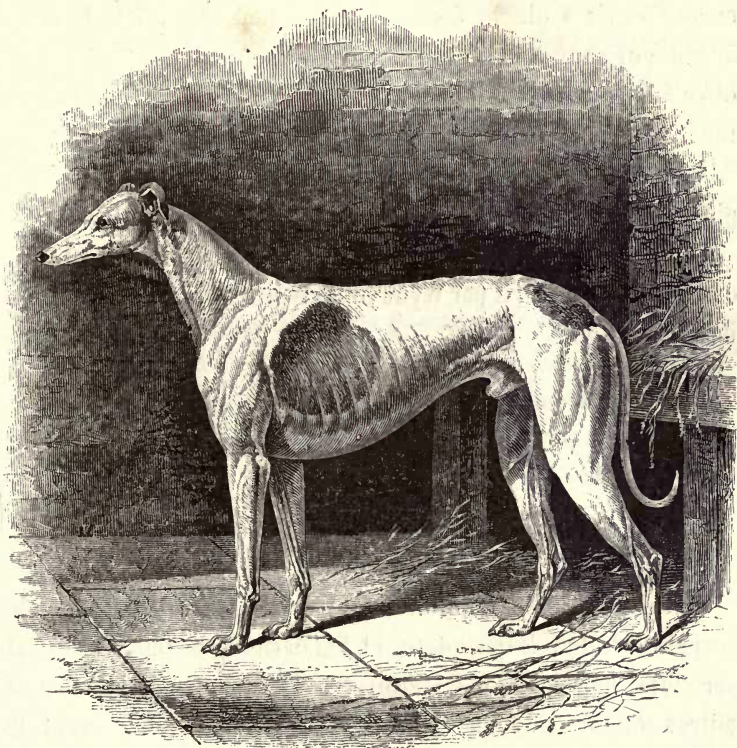
Les *lévriers* se divisent en deux classes : ceux à poil ras et ceux à long poil.

Dans la première, je place en tête :

Le *grey-hound anglais*, qui, d'après la tradition, paraît avoir existé en Angleterre depuis la première époque du peuplement de cette île. On trouve le nom de *lévrier* mentionné dans un vieux proverbe hollandais et dans une loi édictée par le roi Canut.

Suivant Buffon, les premiers *lévriers* eurent pour souche un *bulldog* et un *mâtin*. Je conteste, comme je l'ai déjà fait, cette origine anticréatrice primordiale. Le *lévrier grey-hound* est un type, un spécimen d'une race distincte. Il n'en faut pas douter.

En Angleterre, au temps jadis, il n'y avait que les grands seigneurs qui eussent le droit de posséder des *grey-hounds* ; à notre époque, « l'exclusivité » de ce privilège est tombé en desuétude, et chacun, commerçant ou *snob*, fermier ou *idler*, a le pouvoir d'entretenir un ou plusieurs *lévriers*, si bon lui semble.



LÉVRIER A POIL BAS.

Le nombre des *grey-hounds* est évalué à dix-huit ou vingt mille têtes dans toute l'étendue du royaume anglais. Dans ce nombre cinq ou six mille sont entretenus avec soin pour l'usage des « courres » publics, le reste est dispersé chez un certain

nombre de propriétaires baronnets ou *land owners* qui se plaisent à chasser le lièvre à l'aide de ces quadrupèdes rapides.

L'étymologie de la qualification *gray* qui précède le substantif *hound* (chien de chasse) est expliqué de trois façons par nos confrères en saint Hubert de la Grande-Bretagne. Selon les uns, *gray* vient de l'adjectif *great*, « grand, haut de taille; » selon les autres, il signifie « grec » (animal venu de Grèce), ou bien encore « gris » (de la couleur de son poil). En effet, le *greyhound* pur sang a le poil et la peau d'une couleur d'acier, qui offre à la vue un chatoiement remarquable et particulier à la race.

A mon avis, c'est cette couleur grise, dont l'orthographe anglaise est *grey*, qui a fourni le nom aux *lévriers anglais*.

Le *greyhound* a été célébré en vers descriptifs, en 1496, dans un poème, écrit par Wynkyn de Worde, qui dit de l'animal de son époque :

The head of a snake,
The neck of a drake,
A back like a beam,
A side like a bream,
The tail of a rat,
And the foot of a cat ¹.

A vrai dire, la description n'est pas tout à fait exacte, car le serpent a la tête large, plate, et le Lévrier a la tête pointue et arrondie. Je n'hésite pas à croire, avec Stonehenge, Youatt et autres auteurs anglais, que le *lévrier* d'autrefois, avant le croisement du *bulldog*, avait une toute petite tête. Tant mieux pour le *lévrier* de nos jours, car le développement de la cervelle donne de la force et du courage. La mâchoire d'un bel étalon doit être maigre et plate, les dents — chose importante !

¹ La tête d'un serpent, — le cou d'un canard, — le dos pareil à un timon. — les côtes d'une brème, — la queue d'un rat, — la patte d'un chat.

— très-blanches et régulières, bien aiguisées, comme un couteau de Sheffield frais émoulu. Joignez à cela un œil brillant et rond, des oreilles fines, souples et retombant sur le milieu, et vous aurez un *lévrier* parfait... de visage.

Quand au corps, le « cou de canard » veut dire un col souple et arrondi, dont la longueur ne doit pas dépasser celle de la tête.

Le « dos d'un timon » signifie des reins solides, car il faut que la force réside dans cette partie du corps, comme aussi dans les côtes — y compris la poitrine — qui doivent être bien développées et saillantes.

Passons maintenant à la « queue de rat. » Cet appendice ainsi fait n'est pas d'absolue nécessité pour la vélocité du *greyhound*, seulement la mode a consacré sa forme qui est l'indice de pure race.

Certains amateurs n'ont cependant pas d'objection à un « fouet » dont la partie inférieure forme un léger panache.

Les « pattes d'un chat. » Voilà un point essentiel, car dans leurs courses folles, les *grey-hounds* ne doivent toucher le sol que de leurs talons, de façon à protéger leurs ongles, contre lesquelles le moindre coup serait douloureux. Il est donc essentiel, indispensable que la peau qui couvre la patte, le cuir qui sert de semelle soit aussi épais que possible.

Le « rimeur » Wynkyn de Worde a oublié, dans sa poésie, la mention du train de derrière, lequel est cependant la partie la plus sérieuse à examiner. C'est là que git la force, c'est là que convergent tous les muscles, tous les tendons. Un croupion solide doit être le point de mire de tout amateur de *lévriers*.

Quant aux pattes de devant, il les faut longues, fines, nerveuses et musculaires.

J'ai parlé du pelage du *greyhound*, qui est d'ordinaire — pour

la plupart du temps — de couleur gris ardoisé, acier. Cela n'empêche pas qu'on trouve de très-beaux *lévriers* noirs, fauves, mouchetés et blancs, ou bien encore café au lait, orange, brun, marron, et souvent rayés de deux ou trois couleurs.

Les plus estimés pour la robe, parmi les *lévriers*, sont ceux dont le poil est noir, fauve ou orange. Le bout du museau — la truffe — rose chez ces deux derniers animaux, est un signe de race.

Jadis ces chiens avaient le poil si court sur les joues et les cuisses qu'on aurait pu croire qu'ils étaient pelés ou chauves; mais, depuis le mélange des races, ces signes particuliers ont disparu, et le poil est plutôt rude que fin. Tant mieux, selon moi, car le chien ainsi pourvu supporte avec plus de courage les intempéries de l'hiver, la pluie, la neige et le froid.

On classait autrefois, en Angleterre, les *grey-hounds* de la façon suivante, eu égard aux types connus : Newmarket, Wiltshire, Lancashire, Yorkshire et Écossais; en 1867, toutes ces distinctions n'existent plus. Les familles se sont confondues en une seule.

Le *lévrier d'Irlande*, le seul dont la race soit encore debout parmi les familles dont je viens de parler, sont de très-grande taille — quelques-uns ont de 0^m,70 à 0^m,75 de hauteur — la couleur de leur poil — très-rude — est fauve, et leurs oreilles retombent sur le cou.

Cette race est fort rare.

A l'époque où les loups foisonnaient dans les deux îles de la Grande-Bretagne, on cultivait la race des *lévriers d'Irlande*, car elle seule pouvait coiffer un loup et le porter bas.

Quelques auteurs mal informés, quoique chasseurs émérites, prétendent que les chiens *lévriers* de force ne peuvent point venir à bout d'un loup par eux-mêmes; ils ajoutent qu'on ne les emploie que pour rejoindre l'animal carnassier, le rete-

nir par la patte ou tout autre membre, jusqu'à ce qu'un dogue ou un mâtin vienne à leur aide pour abattre le loup. C'est là une erreur très-grande. Un *Irish Deer-hound* peut terrasser son ennemi et le mettre à mort. On cite mille exemples pour un de ce courage féroce.

Le *lévrier sloughi* est essentiellement d'origine arabe. A vrai dire, leur famille n'a pas franchi le désert africain. On dirait qu'elle ne se plaît que dans ces steppes brûlantes et arides, au milieu de ces sables où se jouent les gazelles et les lièvres.

La vélocité d'un *sloughi* est proverbiale. Il existe un proverbe arabe qui dit : « Que ta flèche vole aussi vite que le *sloughi* rapide. »

Quelques chasseurs m'ont assuré qu'un lièvre lancé dans le désert africain courait au plus pendant trois minutes ou trois minutes et demie, à moins d'accidents de terrain qui favorisaient sa fuite.

Le *sloughi*¹ arabe, qui se trouve dans toute l'étendue du nord de l'Afrique et même dans les oasis du Sahara, tire son nom de *Sloughia*, le pays de leur origine. « Il est de couleur fauve, « haut de taille ; possède un museau effilé, a le front large, les « oreilles courtes, le cou musculeux, les membres de la croupe « très-prononcés, pas de ventre, les membres secs, les tendons « bien détachés, le jarret près de terre, la face plantaire peu « développée, sèche, les rayons supérieurs très-longes, le palais « et la langue noirs, le poil très-doux.

« Entre les deux ilions, il doit y avoir place pour quatre « doigts ; il faut que le bout de la queue passée sous la cuisse « atteigne l'os de la hanche. Les Arabes appliquent ordinaire- « ment cinq raies de feu, à chaque avant-bras, pour consolider « les articulations.

¹ Voir, pour tous ces détails intéressants sur le *sloughi*, le livre remarquable de M. le général Daumas : *les Chevaux du Sahara et les Mœurs du Désert*.

« Les *sloughis* les plus renommés sont ceux du Sahara, et on
« les tire des tribus Hamyans, Oulad-Sidi-Chickh, Harrar, Arbâa
« et Oulad-Nayl. On préfère ceux-ci aux *sloughis* du Tell.

« Dans le désert africain, tandis que les chiens de diverses
« espèces sont peu appréciés et confondus dans les rangs des
« esclaves de la domesticité, le *sloughi*, au contraire, a l'estime,
« la considération, la tendresse attentive de son maître. Le
« riche et le pauvre le regardent comme le compagnon de
« leurs plaisirs chevaleresques et le pourvoyeur de leur besoin
« le plus impérieux : l'alimentation. On comprend dès lors les
« soins que l'on prodigue à une *sloughia* et la surveillance que
« l'on exerce sur les accouplements. Un habitant du Sahara fait
« souvent vingt-cinq ou trente lieues pour accoupler une belle
« levrette avec un lévrier renommé, c'est-à-dire un animal qui
« prend la gazelle à la course.

« Lorsque — hasard fatal — une *sloughia* a été couverte par
« un chien de garde, on la fait avorter en massant les petits
« dans son ventre lorsqu'ils sont formés, ou bien on jette
« ceux-ci aussitôt qu'ils ont vu le jour. Une mésalliance est
« souvent fatale à une *sloughia*. Le maître, furieux en apprenant
« que sa bête favorite s'est souillée au contact d'un chien de
« berger, la fait immédiatement mettre à mort.

« — Comment, s'écrie-t-il, toi, une chienne de race, tu te pro-
« stitues à des roturiers ! C'est infâme ! Que ton crime meure avec
« toi ! »

« Lorsque la *sloughia* a mis bas, on ne perd pas un instant
« de vue les petits. Les femmes mêmes leur donnent quelquefois
« leur lait, et quand ces animaux sont en âge d'être sevrés,
« tous les voisins, les amis du maître de l'animal, le harcèlent
« pour obtenir de lui un des produits de sa *sloughia*. Ce n'est
« qu'au bout de sept jours que l'Arabe fait son choix, et voici
« comment ce choix est motivé. Dans une portée de la *sloughia*,

« un des nouveau-nés se tient toujours sur le dos des autres.
« Ce fait est-il dû au hasard ou à la vigueur du jeune animal?
« Afin de s'en assurer, on l'éloigne de sa place habituelle, et si,
« pendant sept jours de suite, il y revient, le maître fonde sur
« lui de si grandes espérances qu'il ne le changerait pas pour
« une négresse. Un préjugé fait considérer comme les meilleurs
« produits d'une portée ceux qui naissent le premier, le troi-
« sième ou le cinquième ; les numéros impairs.

« Les petits sont sevrés au bout de quarante jours : on leur
« donne encore néanmoins du lait de chèvre ou de chamelle,
« mêlé de dattes et de couscoussou. Souvent même on leur fait
« téter des chèvres.

« Lorsque les jeunes *sloughis* ont atteint trois ou quatre mois,
« on s'occupe de leur éducation. Les enfants de la tribu cher-
« chent dans leurs trous des gerboises ou des rats appelés
« *boualal* et lancent sur eux les petits levriers.

« A cinq ou six mois, c'est sur le lièvre qu'on les exerce.
« Après le lièvre, on passe aux jeunes gazelles, plus faciles à
« atteindre que les vieilles ; ce qui fait qu'après quelques courses
« préparatives, le lévrier, qui a parfaitement réussi, commence
« à s'acharner à la poursuite des mères.

« A un an, l'éducation du *sloughi* est faite ; mais on ménage
« l'animal et on ne le fait chasser qu'à quinze ou dix-huit mois.
« Le lévrier *sloughi* sent le gibier, il le suit à la piste, et dès qu'il
« a aperçu la harde de trente à quarante gazelles, il se met à
« trembler et à regarder son maître, qui lui dit : « *Ah ! fils de*
« *juif ! tu ne diras pas cette fois que tu ne les a pas vues ?* Tout en
« parlant ainsi, l'Arabe a rafraîchi le dos, le ventre et les parties
« sexuelles du *sloughi*, qui, dans son impatience, tourne contre
« son maître un œil suppliant. Il est libre enfin, il bondit, se
« dissimule toutefois, se baisse s'il est vu, poursuit sa course
« oblique, et ce n'est qu'une fois à portée qu'il se lance de toutes

« ses forces et choisit pour victime le plus beau mâle du trou-
« peau.

« Quand le chasseur dépèce la gazelle, il donne au *sloughi* la
« chair qui avoisine les reins. Si on lui donnait les intestins, il
« les repousserait dédaigneusement.

« Un lévrier qui, à deux ans, ne sait pas chasser, ne le saura
« jamais. On dit à ce sujet :

Sloughi men bad haouli
Ou radjel men bad soumeïn.

(Le lévrier après deux ans et l'homme après deux jeûnes,
S'ils ne valent rien ne donnent aucun espoir.)

« Le *sloughi* est intelligent et plein d'amour-propre. S'il n'a
« pas réussi et qu'on lui fasse des reproches, il est très-sensible
« et s'éloigne honteux, sans réclamer sa part.

« Un *sloughi* de race ne mange ni ne boit dans un vase sale ;
« il refuse le lait dans lequel on a plongé les mains. Il couche
« dans le compartiment de la tente réservé aux hommes, sur
« des tapis, à côté de son maître, ou sur son lit même. Il est
« vêtu, garanti du froid par des couvertures, comme le cheval ;
« on lui sait bon gré d'être frileux : c'est une preuve de plus
« qu'il est de race. On prend plaisir à le parer d'ornements, à
« lui attacher des colliers de coquillages ; on le garantit du
« mauvais œil en pendant des talismans à son cou. Nourri avec
« soin, avec recherche même, pendant la nuit de préférence au
« jour, le *sloughi* accompagne son maître dans ses visites et
« reçoit sa part de la *diffa* qui lui est offerte.

« Ce chien aristocratique par excellence sait, par sa propreté,
« son respect des convenances et la gracieuseté de ses manières,
« reconnaître la considération dont il est l'objet. Il a toujours
« le soin de creuser un trou pour faire ses excréments qu'il
« recouvre soigneusement.

« Au retour du maître, après une absence un peu prolongée, le *sloughi*, d'un bond, se précipite sur la selle et le caresse.

« La mort d'un *sloughi* est un deuil pour toute la tente. Femmes et enfants le pleurent comme ils le feraient d'une personne de la famille. C'était quelquefois lui qui suffisait à la nourriture de tous.

« Le *sloughi* mâle vit vingt ans ; la femelle douze. »

Le *lévrier des îles Baléares*, qui se retrouve dans le midi de la France, et est le seul toléré, est un joli animal de moyenne taille, au poil rougeâtre ou fauve, aux oreilles droites, à la construction un peu massive, mais doué d'un flair tout particulier. On les emploie à Majorque et à Minorque, comme aussi dans le sud de la France, pour la chasse aux lapins.

Il existe, dans l'île de Sardaigne, une charmante espèce de *lévrier* que l'on nomme *chien biche*, ainsi nommée parce que ces chiens ont la forme semblable à celle de cet animal aux pieds légers et que leur poil est de la même couleur. Afin de rendre la ressemblance plus exacte, les propriétaires font comme Alcibiade, et de cette façon, l'appendice caudal restant court, la couleur blanche prête à l'illusion.

Cette race est fort rare.

Le *lévrier de Perse* est un très-élégant animal, aux formes élégantes, à peu près semblables à celles du *lévrier d'Italie*, c'est-à-dire de proportions délicates. On emploie cet animal, dans l'empire des Shahs, à courir l'antilope et le lièvre, comme aussi quelquefois pour la chasse des ânes sauvages. Lorsque c'est l'antilope que poursuivent les chasseurs, ils ont soin d'avoir des relais de distance en distance, dans les passages ordinaires du gibier, et ils lancent les chiens quand la bête ou la harde est en vue et à portée.

La taille des *lévriers de Perse* est de 0^m,45 à 0^m,50 de hau-

teur sur 1 mètre de longueur. Les oreilles sont pendantes et recouvertes de poil, comme celles d'un épagneul anglais. Il en est de même de la queue. Ce sont les seules parties du corps qui soient velues, le reste — originalité naturelle — est ras, comme chez les chiens *grey-hounds*.

Quant à la couleur du pelage, elle varie du gris au fauve. On voit peu de ces chiens de Perse striés de couleurs diverses.

L'Amérique du Sud possède aussi des *lévriers* d'une race tout à fait particulière, non point par la forme, mais par la robe qui est tigrée et mouchetée de noir ou de fauve sur un fond brun clair.

C'est dans le Brésil et à Montévidéo que l'on trouve les plus beaux animaux de cette race, très-bonne pour la chasse et possédant un flair d'une grande finesse.

Les *charnègues* ou *charnaigres* sont également des Lévriers mâtinés par l'accouplement entre les premiers et les chiens courants. Ces chiens métis, originaires d'Espagne et de Portugal, offrent les particularités suivantes : taille de 0^m,45 à 0^m,50; poil ras, fauve, quelquefois « zigzagué » de couleur foncée; les oreilles pendantes; les pattes solidement construites, la sole du pied charnue et dure; l'œil intelligent; le nez le meilleur que l'on puisse trouver.

On les emploie particulièrement dans les pays couverts de broussailles épaisses, dans les landes où croissent les bruyères. C'est là qu'on les voit bondir plutôt que courir en poursuivant à outrance le gibier. Ces animaux chassent mieux la nuit que le jour, avec la lumière leur odorat est moins fin. On trouve contre eux, dans une ordonnance du roi Henri IV, de 1607, une grave accusation, celle de détruire et d'avoir détruit les perdrix et les cailles. On décréta donc contre eux une proscription générale, à laquelle quelques têtes échappèrent, même sous Louis XIV, qui les proscrivit à son tour, preuve que les

charnègues avaient encore multipliés de son temps. Dans le midi de la France, en Crau, près d'Arles, dans l'île de la Camargue, dans tout le Languedoc, on trouve encore quelques *charnègues* de race pure.

Les lévriers à long poil, tels que ceux que l'on emploie dans les grandes chasses à courre d'Angleterre et d'Allemagne ont



LE DEER HOUND (CHIEN DE CERF) DE L'ÉCOSSE.

pour type, par excellence, le *deer-hound* (chien courant pour cerf), qui est, sans contredit, la plus ancienne espèce du Royaume-Uni. De nos jours, à part dans quelque manoir seigneurial des Highlands, on rencontre peu de ces admirables chiens si passionnés pour la chasse, si admirablement construits pour la course, et si bien doués de courage.

Arrian, qui a décrit les variétés de chiens de son temps, parle de ce *lévrier*, qu'il dépeint de façon à ne pas laisser douter un instant que ce ne soit la même espèce que celle d'Écosse. En effet, ce sont les mêmes formes que celles du *lévrier* à poil ras, la même expression de visage, la même taille, à cette exception près que les muscles du croupion et des jambes de derrière sont moins souples.

N'importe, les *deer-hounds* sont de vaillantes bêtes que l'on ne pourrait pas remplacer, dans les montagnes de l'Écosse, par d'autres chiens de chasse.

Généralement parlant, le *deer-hound* est de plus forte taille que le *grey-hound*; il y a certains de ces animaux qui ont de 0^m,70 à 0^m,80 de hauteur.

Si le *deer-hound* est le meilleur coureur de toute l'espèce canine, et l'animal le plus courageux pour la chasse au cerf, en revanche, il est d'une obéissance douteuse. Ce défaut serait impardonnable, s'il ne joignait à la première qualité, celle d'un flair si fin qu'il suit une piste froide, sans défaut.

Maida, le célèbre *deer-hound* appartenant au romancier Walter Scott, avait eu pour père un splendide *lévrier grey-hound* dont la lice appartenait à la race *blood-hound*.

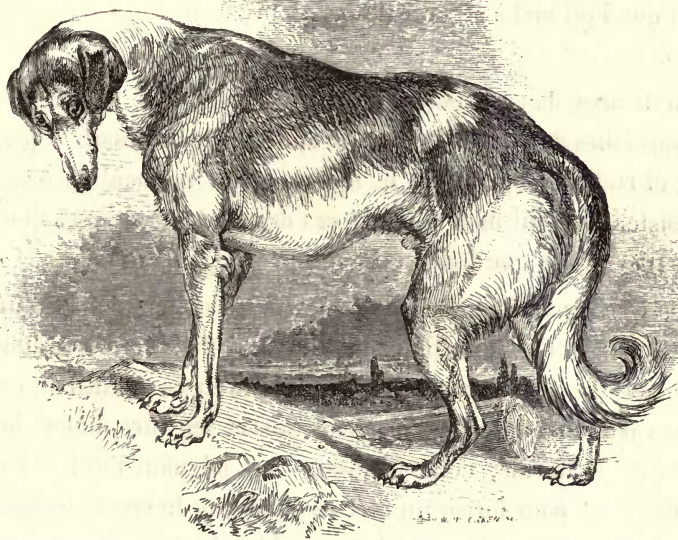
Les *deer-hounds* de l'Écosse offrent à la vue des robes de différentes couleurs, dont les plus ordinaires sont fauves, rougeâtres, striées de noir et de fauve, ou de fauve et de blanc, grises ou noires. Le poil est rude, long et divisé en mèches appointées. Vers les joues particulièrement le poil est plus dur qu'ailleurs.

Il est bon de remarquer que la race des *deer-hounds* n'est plus aussi pure qu'elle l'était il y a deux cents ans. Comme partout la mode a passé par là.

Le *lévrier écossais*, aussi nommé : « chien de loup » (*wolf-dog*), est de la même race que le précédent, avec cette diffé-

rence qu'il est plus haut sur pattes et plus fort. Cette espèce distincte cependant se remarque par son pelage fauve à pointe teintée de rouge et par ses oreilles retombant en panache.

Le Lévrier d'*Albanie* est un superbe spécimen de la race, dont la taille varie de 0^m,70 à 0^m,80. Le corps est solide et replet ; le museau très-pointu ; le poil fin, mi-long, à l'exception



LE LÉVRIER DE GRÈCE ET D'ALBANIE.

de celui qui couvre la queue et qui forme un panache pareil à celui d'un Terre-Neuve.

C'est encore un chien employé à la chasse du loup et du sanglier. Les bergers hellènes se servent aussi du *lévrier* en question pour la garde des troupeaux, c'est-à-dire pour la défense des brebis si souvent attaquées par les carnassiers.

Le *lévrier de Grèce* diffère du *grey-hound* anglais par la taille et par la longueur du poil, qui est d'environ 0^m,3 à 0^m,4 sur le corps, et de 0^m,25 à 0^m,50 à la queue. Du temps de Xénophon, le lévrier existait à Athènes, et cet auteur en a parlé dans ses ouvrages.

Le *lévrier de Tartarie*, comme les animaux déjà décrits, est une bête de haute taille, d'une force et d'une férocité sans pareilles. Leur intelligence est toute particulière et leur flair d'une subtilité remarquable. Les Tartares Mongols possèdent des animaux dont la race est perpétuée avec un soin pareil à celui que l'on met à obtenir de beaux produits de la race chevaline.

On trouve dans plusieurs relations de voyage le récit de chasses faites dans la Tartarie, à l'aide de ces animaux à poil long et rude, qui captivent le lecteur et lui donnent le désir d'assister, un jour dans sa vie, à ces drames cynégétiques dont nous n'avons qu'une faible idée en Europe.

Les *lévriers de Russie* ont la célébrité de chiens doués d'un nez très-fin, d'un pied rapide, d'une force suffisante. Les grands seigneurs du pays entretiennent de nombreuses meutes de ces chiens pour guerroyer contre les loups et les ours, hôtes des forêts de la Russie, comme aussi, — « joignant l'utile à l'agréable, » — pour forcer un cerf ou courir un lièvre. C'est surtout pour ces derniers combats que les *lévriers russes* sont recherchés, car leur courage n'est pas à l'épreuve des dents du loup ou de l'ours. La taille d'un *lévrier russe* varie de 0^m,60 à 0^m,65. Il porte les oreilles droites, retombant de quelques lignes à la pointe ; ses jambes sont longues, tandis que sa croupe est faible et ses côtes renfoncées.

La robe fournie d'un poil épais, quoique court comparative-ment, à l'exception de celui qui couvre l'appendice caudal, le-

quel est tout frisé en spirale, est de couleur brun foncé ou gris d'acier.

Les *lévriers de Circassie* appartiennent à la race de ceux de Perse, avec cette différence que leur férocity est proverbiale, et que leur façon de chasser procure aux Européens des émotions fortes et très-répulsives. Cette double race s'enivre de sang, et montre une rage et un acharnement incroyable sur l'ennemi tombé par terre.

Quelques récits de journaux accusent les *lévriers circassiens* d'avoir dévoré des Russes pendant les guerres de Schamyl. Cela se pourrait bien, mais ne vaut-il pas mieux se refuser à croire cet horrible récit?

La race des *lévriers du Kurdistan*, ou du *Taurus*, diffère de celle des *lévriers d'Irlande* en ce qu'ils sont moins grands, plus fins et mieux découplés pour la course. Ils ont, en outre, le poil long et fourré; la queue et les oreilles abondamment fournies de soies longues et fines, ce qui n'existe pas chez les *lévriers d'Irlande*, tous à poil ras. Ces chiens sont doués d'une incroyable vitesse. On les conduit à la chasse aux gazelles accouplés par paires, de façon à pouvoir les lâcher dès que le gibier est à portée.

Les chasseurs, tous à cheval, en assez grand nombre, une fois arrivés sur le terrain, se placent sur une seule ligne pour battre la plaine au pied des montagnes. On envoie ordinairement d'avance, sur plusieurs points, des relais de lévriers, accompagnés de quelques cavaliers, afin de refouler les gazelles si elles tentaient de quitter la plaine pour gagner la montagne.

Dès qu'on a aperçu ces ravissantes chevrettes du désert, les chiens sont lancés et les cavaliers suivent. Gazelles, lévriers, chevaux, emportés comme dans un tourbillon rapide, parcourent d'énormes distances en quelques moments, franchissant tous

les obstacles qui se présentent. Les lévriers gagnent bientôt de vitesse : la gazelle haletante perd peu à peu ses forces. D'ordinaire, au bout de cinq minutes elle est forcée et entourée par les chiens et les cavaliers.

Cette chasse est d'un immense intérêt.



IX

LES CHIENS DE LUXE

Les chiens de luxe, ou chiens d'appartement, appartiennent tout simplement aux différentes races (dont ils sont les portraits en miniature), — avec certaines hideurs cependant très-appréciées des vrais amateurs, — de ces espèces rabougries, très-à la mode, c'est-à-dire patronées par cette sottie déesse qui marche de concert avec la fantaisie. Or la mode a donné une place si importante à ces animaux dans nos maisons, dans nos gynécées même, que l'on doit « compter » avec eux.

Compter est le mot propre en cette circonstance, car enfin il n'y a pas de chien de ce genre qui ne se vende — lorsqu'il est beau — aussi cher qu'une bête utile.

Du reste, la classification des chiens de luxe n'est pas longue à enregistrer : elle se compose des espèces connues, en tête desquelles je placerai :

La *levrette italienne* ou *espagnole*, dont les formes sveltes, les allures légères, les pattes fines, le poil soyeux, la physio-

nomie ahurie, sont généralement très-admirés par les dames de haute et de petite volée.

Le museau de cette race de chiens, noir ou gris foncé, n'est généralement pas aussi allongé que celui de la grande espèce ; mais les yeux ont l'orbite plus large, le crâne est plus bombé.

La queue, fort ténue, doit être un nerf couvert de peau, presque sans poil. Afin d'être élégante, il faut qu'elle soit à peine recourbée, tandis que si elle est arrondie de façon à former un O, elle n'est point appréciée et gâte la physionomie du chien.

La couleur de poil la plus appréciée est celle d'un fauve doré, puis celle de tourterelle. Vient ensuite, dans l'appréciation des amateurs, la robe café au lait ou gris de souris, et bleu ardoise.

Les lévriers les plus appréciés sont ceux uniformes de couleur, sans aucune tache blanche. Une étoile, même très-régulière, placée sur le front ou ailleurs, est considérée par les vrais amateurs comme une irrégularité, un défaut de déchéance.

Un lévrier de salon ne doit pas peser plus de six à huit livres. Par malheur les bêtes de ce poids pèchent par la symétrie. Or, il ne faut pas croire qu'un chien lévrier un peu plus lourd, mais très-bien proportionné, soit un animal à dédaigner.

Cependant un lévrier pesant plus de douze livres ne peut pas passer pour un italien ou un espagnol pur sang.

Les *lévriers italiens noir de jais*, dans les mêmes proportions, les mêmes formes que les précédents, passent pour les plus rares et sont par conséquent très-recherchés. Stonehenge, dans son ouvrage sur le chien, cite deux spécimens de cette race, *Billy* (le mâle) et *Mimie* (la femelle), ayant appartenu à M. Gowan, qui ont été considérés, de 1851 à 1860, comme le

nec plus ultra de l'élégance dans ce *genus* de chien à la mode. Les descendants de ces deux animaux font prime sur tous les marchés anglais.

Les *lévriers de Grèce* ou de *Syrie* sont une race très-délicate, presque identique à celle d'Italie et d'Espagne. Le poil est généralement d'un fauve clair, café au lait ou gris de fer.

Le *chien nu de la Chine* compte également parmi les *lévriers* d'appartement. Son originalité provient de l'absence totale de poil sur le corps, à l'exception du dessus de la tête, de la nuque, des oreilles qui sont couverts de longues soies raides, noires et blanches, et le bout de la queue orné d'un pinceau de crin de même couleur.

Originaires de Chine, ces chiens ont été introduits dans l'Amérique du Sud par ces coolies venus du Céleste Empire, afin de travailler au lieu et place des nègres, et on en trouve un fort grand nombre dans le Pérou.

Grâce à de nombreux croisements, les amateurs sont parvenus à rendre plus doux le poil placé aux endroits dont j'ai parlé, mais le corps des nouveau-nés est toujours resté « sans vêtement de fourrure. » Il va sans dire que ces chiens sont prodigieusement frileux.

On trouve également ces chiens au Mexique.

Le *chien turc*, autrement dit le *chien de Barbarie*, a le crâne développé, le museau pointu, les oreilles assez larges, horizontales; les membres grêles; la peau presque entièrement nue, noire, ou couleur de chair, ou à taches brunes; sa queue est relevée et recourbée; sa taille ne dépasse pas celle d'un grand roquet. Il est originaire d'Amérique, où le trouvèrent Christophe Colomb et les Français qui abordèrent les premiers à la Martinique et à la Guadeloupe, en 1635. Il est encore très-commun à Payta, dans le Pérou. On l'a dit d'abord de Turquie, puis ensuite de la Barbarie et de l'Afrique.

Le *chien ture à crinière* ne diffère du précédent que par sa taille plus grande, et par une sorte de crinière étroite de poils longs et rudes qui commence sur le sommet de la tête et s'étend en bande étroite jusqu'à la naissance de la queue. Il est mélié du *chien ture* et d'un *épagneul*, ou d'une autre variété à longue soie.

Dans la race des *épagneuls*, il y a de tout petits chiens qui, de tout temps, ont passé pour des bêtes de luxe, dignes d'être choyées et fêtées.

Avant l'introduction des *chiens de la Havane* en France et en Europe, les plus estimés de tous ces épagneuls minuscules étaient les *king's charles*, ainsi appelés — comme je l'ai déjà dit à la page 190 — du nom de ce roi malheureux Charles II d'Angleterre, qui les mit en vogue et en légua la race aux ducs de Norfolk, qui les ont conservés depuis lors dans toute leur pureté.

Les *king's charles*, malgré leur air triste, sont aimables au logis, qu'ils meublent par leur élégance, leur coquetterie, qu'ils animent par une gaieté prévenante, qui plus est leur vigilance garde la maison, en même temps que leur présence la pare et lui donne un air comme il faut, un certain parfum d'aristocratie, car l'éclat de ces jolis chiens, le lustre de leur robe soyeuse, les font ressembler à autant de petits pages en livrée, faisant un service d'honneur aux portes, dans les salons où ils ont le privilège d'être admis.

M. le prince Paul de Wurtemberg possédait une paire admirable de ces chiens, en 1842, et M. de Machédo, noble portugais, qui a été le lion de Paris par ses excentricités hippiques et autres, avait également chez lui une race des plus pures de *kings-charles*, vrais portraits de ceux peints par Van Dyck dans le portrait en pied de Charles I^{er} d'Angleterre.

La description du *kings-charles* minuscule est celle-ci : un museau court, un nez un peu relevé, la tête presque ronde, un

œil saillant presque hors de son orbite, tant il est gros et disproportionné, les oreilles tombantes jusqu'à terre et revêtues de longues soies frisées, ondulées, d'une extrême ténuité.

Les pattes de devant et de derrière sont, elles-mêmes, recouvertes de ce même poil.

La couleur de la robe est invariablement noire avec des marques de feu aux yeux, aux pattes et à la poitrine.

La variété de *kings-charles* à la robe blanche et noire est un peu plus grosse, mais elle est moins estimée par les amateurs.

Une particularité de ces chiens, c'est d'avoir l'habitude de laisser pendre leur langue hors de leur gueule.

Les *épagneuls blenheim* de luxe, dont j'ai parlé au chap. VI, ont, à peu de distinction près, les mêmes formes que le *king's-charles*. On les distingue par la couleur de leur poil, qui est fond blanc, moucheté de taches orange d'une nuance foncée, et la gueule à l'intérieur noir. C'est au duc de Marlborough que l'on doit la naissance de cette race de chiens lilliputiens. Elle eut lieu dans son château de Blenheim, près Woodstock (Oxfordshire), ainsi nommé par le vainqueur de Boufflers, de Villars, de Villeroy et de Tallard, en souvenir de sa victoire de Schlemberg et de Blenheim. Du nom du château, les chiens de Marlborough prirent le leur qui a passé et passera à la postérité.

Quelques-uns de ces chiens de salon ont un nez excellent et chassent admirablement le faisan et le lapin. Il est à regretter qu'on ait dédaigné cette race ; pour la chasse, elle eût rendu de très-grands services ; mais, de nos jours, on vit vite et on veut tout faire de la même façon.

Le chien *épagneul chinois*, très-estimé dans l'Empire céleste par les belles dames de Canton, de Hong-Kong, de Péking et autres villes, est remarquable par sa forme allongée, la brièveté des pattes et le museau court, la queue très-recourbée sur le

dos, de façon à former l'O. La couleur du poil est d'un blanc orangé.

Il est une autre espèce dont la robe est noire et striée de blanc.

Comme les *king's-charles*, ces chiens ont aussi la langue pendante.

Les caniches, que l'on nomme aussi *bichons*, constituent une race de chiens de luxe à poil laineux ou soyeux, ayant les oreilles longues et pendantes, les jambes courtes, le corps trapu, le museau épais, un peu allongé, le pelage de couleur noir ou blanc ou mêlé de ces deux couleurs.

Le *bichon de la Hollande* a le pas sur toutes les espèces de son genre, et il tient la corde de la mode, car on raffole de sa toison blanche, semblable à du coton sortant de sa gousse. Par malheur, les chiens amenés en Europe ne peuvent pas y vivre longtemps, eu égard à l'inclémence de la température.

Le chien *bichon du Pérou*, dont la forme est tout à fait pareille à celle du précédent, a la toison moins épaisse, moins soyeuse et moins frisée.

Le *bichon de Malte*, un des plus jolis chiens de tous ceux qui ont pris place dans nos appartements et au coin de notre foyer domestique, est le plus ancien de ces races minuscules qui ont vécu dans la faveur de nos ancêtres.

L'historien Strabon dit quelque part : « Il existe une ville de Sicile, Melita, d'où l'on exporte des chiens nains admirablement beaux et fort bien proportionnés, que l'on appelle *Canes Melitei*. »

Autrefois, si les dames romaines et grecques choyaient fort les chiens de Melita (d'où l'on a fait le nom de chiens de Malte) de nos jours nos « princesses, » nos douairières ont abandonné la pauvre bête qui est, généralement, aussi attachée à son maître qu'elle est hargneuse à l'étranger.

Le *bichon de Malte* a le corps long, la tête ronde, les oreilles tombantes ; ses soies sont d'une couleur jaunâtre sale aux pattes et aux oreilles, mais le poil qui couvre le corps est blanc. Comme les chiens de cette race, « son panache » est tout à fait contourné en spirale, l'extrémité revenant au-dessus de la naissance de la queue.

Les chiens des *Iles Baléares* et les chiens *bichons d'Autriche* ont le poil laineux du caniche, frisé en petites boucles, et leur queue est également recourbée sur le dos.

Le *chien lion*, dont l'origine est due au croisement d'un *chien turc* et d'un *chien de Malte*, est la copie, en forme de nain, du roi du désert. Sa tête, son cou, ses épaules et ses jambes de devant, jusqu'aux pattes, sont recouverts d'un poil rougeâtre, tandis que tout le reste du corps, à l'exception de l'extrémité de la queue où se trouve un bouquet de poils, est nu et rasé.

C'est une espèce devenue rare aujourd'hui.

En dépit des classifications des professeurs d'histoire naturelle, je place ici le *chien loup* (une variété du *loulou*), un petit animal de la taille d'un renard tout au plus, doué d'une grande intelligence. Un museau effilé, des oreilles droites, la queue horizontale ou relevée, enroulée en dedans ; le poil mi-long, soyeux sans être frisé, d'un blanc jaunâtre, mais rarement gris noir ou jaune, tel est le signalement d'un *loulou*.

La grande qualité de ces chiens, c'est d'être très-attachés à leurs maîtres et d'avoir un courage qui surpasse ses forces.

L'*alco* ou *techichi*, qui nous vient de l'Amérique, est de la taille du *bichon* et possède une tête d'une petitesse exceptionnelle. Son dos est arqué, son corps très-trapu, sa queue est courte et pendante, sa robe longue, jaunâtre et blanche à la queue.

Dans le nombre des chiens de luxe, il ne faut pas oublier les *terriers* de taille naine, pesant à peine quatre livres, qui sont

le vrai portrait diminutif de leurs congénères des grandes races. La couleur de leur robe varie du blanc, jaune, noir et feu.

C'est de ces deux dernières teintes que sont marqués les *toy terriers* des Anglais, avec lesquels on fait la chasse aux rats, et qui sont très-habiles chasseurs des rongeurs ennemis de l'homme et de ses provisions.

Les *toy terriers*, lorsqu'ils sont de pure race, doivent être complètement noir et feu, sans autre couleur. Le poil sous le ventre et sur la poitrine est absent.

Place maintenant aux *carlins* et aux *roquets*.

Le premier, autrefois très-commun en France, en Hollande et en Allemagne, est à peu près introuvable sur le continent. On ne le trouve à l'état pur sang qu'en Angleterre.

Le *carlin* *Mopse* ou *pug dog*, tel est son nom en anglais, est un diminutif, une miniature du *bouledogue*, possesseur d'une tête ronde. Sa face sans museau est noire jusqu'aux yeux, semblable à celle de Carlino qui jouait l'arlequin à Rome, et c'est de là que lui est venu le nom de *carlin*, en souvenir du masque noir de ce personnage théâtral. La queue du *carlin* est recourbée en trompette, ses jambes sont courtes, son corps trapu et son pelage d'un jaune fauve. Ce chien de luxe est criard, sans intelligence ni attachement. Il a en outre le défaut d'avoir l'haleine forte et une odeur très-désagréable.

Le *chien d'Alicante* a les mêmes formes que le *carlin*, c'est-à-dire le museau court du *bouledogue*, tandis que son corps est entièrement recouvert d'un poil frisé comme celui de l'*épagneul d'eau*. On le croit issu de ces deux variétés.

Voici le *roquet*, un autre chien à peu près mythe, qui a les yeux gros, la tête ronde, le front bombé, les oreilles petites, à demi pendantes; la queue redressée, les jambes petites, le pelage ras, noir et blanc. Il est — je dirai presque, il était —

petit, mais courageux, hargneux, attaché à son maître et très-fidèle.

Il existe encore un *carlin*, un *roquet*, comme bon semblera à mes lecteurs, qui s'appelle le *chien d'Irlande*, et a une grande analogie avec le *carlin*, à cette seule différence qu'il est de taille supérieure.

Telles sont les races de chiens de luxe ou d'appartement connues et vivantes. Nos contemporains — les dames surtout — ont une grande passion pour tous ces animaux et on a pu s'en convaincre aux deux expositions qui ont eu lieu en 1863, et 1865.

Jusqu'où va cette amitié? on en a eu de curieux exemples sous les tentes réservées aux chiens de luxe et d'appartement. Il y avait là des bêtes souvent très-médiocres qui reposaient dans des berceaux de satin enguirlandés de ruches et de dentelles; il y en avait qui ne mangeaient et ne buvaient que dans de la vaisselle d'argent; le compartiment d'un de ces chiens était un vrai cabinet de toilette, et l'on y trouvait les brosses, les peignes, les éponges, les houppes, les parfums, les boîtes mystérieuses, nécessaires à une bête à la mode.

Chacun a pu voir, comme moi, un petit animal, gros comme le poing et d'une incontestable hideur, qui reposait douillettement sur un oreiller et qu'on avait enveloppé dans un vrai cachemire de l'Inde. Celui-ci buvait du lait chaud dans une soucoupe d'argent; celui-là mangeait un biscuit dans un bol en porcelaine. Un affreux petit *bichon*, dont on ne voyait pas les yeux, était estimé deux mille cinq cents francs.

On n'a vu, comme spécimen de la race carline, qu'une paire de ces animaux à l'exposition de 1865, et si cette race n'est pas éteinte, comme on l'avait dit, elle est bien près de s'éteindre. Le propriétaire de ces *carlins* mâles cherchait depuis trois ans dans toute l'Europe une *carline* qu'il ne trouva pas.

Saluons le dernier carlin ! Puisse-t-il, à défaut de postérité, avoir son historien, comme le dernier des Mohicans !

Je ne puis terminer ce chapitre sans faire ici mention d'une fantaisie de la mode qui a été découverte par un de mes confrères, M. E. Chapus.

« Depuis quelque temps, écrivait-il dans un journal de Paris, on voit, dans les voitures qui se promènent au bois de Boulogne et parfois sur le sable des allées, des petits chiens de luxe, des *king's-charles*, des *caniches de la Havane*, des *bouledogues* de la petite espèce dont le poil naturel est remplacé par un poil de pure fantaisie dû à la teinture et qui comporte une très-grande variété de teintes : c'est l'art de la toilette et du maquillage appliqué aux animaux domestiques. Cet art n'est pas absolument nouveau.

« Il y a trente ans environ, d'après ce que nous rapportent les chroniqueurs du temps, un savant fit grand bruit en appliquant aux animaux vivants le procédé de coloration employé pour le bois des arbres.

« Il injectait les veines d'un quadrupède quelconque de la couleur demandée, et procurait ainsi, sans le moindre effort, un porc bleu de ciel, un veau lilas, un chien vert pomme, un ânon prune de monsieur, un mouton jaune safran, un agneau rouge, etc. Il attestait une fois de plus cette grande vérité, que rien n'est nouveau sous le soleil.

« Mais le procédé dont on use aujourd'hui pour obtenir ces bizarres métamorphoses n'est plus celui qu'employait le savant en question. Il infusait la couleur ; maintenant on la communique à l'aide de la teinture ; on teint le poil des animaux comme on est parvenu à le dorer.

« On se souvient qu'un homme, dont la rapide fortune fit beaucoup parler de lui il y a quinze ans, avait eu la fastueuse idée de tout convertir en or chez lui. Cette manie s'étendit jusqu'au

petit chien favori de sa femme, dont les longues soies parurent un jour dans ses salons rutilantes d'or, de même que les côtes rugueuses d'un certain nombre de melons qu'il avait fait servir quelques jours auparavant dans un dîner d'apparat.

« Il y a des dames qui raffolent de cette mode de coloration artificielle du poil des chiens, à l'aide de laquelle leurs petits favoris peuvent devenir des multiples d'eux-mêmes, un jour verts, un jour bleus, un autre violets, sans que, pour cela, elles soient dans la nécessité de partager leur tendresse entre plusieurs.

« Cette coloration, paraîtrait-il, est très-favorable à la santé des animaux, en ce qu'elle est essentiellement insecticide ; mais le côté le plus curieux de l'invention, le voici : il a été observé que le naturel des chiens subit des influences, en raison de la nuance qui leur est donnée. Leur instinct en est diversement affecté. Ils deviennent timides, hargneux, intelligents, doux, stupides, poltrons, mordeurs ou jappeurs, selon la couleur qu'ils reçoivent.

« Déjà cet étrange phénomène, dont les physiologistes n'ont pas encore le mot, avait été observé sur le bichon du financier dont nous venons de parler. Le jour où ce petit animal était fraîchement doré, il était intraitable ; il passait fier à côté des plus familiers de la maison, ne jouant pas avec les autres chiens qu'il semblait dédaigner, et ne revenait à son charmant petit instinct très-caressant que peu à peu et à mesure que son poil se dédorait, c'est-à-dire qu'il perdait son or.

« La teinture en rouge rend les chiens très-difficiles. Le vert ou le rose paraît les égayer, c'est ainsi qu'on avait « toiletté, » décoré deux chiens que nous voyions prendre leurs ébats, l'autre jour, aux abords du premier lac du bois de Boulogne.


« Ils étaient comme ivres de joie, et tout petits qu'ils étaient, ils faisaient des bonds de lévriers d'Écosse. La couleur chocolat

les attriste et le bleu les rend méchants en les rendant malades.

« Cette couleur est laxative outre mesure.

« Avis aux dames qui possèdent des bichons tendrement aimés et qui seraient tentées d'essayer sur eux les effets de cette coloration artificielle dont la mode semble vouloir se généraliser. »

J'oublie, à dessein, les chiens issus de père et mère inconnus, qu'il est impossible de classer d'aucune façon, et que l'on trouve sur son passage, dans les rues et les campagnes. Ces animaux sont les *déshérités* de l'espèce canine, et souvent on rencontre de très-jolis spécimens dans leur nombre. C'est à la sagacité de mes lecteurs de trouver la place qui leur convient parmi les espèces déjà décrites.



X

LES EXPOSITIONS DE CHIENS

Les expositions de chiens sont d'origine anglaise. Les premières se sont bornées à des spéculations de marchands qui *exhibaient*, le soir, dans quelque taverne obscure et enfumée d'un quartier mal famé, ou sous quelque hangar aux étais à peine recouverts d'une bâche et l'éclairage consistant en une douzaine de chandelles fumeuses, des *terriers*, des *king's-charles*, des *bull-dogs*, lesquels trouvaient pour admirateurs des domestiques et des cochers, pour acheteurs des *Sportsmen* attirés en cet endroit non-seulement dans le but de se procurer un animal convoité, mais encore avec l'intention de se divertir et d'avoir le plus de *fun* possible, le tout arrosé de « gin » et de « brandy. »

La première grande exposition de chiens que l'on cite en Angleterre eut lieu à Birmingham en 1860, par les soins de MM. Cartwright et Riley qui avait offert à la curiosité publique environ deux cent cinquante spécimens. En 1861, à Leed, le

North-British hog's exabition, patroné par les lords du comté et de tous les comtés environnants, au nombre desquels marquaient les comtes de Derby, Grey, Grosvenor, Ripon, lord Nevel, lord Paget, le duc de Northumberland, le duc de Carlisle, etc., etc., dépassa tout ce qu'on avait fait jusqu'alors et peut-être ce que l'on fera de l'autre côté de la Manche.

A la même époque, au mois de mai, un M. Barret, directeur d'un établissement particulier destiné à la vente des chevaux, comme le « Tattersaal » de cette ville et celui de Paris, organisait chez lui une exposition de chiens qui eut également un grand succès.

Cela l'engagea à renouveler l'année suivante cette heureuse tentative qui est devenue, à l'heure qu'il est, un des besoins de la vie des sportsmen à Londres et en Angleterre comme le sont les courses et les *cok's fights*.

L'établissement de M. Barrett dans Holborn-street a donné son nom à l'établissement dont il s'agit qui est appelé : *Holborn horse repository*, et c'est là que, le 20 mai de l'année 1865, furent exhibés au public amateur et aux curieux 545 spécimens divisés en 55 classes, mais qui ne faisaient partie que de chiens de luxe, de chiens de garde et de petit sport. J'ajouterai cependant que les *retrievers* anglais, ces célèbres épagneuls qui chassent à l'eau d'une manière si remarquable, et les *blood-hounds* destinés à la chasse à courre étaient représentés par des sujets d'une beauté sans pareille.

Outre les chiens de chasse on trouvait chez M. Barrett des *dandys dynmont*, race de terrier très-rare, des *terriers* noirs, mouchetés de feu, des *carlins* dont le prix est toujours très-élevé — eu égard à leur hideur, sans doute — des *chiens chinois*, ramenés du palais de Yung-Ming-Yeng ; des *chiens tartares* pris sur les rives de l'Amour ; des *chiens esquimaux*, des *lévriers danois*, issus de la race de ceux dont le roi Alfred fit

usage en Irlande pour exterminer les loups et les sangliers qui désolaient l'île de Saint-Patrick ; des *terre-neuve* géants, des *chiens maltais* ; des *levrettes*, des *chiens de Poméranie* blenheim ; des *mâtins anglais*, des *lévriers australiens*, etc., etc.

Pendant les huit jours que dura l'exhibition de M. Barrett, plus de 45,000 visiteurs se rendirent à *Holborn horse repository*, et la recette fut très « confortable. »

L'année suivante, le 24 juin, un commerçant de Leeds, M. Th. Dawkins Appleby, aidé par un comité présidé par le duc de Beaufort, ouvrit dans la grande salle de la *Royal agriculture society*, à Islington, faubourg éloigné de Londres, une exposition de chiens où se trouvaient plus de 800 têtes auxquelles furent distribuées 22,500 francs de prix.

Il y avait encore là des chiens de toutes espèces, dont un grand nombre avait paru dans Holborn Street. Les animaux divisés en deux catégories et cinquante-deux classes offraient à la vue des visiteurs des spécimens hors ligne de toutes les races.

Chaque exposant avait payé : pour la classe des *fox-hounds* une somme de 151 fr. 25 c. ; — pour la classe des chiens de chasse 26 fr. 50 et une entrée de 2 fr. 85 c. par chiens admis ; pour les lévriers 55 fr. et 6 fr. 25 c. par chien exposé. Les chiens de luxe seuls ne « forçaient » pas leurs maîtres à payer de souscription, mais à prendre au bureau un droit d'entrée de 9 fr. 45 c. pour leur admission.

Nos voisins d'outre-Manche sont — à mon avis — le seul peuple qui comprenne le confortable — je ne dirai pas l'élégance, — aussi l'*exhibition* de Islington-Hall était-elle fort curieuse à examiner de près. C'était un magnifique coup d'œil que celui de ces chenils sur lesquels étaient enchaînées toutes les races imaginables des chiens du globe terrestre.

Ce qui frappait le plus le visiteur, c'était la meute de Sa Grâce

M. le duc de Beaufort, sous la direction d'un célèbre piqueur nommé Clarke, à qui la Société offrit une coupe d'argent de dix guinées, comme témoignage de satisfaction du bon état de ses bêtes, son maître ayant refusé la coupe de soixante guinées qui lui était présentée.

Venaient ensuite d'admirables *bloods-hounds*, nos vieux Talbot français, étalons de tous les chiens courants, des dogues à poil blanc et noir que l'on retrouve dans tous les tableaux de chasse des anciens maîtres, lorsqu'ils représentent une chasse au sanglier, des *lévriers d'Écosse* au poil rude, des *molosses de Cuba*, des *chiens turcs*, des *chiens tartares* tout noirs « extérieurement » et « intérieurement ; » des *griffons autrichiens*, des *épagneuls bassets*, des *chiens à chasser la loutre* avec pieds palmés, des *beagles* de la reine Élisabeth, etc., etc., et une multitude d'autres animaux qu'il serait trop long d'énumérer ici.

L'exhibition de Islington avait attiré 85,000 visiteurs qui produisirent une somme de 80,000 francs, car il y avait eu beaucoup de billets donnés.

Une vente aux enchères termina cette exposition et tous les propriétaires qui avaient eu l'intention de montrer leurs animaux pour mieux s'en défaire, réussirent dans le but qu'ils s'étaient proposé. L'un d'eux, un superbe *braque* noir et feu de haute taille fut payé 2,100 francs.

Le catalogue seul, vendu à 10,000 exemplaires, accumula une somme équivalente en francs. Le bénéfice net de cette entreprise fut de 50,580 francs, réalisé en quatre ou cinq jours.

La première exposition de chiens en France date de 1865. Elle fut ouverte le 5 mai dans l'enceinte du Jardin zoologique d'acclimation du bois de Boulogne, et fut placée tout autour de l'enceinte, à partir de l'entrée derrière les serres jusqu'à la porte de sortie du côté de Saint-James. Le comité et les mem-

bres du jury, composé de MM. Drouyn de Lhuys, président des deux Sociétés réunies ; le baron James de Rothschild, président honoraire de la Société du Jardin ; de Quatre-Fages, vice-président de la Société d'acclimatation ; le comte d'Épremesnil, secrétaire-général ; Jacquemart, vice-président de la Société zoologique et membre du conseil d'administration ; Pomme et Ruffier, membre des deux conseils ; le prince de Wagram, le vicomte Ladislas de Saint-Pierre, le vicomte de la Rochefoucauld, membres du conseil du Jardin ; Rufz de Lavison, directeur du Jardin, membre du conseil ; Albert Geoffroy Saint-Hilaire, directeur-adjoint, actuellement directeur au lieu et place de M. Rufz de Lavison, suivit l'ordre le meilleur pour diviser les diverses races de chiens, dans leur classification la plus rationnelle et la plus scientifique.

Quelques hommes étrangers très-compétents prêtèrent aussi leurs noms à ce brillant Conseil des douze. C'était MM. le vicomte Paul Daru, le duc de Plaisance, le baron Lambert, Pierre Pichot, Anatole Gilet de Grandmont ; le docteur Vernois ; Paul Gérusez, Godefroy Jadin, Rousseau et Jacque, artistes peintres ; H. Delamarre ; le comte Henry Greffulhe ; Mackensie Grieves, le comte Paul de Lorges, le comte Henry de l'Aigle ; le vicomte de Grente, le vicomte de Boissgelin, Majou de la Débutrie ; le vicomte Roger de Chézelles, Paul Caillard, Leblanc, vétérinaire ; le comte de Lantilhac, de Carayon-Latour ; baron de Noirmont, baron Le Cousteux de Canteleu, Édouard, André Desvignes, Dufour et de Salverte.

Il manquait bien dans ce nombre quelques autorités cynégétiques, mais on sait que dans tous les comités possibles, quand on a besoin de diplomates on choisit des..... gens aimables. Cela suffit.

Ces noms honorables et honorés n'en prouvent pas moins que l'exposition des chiens eut un côté sérieux, et il serait injuste

de ne point reconnaître de prime abord, qu'à part certains points du programme qui ne furent point atteints, le reste mérita les plus grands éloges.

De nombreuses souscriptions du ministre de l'agriculture et du commerce, du Jockey Club, et des compagnies du chemin de fer, celles de 4000 fr. inscrite par les deux Sociétés d'acclimatation, y compris les dons suivants des dames patronesses du Jardin, pour 1,800 fr. ; de la ville de Paris, pour 1,000 fr. ; du baron de Rothschild, pour 500 fr. ; de la Vénérerie impériale, pour 500 fr. ; des chasseurs du Poitou, pour 280 fr. ; du journal *la Vie à la campagne*, pour 200 fr. ; et du *Journal des chasseurs*, pour 70 fr., formèrent un total d'environ douze à treize mille francs qui furent affectés à la distribution des récompenses.

Ce qui frappa surtout le chasseur, le veneur devrais-je dire, dans l'ensemble de cette exposition de 1865, c'était tout d'abord la série des meutes parmi lesquelles on remarquait les chenils de MM. de Chézelles, de l'Aisne ; Majou de la Débutrie, de la Vendée ; de Carayon-Latour, de la Gironde ; du comte d'Osmond, de l'Yonne ; du baron Le Coulteux de Canteleu, de l'Eure ; Desvignes, de la Sarthe ; du vicomte de la Rochefoucauld, du Loiret-et-Cher ; enfin, *last not the least* de Sa Grâce M. le duc de Beaufort. La beauté de chiens, la bonne tenue de leur litière, leur obéissance aux piqueurs étaient vraiment chose notable.

Venaient ensuite des chiens de chasse, — chiens d'arrêt à poil long et à poil ras, les chiens d'utilité, les lévriers et les chiens de luxe.

Quant aux chiens exotiques, ils étaient représentés par quelques races spécimens.

Les chiens de chasse avaient été placés uniformément, de deux mètres en deux mètres, dans le style anglais, sur un plancher formant estrade et d'un plan incliné, attachés les uns

à côté des autres, par des chaînes de un mètre et demi de longueur, de façon à avoir toute liberté, sans toutefois pouvoir ni s'atteindre, ni se mordre.

Les meutes, au nombre de douze, classées dans des enceintes très-spacieuses, avaient toutes une couchette en estrade.

Quant aux chiens de luxe et d'appartement, *chiens de la Havane*, *roquets* — espèce presque perdue — *levrettes*, *bichons*, *king's-charles*, etc., etc., on les avait parqués aristocratiquement dans des niches d'un mètre carré hermétiquement closes et bien calfeutrées, de façon à garantir du froid ces bêtes si frileuses.

En résumé, cette exposition de la race canine, tout incomplète qu'elle ait été au point de vue universel, c'est-à-dire pour offrir aux curieux un spécimen de toutes les races de chiens du monde, — qu'il eût été fort difficile de rassembler, — servit à constater, à la grande joie des amateurs qui déplorent avec raison l'abâtardissement de nos vieilles races de chiens français, et quelquefois leur disparition, que la vénerie et l'art de Du Fouilloux n'étaient pas morts en France, et que nos ressources pouvaient être encore grandes.

Ce qu'il est bon de mentionner dans ce livre, c'est que la Société d'acclimatation, après avoir créé un jardin destiné à recueillir, acclimater et répandre les animaux des plus lointains pays, susceptibles d'être utilement employés dans nos campagnes; après de beaux essais de pisciculture; après le succès immense obtenu par son célèbre aquarium; la Société avait reconnu que le but qu'elle poursuivait, peu pratique en lui-même, n'était pas facile à atteindre. Elle avait pensé que, dans un avenir fort prochain peut-être, elle retomberait au rang de simple jardin zoologique, uniquement fréquenté par les enfants, les mères de famille et les amateurs passionnés de lamas,

de yacks, d'oiseaux aquatiques et de promenades solitaires ; aussi aspirait-elle à de plus hautes destinées. Forte de son établissement magnifique, plus forte encore de son solide capital, elle entreprit, par sa seule initiative et à ses risques et périls, d'offrir au public des exhibitions périodiques d'animaux.

Elle osa ce qu'aucune société française n'avait osé jusque-là, sans solliciter ni les conseils ni les subsides de l'État ; elle marcha seule et sans lisière, et inaugura en France l'ère de l'initiative individuelle. Ces modestes exhibitions, fondées ainsi par ces hommes indépendants, sans l'estampille du gouvernement, ont été accueillies avec le plus grand succès. Dix mille personnes visitèrent, le jour de l'ouverture, l'Exposition des chiens ; ce fut un vrai triomphe, fait pour encourager les administrateurs à persévérer dans cette voie féconde.

En somme, la Société d'acclimation avait, pour son coup d'État, fait un vrai coup de maître.

A peine le Jardin d'acclimation avait-il clos son Exposition de chiens, que nos voisins d'outre-Manche en ouvraient une autre, sur un pied beaucoup plus large, dans l'*Agricultural-Hall*, à Londres. On n'y comptait pas moins de seize à dix-sept cents animaux, divisés en deux classes : les chiens de *sport* et les chiens d'*agrément*.

Les premiers étaient placés au rez-de-chaussée, qu'ils occupaient en totalité ; on trouvait les seconds casés dans des galeries supérieures. L'ensemble de l'Exposition, établi sur des plates-formes, était disposé en avenues qui embrassaient toute la longueur du bâtiment. On avait recouvert les planchers de sciure de bois qui, à cette époque de l'année, en été, valait mieux que la paille pour cet usage.

On pouvait, en se plaçant dans la galerie Ouest, juger d'un seul coup d'œil l'Exposition tout entière et se faire aisément

une idée de son importance ; la longueur des plates-formes dépassait deux milles et demi (plus de quatre kilomètres).

L'Exposition était divisée en soixante-six classes, dont quarante comprenaient les chiens de *sport* et vingt-six les chiens d'*agrément*.

La valeur des primes qui furent distribuées s'éleva à plus de 1,000 livres sterling (25,000 fr.).

En somme, l'Exposition présentait dans toutes ses catégories de merveilleux spécimens qu'il serait trop long de décrire et d'énumérer ici. Je me bornerai à rappeler seulement que dans la division des chiens d'agrément, les Anglais, dont on connaît du reste l'excentricité, avaient laissé Alcibiade loin derrière eux. Il y avait là des *chiens comiques*, d'après la propre expression anglaise. Les uns avec des nez énormes, les autres en possédant de très-plats ; ceux-ci avec de très-longues queues, ceux-là de courtes, d'autres enfin n'en ayant pas du tout. Quelques-uns étaient d'une espèce tellement bizarre qu'il était impossible, à première vue, de distinguer la tête de la queue.

Ce qui frappait le plus les yeux du visiteur, c'était le luxe que les propriétaires de certains *bichons* et *king's-charles* avaient déployé à leur égard. La plupart de ces petits chiens, couchés nonchalamment sur des coussins de satin et de velours, se prélassaient dans de véritables petits palais d'acajou et de cristal et semblaient parfaitement comprendre leur position supérieure et aristocratique.

Il n'est pas moins curieux de mentionner ici le prix d'estimation des principaux chiens exposés, que j'ai copié sur des notes authentiques.

D'abord un *skye-terrier*, portant le nom irlandais de *Garry*, évalué à la modeste somme de 1,500 livres sterling (37,500 fr.) ; *Brenda*, chienne de chasse à courre, d'une taille de 31 pouces

anglais (0.78 centimètres), qui fut payée par lord Stamford 150 guinées (3,967 fr. 50) ; un *king's-charles* espagnol, d'une beauté extraordinaire, nommé *Jumbo*, vendu 100 livres sterling (2,500 fr.), et *Sylvey*, lévrier italien, également 100 livres sterling. Il en est beaucoup d'autres dont les noms ne sont plus sous mes yeux, qui furent mis en vente par leurs propriétaires, aux prix de 1,250 francs, 2,500 francs et 12,500 francs.

Je mentionnerai avec regret l'absence complète de chiens français à cette Exposition. Ils auraient pu cependant y paraître avec quelques avantages.

L'année suivante, un autre *dogs'show* eut encore lieu dans ce même emplacement, à Islington, et cette fois là il y avait des exposés cotés depuis 5 livres sterling jusqu'à 2,000 guinées.

Dans cette babel des chiens, qui hurlaient, aboyaient et glapissaient à cœur joie, on trouvait des quadrupèdes de l'espèce canine, appartenant à des races perdues, depuis le carlin jusqu'à ces énormes molosses à sanglier que l'on admire dans les peintures de Snyders ou de Rubens, chiens de toutes sortes, de toute robe et de toute valeur, rangés dans des *boxes* le long de galeries spacieuses. Ce spectacle était vraiment des plus bizarres.

Le bruit de tous ces animaux, les uns fort dociles, les autres très-dangereux à rencontrer démuselés et errants au coin d'un bois, en plein champ, ou le long d'une rue, dominait toute conversation et la rendait impossible.

Il serait fort long — et *tidious*, disaient les Anglais — d'énumérer, d'après le catalogue, les noms de tous ces chiens, dont un grand nombre m'étaient inconnus — de race et de physiologie. — On admirait surtout un *suffolk* appelé *Sailor*, bête sans pareille, appartenant à M. C. Bishop, estimé à mille livres sterling (25,000 fr.). Un beau prix pour un animal, quel qu'il

soit. Puis ensuite *Captain*, un chien *terre-neuve* géant, propriété de M. Frank Berkeley, de la valeur de *cinq cents livres sterling* (12,500 fr.). Le duc de Beaufort avait envoyé quarante chiens de sa meute de *fox-hounds*, célèbre parmi tous les sportsmen, et leurs formes élancées ; leur manteau rougeâtre mêlé de gris, très-uniforme chez tous ces quarante camarades, attirait l'approbation universelle.

Venait ensuite une série nombreuse de *king's-charles* caressants et de *terre-neuve* hurleurs, dont je ne m'occupai qu'en passant, car je cherchais seulement dans cette foule les chiens de chasse, et il y avait là des *griffons* pour chasser la loutre, des *épagneuls bassets* pour le bois, grands chasseurs de faisans et de bécasses, des *griffons*, des *pointers*, des *retrievers*, des *bassets* jambes torses pour le lapin, des amours de *lévriers* qu'on m'assura être passés maîtres dans la chasse aux lièvres des Highlands.

J'eus aussi à admirer les *épagneuls* de la Chine et plusieurs chiens de *Tartarie*, hauts sur patte, à l'œil fauve, au poil rude, des animaux dont la garde doit être précieuse.

Le 18 août 1864, une autre *exhibition* de chiens fut ouverte à *Cremorn Gardens*, et je pus voir par moi-même cette curiosité animée, qui se composait de spécimens nombreux de *terre-neuve*, de *setters*, de *retrievers*, de *pointers*, de *fox-deer-grey* et *blood-hounds*, de *bull-dogs*, de *terriers*, de *poodles*, de *danois*, de *lévriers*, etc. Tout ce qui me parut remarquable dans cette réunion de quadrupèdes fut un admirable *pointer* blanc et orange, marqué sur la tête avec une régularité telle qu'on eût pu le croire peint, orné sur les deux épaules de deux taches jaunes parfaitement égales, et possédant un jarret d'une ténuité sans pareille. C'était là un étalon de pure race, le front large, l'oreille un peu haute, mais tombant à merveille, le museau court, mais très-bien modelé ; la truffe noire, comme aussi

l'intérieur de la gueule ; pas trop gros, pas trop petit, un vrai chef-d'œuvre de la nature.

Le *pointer* en question était estimé mille livres sterling par son propriétaire !

La seconde exhibition de chiens à Paris fut préparée en 1865 les soins des administrateurs du Jardin d'acclimatation, non point au bois de Boulogne, dans l'enceinte de l'établissement, qui avait été jugé trop éloigné pour la commodité du public, mais sur l'emplacement du Cours-la-Reine, où l'on avait établi une quadruple rangée de stalles en bois à plan incliné, suivant la coutume anglaise.

Tout cela formait une étendue d'un kilomètre, c'est assez dire qu'il y avait environ deux mille chiens exposés.

Outre les animaux de toutes races amenés de Paris et de la province, on rencontrait là des meutes fort remarquables appartenant aux noms suivants :

M. le comte d'Osmond avait un équipage composé de 15 *beagles-harriers*.

Le même, 50 chiens grands *fox-hounds*.

M. Majou de la Debuterie, 25 chiens *bâtards poitevins*.

M. Paul Caillard, 44 chiennes *dwarf-fox-hounds*.

M. de Champagny, 12 *griffons de Vendée*

M. Labroise, des *normands*.

M. Laurence, 9 *bâtards poitevins*.

M. de Pully, 16 id.

M. de la Besge, 25 id.

M. Houdaille, 16 *briquets d'Artois*.

M. le marquis de Langle, 16 *bâtards saintongeais*.

M. Babinet, des *bâtards poitevins*.

M. de Béjary, 18 *bâtards saintongeais*.

M. Four, 7 *briquets d'Artois*.

M. Piston, 22 *gascons*.

M. Ramier, 28 *bâtards saintongeais*.

M. de Madec, 7 *griffons de Bretagne*.

M. Baudry d'Asson, 37 *vendéens de race pure*.

M. le comte d'Ambrugeac, des *fox-hounds*.

M. le comte de Laferrière, id.

M. Champmann, des *harriers*.

D'autre part, on remarquait parmi les chiens d'arrêt, en première ligne, les jolies chiennes de M. Paul Caillard. Le jury octroya la grande médaille d'honneur à l'équipage de M. Laurence ; puis à M. le vicomte de Madec, à M. le comte d'Osmond, à M. Paul Caillard.

La grande médaille d'honneur pour le plus beau chien courant fut décernée à une admirable bête appartenant à M. de la Besge. Le chien s'appelait *Boliveau* et était issu de *Monthabor*, à qui le même prix avait été donné lors de l'Exposition de 1863.

J'ajouterai en passant que si l'on compare le nombre des chiens exposés en 1865 au nombre des prix offerts, on trouvera ce *dog's show* assez incomplet ; mais si l'on réfléchit aux difficultés du transport et du séjour, si l'on pense aussi qu'un chien est souvent un ami dont on se sépare avec peine, on comprend que cette expédition fut tout ce qu'elle pouvait être.

En somme, s'il est un pays où une Exposition de chiens doit réussir, c'est assurément à Paris. Nulle part les chiens ne sont aimés, choyés comme à Paris ; c'est à croire que plus les relations sociales sont suivies, plus les hommes se mêlent, plus ils se voient et se connaissent, plus ils éprouvent le besoin d'aimer les chiens.

Le directeur du Jardin d'acclimatation a fait construire, en 1861, un chenil qui peut être considéré comme un modèle du genre ; il consiste en un pavillon octogone à plusieurs compartiments, élevé sur un sol bétonné au ciment, avec niches et bancs couverts ; le tout entouré d'un grillage et ornementé de

façon à ne pas déparer la jolie collection d'installations rustiques que le public est accoutumé d'admirer dans cet établissement. On peut faire entrer désormais le chenil dans la décoration des parcs !

Dans chaque compartiment de ce chenil modèle se trouvaient des spécimens de chiens dont il est bien rare de voir les pareils. C'étaient d'abord les deux beaux *lévriers kurdes* à longs poils noirs et blancs, donnés au Jardin d'acclimatation par la Société impériale d'acclimatation de Moscou. Lorsque ces chiens sont dressés sur leurs pattes de derrière, ils dépassent de la tête l'homme de la plus haute stature et paraissent plutôt de taille à coiffer les loups et les sangliers qu'à poursuivre les simples lièvres. Si on pouvait dresser ces animaux à courir au-devant des voitures dans les Champs-Élysées et au bois de Boulogne, ils remettraient à la mode ce genre de sport, aujourd'hui délaissé, et autrefois si bien rempli par les chiens danois.

Je trouvai encore dans ce chenil deux jeunes *chiens de Laponie*, de l'espèce de ceux qui remplacent la poste aux chevaux dans les steppes neigeuses de la Sibérie, du Groënland et du Labrador ; ils avaient été envoyés au Jardin par S. A. le duc de Rianzarès. J'ajouterai comme souvenir plusieurs variétés de *chiens chinois*, les *molosses* de Barcelone, si célèbres dans la tauromachie de l'Espagne ; les *dingos* ou chiens sauvages d'Australie, et deux jolis *petits terriers* du Mexique, dons de Son Exc. M. le maréchal Forey, et qui paraissaient des modèles de grâce et de vivacité.

Depuis deux ans le chenil du Jardin d'acclimatation est désert. Les animaux qui le peuplaient sont morts, ou ont été vendus. On ne les a pas remplacés.

Tous les vrais amateurs de chiens ont regretté cet abandon de la part de la nouvelle direction. On eût pu faire, dans cet

endroit si bien aéré, non-seulement un chenil pour la reproduction et la vente des produits tout dressés, mais encore un hôpital qui n'eût pas eu de pareil au monde.

C'est là une lacune qui pourrait être comblée et à très-peu de frais.



XI

L'HYDROPHOBIE

La rage canine a été connue de tout temps, et cependant les anciens, s'il faut en croire Aristote — qui ne dit pas vrai cette fois-ci — croyaient que l'homme seul était exempt des atteintes de l'hydrophobie.

Quoi qu'on ait écrit, quoi qu'on ait dit sur cette horrible maladie, la terreur de toute l'humanité, il reste prouvé que l'art médical ignore encore ce qu'il faut faire pour prévenir et pour guérir la rage.

Quelle que soit l'opinion de certains savants et de M. le préfet de police, il est prouvé que ce ne sont pas les grandes chaleurs et les grands froids qui engendrent l'hydrophobie chez les chiens mal nourris.

Mainte preuve pourrait être consignée ici, à l'appui de cette opinion, et c'est bien à tort que la *muselière* — ce supplice inventé par des ignorants — a passé dans nos mœurs. Au lieu de pré-

venir, d'empêcher le mal, elle l'aggrave ; mais à quoi bon prêcher à des sourds ?

D'abord la muselière n'est, la plupart du temps, qu'un engin illusoire qui n'empêche aucunement un animal de mordre, et, malgré l'impôt, les cas de rage se sont très-sensiblement accrus, proportionnellement au nombre des chiens recensés avant et après l'impôt.

A Constantinople et sur les rives du Danube, les chiens errants se comptent par milliers, ou plutôt on ne saurait les compter : Ils sont innombrables. La rage canine y est très-rare.

D'ailleurs la rage se montre aussi spontanément chez d'autres carnivores : le chat, le loup, le renard.

Sur 250 cas, on compte 204 chiens, 30 loups, 15 chats, 1 renard.

Les herbivores ne contractent la rage que par suite de morsures : cheval, âne, mulet, bœuf, mouton, chèvre, lapin, oiseaux de basse-cour sont sujets à ce terrible fléau.

Le porc seul jouit de l'immunité. Serait-ce à cause de l'épaisseur de sa peau, de sa graisse ? le venin des serpents n'a pas davantage d'action sur lui.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que la salive seule communique la rage. Le sang d'un animal enragé inoculé à un autre animal n'a pas d'effet.

Le danger commence avant que l'animal donne des signes de fureur. Et malheureusement le public, qui n'est pas du tout au courant des manifestations symptomatiques, ne s'émue au sujet des chiens enragés qu'à l'apparition des actes de frénésie, alors qu'il est déjà trop tard.

Nous allons essayer de le mettre en garde contre le fléau redoutable, en détaillant les prodromes et les diagnostics de la maladie.

Sitôt qu'un chien éprouve les premières atteintes de la rage, il se retire dans sa niche, triste, mais ne montrant aucune disposition à mordre. Bientôt il devient inquiet, change à tout moment de position et ne se trouve jamais bien couché. Il vous regarde fixement comme pour vous demander un remède à ce mal intérieur qu'il sent venir; puis son regard prend une expression indéfinissable, étrange, égarée. Il va, vient, rôde d'un coin à un autre, comme en quête d'un objet perdu, se couche, se lève, creuse sa paille, la met en tas avec son museau, puis la repousse tout à coup et s'élance au mur comme pour saisir ce qu'il croit y voir. Il a l'air de chasser aux mouches.

Si c'est un chien de compagnie, doux, affectueux, caressant, il continue de témoigner à son maître autant et plus d'attachement et de soumission.

Mais bientôt des fantômes semblent se dresser dans son imagination, il se croit entouré d'ennemis, et il s'élance sur eux, happant, mordant le vide.

Si c'est un chien méchant, hargneux, comme certains chiens de garde, son aspect devient épouvantable, horrible, terrifiant.

Puis l'accès se dissipe, les yeux se ferment, le corps penche, on dirait qu'il va tomber; mais l'accès recommence, il aboie du hurlement rabique, et s'élance avec fureur tout droit devant lui.

Un des traits caractéristiques de cette terrible maladie, de cet empoisonnement, c'est la « dépravation de l'appétit, » un profond dégoût pour la nourriture habituelle.

D'ordinaire, le chien enragé a la queue tombante, la gueule ouverte, la langue pendante et bleuâtre, la démarche chancelante, mais il ne bave pas toujours.

Il y a la rage *mue* ou muette et la rage hurlante. Dans celle-ci, les chiens ont ce qu'on appelle « la voix de coq, »

c'est-à-dire l'aboïement voilé et comme enrôué. L'aboïement se termine par un hurlement filé sur la sixte, la septième ou l'octave supérieur. Celui qui une fois l'a entendu ne l'oublie jamais.

Il importe de ne pas confondre ce hurlement avec celui du chien qui « aboie à la lune ou à la mort. » Celui-là va en descendant, tandis que l'aboïement rabique va en montant.

Un chien bien portant, battez-le, il gueulera ; rouez de coups un chien enragé, il gardera le silence.

Les animaux sains reconnaissent tout de suite les animaux enragés ; ils les fuient. Un molosse se sauve d'un chétif roquet qu'il pourrait abattre d'un coup de patte ou d'un coup de ses crocs. Dira-t-on que c'est de l'instinct ? Moi, je dis : C'est de l'intelligence.

N'est-ce pas aussi de l'intelligence cette faculté bien extraordinaire qui fait que les animaux enragés se jettent de préférence, pour les mordre, sur l'espèce qui leur a communiqué le virus ? Un mouton se précipitera sur le chien ; un cheval, un canard, agira de même.

Partant de ce principe, et voyant le chien s'élancer sur l'homme pour le mordre, ne serait-on pas tenté de soupçonner l'espèce humaine d'être l'instigatrice de la rage sur le chien ?

Comment ? je n'en sais rien.

On a parlé de l'empêchement des rapports sexuels, on a accusé la privation de nourriture, et aussi une nourriture trop abondante et trop substantielle ; le fait est que, expérimentalement, on n'a jamais pu provoquer la rage par ces moyens.

J'ai eu mainte fois l'occasion de rencontrer sur mon passage, ou d'apercevoir dans la plaine, ou au milieu des villes, des chiens enragés. C'est là un triste spectacle pour un ami de la race canine ; mais, après tout, je ne suis pas fâché d'avoir été

témoin de ces souffrances, ne fût-ce que pouvoir écrire ce chapitre *de visu*, avec toute connaissance de cause.

Mon désir est, non-seulement de détruire les préjugés ridicules qui courent le monde, mais encore de prévenir d'horribles accidents, des malheurs irréparables.

On croit généralement qu'un chien enragé devient furieux, qu'il aboie, qu'il bondit, qu'il cherche à mordre, qu'il refuse de boire. Cela est une erreur, erreur qui cause presque toujours de graves malheurs, parce qu'on ne prend aucune précaution contre un animal qui paraît docile, ce qui n'empêche pas souvent qu'il ne soit malade.

Je crois donc utile de rappeler en quelques mots les premiers symptômes qui se manifestent au début de cette maladie.

En les observant on peut être certain d'éviter des conséquences fâcheuses.

Les personnes qui ont des chiens et ont l'habitude de les avoir constamment près d'elles, connaissent naturellement leur caractère et leur manière d'agir; aussi remarqueront-elles le moindre changement qui se manifestera dans l'existence de l'animal.

L'hydrophobie a trois phases bien distinctes, qu'il est facile de diviser de la façon suivante :

PREMIÈRE PÉRIODE. — DU PREMIER AU TROISIÈME JOUR.

Tristesse du chien, — il se glisse dans les coins, — il ne boit presque pas, — il mange peu, — il a sans cesse la queue entre les jambes.

DEUXIÈME PÉRIODE. — DU QUATRIÈME AU SIXIÈME JOUR.

Le chien lèche par terre les matières salées. — Il aboie d'une façon toute particulière, — le son est guttural; — il lance des

coups de dents sur les murailles comme un jeune chien qui fait ses molaires.

Un des moyens de reconnaître la rage canine à cette période, c'est de cracher à terre, — le chien malade lèchera la salive.

TROISIÈME PÉRIODE. — DU SEPTIÈME AU NEUVIÈME JOUR.

Le chien se démène, — il mord les barreaux de sa cage, — le poil se hérissé, — la crise commence, — l'aboïement prend des tonalités lugubres, — l'œil s'injecte, — la bête s'affaisse, — puis arrive la suffocation et la mort.

Voilà donc qui est bien entendu.

Le chien ayant déjà les germes de la maladie devient sombre et agité. Il ne peut rester une minute en place, il cherche sans cesse une nouvelle position.

Inquiet et indécis, l'animal se réfugie dans les coins les plus obscurs de l'appartement, sous les meubles où il se tient blotti et crispé sur lui-même, la tête appuyée sur le sol, cachée entre ses pattes de devant.

Une des choses les plus curieuses de la rage du chien, c'est son affection pour son maître, qui semble redoubler. Il va par moments près de lui, se couche à ses pieds, le regarde résolument, comme pour lui demander un soulagement à ses souffrances.

On a vu souvent des chiens enragés se précipiter furieux sur les meubles, broyer du bois sous leurs dents, mordre les tapis, se jeter sur une personne étrangère, mais éviter toujours leur maître, qu'ils fuient même, lorsqu'ils ne se sentent pas assez forts de leur propre volonté pour ne pas porter leurs atteintes sur celui qu'ils aiment par-dessus tout au monde.

Mais bientôt la rage arrive à son apogée, et c'est là le moment le plus dangereux, même pour le propriétaire du chien, car ce dernier ne connaît plus personne.

L'animal semble en proie à des hallucinations... Un moment il paraît attentif, il écoute un bruit imaginaire, puis tout d'un coup il se lance dans l'espace et cherche à mordre un objet qui n'existe que dans son imagination. Parfois ce délire se manifeste par des convulsions étranges ; il se tord brusquement, ou bien il fait agir ses pattes de devant, comme s'il voulait retirer un os qui se serait arrêté dans son gosier.

Combien de personnes s'expriment journellement ainsi :

— Oh ! rien n'est plus facile que de voir si un chien est enragé. On n'a qu'à lui présenter de l'eau... s'il boit, il est bien portant ; s'il refuse, alors il y a danger.

Voilà certainement un préjugé qui a causé des accidents multiples et que l'on devrait effacer de l'esprit de bien des gens. Non ! mille fois non ! ce n'est pas là une raison. Un chien enragé n'est pas hydrophobe, c'est-à-dire n'a pas horreur de l'eau. Offrez-lui de ce liquide, et vous le verrez, au contraire, s'approcher du vase et essayer de boire, car il arrive souvent que sa gorge constrictée ne permet pas la déglutition ; mais, néanmoins, il agit comme un chien bien portant, il lape l'eau avec sa langue, et il est très-difficile au premier abord de savoir si le chien boit ou ne boit pas.

L'abolement peut plutôt servir d'avertissement. Celui du chien enragé est caractéristique, et il suffit de l'avoir entendu une seule fois pour le reconnaître dans la suite ; c'est une sorte de hurlement rauque, voilé, sinistre, qui part du fond de la gorge et va en s'affaiblissant.

Une particularité, très-utile à connaître, caractérise la rage chez le chien. C'est l'impression qu'il subit en présence d'un autre animal de son espèce. Dans ce cas, une exaspération s'empare de lui, il entre en fureur et se jette sur son semblable qu'il cherche à mordre.

Du reste, il est à remarquer que, dans ses courses furibondes,

le chien enragé cherche de préférence les animaux. Il ne s'attaque à l'homme que lorsque celui-ci se place sur son passage pour l'arrêter.

Disons maintenant quelques mots de la dernière période de cette terrible maladie.

Si le chien est enfermé, il s'agite continuellement dans sa niche, comme s'il était en proie à des convulsions ; son œil ardent lance un regard sombre et farouche ; si on paraît le regarder avec insistance, il devient impatient, pousse un hurlement plaintif et fait mine de s'élancer sur vous. Furieux de son impuissance à ne pouvoir vous atteindre, il se jette alors sur les barreaux de sa niche et les mord avec une telle force, qu'il endommage souvent sa mâchoire. Parfois cette excitation fait place à une lassitude pendant laquelle il semble reprendre de nouvelles forces ; mais un rien l'excite et lui donne un nouvel accès.

Quand il a sa liberté, l'animal s'élance devant lui et parcourt l'espace dans une course désordonnée. Mais bientôt, affaibli par la fatigue, épuisé par ses efforts, la faim et la soif, et aussi par l'effet de la maladie, il ralentit sa marche, penche la tête et laisse pendre, de sa gueule béante, une langue bleuâtre, recouverte de poussière et d'écume.

A ce moment, la malheureuse bête approche de la fin de ses souffrances. Épuisée et sans force, elle s'affaisse sur elle-même, mais s'accroupit de préférence dans les endroits isolés, au fond des fossés qui bordent les chemins, et là, termine sa triste existence... Souvent une somnolence de quelques heures lui rend ses forces momentanément, mais cette fureur s'éteint bien vite et l'animal retombe épuisé.

La paralysie est toujours la fin du chien enragé.

Je terminerai ce rapide résumé en donnant quelques obser-

vations curieuses qui peuvent avoir de l'utilité dans les cas d'hydrophobie.

Il arrive souvent que, dès les premiers symptômes de la rage, le chien, ayant pour ainsi dire conscience du danger de sa maladie, et voulant éviter de faire du mal à son maître, s'éloigne de la maison. Mais trop souvent, malheureusement, après avoir erré plusieurs jours de suite à l'aventure, l'instinct étant en lui plus fort que la raison, il revient chez son maître, presque toujours dans un triste état, couvert de sang et de boue.

C'est dans cette circonstance surtout qu'il faut se tenir en garde contre un accès de rage subite et éviter de donner à l'animal des caresses insensées. Quand il est enragé, le chien paraît insensible à la douleur. Soit qu'on le frappe, qu'on le blesse ou le brûle, il ne fera entendre aucune plainte, quoique, par ses mouvements, il manifeste une certaine douleur. C'est là un point important que l'on ne doit pas négliger de remarquer. Souvent, le chien atteint de la rage, surtout dans les premières périodes, vomit des matières sanguinolentes qui proviennent de ce que l'animal a avalé, dans un accès, des corps durs, pointus, métalliques, qui l'ont blessé.

Quant à la bave du chien, on aurait tort de croire, comme beaucoup de personnes, que quand celle-ci n'existe pas, le chien n'est pas enragé ; c'est une grande erreur. Cela dépend des animaux. Chez certains chiens, la gueule se remplit d'une bave abondante et écumante ; chez certains autres, au contraire, la muqueuse est entièrement sèche.

En résumé, on doit prendre des précautions contre un chien qui présente les symptômes suivants :

Quand il devient sombre, agité et semble fuir ses maîtres ;

Quand il aboie autrement que de coutume et mordille les meubles, les tapis, etc., etc. ;

Quand il vomit du sang ;

Quand il éprouve une sorte d'inquiétude et de frémissement à la vue d'un autre chien ;

Quand il devient muet si on le frappe.

Je crois pouvoir dire qu'en observant au moins une de ces particularités, on peut être certain d'être mis en garde contre les atteintes funestes de l'hydrophobie.

Les sorciers du moyen âge prétendaient pouvoir guérir les enragés bipèdes et quadrupèdes en leur faisant avaler un morceau de pain ou un quartier de pomme, sur lesquels on crayonnait ces mots : *Hax*, — *Pax*, — *Max*, — *Deus*, — *Adimax*. — On ne dit pas combien de malheureux ont recouvré le calme et la santé par ce traitement bizarre.

Un savant médecin du seizième siècle, Fernel, proposa de faire prendre des pilules façonnées avec les os broyés du crâne d'un pendu.

De nos jours, on n'a rien encore découvert d'efficace, et cependant on assure que les bains de vapeur sont un remède souverain. La science n'a point sanctionné cette trouvaille humanitaire. Il faut donc attendre sa décision.

Comme preuve à l'appui de l'efficacité de ce remède, voici un petit drame qui s'est passé à Versailles, vers la fin de la Restauration.

A cette époque, se trouvait attaché au manège du château royal, en qualité d'écuyer, une sorte de géant d'une quarantaine d'années, beau et robuste garçon, ancien militaire de l'Empire, longtemps prisonnier en Allemagne, et qui, durant la campagne de France, avait rempli, dans un régiment de cavalerie, les fonctions d'aide-vétérinaire. Personne ne s'entendait mieux que lui à soigner les chevaux, voire à les guérir ; enfin, il passait pour posséder certains secrets médicaux infailibles dont il faisait mystère, et qu'il ne mettait jamais impunément en pratique. Aussi recourait-on à lui non-seulement à Versailles,

mais encore dans toutes les campagnes voisines, lorsqu'un des bestiaux — et même parfois des hommes de ferme — tombaient dangereusement malades.

Jean Pratt — c'était le nom de cet individu — ne tarda pas, comme il advient toujours aux gens de haute taille, à s'éprendre d'une petite et toute mignonne jeune blonde, qui atteignait à peine de la tête au coude de l'écuyer, quand elle se hissait autant qu'elle pouvait sur la pointe des pieds.

Quoique Louise ne comptât guère plus de dix-huit ans, et que son amoureux, je vous l'ai dit, frisât la quarantaine, elle le trouva fort à son gré; si bien que les deux amoureux se marièrent. Or, comme une bonne aisance régnait dans leur logis, et que la position aisée de Jean en tenait écartés le malaise et les soucis matériels, ils firent un excellent ménage.

Jean, qui adorait sa femme, s'ingéniait du matin au soir et du soir au matin à complaire à Louise, d'où il advint que celle-ci, dès le lendemain des noces, prit sur lui un empire absolu et peut-être même exercé parfois avec plus d'autocratie qu'il ne seyait. Louise non-seulement voulait énergiquement ce qu'elle voulait et n'en démordait jamais, mais encore elle se livrait assez volontiers à des fantaisies et même à des caprices qu'il fallait que son mari satisfît, comme s'ils eussent été les idées les plus sages du monde. Donc Jean ne voyait et n'agissait que pour sa femme. En historien fidèle, consciencieux et qui ne cache rien à ses lecteurs, je dois ajouter qu'il la craignait même quelque peu, et que plus d'une fois il lui arriva de renoncer à d'innocentes parties avec ses camarades par peur des sermones qui l'eussent, à son retour, attendu au logis.

Quoi qu'il en soit, Jean — et il avait raison — se tenait pour l'homme le plus heureux de la terre; aussi sa bonne figure exprimait-elle sans cesse un imperturbable contentement.

Un matin, néanmoins, il arriva au manège, sombre et sou-

cieux. Sans proférer une seule parole, lui qui se montrait si gai et si avenant, il se rendit aux écuries, où, huit ou dix jours auparavant, on avait enchaîné un dogue que l'on supposait enragé et qui avait mordu dans la ville plusieurs autres chiens.

Après avoir considéré longtemps le pauvre animal, il rentra chez lui plus morne que jamais, et il dit à sa femme :

— Louise, tu vas venir avec moi au manège.

Croyant à une plaisanterie, elle le regarda et lui rit au nez.

— Tu vas venir avec moi sur-le-champ au manège, lui répétait-il d'un ton qui ne souffrait pas de réplique et qu'elle ne lui avait jamais entendu prendre avec elle.

Et comme elle résistait, il la saisit dans ses bras robustes, et silencieusement, sans aucune explication, il l'emporta au manège, dont il ferma derrière lui soigneusement les triples verrous de la porte.

— Maintenant, lui ordonna-t-il en la déposant au milieu de l'enceinte circulaire où l'on fait manœuvrer les chevaux, tu vas courir de toutes tes forces et sans t'arrêter.

Elle crut décidément à une plaisanterie. Mais elle ne put se défendre d'un sentiment d'effroi en lisant sur les traits de Jean une inexorable expression de volonté.

— Mon Dieu ! se disait-elle en elle-même, il perd la raison ; il se trouve en proie à un accès de fièvre chaude !

A demi morte de terreur, elle voulut s'enfuir.

— Écoute, Louise, je ne puis te dire les motifs qui m'obligent à exiger de toi une course effrénée dans ce manège. Mais je te jure qu'il faut que tu la subisses, dussé-je recourir à mon fouet.

La jeune femme résista, pleura, cria, se révolta. Un vigoureux coup de chambrière, appliqué sur ses épaules, la mit aussitôt à la raison et elle obéit. Elle commença donc à courir de toutes ses forces autour du cirque, et chaque fois qu'épuisée de fati-

gue, haletante, baignée de sueur, elle faisait mine de s'arrêter, le terrible fouet claquait à ses oreilles et même la frappait au besoin; il fallait qu'elle se relevât et qu'elle recommençât à courir.

A la fin elle tomba évanouie.

Alors Jean, qui put enfin donner un libre cours à ses larmes, enveloppa Louise dans une couverture de laine avec la sollicitude qu'y met la mère la plus tendre, la transporta sur son lit, l'y couvrit de tous les vêtements qui lui tombèrent sous la main, s'agenouilla près de celle qu'il venait de si brutalement mal-mener, et attendit avec anxiété qu'elle se réveillât, c'est-à-dire jusqu'au lendemain matin.

— Sauvée! tu es sauvée! dit-il en couvrant de baisers sa femme, qui le regardait avec un ressentiment bien naturel, et qui répondit à ses caresses par une paire de soufflets des mieux appliqués.

— Bats-moi, égratigne-moi, donne-moi les noms les plus odieux, te voilà sauvée, ma Louise! Sais-tu bien que notre chien avait été mordu, il y a huit jours, par un dogue enragé et qu'il t'a mordue toi-même? Or, j'ai tué le pauvre animal, et j'ai passé quatre mortels jours à épier chez toi les premiers symptômes de l'horrible maladie. Ils ne se sont que trop manifestés! Alors, s'en t'en prévenir — car tu serais morte d'épouvante — j'ai recouru à un remède que j'ai vu employer efficacement par un célèbre médecin allemand, chez lequel, lorsque j'étais prisonnier de guerre, j'ai passé comme domestique deux années de ma captivité. Me pardones-tu maintenant? Il s'agissait de te sauver ou de te laisser périr de la plus horrible et de la plus impitoyable des maladies!

Louise répondit en appuyant sa tête sur celle de Jean, et je vous réponds que la guérison de la jeune femme fut complète.

Celle-ci était sauvée; voici l'histoire d'un malheureux qui

n'eut pas la même chance : c'est Alexandre Dumas qui la raconte :

« J'ai vu mourir un de mes amis de la rage. Il se nommait Sarrasin et était artiste vétérinaire.

« Il avait un chien dont il fit cadeau à un de ses amis.

« Le chien devint triste, inquiet, hargneux.

« — Viens donc voir ton chien, il est malade, dit le nouveau propriétaire à l'ancien.

« Sarrasin y alla par deux raisons : la première, il aimait son chien ; la seconde, il était artiste vétérinaire ; c'était son devoir. Le chien s'était réfugié sous un four, au fond de la cavité. Là il se remuait sur la paille, qu'il fouillait du nez avec colère.

« Sarrasin appela le chien, qui ne voulait pas venir ; alors, confiant dans l'amitié que son chien lui portait, il se glissa sous le four, un bougeoir à la main, examina les mâchoires du chien, reconnut les vésicules rabiques et le déclara enragé.

« Comme il s'éloignait à reculons, sans que le chien lui eût fait aucun mal, il crut être sorti de la cavité, releva la tête et se frappa à la voûte.

« Le chien, qui s'était vaincu jusque-là, s'élança et mordit Sarrasin à la lèvre supérieure.

« Sarrasin, qui, en traversant la cuisine de son ami, avait vu la femme de chambre repasser les plis d'un bonnet avec un petit fer de la grosseur d'une forte aiguille à tricoter, courut à la cuisine, prit sur le réchaud le fer rougi et se le passa dans les trois morsures.

« — Maintenant, dit-il, si je n'ai pas avalé du virus avec ma salive, j'ai chance d'en revenir.

« Trente-trois jours se passèrent sans accident ; le trente-quatrième jour, comme il se rendait à cheval avec son ami,

il se trouva tout à coup, au détour du chemin, en face de la rivière.

« A l'étrange sensation qu'il ressentit à la vue de l'eau, la terrible vérité se fit en lui.

« Il mit son cheval au galop, et, au lieu de rentrer chez lui, où, garçon, il n'eût pas reçu tous les soins convenables, il revint chez sa mère et se fit mettre immédiatement la camisole de force. Une heure après, il eut un premier accès.

« Le bruit se répandit rapidement dans la petite ville, où l'accident était connu, que Sarrasin était enragé.

« Tous ses amis coururent le voir. Il était attaché sur son lit.

« Ses amis essayaient de le consoler en lui disant : « Tu es fou, ce n'est pas la rage. »

« Mais lui se contentait de leur répondre en riant :

« — Si ce n'est pas la rage, venez m'embrasser.

« Et, chaque fois, sa mère y allait et le couvrait de caresses, en lui disant :

« — Tu vois bien qu'ils ont raison.

« Et lui répondait :

« — Je vois que tu es ma mère, voilà tout.

« Le matin du troisième jour il mourut.

« Il n'y a pas de mort plus épouvantable.

« Eh bien, je suis profondément convaincu d'une chose, ajoute Dumas, c'est que la rage est déterminée chez l'homme par l'introduction dans l'économie d'un virus spécial contenant des animalcules vivants qui se multiplient et qui, inoculés, se perpétueraient comme la petite vérole ou le vaccin.

« Je suis certain encore, continue le maître en littérature, que si la nature a laissé surprendre le secret de ses antidotes à l'endroit des serpents, elle laissera deviner un jour le contre-poison de la rage, ou plutôt la substance insecticide qui pour-

suivra dans les veines ou dans l'estomac, dans l'estomac si l'on a avalé de la bave, dans les veines si l'on a absorbé, par la morsure, du virus de chien enragé, les germes ou les ferments qui mettent jusqu'à trente jours à se développer. »

De tous les remèdes, celui qui, au dire des médecins vétérinaires, est le meilleur, celui qui offre le plus de succès, c'est la *cautérisation prompte, intense, profonde, au moyen du fer rouge*. Dans ces moments d'appréhension et de frayeur, à peine si la brûlure est douloureuse.

Mais un remède qu'il est sage de ne pas mettre en doute, c'est celui dans lequel, fût-il empirique, le blessé a mis sa confiance. La foi, d'un côté, le fer rouge de l'autre, on est sûr d'être sauvé.

Ajoutons aussi que moitié des personnes mordues ne contractent même pas la maladie; mais il ne faut pas se fier entièrement à cette chance.

Alexandre Dumas conseille « l'acide phénique Peiroux ; » mais ce n'est là qu'un conseil, et les expériences n'ont pas encore donné de résultats satisfaisants.

On s'est souvent demandé quelles étaient les races de chiens les plus facilement atteintes par l'hydrophobie.

Il est fort difficile de répondre catégoriquement à cette question ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le chien libre bien nourri, pouvant remplir sans entraves toutes ses fonctions — surtout celles de la procréation — est rarement en proie aux horreurs de la rage.

Le chien de chasse et les animaux destinés à la garde sont aussi exempts de ce malheur ; mais le maudit chien de luxe, votre chien favori, votre petit ami du foyer, le chien auquel vous laissez généreusement un peu de chair sur l'os du poulet, le chien qui reçoit vos sucreries et vos caresses, votre hôte, votre commensal, celui qu'on lave et parfume, qui a une cravate

de soie rose, et même parfois un petit paletot d'hiver ; l'animal qui vous fait promettre cent francs de récompense sur une affiche jaune, s'il s'égare ; celui qui vous met en contravention dans les chemins de fer ; celui qui a une niche en damas grenat avec des clous dorés, si même il ne couche pas sous votre édredon ! le chien enfin que vous défendrez, au besoin, de l'épée, si un passant l'a trop sans façon effleuré de sa canne... celui-là, ce bichon chéri est un monstre terrible, qui, tout à coup, et lorsque vous le caressez, vous mord à la lèvre... au doigt... et vous inocule une mort qui est de toutes les morts la plus implacable et la plus horrible, — une mort qui est cause qu'on vous fuit comme un chien même, et qui fait penser à vous étouffer entre deux matelas...

Aimez donc le chien de salon, le chien de luxe !

Cette horrible disposition des espèces lilliputiennes à être atteintes de la rage provient surtout de la privation de plaisirs charnels dans lesquels on les retient. C'est là un des vices inhérents à la position d'esclave favori.

Aussi pourquoi aimer ces êtres inutiles, ces « mulets » de la création, dont la propagation est le fait d'une dépravation de goût, n'en déplaise à la plus belle espèce du genre humain, en admettant qu'une fille d'Ève ait la curiosité de jeter ses jolis yeux dans ce volume aride.

Le vrai chien, le *seul* chien digne d'être l'ami de l'homme, celui dont la civilisation a rendu les mœurs douces, les caresses désintéressées, c'est le chien de chasse en premier lieu, pointer, braque, épagneul, griffon, courant, lévrier — celui-ci est un peu ingrat cependant — les barbets, les terriers, les lou-lous et les carlins même ; mais je trouve indigne de l'amitié de l'homme le terre-neuve, à l'esprit haineux quand même, sournois au delà de toute expression et ne réprimant jamais ses accès de colère ; — le chien de la Havane, sale comme une

huppe, malgré les corrections, et hargneux même pour qui le soigne. Je comprends que l'on redoute un pareil monstre, quelque blanc qu'il soit — à cette condition toutefois d'être lavé dans six eaux de savon et peigné à dix reprises — lui qui mordrait son maître et le bon Dieu lui-même, le créateur universel — si Dieu pouvait être mordu et devenir hydrophobe.

Le chien de chasse, lui, est une exception à toutes les règles. D'une part, il n'est sujet à la rage que dans l'exception malheureuse d'avoir été mal soigné, et encore ce cas est-il fort rare. Puis, s'il est mordu par un chien malade et qu'il tombe malade lui-même, l'instinct, développé chez lui à un point tel que, selon moi, la parole seul manque à cet être chéri, le porte à se cacher loin de son maître et de ceux qui l'ont aimé, alors qu'il était bien portant, préférant la mort sans secours, à l'horrible malheur de déchirer de ses dents empoisonnées la main qui l'a nourri.

Je veux, comme preuve à l'appui de cette assertion, mentionner ici deux faits personnels que je déclare authentiques :

Il y a vingt-cinq ans, je me trouvais dans ma belle Provence, au logis paternel, où j'entretenais deux chiens braques, le mâle et la femelle, prodiges d'obéissance et modèles de beauté comme forme et comme robe. Ils me venaient d'un mien voisin, grand chasseur et fort habile tireur, qui possédait cette race depuis nombreuses années. De père en fils les *Miraut* — tel était le nom de cette race de chien — avaient fait l'admiration de leur maître et des amis du château. Obtenir de M. de V... un produit de ses *Miraut* était une grande faveur; aussi avais-je été fort reconnaissant du présent qui m'avait été fait par lui.

Mon chien et ma chienne avaient tout au plus quatre ans et vivaient en parfaite intelligence. Je ne vous parlerai pas de la fermeté de leur arrêt, de la douceur de leur dent, de la promptitude de leur rapport. Je vous dirai seulement, amis lecteurs,

que leur tendresse pour moi, pour mes oncles et pour tous les membres de la famille, était extrême : aussi avaient-ils maint privilège, entre autres celui d'être admis à la salle à manger aux heures des repas, et au salon, au coin du feu, pendant les longues veillées d'hiver.

Un jour, en pleine canicule, par un soleil torride, un chien de berger enragé passa devant le manoir, et se voyant poursuivi par *Médor*, le mâle de mes *Miraut*, se retourna, mordit la pauvre bête, et disparut dans la montagne, pour aller périr plus loin d'un coup de feu.

Nul n'avait été témoin de l'accident arrivé à *Médor*. C'est à peine si je fis attention à la blessure ayant entamé la peau de sa cuisse gauche.

L'ouverture de la chasse arriva, et *Médor*, aussi bien que *Diane*, firent des merveilles pendant mes longues excursions cynégétiques chez tous les propriétaires des environs.

Un jour, vers la fin de septembre, je remarquai la tristesse et l'état morbide de *Médor*. Et, m'approchant de lui, je voulus m'assurer des symptômes de son malaise. Au moment où j'entr'ouvrais les mâchoires de *Médor* — j'en frémis encore à l'heure où j'écris ces lignes — mon pauvre chien grogna et fit un effort pour me mordre ; mais il se retint, et, se levant par un bond vigoureux, sortit aussitôt de la cour du château, s'élança vers les sentiers de nos montagnes et disparut à mes regards.

Je n'avais pas compris tout d'abord cette boutade, et je ne me l'étais expliquée que par la crainte d'une correction motivée par cette mauvaise humeur, à laquelle je n'étais pas accoutumé ; mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque le soir je ne trouvais pas *Médor* à sa place, couché près de *Diane*. On ne le vit pas à la ferme, et le lendemain matin il n'était pas revenu au chenil.

Le soir du troisième jour qui suivit cette disparition, le berger de la maison vint me dire qu'il avait aperçu *Médor* dans le *trou aux Fées*, mais qu'au moment où il s'était approché, l'animal était rentré dans la profondeur d'un des orifices.

Dès le lendemain matin, je pris mon fusil et me dirigeai seul vers le rocher des Alpines, sous lequel les *fées* du pays avaient fait élection de domicile. Je n'aperçus rien tout d'abord, et je me mis à appeler. Tout à coup *Médor* se montra à l'une des gueules supérieures ; mais à peine m'eut-il contemplé qu'il rentra dans le trou et ne voulut plus reparaitre.

Je restai là une demi-heure, m'égosillant à appeler *Médor* : je ne vis plus rien.

Le soir, je repassai encore à la même place ; je criai de nouveau et j'éprouvai la même déconvenue.

Je ne comprenais point cette obstination d'un chien fidèle et dévoué, et mes oncles, à qui je racontai le fait, se perdirent en conjectures ; puis on oublia l'absent et tout fut dit lorsqu'on eut prononcé cette phrase : Il reviendra dès qu'il aura faim.

Le lendemain après midi, le jardinier de la ferme vint me trouver d'un air consterné.

— Monsieur, me dit-il, j'ai trouvé *Médor*. La pauvre bête est morte... morte enragée.

— Quelle sottise me contes-tu là ?

— Rien n'est plus vrai ; ce brave animal est là-haut, devant le *trou aux Fées*, roide, la gueule remplie d'écume, et moi qui m'y connais, monsieur, car mon cousin est mort de la rage, hélas ! vous le savez bien ; je vous dis que *Médor* était hydrophobe.

Je compris tout alors : je devinai cet instinct, cette noble intelligence qui avait entraîné l'animal loin de la demeure des hommes, ses amis, chez lesquels il eût porté le désespoir, en dépit de sa volonté de ne pas causer de malheur. Cette créature

du bon Dieu s'était réfugiée dans un trou et y avait crevé de male rage.

Je sais bien que quelques érudits me diront que le fait est impossible, puisque le chien hydrophobe est porté à courir et à fuir comme un fou furieux : n'importe, je rapporte une histoire vraie et je pourrais au besoin en appeler au témoignage de gens dignes de foi et qui vivent encore.

La seconde histoire que j'ai promise sera plus courte que celle-ci et j'en garantis également l'authenticité, quoiqu'il me fût plus difficile d'en donner la preuve, eu égard à la distance qui nous sépare du pays où elle s'est passée.

Pendant mon séjour aux États-Unis, vers 1842, j'avais perdu, écrasé sous les roues d'une locomotive, un chien épagneul de fort belle race qui était venu me rejoindre « tout seul » à New-York, à bord d'un navire à voile. A dire vrai, il avait été confié par ma mère à la diligence de Paris, puis par le conducteur des messageries au *cook* d'un packet américain : l'*Admiral*. Pauvre bête qui rendit le dernier souffle en me léchant et en pleurant comme un enfant.

Je reviens à mon anecdote. La compagnie d'un chien m'est nécessaire : aussi je cherchai à remplacer l'ami défunt, et j'y parvins au bout de quelques semaines.

Un Yankee très-amateur de chasse, avec qui je m'étais lié au milieu des bois, me fit présent d'un griffon pur sang, dont le nom était *Turkey*, et qui ne tarda pas à s'attacher à son nouveau maître. La chose ne lui fut pas difficile, j'en suis sûr, car j'ai toujours la mauvaise habitude de traiter les chiens comme des enfants, c'est-à-dire de les gâter, afin de les rendre parfaits à la chasse (c'est un moyen qui me réussit).

Turkey devint bientôt ce que l'on appelle un fameux chien et m'accompagnait dans mes excursions de chasse, où Frank Forrester, mon frère en saint Hubert, m'entraînait souvent

dans les bois de Fordham et dans les marais du New-Jersey.

Un jour *Turry* se battit avec le chien d'une ferme près de laquelle nous passions. Il fut mordu à la nuque, mais non grièvement, car il se mit à chasser avec courage, et son ardeur ne se ralentit pas un seul instant de l'aube au crépuscule.

A vingt jours de là seulement, le pauvre animal devint triste et sa tristesse ne fit qu'augmenter de jour en jour. Je ne comprenais rien à cette façon d'agir : la plaie s'était refermée, et, par conséquent, je ne songeais plus à la morsure qu'il avait reçue. Je le purgeai, je lui fis poser un sêton, rien n'y fit. *Turry* se montrait taciturne ; il perdit bientôt toute gaieté.

Un matin, le « trente-neuvième jour » depuis l'aventure que j'ai racontée, Forrester vint me chercher. Il m'emmenait au-dessus des *palissades* du New-Jersey, à la chasse des « grouses » qu'on y trouvait en grand nombre. Il va sans dire que *Turry* fut de la partie. Nous gravîmes les pentes abruptes de ces rochers taillés à pic qui dominent l'Hudson, puis, une fois parvenus sur le plateau supérieur, nous entrâmes résolûment dans les taillis. Le gibier tenait, nos coups de fusil se succédaient et nos gibecières se gonflaient en s'alourdissant.

Soudain *Turry* s'emporte ; je veux le corriger, mais il montre les dents, ce qui ne lui était jamais arrivé. Je m'avance le fouet à la main ; il va se jeter sur moi, lorsque tout à coup, prenant sa course, il s'élance, tombe dans le gouffre, la tête la première, en poussant un cri suprême et va se briser sur les rochers qui bordaient le fleuve.

— Goddam ! vous l'avez échappé belle ! s'écriait au même instant Frank Forrester, pâle, comme un cadavre et tremblant à quelques pas de moi. *Turry* était enragé.

— Que me dites-vous là ?

— La vérité. Quand j'ai vu briller les yeux féroces de l'animal, j'ai deviné ce qui se passait en lui. Je me suis souvenu de

la bataille pendant laquelle il avait été mordu et de la nouvelle qu'on m'avait donnée, nouvelle vaguement écoutée et aussitôt oubliée de la mort de male rage de ce maudit chien de ferme. Ah ! mon cher camarade, nous l'avons échappé belle, je vous le répète ; je dis *nous*, car, maugrebleu ! je pouvais être également mordu.

A mon tour, je racontai à Frank Forrester l'histoire de *Médor* qui me revint à la mémoire, et il fut convaincu que *Turvy* s'était donné la mort plutôt que de se jeter sur la main qui l'avait nourri, sur le maître qu'il aimait.

Pour diminuer la quantité de chiens et par conséquent les terribles chances de la rage, on a eu recours en France, à l'exemple suivi par la Belgique et l'Angleterre, à un impôt très-bien organisé et perçu avec soin.

Jusqu'en 1855, le chien était un animal toléré, à cause des services qu'il était appelé à rendre. C'est alors qu'une loi est venue reconnaître sa position et assigner à la bête une place dans la société ; l'utilité de sa mission s'est trouvée accrue par l'acquittement d'une taxe municipale qui lui a donné droit à une protection efficace.

La loi a atteint le vagabond ; elle a voulu que tout chien eût un maître qui pût répondre de ses faits et gestes et payer sa cote personnelle. La sûreté publique devait ainsi y trouver son compte, puisque le nombre des chiens diminuait de tous ceux qui, vivant errants et vagabonds, souffrant de la faim et de la soif, portaient la terreur dans les familles, en vouant annuellement cent victimes à l'hydrophobie.

Cette loi donnait encore sept millions de francs aux communes rurales, et rendait à la classe pauvre trente millions de pain.

C'est un pas de plus vers le progrès ; on reconnaissait au chien le droit de vivre légalement, en assurant son existence, son

avenir, son bonheur. Les gardes champêtres, au lieu de traquer ces pauvres animaux, devaient les protéger et veiller sur eux avec toute la sollicitude et le respect qu'ils doivent aux contribuables et aux plus forts imposés.

La morale publique devait aussi y gagner; car, dans les villes, l'infâme poison, le fatal tombereau, les massacres révoltants, la muselière même, cet instrument d'un supplice sans nom, puisqu'il supprimait la transpiration, n'avaient plus aucune raison d'être.

Et maintenant la loi a-t-elle obtenu le but qu'elle se proposait? Évidemment non! puisque le nombre des chiens n'a pas sensiblement diminué, que les cas de rage sont devenus plus nombreux et que la protection du chien qui gagne son droit de vivre, n'est pas efficace, *et cela par la mauvaise exécution d'une bonne loi.*

Il serait cependant si simple de rendre son application pratique, en obligeant tous les chiens à porter, suspendue à leur collier, une plaque qui serait la quittance du paiement de leur taxe; celle des chiens de garde aurait une forme et une couleur différente. De cette manière, tous les employés de la police pourraient constater sans peine toutes les infractions à la loi. — Si, malgré cela, le nombre des chiens ne diminuait pas suffisamment, pour désencombrer nos places et nos rues, si la sécurité publique n'était pas suffisamment sauvegardée, on augmenterait progressivement la taxe jusqu'à ce que ce résultat fût atteint.

Qu'importe qu'ils murmurent, pourvu qu'ils payent, disait le célèbre cardinal Mazarin. Ils payent, en effet, et beaucoup, les pauvres chiens. Le dernier dénombrement de nos amis fidèles s'élevait, l'an dernier, au chiffre de 1,860,113 chiens. Pour peu que cette armée canine ait augmenté sa famille, depuis douze mois, cela doit faire un chiffre fort respectable.

Dans ce nombre, il faut compter 495,522 chiens de luxe et de chasse et 1,364,791 chiens de garde. Le gibier de nos forêts et les moutons de nos plaines n'ont qu'à bien se tenir.

Il va sans dire qu'il ne s'agit ici que des chiens enregistrés ; beaucoup de ces intéressants quadrupèdes échappent au contrôle qui en fait des contribuables.

Le produit de la taxe pour 1866 écoulé, s'est élevé au chiffre assez rondelet de 5,762,196 francs.

Et il y a des gens qui prétendent que tous les chiens ne *rapportent* pas !



XII

ANECDOTES SUR LES CHIENS

La Fontaine a fait parler les bêtes, ce qui n'est pas le moins illustre côté de son talent de fabuliste; quant à moi, plus modeste dans mon ambition, je veux les faire agir.

Les chiens qui ont eu jadis la parole, si l'on ajoute foi à Bonaventure Duperier, auteur d'un ouvrage, *le Cymbalum mundi*, qui fut brûlé par la main du bourreau sous le règne du roi François I^{er}, l'ont perdue de nos jours; mais, en revanche, ils ont conservé le grand talent de se rendre très-compréhensibles. L'homme qui vit avec eux n'a pas besoin de grande imagination pour savoir ce que leurs yeux et leurs gestes cherchent à exprimer.

Si le Créateur de toutes choses a permis que certains oiseaux bavardassent, tandis que les chiens restaient muets, il a bien fait ce qu'il faisait, « sans en chercher la preuve. »

Du reste, qu'est-il besoin que notre chien parle, s'il aboie

aux voleurs, aux fâcheux, aux loups, aux ennemis, et s'il grogne de joie en vous voyant, ou en apercevant un ami?

Tout chasseur, en entendant la voix de ses chiens, ne devine-t-il pas quel gibier ils ont mis sur pied?

Tout homme ayant un chien qu'il choie et qu'il aime ne comprend-il pas, aux mouvements de ses yeux, de ses pattes, de son corps, de sa queue, ce que cette bonne bête cherche à lui dire?

Ce préambule un fois posé, je poursuis mon travail, en consignait dans ce chapitre certaines anecdotes connues et inconnues sur les amis les plus dévoués de la race humaine.

LE CHIEN DE XANTIPPE

Plutarque, qui ne dédaignait jamais de recueillir ce qui pouvait instruire les hommes, propose, en passant, pour exemple d'attachement, les chiens des Athéniens, à l'époque où ce peuple, menacé par l'armée innombrable de Xerxès, s'embarqua pour se retirer à Salamine. La désolation était générale, et les animaux domestiques eux-mêmes prirent part au deuil public.

On ne pouvait s'empêcher d'être touché et attendri en les voyant courir, avec des hurlements, auprès de leurs maîtres qui les abandonnaient. Entre tous les autres, on remarqua le chien de Xantippe, père de Périclès, qui, ne pouvant supporter de se voir éloigné de son maître, se précipita dans la mer, et nagea toujours près de son vaisseau jusqu'à ce qu'il aborda, presque sans force, à Salamine, et mourut aussitôt sur le rivage. Plutarque ajoute que de son temps on montrait encore l'endroit où avait été enterré ce bon animal, et que l'on nommait ce lieu la *Sépulture du chien*.

LE CHIEN D'HÉSIODE

Plutarque raconte qu'Hésiode, célèbre poète grec, fut tué par les Locriens, qui le jetèrent dans la mer ; mais son corps ayant été porté jusqu'à terre par des dauphins, on reconnut le meurtre. Le chien d'Hésiode s'acharna tellement contre les enfants de Ganistor-Naupactien, qu'ils furent accusés d'être les auteurs de cet assassinat. On acquit des preuves de leur crime, et ils furent punis de mort.

LE CHIEN D'ANACRÉON

Anacréon allait un jour à Théos, suivi d'un seul domestique qui portait un sac d'argent, et d'un chien qu'il aimait beaucoup. Le domestique, obligé de s'arrêter, s'éloigna de la route, et, quand il rejoignit son maître, oublia de reprendre le sac qu'il avait déposé. Arrivé à Théos, Anacréon s'aperçut que son chien n'était pas là. Son domestique se rappela alors qu'il n'avait plus son sac. Anacréon, ne pouvant terminer ses affaires, faute d'argent, retourna à sa campagne pour en chercher d'autre, car il croyait bien perdu celui que le domestique avait oublié. Mais en passant près de l'endroit où son domestique s'était arrêté, le chien apercevant son maître vint à lui, et le conduisit près du sac, qu'il n'avait pas quitté.

LE CHIEN D'ALEXANDRE LE GRAND

Le grand Alexandre, en partant pour la conquête dans l'Inde, reçut du roi d'Albanie un chien d'une taille énorme. Cet animal, d'une force extraordinaire, ayant plu à ce conquérant, il ordonna qu'on lâchât d'abord contre lui des ours, puis des san-

gliers, puis des daims ; mais ce chien, qui méprisait de tels adversaires, resta couché et immobile. Alexandre, qui était le courage même, fut indigné de trouver tant d'indolence dans un si grand corps, et le fit tuer. Le bruit en vint aux oreilles du roi d'Albanie, qui lui envoya un second chien de la même espèce, nommé *Péritas*, avec cette condition expresse, qu'il ne mettrait pas celui-ci à de si faibles épreuves, mais qu'il éprouverait son courage contre un lion ou contre un éléphant ; ajoutant qu'il n'avait eu que deux chiens de cette espèce, et que si ce second était tué, la perte serait irréparable. Alexandre, sans différer, fit lâcher un lion devant *Péritas*, qui, à l'instant même, le mit en pièces. Il lança ensuite contre le chien un éléphant, et jamais spectacle ne lui parut plus curieux. D'abord on vit les poils se dresser sur l'échine de l'animal qui se mit à aboyer d'une manière terrible. Un moment après, *Péritas* assaillit cette redoutable bête, se dressant contre elle à droite et à gauche, joignant la ruse au courage, ainsi que le cas l'exigeait ; tantôt le provoquant et tantôt l'évitant, jusqu'à ce qu'étourdie, à force de pirouettes, elle tomba à terre d'une chute si lourde que tout le sol des environs en fut ébranlé. Après la mort de *Péritas*, on ouvrit son corps, et Eustachius rapporte qu'on trouva son cœur entouré de poils.

LES CHIENS DE MISTRA

Virgile, dans son quatrième livre des *Géorgiques*, a fait un traité de la république des abeilles ; on ne s'imagine peut-être pas que les chiens en ont aussi une. Rien n'est pourtant plus constant ; et c'est à Lacédémone, aujourd'hui Mistra, qu'elle existe, soutenue par la charité des mahométans. Dans cette ville, les Turcs n'ont pas de chiens domestiques, et les chiens n'ont pas de maîtres particuliers. Il en faut excepter de très-

petits que les dames font venir, par curiosité, de Malte et de Pologne. La charité mahométane fournit aux naturels du pays à boire et à manger ; et quand une chienne est prête à faire ses petits, le plus charitable Turc de la rue lui accommode une petite place avec du foin et de la paille au-devant de sa maison. Quant on va à la mosquée, ou qu'on en sort, on achète de petits morceaux de pain fort minces et à demi cuits, qu'on distribue aux chiens. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est le département de ces animaux qui est réglé entre eux, car ils sont distribués par bandes dans les rues particulières qui leur sont affectées ; en sorte que chaque bande demeure en son quartier ordinaire ; et le chien vagabond qui s'émancipe en allant dans le quartier des autres pour picorer, est assuré d'être bien étrillé s'il ne se sauve au plus tôt. Les chiennes mêmes d'un quartier ne sont jamais couvertes par les chiens d'un autre ; il s'observe là-dessus une police très-sévère, car les délinquants de l'un et l'autre sexe sont étrillés d'importance par les plus anciens.

Il n'y a nulle part tant de chiens qu'au Japon. Chaque rue a les siens, qu'on doit nourrir soigneusement, et qu'il n'est pas permis d'insulter ni de tuer sous des peines très-rigoureuses, quelquefois même de mort. C'est l'effet du caprice singulier d'un monarque. Ce prince étant né sous le signe du Chien (qui est parmi les Japonais un des douze signes du zodiaque), avait conçu l'affection la plus tendre pour ces animaux. La tendresse alla si loin du temps de cet empereur que, quand un chien mourait, il fallait le porter sur le sommet des montagnes et lui faire un enterrement magnifique.

LES CHIENS ROIS

Qui pourrait croire qu'il y a eu des chiens élevés au rang suprême ? Ostin, fils d'un roi de Norvège, ayant été élu roi de

Suède, vers l'an 250 de l'ère vulgaire, lorsque les Norvégiens eurent massacré le roi son père qui les traitait cruellement, mit tout à feu et à sang dans ce royaume et, pour comble de mépris, établit sur le trône un chien, nommé *Suening*, pour gouverner le pays.

Élien fait aussi mention de quelques peuples d'Éthiopie qui avaient pour roi un chien, dont les gestes et les mouvements étaient consultés et interprétés dans les affaires essentielles de l'État. Pline rapporte encore que les Toembars obéissaient à un semblable maître. Malgré ces graves autorités, je doute que les chiens qui trottent dans nos rues veuillent jamais croire qu'il y a eu parmi leur race des têtes couronnées.

LES CHIENS DES ROIS DE DANEMARK

Lodbroc, roi de Danemark, fut assassiné par un certain Bern, fauconnier du roi Édouard, qui le tua et l'enterra en secret. Le meurtre fut ensuite découvert par un chien courant qui appartenait à Lodbrok, et qui ne quittait le corps de son maître que lorsqu'il était pressé par la faim, et seulement pour la satisfaire. Ce chien caressait le successeur de Lodbroc et les gens de la cour toutes les fois qu'il était forcé de les voir. Comme on le connaissait pour avoir appartenu à Lodbrok, il fut observé et suivi jusqu'à l'endroit où gisait le corps de son maître. Bern fut découvert pour le meurtrier du roi, par la manière dont le chien le traitait toutes les fois qu'il le voyait. Beaucoup d'autres circonstances donnèrent la conviction de son crime, et cet assassin fut condamné à être lancé à la mer dans un vaisseau sans voiles et sans rames, livré à la merci des vagues.

Pope dans ses lettres, et le chevalier de Warwick dans ses mémoires, rapportent que Christian I^{er}, roi de Danemark, fut abandonné, dans un instant très-critique, par tous ses amis et par

tous ses courtisans ; tandis que son chien seul, nommé *Wild-brat*, demeura auprès de sa personne. Ce contraste de la fidélité du chien avec l'ingratitude des hommes dont Christian avait été le bienfaiteur, fit une telle impression sur le monarque, qu'il consacra ce fait par les lettres initiales suivantes, gravées dans la décoration de l'ordre le plus distingué du Danemark, T, I, W, B, qui, dans la langue du pays, signifient en abrégé : *Wild-brat fut fidèle*.

LES CHIENS WIGS ET TORYS

On lit dans les *Nuits péruviennes* l'histoire de deux petits chiens qui furent condamnés, dans le siècle dernier, en Écosse, à être pendus, et qui furent réellement exécutés. Leur crime était de porter le nom de deux hommes dont les cabales avaient entraîné la révolution de 1688.

M. Gibbs, marchand à Aberden, ville maritime de l'Écosse septentrionale, s'était permis de nommer *Wigs* et *Torys* deux petits chiens qu'il possédait. Les magistrats de cette ville prirent connaissance de cette affaire, qu'ils prirent fort au sérieux et ils condamnèrent les deux chiens à être pendus, ce qui fut exécuté. Les querelles de partis ont toujours entraîné de grands malheurs, mais, cette fois-ci, ce fut une injustice cruelle.

LE CHIEN DU PORTE-BALLE

On voit dans l'église de Lambeth, à Londres, sur les vitraux d'une fenêtre, le portrait d'un homme et d'un chien. Voici l'origine du sujet de cette peinture.

Un porte-balle très-pauvre, passant sur une pièce de terre, ne put jamais parvenir à forcer son chien de quitter un endroit où il n'avait cessé de gratter. Étonné de cette opiniâtreté, et

soupçonnant qu'il y avait quelque chose de caché dans cet endroit, il sonda la terre avec son bâton, sentit quelque résistance, et, en creusant, trouva un pot rempli d'or. Il acheta le terrain d'une partie de son argent, et s'établit dans la paroisse. On doit penser combien il fêta le chien qui lui avait procuré cette fortune. Cette pièce de terre, qui contient un acre et dix-neuf perches, porte le nom de *l'Acre du porte-balle*; elle rapporte aujourd'hui deux cent cinquante livres de rentes.

En 1504, cet homme en fit don à sa paroisse, à condition que son portrait et celui de son chien seraient perpétuellement conservés sur un panneau de l'une des fenêtres de l'église. Les paroissiens ont exécuté cette clause avec une exactitude religieuse.

LE CHIEN DES MONTS GRAMPIANS

Un berger écossais, qui faisait paître ses troupeaux dans les vallées qui séparent les monts Grampians, avait l'habitude d'emmener avec lui, dans ses excursions journalières, un de ses enfants, âgé d'environ trois ans : cet usage est pratiqué par tous les habitants des montagnes d'Écosse, qui accoutument de bonne heure leurs enfants à endurer les rigueurs du climat. Le berger, après avoir traversé son pâturage, accompagné de son chien, se trouva dans la nécessité de se porter au sommet d'une montagne, à quelque distance de là : comme la montée était trop rapide pour son enfant, il le laissa dans la plaine, en lui enjoignant d'une façon expresse de ne pas bouger de place jusqu'à son retour. A peine était-il parvenu à la cime de cette montagne, que l'horizon fut aussitôt obscurci par l'un de ces impénétrables brouillards qui descendent fréquemment avec tant de rapidité sur les hauteurs, que, dans l'espace de quelques minutes, ils changent les jours en nuits. Le père, ac-

cablé d'inquiétude, descendit en courant à l'endroit où il avait laissé son enfant ; mais à travers l'obscurité et dans son agitation, il perdit son chemin. Après une recherche infructueuse de quelques heures au milieu des marais et des cataractes dont ces montagnes abondent, il se trouva surpris par la nuit la plus obscure, en errant çà et là, sans savoir où il portait ses pas. Étant parvenu enfin avec beaucoup de peine à découvrir la lisière du brouillard, il s'aperçut, au clair de la lune, qu'il était parvenu au fond de la vallée, et qu'il se trouvait à une très-petite distance de sa chaumière.

Il eût été pour lui aussi dangereux qu'inutile de continuer ses recherches ; il se vit donc obligé de retourner à sa cabane, après avoir perdu son enfant et le chien qui, depuis plusieurs années, était son compagnon fidèle.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, le berger, suivi d'une foule de paysans, se mit à la recherche de son enfant ; mais après avoir passé la journée entière à se fatiguer inutilement, il fut enfin obligé, sur le soir, de descendre de la montagne. En revenant à sa chaumière, il apprit que le chien qu'il avait perdu la veille, après être venu à la maison et avoir reçu un morceau de pain, s'était enfui aussitôt. Pendant plusieurs jours de suite, le berger ne cessa de courir à la recherche de son enfant ; et toujours, en revenant vers la brune à sa chaumière, il apprenait que son chien avait paru et qu'il s'était enfui, après avoir reçu sa nourriture ordinaire. Frappé de cette singulière circonstance, il resta un jour à la maison ; et lorsque le chien partit comme de coutume avec son morceau de pain, il résolut de le suivre et de connaître le motif de cette conduite extraordinaire. Le chien se dirigea vers une cataracte située à quelque distance de l'endroit où le berger avait laissé son enfant ; les bords de cette chute d'eau, réunis presque entièrement à leurs extrémités, mais séparés par un abîme d'une profondeur

immense, présentaient aux regards effrayés cet aspect qui cause si souvent tant d'effroi aux voyageurs égarés dans les monts Grambiens, et indiquaient en même temps que ces lacunes ne sont pas l'ouvrage silencieux du temps, mais l'effet soudain de quelque violente convulsion de la nature. Le chien, sans hésiter, descendit dans l'un de ces précipices, d'une profondeur presque perpendiculaire, et enfin disparut dans une caverne dont l'ouverture était presque de niveau avec le terrain. Le berger l'y suivit avec beaucoup de difficulté ; mais quelles furent ses émotions en entrant dans la caverne, lorsqu'il aperçut son enfant mangeant avec beaucoup de satisfaction le morceau de pain que le chien venait de lui apporter, tandis que ce fidèle animal se tenait à côté de lui, en regardant d'un œil de complaisance son petit protégé !

D'après la situation dans laquelle le père trouva l'enfant, il comprit qu'il s'était écarté jusqu'au bord du précipice et qu'il avait roulé jusqu'à l'orifice de la grotte. La peur avait enchaîné ce petit être timide, et le chien, l'ayant suivi à la piste, l'avait préservé de mourir de faim en lui apportant sa ration journalière. Il paraît aussi que le bon animal ne quittait cet enfant ni le jour ni la nuit, à l'exception des instants où il allait chercher sa nourriture, instants où on le voyait courir de toutes ses forces, en venant à la chaumière, ou en retournant à la caverne.

LE CHIEN DE DUBLIN

La Gazette de France, du 15 janvier 1811, rapporte l'aventure suivante, arrivée dans les environs de Dublin. Un gentilhomme étant allé à une foire de chevaux du voisinage, perdit, en revenant chez lui, sa bourse dans laquelle il y avait cinquante ducats : il ordonna à son chien barbet d'aller la chercher. Le

chien l'avait retrouvée, et la rapportait à son maître, quand il fut rencontré par un autre gentilhomme qui chassait avec son monde et ses chiens, et qui emmena la bête, ravi de la rencontrer nantie d'une bourse où il y avait de l'or. Le chien plut au maître, qui le traita fort bien, mais l'empêcha de sortir. Neuf mois s'étaient écoulés, lorsqu'un jour ce gentilhomme, se disposant à aller aussi à une foire de chevaux, mit sur la table une bourse de cent cinquante ducats. Au moment où il tournait la tête, le chien prit la bourse dans sa gueule et courut la porter à son ancien maître. On peut juger de la joie et du plaisir de celui-ci. Ces deux gentilshommes se rencontrèrent par hasard quelque temps après et se racontèrent leur histoire. Celui qui avait perdu cent cinquante ducats les réclamait ; l'autre refusait de les rendre. L'affaire fut portée devant un tribunal, qui condamna le gentilhomme aux cent cinquante ducats, pour avoir gardé pendant près d'un an, d'une manière inconvenable, le chien et l'argent qui ne lui appartenaient pas.

LE CHIEN DE L'AMBASSADEUR WITSHIRE

On ne se douterait pas que l'attachement d'un Anglais pour son chien a été la cause du schisme de l'Angleterre.

Voici comment quelques mémoires historiques rapportent le fait :

Henri VIII, roi d'Angleterre, après avoir presque rompu avec la cour de Rome, voulut faire encore une tentative pour obtenir que le pape approuvât son divorce ; le pape, de son côté, craignant le schisme, semblait être dans des dispositions plus favorables. Henri choisit, pour cette importante négociation, le comte de Witshire, homme distingué par son rang et son mérite. Cet ambassadeur avait un chien qu'il aimait passionnément et qui ne le quittait jamais. A la première audience du pape, au

moment où Sa Sainteté avançait son pied pour que l'ambassadeur pût le baiser, le chien fidèle, comme pour défendre son maître, se jeta sur le pied du pape et le mordit au talon, si bien que le sang coula. Aussitôt l'audience fut finie, la négociation rompue et le schisme consommé.

LE CHIEN DU PRINCE D'ORANGE

Un gros chien, repoussé de différentes maisons, vint un jour se réfugier sous la chaise du célèbre prince d'Orange, tandis qu'il était à table. Le prince le chassa plusieurs fois et le fit expulser par ses gens ; mais le chien ne manquait jamais de revenir à l'heure des repas, et prenait si bien son temps, que Maurice le trouvait toujours à ses pieds. Enfin, las de le rebuter, et remarquant la constance de cet animal, il défendit qu'on le renvoyât. Le prince lui donna lui-même à manger, le chien le caressa, et ce nouveau courtisan accompagna partout son maître sans l'importuner. Il demeurait à la porte de sa chambre et suivait le prince lorsqu'il en sortait. S'il allait hors de son palais, le chien marchait à côté de son carrosse, et l'on eût dit qu'il était un de ses gardes. Cela plut tellement à Maurice, qu'il prit ce chien en amitié, lui donna accès dans son cabinet, et lui légua enfin, en mourant, une somme avec laquelle il fut entretenu pendant sa vieillesse, qui se prolongea très-longtemps.

LES CHIENS LÉGATAIRES

Dans les grandes villes de Turquie, il y a des hôpitaux fondés pour les chiens. Tournefort assure qu'on leur laisse des pensions en mourant, et qu'il y a des gens à gages pour faire exécuter l'intention des testateurs. Je viens de raconter comment le prince d'Orange avait légué à son chien une somme assez

forte pour le nourrir, dans la crainte qu'on n'en prit pas assez de soin après lui. Voici le comte de Pembroke, qui vivait sous Charles I^{er}, et fit un testament singulier où l'on trouve cet article :

« *Item.* J'entends que mes chiens soient partagés entre tous les membres du conseil d'État. J'ai assez fait ce qu'ils ont voulu. J'ai travaillé tantôt avec les pairs, tantôt avec les communes : ainsi, quelque chose qui arrive de moi, j'espère qu'ils ne laisseront pas mourir de besoin mes pauvres chiens ! »

M. Roscall, riche propriétaire à Pressau, en Angleterre, mort dans le courant de mai 1806, légua, dans son testament, mille livres sterling (25,000 fr.) en faveur d'un aveugle qui mendiait dans les rues, conduit par un petit chien des plus intéressants.

Un apothicaire de Londres, nommé Miller, laissa, en mourant, tous ses biens à son chien, nommé *Arlequin Sinesina*. Il lui donna pour tutrice et curatrice la servante qui les servait tous deux, à la condition que celle-ci en prendrait un soin extrême, faute de quoi une autre personne, qu'il nommait, pourrait de plein droit l'évincer de cette tutelle et curatelle.

Une femme de qualité dicta ce testament aux notaires qui reçurent ses dernières volontés :

« Attendu que mon chien fut toujours le meilleur de mes amis, je le déclare mon exécuteur testamentaire, et lui confie la disposition de toute ma fortune, sous la surveillance et l'autorité du marquis de Villemur. J'ai beaucoup à me plaindre des hommes ; ils ne valent rien, ni au physique ni au moral. Mes amants étaient faibles et trompeurs, mes amis faux et perfides. De toutes les créatures qui m'entouraient, mon chien est le seul être animé à qui j'ai reconnu de bonnes qualités.

« J'ai donc raison de disposer de mon bien en sa faveur, et j'ordonne qu'on distribue des legs à ceux qui recevront ses caresses. »

LE CHIEN PROTECTEUR

Un médecin de Londres, revenant du théâtre, aperçut un rassemblement devant un corps de garde ; il entre par curiosité et trouve, au nombre de quelques personnes ivres qu'on venait d'arrêter, un ami qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années. Celui-ci lui demandant son adresse, le docteur tira, pour la lui donner, son portefeuille dans lequel il avait 500 livres sterling en billets de banque. Deux hommes qui s'en étaient aperçus le suivirent. Chemin faisant, le médecin se sentit plusieurs fois frotter la main par le museau d'un gros dogue de Terre-Neuve, qui ne cessait de sauter et qui s'attacha à ses pas. Arrivé dans Grosvenor-Square (le médecin demeurait à Parc-Lane), les deux hommes qui l'avaient toujours suivi sautèrent sur lui, le saisirent au collet et lui demandèrent son portefeuille. Mais le chien, aussi prompt qu'eux, s'élança sur les deux coquins, blessa l'un grièvement à la jambe et les força tous deux à s'enfuir. Le dogue poursuivit son chemin avec celui qu'il avait sauvé, arriva à la maison du docteur, et attendait sur le pas de la porte qu'on eût ouvert au maître. Celui-ci, plein d'admiration, voulut faire entrer ce généreux animal ; le dogue s'y refuse avec tant d'opiniâtreté qu'on fut obligé de fermer la porte ; un moment après, le médecin la fit ouvrir, le dogue avait disparu. Il attribua au hasard l'heureuse rencontre de ce chien qui l'avait secouru avec tant de courage et de désintéressement, mais quelle fut sa surprise quand il retrouva le lendemain, dans ce dogue, le chien de l'ami à qui il avait donné son adresse au corps de garde. Il ne douta pas alors que l'animal ayant « deviné » le complot des deux voleurs, ne l'eût suivi dans l'intention de servir d'escorte à l'ami de son maître, pour le défendre contre ceux qui avaient formé le projet de le voler.

LE CHIEN DES TOMBEAUX

Toutes les âmes sensibles ont connu à Londres ce quadrupède qui vivait au milieu des tombeaux. Cet émule d'Hervey était un chien fidèle, inconsolable de la perte de son maître, qui ne voulut pas le quitter, même après sa mort. Les voisins du cimetière de Saint-Octave, témoins de son dévouement, repandirent par toute la ville cette touchante histoire, dont les journaux ont recueilli les détails. Cet animal, digne modèle des amis, n'avait pas perdu de vue son maître pendant une longue maladie. Il le vit enfermer au cercueil et l'accompagna à sa dernière demeure en poussant des cris lamentables. Dès que la triste cérémonie fut achevée, au lieu de suivre ceux qui l'appelaient, il se réfugia dans une ouverture qu'offrait un tombeau ruiné, près de l'endroit où reposait son maître. C'est ce trou, à peine assez large pour le contenir, qui devint sa demeure. Fuyant tout commerce avec les individus de son espèce, comme avec les hommes, il restait dans sa demeure sépulcrale, et n'en sortait que lorsqu'il y était forcé par le besoin extrême de la faim. Il ne souffrait cependant la lumière du jour que le temps nécessaire pour aller tristement à une maison voisine prendre les aliments qu'on lui offrait. En vain essayait-on de le faire sortir du cimetière ; il n'avait pas plutôt satisfait le besoin de la faim qu'il retournait à son poste chéri et s'ensevelissait de nouveau. Si, en se rendant de sa triste demeure à la maison où il recevait sa nourriture, il rencontrait quelques individus de son espèce, il ne donnait pas la moindre attention à eux. Il avait rompu tout lien social avec les vivants pour ne vivre qu'avec les morts. Cet animal vécut près de dix ans au milieu des tombeaux. Ayant enfin tardé à reparaitre plus qu'à l'ordi-

naire, on alla le chercher dans sa retraite, et on le trouva mort sur la pierre qui couvrait les restes de son maître.

LE CHIEN DU COUVENT

Mehémet Saladin, empereur du Mogol, avait fait placer dans la cour de son palais une cloche qui résonnait dans son appartement, et l'avertissait de la présence de ceux qui demandaient une audience, qu'il ne refusait à personne. Un chien qu'il aimait, et pour lequel il faisait beaucoup de dépenses, alla sonner la cloche pour lui faire voir que l'on supprimait, par cupidité, la plus grande partie de sa nourriture.

On raconte ce même trait d'un chien que l'on nourrissait dans une communauté. Les personnes de la maison qui arrivaient trop tard et voulaient prendre leur repas, tiraient une petite sonnette, et le cuisinier passait leur portion par le moyen d'une boîte tournante, qu'on appelle *tour* dans les maisons religieuses. Le chien était attentif à tous ces mouvements, parce qu'ordinairement on lui abandonnait quelques os dont il se régala. Ces revenants-bons ne satisfaisaient pas toujours son appétit; néanmoins, il s'en contentait; lorsqu'un jour, n'ayant pu rien attraper, il s'avisa de tirer lui-même la sonnette avec ses dents. Le garçon de cuisine, croyant que c'était une personne de la communauté, passa une portion. Le chien se montra très-satisfait et l'avalait dans le moment. Le jeu lui parut doux, il recommença le lendemain et, sûr de sa pitance, ne fit plus la cour à personne. Cependant le cuisinier, qui s'était plusieurs fois aperçu qu'on lui demandait une portion de plus, se tint sur ses gardes. On fit des recherches, on examina et l'on surprit à la fin le drôle, qui ordinairement n'attendait pas que toutes les personnes de la communauté eussent leur portion pour demander la sienne. On admira la finesse de cet animal; et, pour

ne pas le priver du fruit de son industrie, on continua de lui passer sa pitance, laquelle se composait de tout ce qui était resté sur les assiettes.

LE CHIEN DU STATHOUDER

On voit, à Delf, la statue du chien de Guillaume I^{er}, stathouder de Hollande. Cet animal mérita cet honneur par le tendre attachement qu'il avait eu pour son maître. Un jour que le prince dînait en grande cérémonie dans une ville hollandaise, ce chien vint se coucher à ses pieds. On avait beau le chasser, il se remettait doucement à son premier poste, en léchant les pieds et les mains du stathouder, qui, touché de tant de persévérance et de tant de caresses, ordonna enfin qu'on lui laissât son nouvel ami. Depuis cet instant, cet animal si fidèle, qui ne brigait assurément ni titres, ni places, ni pensions, suivit toujours le prince, ne mangeant même que ce qu'il recevait de la main de son maître. Ce chien, la honte des ingrats et des cœurs intéressés, ne put survivre à Guillaume I^{er}. Vivement touché de sa mort, il refusa toute nourriture, et expira peu de jours après.

LA LEVRETTE DU GRAND FRÉDÉRIC

Frédéric aimait beaucoup les chiens. C'est du chenil d'un chasseur de Berlin qui élevait une troupe de jolies levrettes que le roi tirait ses favoris ordinaires et il renvoyait ensuite ceux qui avaient encouru sa disgrâce. Le lit et les meubles du monarque portaient des marques sensibles des libertés cyniques de ses petits courtisans effrontés : ce qui offrait un contraste assez singulier avec l'ordre politique et moral qui caractérisait le règne de ce prince laborieux. La levrette favorite ne le quittait

jamais, pas même dans les batailles, et ce ne fut qu'après avoir mis son maître en un danger très-évident, que *Biche* perdit le privilège de l'accompagner aux champs de la victoire.

Un jour, le roi qui s'était engagé, à pied, trop loin de sa suite, vit venir de son côté une troupe de pandours, et il ne put les éviter qu'en se jetant dans un fossé, où il se tint caché sous un méchant pont de bois, jusqu'à ce que le détachement ennemi fut passé. Sa fidèle *Biche* pouvait le trahir en aboyant au bruit que firent les chevaux des pandours en trottant sur le pont; mais la fortune de Frédéric prévalut. *Biche* se tapit en silence sous le manteau de son maître, qui ayant rejoint ses gens, leur dit, en montrant sa levrette :

— Messieurs, voilà ma meilleure amie!

Cependant *Biche*, depuis ce jour, ne quitta plus les bagages.

Les équipages du roi ayant été pris à la bataille de Soor, *Biche*, prisonnière de guerre, devint le partage du général Nadasti, qui la donna à son épouse. Il fallut négocier longtemps avec cette dame avant qu'elle consentit à l'échange de sa captive. Enfin *Biche* fut renvoyée au général de Rothembourg. Le roi écrivait, le dos tourné vers la porte, au moment où le général la lui ramenait.

Apercevoir son maître, s'élancer sur sa table, renverser les dépêches et se dresser avec deux pattes sur les épaules du monarque, tout cela fut pour *Biche* l'affaire d'un seul bond. Frédéric, agréablement surpris, ne put recevoir ces caresses sans attendrissement. *Biche*, chérie tant qu'elle vécut, reçut après sa mort les honneurs d'un monument et d'une inscription qui se voient encore sur la grande terrasse de Sans-Souci.

LES CHIENS QUI PARLENT

Un soldat allemand du régiment de Wartensleben avait un chien d'une race très-commune, qui grognait quand on le touchait. Son maître, profitant de cette habitude, lui tenait d'une main la mâchoire d'en haut, et de l'autre celle d'en bas ; et pendant que l'animal grondait, il prenait de différentes manières, tantôt l'une, tantôt l'autre mâchoire, et souvent toutes les deux, ce qui faisait faire diverses contorsions à la gueule du chien, et lui permettait en même temps de prononcer des paroles plus ou moins distinctes, selon que le maître prenait les mâchoires avec plus ou moins de justesse. Le soldat faisait dire ainsi une soixantaine de mots au chien qui jamais ne prononçait plus de quatre syllabes de suite. *Élisabeth* était de tous les mots celui qu'il prononçait le mieux. Son maître avait employé six ans à amener son chien à ce point d'éducation.

Leibnitz a vu auprès de Zeik, dans la Misnie, un chien qui parlait naturellement, c'est-à-dire sans qu'on employât aucun moyen pour le faire prononcer. C'était un chien de paysan, d'une race des plus communes et de grandeur médiocre. Un jeune enfant lui entendit pousser quelques sons qu'il crut ressembler à des mots allemands, et aussitôt il se mit en tête de lui apprendre à parler. Le maître, qui n'avait rien de mieux à faire, n'épargna ni son temps, ni ses peines.

Le chien avait environ trois ans quand il commença ; au bout de deux ans, il prononçait environ une trentaine de mots.

Un lieutenant-colonel au service de Pologne avait une petite chienne, nommée *Zémire*, qui riait aux éclats quand elle voulait exprimer sa joie ; ce qui est d'autant plus étonnant, que les animaux ne rient jamais. Cet officier demeurait à Argenteuil.

La chienne mourut dans ce village; il lui fit ériger un petit monument, décoré d'une épitaphe.

LE CHIEN DE CRÉBILLON

Crébillon le tragique avait pour les chiens le plus tendre penchant; il ramassait et emportait sous son manteau tous ceux qui étaient délaissés dans les rues. Beaux ou laids, propres ou non, ils trouvaient chez lui l'hospitalité; mais il exigeait de chacun d'eux certain exercice; et quand, au terme prescrit, il était convaincu que l'élève n'avait pas profité de l'éducation qu'on lui donnait, l'auteur de *Rhadamiste* le reprenait sous son manteau, l'allait poser sur le pavé où il l'avait ramassé, et, détournant les yeux en gémissant, il l'abandonnait à son mauvais sort.

Regnard, dans son *Voyage en Laponie*, parle d'un chien qui faisait dans ce pays l'office de nos berceuses d'enfant. « Nous entrâmes, dit-il, dans une cabane où nous trouvâmes une femme qui donnait à teter à un petit enfant. Un arbre creusé et plein de mousse fine était suspendu au plancher, et servait de berceau. Quand la mère eut placé son enfant, le chien de ces bonnes gens vint mettre ses deux pattes de devant sur le berceau, et lui donna du mouvement ainsi qu'aurait pu faire une personne.

LE CHIEN DE NINON DE LENCLOS

L'aimable et spirituelle Ninon de Lenclos avait pour médecin un petit chien svelte, mignon, à l'œil noir, au poil fauve, qu'elle appelait *Raton*. Quand Ninon allait dîner en ville, *Raton* l'accompagnait. Elle le plaçait dans une corbeille, tout près de son assiette. *Raton* laissait passer sans mot dire le potage, la pièce de bœuf, le rôti; mais dès que sa maîtresse faisait sem-

blant de toucher aux ragouùs, il grommelait, la regardait fixement, et les lui interdisait. Quelques entremets n'éveillaient pas toute sa sévérité ; mais il y en avait qu'il proscrivaient absolument, surtout quand une odeur d'épices annonçait quelque danger. Le docteur jappant voyait de son corbillon passer et se succéder tous les services sans rien prendre pour lui, sans convoiter un os de poulet : ce n'était point un médecin prêchant la tempérance et gourmet à table ; quelques macarons suffisaient à son appétit.

Il permettait le fruit à discrétion ; mais, servait-on le café, la désapprobation était formelle : ses yeux devenaient demi-ardeurs de colère. Décoiffait-on l'anisette, *Raton* aussitôt de se serrer contre sa maîtresse, comme dans l'instant du plus grand péril, d'emporter entre ses dents le petit verre et de le cacher soigneusement dans le corbillon. Ninon feignait-elle de vouloir prendre du nectar prohibé, notre petit Sangrado se mettait à gronder ; Ninon insistait-elle, c'était bien autre chose ; il se démenait comme un lutin, et jamais Purgon, sur notre scène comique, ne parut plus emporté. Chacun se pâmait de rire en voyant la grande fureur hippocratique logée dans un corps si mince.

« Docteur, disait Ninon, vous me permettrez bien au moins de boire un verre d'eau ? »

A ces mots, le gentil animal se radoucissait, il remuait la queue, sans plus de colère. En signe de réconciliation, *Raton* acceptait et grugeait une gimblette ; puis il faisait mille tours et sautait d'aise et d'allégresse d'avoir vu passer encore un repas conforme à l'ordonnance et qui ne devait pas nuire aux jours précieux de son inséparable amie.

UN CHIEN DE LOUIS XIII

Louis XIII, encore enfant, mais déjà roi de France, avait un chien qu'il aimait beaucoup et dont il s'occupait la plus grande partie de la journée. Cet animal lui faisait perdre un temps précieux qu'il devait donner à son instruction. Le précepteur du prince, David Rivault, ennuyé de voir cette bête venir sans cesse troubler les leçons, et surtout incommodé de l'habitude qu'elle avait prise de sauter sur tout le monde, la repoussa un jour du pied pour la chasser. Le petit prince était un enfant gâté ; il se mit dans une colère violente et osa frapper son précepteur. Celui-ci, fâché à son tour et connaissant par l'expérience que l'on ne fait jamais rien d'un enfant qui sait trop qu'il est son propre maître, se retira de la cour et ne voulut plus donner de leçons à un prince qui n'en connaissait pas le prix. Le roi sentit pourtant qu'il avait tort. Il se réconcilia avec son précepteur et lui promit un évêché, dont la mort empêcha ce dernier de jouir. Il eût été trop honteux qu'un chien l'emportât dans son cœur sur un homme, et principalement sur son précepteur. Quant au chien, on eût dit que la leçon lui avait profité et jamais il ne vint plus interrompre les leçons de David Rivault.

LE CHIEN DU RÉGENT

Le duc d'Orléans, régent du royaume, possédait un chien danois d'une espèce rare. Ce sage animal, comme s'il eût appréhendé de détourner son maître des soins importants qui l'occupaient, ne le voyait qu'une fois le jour. Il se rendait tous les matins à la porte de son cabinet, y grattait modestement avec la patte, sans aboyer ni se faire entendre autrement, et

après avoir reçu quelques caresses du prince, il traversait, en s'en retournant, d'un air fier et la tête haute, les salles remplies de courtisans, comme s'il eût senti le prix des faveurs dont il était comblé. Si, au contraire, on ne lui ouvrait point, il se retirait également, mais la tête basse, confus et chagrin de n'avoir pu obtenir audience.

LES CHIENS SAUVEURS

Des milliers de personnes ont été sauvées du trépas par leurs chiens. En 1616, le pont Saint-Michel s'écroula. Un enfant, enseveli sous les ruines, fut heureusement à couvert sous deux poutres qui s'étaient croisées, et ne reçut aucune blessure. Un chien qui s'était trouvé à côté de lui au moment du danger, en fut préservé comme lui. Ce chien, serré entre les ruines qui l'empêchaient de sortir, aboya de toute sa force, et attira par ses cris quelques personnes qui le dégagèrent. Ayant ainsi recouvré sa liberté, il s'en réjouit d'abord ; mais ne voyant point son petit compagnon de malheur, il entra sous les débris qui le cachaient, recommença à japper, et parvint enfin à faire découvrir l'enfant.

Dans le mois de thermidor an XII, le chien d'un M. Drulin, de Pont-Sainte-Maxence, retira du milieu de l'Oise un enfant qui se noyait. Dans la même année, un bâtiment autrichien périt dans le canal de Constantinople, et le capitaine fut sauvé par son chien, qui le saisit par l'habit, le soutint sur l'eau et l'aida, en nageant, à gagner le rivage.

Deux voituriers de Burgenbach, près Montmédy, étant tombés sans connaissance au milieu des neiges, le 18 février 1807, le chien qui les accompagnait courut aussitôt vers le village, aboyant d'une manière lamentable après tous ceux qu'il rencontrait sur la route, allant, venant d'un air inquiet, montrant

le chemin qu'il fallait prendre ou le prenant lui-même, tirant les uns par leurs vêtements, se couchant aux pieds des autres. Il réussit enfin, par ses mouvements extraordinaires et ses cris continuels, à fixer l'attention de plusieurs personnes, lesquelles, guidées par cet excellent animal, le suivirent, et arrivèrent à temps pour rappeler à la vie deux individus qui, sans de prompts secours, allaient infailliblement périr.

Pendant l'un des fréquents incendies de Péra, à Constantinople, la maison d'un interprète grec brûlait. Il avait, à l'aide de plusieurs janissaires, sauvé presque tous ses effets. Un de ses enfants au berceau était resté oublié. On ne pouvait plus pénétrer ; tout était en feu. Le malheureux père, au désespoir, croyait son enfant devenu la proie des flammes. Tout à coup un très-gros chien qui lui appartenait parut à la porte et s'enfuit de la maison, l'enfant à sa gueule ; il le tenait par ses langes.

Le Mercure de 1781 rapporte l'histoire d'une bergère des environs de Fontenay-le-Comte qui allait être dévorée par une louve, et qui dut la vie au courage de sa chienne, nommée *Bichonne*.

Le célèbre comédien anglais Dryden, attaqué par cinq brigands dans un bois, échappa au danger par le courage d'un gros lévrier nommé *Dragon*, qu'il emmenait toujours avec lui. Cet animal occupa tellement les voleurs, que son maître eut le temps de s'évader. Dryden revint au secours de son chien, avec quatre bûcherons qu'il avait rencontrés ; mais la bataille était finie. Deux des bandits étaient étendus morts ; le troisième était blessé et hors de combat, quant aux deux autres ils avaient pris la fuite.

LE CHIEN DE SAINT-GERMAIN

Un chasseur du 9^e régiment, caserné à Saint-Germain-en-Laye, possédait un chien caniche qu'il aimait beaucoup. Ce soldat ayant eu une querelle avec un de ses camarades, se battit en duel et fut tué. On l'enterra dans la forêt. Dès ce moment, le chien ne quitta point la sépulture de son maître et demeura plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture. Chaque fois qu'il apercevait quelqu'un, il faisait retentir la forêt de ses hurlements lugubres. La populace de Saint-Germain répandit le bruit que cet animal était devenu enragé, et déjà elle se transportait pour le tuer, lorsque la municipalité, mieux instruite et voulant rendre une espèce d'hommage à la touchante amitié de ce chien, prit un arrêté qui le mit sous sa sauvegarde et défendit à qui que ce fût de lui faire aucun mal. Un restaurateur de Saint-Germain se chargea de faire porter à manger à ce bon animal. D'abord on lui jeta la nourriture de loin ; car depuis le fatal combat de son maître, ce chien semblait avoir pris l'espèce humaine en aversion et ne se laissait approcher par personne. Peu à peu cependant, il se laissa toucher par les démonstrations affectueuses de l'homme sensible qui prenait soin de lui ; et au bout de quelque temps, il consentit enfin à le suivre dans sa maison, où il lui resta fidèlement attaché. Voici un fait plus récent :

Au mois de mars 1834, le sieur Prudent, habitant de Paris, disparut de son domicile, et son cadavre, trouvé près de la Villette, fut porté à la Morgue. Son chien, qui ne l'avait pas quitté, se coucha près du vitrage, et lorsque le fils du sieur Prudent se rendit à la Morgue pour reconnaître son père, le chien le combla de caresses. On ne put déterminer cet animal à s'éloigner du corps de son maître qu'en lui donnant son mouchoir, avec l'ordre de le porter au logis.

LE CHIEN ET LE LION

Le directeur de la Compagnie des Indes avait envoyé en France un lion du Sénégal pris très-jeune et élevé dans le pays avec un chien braque du même âge. Ces deux animaux, d'une espèce si différente et d'un caractère si opposé, s'étaient liés d'une affection mutuelle. Quand on transféra la ménagerie de Versailles à Paris, on mit le lion dans une cage qui servait à changer les animaux de loge. Quant au chien, attaché à un des barreaux, il le suivit dans la même voiture et vint partager sa nouvelle demeure. On a pu voir au Jardin des Plantes le roi des animaux prodiguer à son chien les plus tendres caresses. Celui-ci les recevait et les rendait sans crainte comme sans défiance : sa gaieté naturelle, son air franc et ouvert tempéraient l'humeur grave et sérieuse de l'animal terrible. Souvent il se jetait sur sa crinière et lui mordait, en jouant, les oreilles ; le lion se prêtait à ses jeux et baissait la tête. Souvent, à son tour, il l'invitait lui-même à jouer, en se mettant sur le dos et le serrant entre ses pattes. La foule qui l'entourait, les objets nouveaux qui passaient sans cesse devant ses yeux, rien ne pouvait le distraire de la société de son chien. Cherchait-il le repos : c'était à ses côtés qu'il aimait à dormir ; à son réveil, c'était encore lui qu'il voulait revoir. Les repas seuls suspendaient un moment cette intimité. Chaque animal s'écartait alors pour recevoir sa portion, et l'un n'aurait osé attenter à la propriété de l'autre, pas même la convoiter des yeux. Pour se rapprocher, celui qui avait le plus tôt achevé attendait que l'autre eût fini ; et l'on pense bien que le lion était toujours le plus expéditif. Un jour l'étourderie de l'homme qui les servait fit que la portion de viande alla tomber sur le nez du chien et le pain sous la gueule du lion. Celui-ci, au même instant, se tourna vers son compagnon qui, montrant les dents,

lui défendit d'approcher et avala sous ses yeux un dîner tel qu'il n'en avait jamais fait de sa vie. Cette hardiesse de la part du chien n'a rien qui étonne, quand on considère que l'amitié de ces deux animaux s'était fortifiée de l'inégalité même de leurs forces, et que le plus faible avait acquis en puissance morale tout ce que l'autre avait perdu en forces physiques, pour n'être que son égal.

Il y avait dans l'attachement mutuel de ces animaux une nuance très-remarquable qui explique les caprices, les humeurs de l'un et l'inaltérable bonté de l'autre. Indépendant sur la terre, sauvage et fier par instinct, maintenant solitaire et captif, le lion s'était associé un ami. Il aimait l'ami pour l'ami même, et l'aimait uniquement. Également sensible, le chien aimait aussi ; mais avant de se donner au lion, la nature l'avait donné à l'homme. Fidèle à son instinct, c'était à l'homme qu'il reportait les caresses qu'il faisait au lion et jusqu'à celles qu'il en recevait. L'un n'avait qu'un ami qui faisait toute sa consolation ; l'autre, en se livrant à ses caresses, semblait encore en attendre de l'homme. Avec quelle tendresse n'accourait-il pas à celui qui, ouvrant la porte de sa prison, le rendait pour un moment à la liberté ! Comme il s'empressait autour de lui ! comme la gaieté éclatait dans ses yeux ! tandis que son pauvre ami, inquiet de son absence, poussait des rugissements plaintifs, s'agitait le long de ses barreaux, allait au fond de sa loge, s'arrêtait à l'endroit par où il était sorti, revenait et retournait encore. Fallait-il rentrer ? le chien revoyait avec joie son compagnon ; mais son dernier regard semblait dire au gardien qui s'éloignait : « C'est pour te complaire ; je t'obéis. »

Le chien couchait sur une banquette de la loge, le dos appuyé contre un mur humide. Il y contracta une gale dont on s'aperçut trop tard pour y porter remède. Il mourut. Le lion, privé de son ami, l'appelait sans cesse par de sombres rugissements.

Bientôt il tomba dans une profonde tristesse ; tout le dégoûtait : ses forces et sa voix s'affaiblissaient par degrés. Dans la crainte qu'il ne succombât, on voulut donner le change à sa douleur, en lui présentant un autre chien. On en chercha un qui, par sa taille et sa couleur, ressemblât au premier. Quand on eut trouvé ce chien, il fut amené d'abord devant les barreaux de la loge. Le lion le fixe d'un œil étincelant, la fureur éclate sur toute sa face ; il pousse un rugissement effroyable, et les pattes tendues, les griffes déployées, il est prêt à s'élancer... A cette passion subite et violente, on croit avoir trompé l'instinct de l'animal, et que, dans sa fureur, il ne veut se jeter que sur celui qui retient son chien bien-aimé. On n'hésite plus à le lui abandonner. A peine le chien est-il entré dans la loge que le lion l'étrangle... Après ce malheureux essai, il eût été inutile de songer à de nouvelles tentatives ; en effet, ce n'était pas un chien qu'il regrettait, c'était un ami. Le temps ne put effacer ses regrets, et la ménagerie perdit bientôt ce superbe animal.

LE CHIEN OBÉISSANT

A Andrezy, près Poissy, M. le comte de Boissier avait, en 1774, un dogue très-redoutable aux inconnus, mais fort soumis à son maître, et ne l'étant qu'à lui. Lorsqu'un ami venait passer quelques jours dans cette campagne, il y avait du danger pour lui à traverser la cour pendant la soirée ou dans la nuit.

Si avant de lâcher le chien, M. de Boissier le faisait venir, lui montrait l'étranger et lui disait : « *Pluton*, monsieur est de mes amis, respectez-le ; » dès lors la sûreté de l'individu était parfaite. Mais sans cette petite harangue, il aurait été déchiré.

Quand M. de Boissier faisait un voyage, il mettait vis-à-vis l'un de l'autre son principal agent et son chien, auquel il donnait cette consigne : « *Pluton*, monsieur me représente en

mon absence, vous lui obéirez. » Le chien obéissait au substitut comme au maître. Mais le lendemain du retour le ci-devant délégué n'avait plus sur lui aucune autorité et aurait tenté en vain de le commander ou de le retenir.

LES CHIENS PROTECTEURS

Le célèbre Huet, évêque d'Avranches, rapporte le trait suivant, qui prouve que le chien sait distinguer et secourir l'opprimé :

Dans un village situé entre Caen et Vire, sur la lisière du canton qu'on appelle le Bocage, un paysan d'un méchant caractère maltraitait souvent sa femme au point que les voisins étaient quelquefois obligés, par les cris de cette dernière, de venir mettre le holà dans le ménage. Cet homme ayant résolu de se défaire de sa femme, feignit de changer de sentiment à son égard : il se conduisit mieux que jamais avec elle, et dans les jours de loisir, il l'emmenait à la promenades et à des parties de plaisir.

Un jour d'été, la chaleur étant forte, le mari amena sa femme pour se reposer sur le bord d'une fontaine : prétextant d'être fort altéré, il se coucha de son long à plat ventre, se désaltéra à longs traits, en vantant la fraîcheur de l'eau et proposa à sa femme d'en faire autant. A peine la vit-il étendue sur le bord de la fontaine, qu'il se jeta sur elle et lui plongea la tête dans l'eau pour la noyer. La pauvre femme se défendait de son mieux pour sauver sa vie ; mais elle aurait infailliblement succombé sans le secours de son chien, que le mari n'avait pas songé à renfermer à la maison. Ce courageux animal, voyant la violence que son maître faisait à sa femme, se jeta sur lui, le prit à la gorge, lui fit lâcher prise et sauva la vie de sa maîtresse.

On lit dans Pline qu'un jour Cosingis, femme de Nicomède,

roi de Bithynie, batifolait avec son mari, lorsque le chien du monarque, qui était de race molosse, se jeta sur elle, croyant qu'elle attaquait sérieusement le roi, et, en quelques coups de dents, il lui enleva l'épaule droite.

LE CHIEN VINDICATIF

Un habitant de Lyon était venu à Paris voir un de ses amis, marchand de tableaux. A son départ, celui-ci, nommé Tremblin, lui donna un superbe chien appelé *César*, dont il voulait se débarrasser depuis longtemps, sans pouvoir en venir à bout, parce que le chien quittait toujours ses nouveaux maîtres pour revenir chez celui qui l'avait élevé. Cette fois il se crut quitte d'une nouvelle visite, en l'envoyant si loin. Effectivement *César* ne revint plus chez lui. Certain jour, en traversant le pont Neuf, M. Tremblin se sentit mordre à la jambe, et reconnut son chien. Il l'appela, mais *César* s'éloigna en aboyant et ne reparut plus. A la même époque, le Lyonnais écrivit à son ami que son chien avait saisi le premier moment où on l'avait laissé libre pour quitter sa maison. M. Tremblin, qui avait douté quelque temps que ce fût véritablement *César* qui l'eût mordu, fut alors persuadé. Ce trait le charma tellement qu'il retourna plusieurs jours de suite sur le pont Neuf, espérant retrouver son chien et se promettant bien de ne plus le donner. Mais quelle fut sa surprise quand il apprit que *César* était revenu chez son ami à Lyon, où il vivait en toute liberté, sans songer à s'éloigner de la maison ! Cette anecdote paraîtrait incroyable, si je ne l'avais entendu raconter et attester par des personnes dignes de foi. Cependant il existe d'autres traits semblables. J'ai ouï certifier par des personnes très-véridiques qu'un chien danois, appartenant à M. Lambert, libraire-imprimeur à Paris, et qu'il avait donné à un seigneur étranger, était

revenu à son premier maître de l'extrémité de l'Allemagne.

Les anciens nous ont conservé des traits de ce genre. Terentius Varron rapporte qu'Aufidius Pontianus, d'Amiternum, était convenu, en achetant des troupeaux de brebis, au fond de l'Ombrie, que les chiens seraient compris dans la vente, et que les bergers ne quitteraient point les troupeaux qu'ils ne les eussent conduits aux bois de Métaponte. Les bergers s'en retournèrent, en conséquence, chez eux, après les avoir conduits au lieu convenu ; mais peu de jours après, les chiens, regrettant leurs premiers maîtres, s'en allèrent d'eux-mêmes les rejoindre en Ombrie.

LA RANCUNE DES CHIENS

Le *Dictionnaire encyclopédique* rapporte qu'un chanoine et un chien eurent une grande querelle ensemble ; le chien mordit le chanoine, qui s'était arrêté devant la porte de son maître ; le chanoine battit cet animal à coups de canne. On sépara l'homme d'Église et l'animal, mais le chien ne sut se mieux venger qu'en contre-faisant à l'église la voix du chanoine, qui était aigre et fort désagréable. Les jours de fêtes et les dimanches, le chien ne manquait jamais d'aller à l'église avec son maître, et aussitôt que son ennemi chantait, il hurlait de toute sa force, à peu près sur le même ton, et cessait de le faire dès que le chanoine ne chantait plus. Celui-ci s'en plaignit au maître du chien, qui lui promit de l'enfermer quand il irait à la messe ou à vêpres. Il tint parole, et en entrant à l'église, il dit au chanoine : « Vous ne vous plaindrez pas de mon chien aujourd'hui, car je l'ai enfermé. » Mais l'animal cherchait les moyens de s'échapper ; il sauta par une fenêtre qu'il trouva ouverte et courut se mettre sous un banc dans l'église, sans que l'on s'en fût aperçu. Tant que le chanoine ne chanta point, le chien ne dit mot ; mais dès

qu'il eut entonné un psaume, le chien hurla de toute sa force. Le chanoine fit assigner le maître, prétendant qu'il avait pris part aux insolences de son caniche, et conclut aux réparations. L'on en rit à l'audience, et les parties furent renvoyées hors de cour. Ce procès risible eut lieu à Amiens.

On raconte qu'un vétérinaire ayant fait l'amputation d'une patte à *Matapan*, chien caniche appartenant à un chef d'escadron de la gendarmerie, cet animal qui, avant son accident, avait coutume de faire accueil au docteur, un ami de son maître, ne se laissa jamais approcher par lui depuis l'opération douloureuse qu'il lui avait fait endurer.

J'ai vu chez un directeur des postes, à Fontainebleau, un chien appelé *Zozo*, qui avait une aversion déterminée pour un conducteur de diligence, au point qu'il ne pouvait le voir sans chercher à lui mordre les jambes : on présume qu'il en avait reçu quelque mauvais traitement. Le directeur fit un voyage, et ce fut l'homme en question qui conduisit la voiture. *Zozo* étant tombé sous les pieds du cheval reçut un coup qui le meurtrit. Le conducteur le ramassa aussitôt, et malgré le mauvais accueil qu'il en recevait journellement, il en prit un soin extrême. Depuis ce moment *Zozo*, oubliant toute rancune, témoigna autant d'amitié à cet homme qu'il lui avait montré d'aversion auparavant.

Ce même chien s'avisa un jour de poursuivre un lièvre dans la forêt de Fontainebleau ; un garde-chasse, sans pitié, lâcha un coup de fusil chargé à petit plomb sur notre petit braconnier à quatre pattes. *Zozo*, blessé, revint tout penaud à la maison, saignant et boitant. Il fut très-malade pendant huit jours ; mais il finit par guérir. Depuis ce temps-là, il ne rencontrait jamais un garde-chasse, sans aboyer après lui avec colère ; il les reconnaissait à leur uniforme, et ne s'y trompait jamais.

LE CHIEN QUI JEUNE

Un de mes camarades, ami des chiens, m'a assuré en avoir connu un qui jeûnait tous les dimanches jusqu'à quatre heures du soir, sans qu'on pût lui faire manger la moindre chose. On trouva, après y avoir fait attention, la raison de cette sobriété singulière. Une personne qui ne manquait jamais ce jour-là de venir vers les quatre heures à la maison, lui apportait des amandes lisses dont il était très-friand, et lui en donnait tant qu'il en pouvait manger. Il ne voulait pas, sans doute, gâter ce bon repas par tout autre mets moins à son goût.

LE CHIEN DU LAYON

Il est arrivé, dans le voisinage de Châlonne, département de Maine-et-Loire, un événement dont le récit fournit une nouvelle preuve de l'attachement des chiens pour leur maître, de leur courage et de leur intelligence dans un moment de danger.

Un marchand nommé Lambert, âgé de soixante ans, venait d'un bourg appelé Gonnord, à 3 ou 4 lieues de Châlonne, conduisant devant lui deux chevaux chargés. Il montait le troisième, et était accompagné de son chien, qui gardait ordinairement ses chevaux et ses marchandises pendant qu'il vaquait à ses affaires.

Entre Chaufond et Châlonne, vers un endroit nommé la Pierre-Saint-Nozille, est un sentier resserré d'un côté par une colline, et de l'autre par le Layon. Cette rivière était débordée lorsque le marchand s'y présenta. Les deux chevaux chargés passèrent sans accident ; le troisième fit un faux pas et entraîna le cavalier dans sa chute. Aussitôt le chien se jeta à la nage, saisit son maître par une ceinture de laine nouée autour de son

gilet, l'attira vers la terre et il l'aurait infailliblement sauvé, si l'étoffe eût pu résister à ses efforts. Par malheur elle se rompit lorsqu'il atteignait le rivage. Un misérable lambeau fut tout ce qui lui resta entre les dents. Il le déposa promptement sur le sable, et courut se rejeter à l'eau. Il était trop tard : Lambert avait disparu au moment même où la ceinture s'était brisée.

Tout entier au danger dans lequel il voyait son maître, et menacé de la perte la plus sensible, le fidèle animal n'avait pas perdu la pensée de ses devoirs ; il songa que les deux premiers chevaux poursuivaient leur chemin sans défenseur et sans guide ; il se souvint qu'étant confiés à sa garde, il en était en quelque sorte responsable. Il vola donc à leur rencontre si précipitamment et les arrêta d'une manière si brusque, que l'un d'eux, effrayé, broncha, tomba sous le faix, et resta sur la place en proie à des convulsions. Cet accident devint pour le pauvre chien un surcroît de malheur ; rien ne peut exprimer son angoisse. Il avait seulement voulu retenir les chevaux, pour se livrer sans distraction et sans réserve à la recherche de son maître. Sa présence était devenue nécessaire près de l'animal abattu ; il voudrait le remettre sur pied ; il l'excite, il aboie, le quitte un moment, revient à la charge, s'agite dans la plus pénible irrésolution ; il voudrait être partout. Incapable de prendre un parti, il gémit, il hurle, il court cent fois en un moment de ses chevaux à la rivière et de la rivière à ses chevaux. Jamais on ne vit un embarras plus touchant, une sollicitude plus active.

Un jeune homme allant vers Chaudefond fut témoin de ce fait. Il voulut relever le cheval qui succombait sous la charge. Le chien, accoutumé à ne laisser approcher que des personnes de sa connaissance, le contraignit à s'éloigner. Arrivé à Chaudefond, où Lambert s'arrêtait quelquefois, le voyageur raconta

ce qu'il a vu. On comprit ce qui s'était passé et on se transporta sur le lieu de l'accident.

Lorsque le chien reconnut les amis de son maître, il se hâta de les guider vers le rivage où avait péri M. Lambert ; il leur montra le lambeau de la ceinture, et se mit à hurler de la manière la plus expressive, ce qui servit d'indication pour la recherche de ce malheureux dont la destinée ne fut plus révoquée en doute.

On releva le cheval et on le conduisit, ainsi que l'autre, vers Chaudfond. Le chien les suivit tristement, non sans tourner plus d'une fois ses regards vers le rivage fatal. Il fit plusieurs voyages pendant la nuit et le lendemain matin, jusqu'au moment où les fils de Lambert étant arrivés, emmenèrent avec eux ce pauvre animal. Les Lambert continuent le commerce de leur père. Chaque fois qu'ils se rendent à Châlonne, leur chien les accompagne, et l'on assure qu'il ne manque jamais de s'arrêter et de hurler à l'endroit où il a perdu son maître.

LE CHIEN DE DÉCROTTEUR

Sous la restauration vivait à la porte d'un hôtel de Paris un petit décrotteur ayant un grand barbet noir dont le talent particulier était de lui procurer de l'ouvrage. Ce barbet trempait dans le ruisseau ses grosses pattes velues et venait les poser sur les souliers du premier passant. Le décrotteur, empressé de réparer le dommage, présentait la sellette : « Monsieur, décrottez là ! » Tant qu'il était occupé, le chien s'asseyait paisiblement à côté de lui. Il aurait été inutile alors d'aller crotter un autre passant ; mais dès que la sellette était libre, ce petit jeu recommençait.

L'esprit du chien et la gentillesse de son jeune maître, qui se rendait serviable aux domestiques, donnèrent à l'un et à

l'autre, dans la cour de l'hôtel et dans la cuisine, une célébrité qui, de bouche en bouche, monta jusqu'au salon. Un Anglais illustre s'y trouvait. Il demanda à voir le maître et le chien. On les fit monter et le fils d'Albion se passionnant pour l'animal, voulut l'acheter. Il en offre dix louis, quinze louis. Les quinze louis tentent l'enfant, ébloui d'ailleurs par tant de grands personnages. Le chien fut vendu, livré, enchaîné, mis le lendemain dans une chaise de poste, embarqué à Calais, d'où il fut mené à Londres. Son maître le pleurait avec une tendresse mêlée de quelques remords.

Joie inespérée ! le quinzième jour le chien reparut à la porte de l'hôtel, plus crotté que jamais et crottant encore mieux les passants.

Obligé de descendre plusieurs fois pendant la route, il avait sans doute observé qu'on s'éloignait de Paris dans une voiture, en suivant une certaine direction ; qu'on s'embarquait ensuite sur un paquebot, et qu'une troisième voiture menait de Douvres à Londres. La plupart de ces voitures étaient des carrosses de renvoi. Le chien, retourné de chez son acquéreur au bureau du départ, avait suivi un véhicule, peut-être le même, qui prenait en effet, et en sens opposé, la route par laquelle il était venu. Parvenu à Douvres, il avait attendu le même paquebot sur lequel il avait déjà passé, et, débarqué à Calais, il se mettait à la suite de la même voiture qui l'avait amené là. Toutes ses pérégrinations précédentes lui avaient fait deviner qu'après avoir bien marché pour aller quelque part, il fallait retourner sur ses pas pour revenir au gîte, et son gîte était à côté de son jeune maître.

LE CHIEN DU SOLDAT

Un militaire revenant d'Espagne, chargé de butin, se trouvait en route dans les environs de Toulouse. Il était si content de posséder tant de trésors qu'il faisait part de sa joie à tout le monde dans l'auberge où il s'était arrêté. L'hôtesse le fit appeler pour l'avertir de son imprudence. « Je ne saurais répondre, dit-elle, des personnes qui sont chez moi ; elles peuvent être honnêtes, il peut aussi se trouver des brigands parmi elles. — Bah ! répliqua le militaire, avec mon chien je ne crains rien ; si l'on vient nous attaquer, lui et moi, nous nous tirerons bien d'affaire. »

Il partit le lendemain matin. A un quart de lieue de la ville, trois hommes l'arrêtèrent ; il fut poignardé avant d'avoir pu se mettre en défense. Quand son chien le vit baigné dans son sang, il s'acharna contre l'assassin, le terrassa et l'étrangla. Les deux complices du bandit, effrayés, montèrent sur un arbre, pensant que le chien leur laisserait bientôt le passage libre ; ils se trompaient. Le jour paraissait lorsque des gendarmes passèrent ; ils entendirent crier au secours et trouvèrent un chien qui aboyait avec fureur contre deux hommes perchés sur un arbre qui prétendaient que ce chien était enragé. Les gendarmes ordonnèrent à ces hommes de descendre et les virent alors couverts de traces de sang. Ces misérables prétendirent que le sang provenait des blessures que le chien leur avait faites. Cet animal voulait toujours les attaquer ; sur cet indice et quelques autres soupçons, on les arrêta.

A vingt pas de l'arbre, on découvrit deux corps morts. Le chien fidèle courut à son maître, le caressa et se mit ensuite à aboyer avec plus de violence qu'il n'avait encore fait. Les gendarmes examinèrent le cadavre du militaire : il avait été blessé

dans le cœur d'un coup de poignard qu'on trouva près du corps. L'autre cadavre portait des marques des attaques du chien. On amena les coupables et le chien à Toulouse : lui seul était témoin à charge ; mais cette preuve suffisait. Le chien était très-doux : il se laissait caresser par tout le monde, et n'entraît en fureur que lorsqu'on le mettait en présence des assassins de son maître. Sur cette preuve souvent réitérée, les deux scélérats furent condamnés à mort et avouèrent leur crime au pied de l'échafaud.

LE CHIEN DE SOLBACH

Il y a quelques années deux enfants de trois et quatre ans, de la commune de Solbach, aux environs de Strasbourg, s'étaient perdus, le matin, dans les montagnes. Leurs parents les cherchèrent tout le jour sans les trouver. La nuit étant survenue, et leur inquiétude redoublant, tout le monde vint à leur secours ; on sonna le tocsin dans les trois communes de Labbach, de Widerspach et de Waldersbach, et tous les habitants, munis de pistolets, de fusils, de lanternes, parcoururent le pays. Les chiens des trois villages étaient à la tête des paysans, et l'on comptait beaucoup sur l'instinct de ces animaux. C'était un coup d'œil singulier de voir tous ces feux errants au milieu de la nuit la plus obscure. On cherchait en vain depuis quelque temps, lorsque tout à coup un des chiens qui servaient de voligeurs dans cette expédition, accourut en aboyant avec joie. En effet, il avait suivi la piste, et l'on trouva les deux enfants endormis dans la neige. Des coups de fusil et de pistolet annoncèrent aussitôt l'heureuse découverte, et on rapporta en triomphe ces pauvres enfants au village. La petite fille avait encore les mains chaudes, le garçon était roide de froid ; cependant tous deux vivaient ; mais ils auraient péri indubitablement,

s'ils eussent demeuré là toute la nuit. Il fallait voir la joie du bon chien qui les avait découverts : tout le long du chemin, il sautait autour d'eux, il les léchait, il courait en avant, puis il revenait bien vite, paraissant tout fier de les avoir retrouvés. Il semblait dire à ceux qui composaient le cortège : « C'est à moi qu'appartient la gloire de leur retour ; c'est moi qui leur ai sauvé la vie ! »

LE CHIEN A LA CULOTTE

M. Dumont, négociant, rue Saint-Denis, se promenant sur le boulevard Saint-Antoine, avec un ami, paria que son chien lui rapporterait un écu de cinq francs qu'il cacherait dans la pous-sière. Le pari fut accepté. L'on cacha l'écu, auquel on eut soin de faire une marque particulière. Lorsque les promeneurs furent à quelque distance, le maître dit à son chien de chercher, qu'il avait perdu quelque chose. *Caniche* retourna sur ses pas, et les deux amis continuèrent leur chemin vers la rue Saint-Denis. Sur ces entrefaites, un marchand forain qui revenait de la fête de Vincennes, dans une carriole, aperçut l'écu que les pieds du cheval avaient mis à découvert ; il descendit, le ramassa, remonta dans sa voiture et s'en alla à son auberge, rue du Pont-aux-Choux. *Caniche* était arrivé au moment où le marchand ramassait l'écu, il l'avait flairé et avait voulu le lui arracher des mains. L'animal suivit la carriole, entra dans la maison et ne quitta plus le marchand. Il sautait continuellement autour de lui, sentant dans le gousset de cet homme l'écu de cinq francs qu'on lui avait dit de rapporter. Le marchand crut que c'était un chien perdu ou abandonné, qui cherchait un maître. Il prit ses démonstrations pour des caresses, et comme le chien était fort beau, il résolut de le garder. Il lui fit faire un bon souper et l'emmena coucher dans sa chambre. A peine cet homme eut-il

ôté sa culotte, que *Caniche* s'en empara ; l'on crut qu'il voulait jouer, on la lui retira. Le chien se mit à aboyer à la porte : le marchand, soupçonnant quelque besoin, la lui ouvrit ; aussitôt *Caniche* prit la culotte à sa gueule et s'enfuit. Le marchand, en bonnet de nuit et en caleçon, le poursuivit avec une inquiétude mortelle, car il y avait dans son gousset une bourse renfermant plusieurs napoléons d'or de 40 francs. *Caniche* courut ventre à terre jusque chez son maître, où le marchand forain arriva tout essoufflé et fort en colère, en traitant le chien de voleur.

« Monsieur, lui dit le maître, *Caniche* est très-fidèle ; s'il vous a dérobé votre culotte, c'est qu'il y a dedans de l'argent qui ne vous appartient pas. » Le marchand se mit en colère. « Ne vous emportez pas, reprit en riant le maître de *Caniche* ; votre bourse renferme sans doute un écu de cinq francs marqué de telle manière, que vous aurez ramassé sur le boulevard Saint-Antoine, et que j'avais jeté là, avec la certitude que mon chien me le rapporterait : voilà ce qui est cause du larcin qu'il vous a fait. » L'étonnement succéda à la colère ; le marchand remit la pièce d'argent, et ne put s'empêcher de caresser celui qui lui avait causé une si grande inquiétude et l'avait tant fait courir.

Le père Schot raconte que, du temps de l'empereur Justinien, il y avait à Constantinople un charlatan qui disait aux personnes réunies autour de lui, qu'elles pouvaient jeter par terre les anneaux de leurs doigts ; que son chien rapporterait exactement à chacune le sien : ce que l'animal exécutait effectivement sans se tromper.

LES CHIENS INTELLIGENTS

Le dimanche 30 septembre 1810, Jacques Barbier, cultivateur à la Grange-aux-Bois, près Sainte-Menehould, partit de

grand matin avec ses deux chiens pour aller ramasser de la faine (fruit du hêtre). Arrivé dans la forêt, il aperçut un arbre élevé dont on pouvait à peine embrasser le tronc. Il monta, et parvenu à une hauteur considérable, un de ses pieds s'engagea entre deux branches fourchues, où il resta suspendu, les pieds en l'air et la tête en bas, à environ 40 pieds de hauteur.

Ses chiens, qui ne le voyaient point descendre et qui l'entendaient crier, avaient sans doute compris l'embarras du malheureux, car on s'aperçut à des marques certaines qu'ils avaient gratté au pied de l'arbre comme pour essayer de le déraciner. L'un resta en faction pour garder son maître, tandis que l'autre retournait à la maison, vers dix à onze heures du matin, en aboyant, sautant et manifestant des inquiétudes extraordinaires. Le mari avait promis d'être de retour pour la messe. Sa femme et ses enfants, ne le voyant pas revenir et remarquant les cris singuliers et l'agitation extraordinaire du chien, résolurent d'aller à sa recherche. Le fidèle animal marcha aussitôt en avant, se dirigeant vers le bois, et jappant avec force toutes les fois qu'on lui demandait : *Où est ton maître?* Sitôt qu'on fut arrivé dans le bois, et que l'autre chien entendit qu'on venait au secours, il se joignit à son compagnon, et tous deux conduisirent les personnes au pied de l'arbre où l'homme était suspendu. Par malheur, lorsque les secours arrivèrent, cet infortuné était mort.

LE CHIEN DE CHARENTON

Un chien qui avait coutume d'aller régulièrement tous les dimanches à Charenton, près Paris, avec son maître, fut un jour laissé au logis, ce qui ne lui plut nullement. Il imagina que ce n'était que pour cette fois qu'on lui jouait ce tour et il prit patience. Comme, le dimanche suivant, on le renferma de nou-

veau, il comprit bien que c'était un parti pris et qu'on ne voulait point de sa compagnie; il prit en conséquence ses précautions pour qu'on ne l'attrapât point une troisième fois. Que fit-il alors? Il partit de Paris dès le samedi soir, et alla attendre son maître à Charenton, qui l'y trouva à son arrivée, et apprit qu'effectivement il y était dès la veille. Un homme pourrait-il raisonner plus juste?

LE CHIEN DU COLLÈGE DE LA FLÈCHE

Différents manufacturiers se servent de chiens pour tourner leurs roues : également on plaçait autrefois des chiens dans les roues qui faisaient tourner les broches des cuisines. Voici un fait arrivé au collège de la Flèche, et rapporté par Hart-Soëker.

Le cuisinier ayant un jour garni ses broches pour faire cuire le souper, ne trouva point dans la cuisine le chien qui devait tourner ce jour-là. Il le chercha et il l'appela inutilement de tous côtés; tandis qu'un de ses camarades, qui n'était point de service, se tenait étendu nonchalamment devant le feu. Au défaut du premier, le maître voulut faire tourner celui qui se trouvait sous sa main; mais il en fut très-mal accueilli. Après quelques grognements, le chien le mordit et prit la fuite. L'homme resta étonné de ce mauvais traitement de la part d'un animal fort doux et qui l'aimait beaucoup : la plaie était profonde, saignante et nécessitait qu'on y mît un appareil. Tandis que cet homme était occupé de ce soin, il entendit des aboiements réitérés; c'était le chien qui venait de s'enfuir et qui poursuivait à coups de dents celui qui devait travailler et l'amener à son poste. Il était allé le chercher dans le parc, et l'ayant trouvé, il le pourchassait devant lui, en le conduisant à la cuisine, où il ne se fit pas prier pour monter dans la roue.

LE CHIEN DE LA BESACE

Le chien des capucins de Troyes, en Champagne, était allé deux fois avec le père provincial dans le couvent de Châlons, célébrer la fête de saint François, et il avait été parfaitement reçu. L'animal reconnaissant des politesses de messieurs les capucins, partait tous les ans de Troyes, la veille de la Saint-François, et venait à Châlons pendant l'octave du saint. *Besace*, — tel était le nom du chien, — ne manqua jamais, pendant dix ans, de faire ce voyage. Les révérends pères de Châlons, flattés de l'amitié de *Besace* pour leur couvent, avaient fait un règlement en sa faveur. La veille de la Saint-François, le portier était en faction pour l'attendre. Dès qu'il l'apercevait, il sonnait la cloche. A ce signal, la communauté descendait dans le chapitre ; on lavait les quatre pattes du chien, et le gardien le remettait entre les mains du frère cuisinier. Le chien était à la double portion. A son départ, le supérieur écrivait une lettre à la communauté de Troyes, et *Besace* la rapportait fidèlement.

LE CHIEN DE L'ABBÉ

Les anciens habitués du jardin du Luxembourg se rappellent M. l'abbé *Trente-mille-hommes*, nouvelliste intrépide, qui avait acquis ce nom par la fermeté avec laquelle il décidait des droits et des intérêts de tous les souverains de l'Europe, moyennant *trente mille hommes*, d'une nation ou d'une autre, qui, à sa volonté, passaient les rivières, gravissaient les montagnes, prenaient les villes et gagnaient les batailles. Disciple de Turenne, il n'était pas pour les grandes armées ; trente mille hommes suffisaient à tout. L'ardeur guerrière de cet abbé ne pouvait souffrir le casernement. Il arrivait au jardin de bonne heure,

déjeunait au café de la grande porte, dinait chez le concierge de la porte des carmes, buvait le soir une bouteille de bière et mangeait, conjointement avec son chien, six échaudés à la porte d'Enfer, ne quittant la place que lorsque les suisses l'avaient plusieurs fois prié de sortir. Les jours de pluie, il restait chez l'un des trois suisses, à lire, relire et commenter la gazette, adressant la parole à son chien lorsqu'il n'y avait pas d'autre compagnie. Il mourut. *Sultan*, son fidèle ami, chien-loup de moyenne taille, couvert d'un poil roussâtre, refusa de prendre un autre maître, quoique plusieurs amis de l'abbé lui eussent offert un asile. Depuis longtemps son domicile le plus habituel était le jardin. Il y resta, couchant sur les chaises quand il faisait beau, et dessous en cas de mauvais temps.

La bonne bête conservait de l'affection pour le groupe des nouvellistes, les suivait dans leurs lentes promenades, s'arrêtait avec eux durant leurs longues stations, regardait attentivement les figures qu'ils traçaient sur le sable, obtenait aisément des preneurs de café au lait quelques morceaux de pain, des buveurs de bière quelques échaudés qu'il saisissait en l'air à merveille, et des pratiques du traiteur quelques autres débris.

Il ne tenait cependant pas si fortement au Luxembourg qu'il ne fût très-joyeux quand on l'invitait à dîner en ville, ce qui devint assez fréquent lorsqu'on eut remarqué combien il était sensible à cette politesse. La formule était : « *Sultan*, veux-tu venir dîner chez moi ? » Quelques-uns, encore plus civils, lui disaient : « Veux-tu me faire l'honneur de dîner aujourd'hui chez moi ? » Il acceptait avec caresses, s'il n'était pas engagé. Au contraire, s'il avait déjà promis, après un petit signe de reconnaissance, il allait se ranger à côté de celui qui lui avait parlé le premier. Il l'accompagnait pas à pas, bondissant en sortant du palais, dinait de grand appétit, et tant que durait le festin, faisait mille gentilleses. C'était un excellent convive.

La nappe enlevée, il attendait quelques moments, témoignant encore de la satisfaction. Il demandait ensuite poliment à sortir ; et, si l'on tardait à ouvrir la porte, il gémissait, puis il se courrouçait.

On essaya souvent de le retenir. Il s'échappait et ne se rapprochait plus de ceux qui avaient voulu transformer une marque de bienveillance en un titre d'esclavage. Un maladroit, qui peut-être l'aimait, mais qui n'était pas assez délicat pour sentir qu'on ne peut conquérir par la force une âme élevée, osa le faire attacher. *Sultan* fut dans l'indignation, mordit l'exécuteur, rongea la corde, s'enfuit au galop, et n'a jamais rencontré ce faux et perfide ami, sans lui reprocher sa trahison par de violents aboiements, et sans terminer la querelle par un geste méprisant.

J'ai connu *Sultan*, dit M. Dupont (de Nemours), membre de l'Institut, qui racontait cette histoire ; il m'a fait plusieurs fois l'honneur de dîner chez moi, parce que je respectais scrupuleusement sa liberté. Il y restait même plus longtemps qu'ailleurs, parce qu'il s'était convaincu qu'on lui ouvrait la porte à sa première réquisition.

LES CHIENS DU SAINT-BERNARD

Par une sage et humaine prévoyance, on a établi sur le mont Saint-Bernard un hospice où les voyageurs égarés ou indigents trouvent des secours momentanés. Il y a dans cette maison d'énormes dogues élevés pour rôder le long des sentiers étroits et tortueux. Ces chiens ont d'ordinaire une bouteille fermée, remplie d'eau-de-vie et attachée à leur cou par une chaîne de fer ; ils vont la présenter aux voyageurs harassés de lassitude, afin de les réchauffer un peu au milieu des frimas

qui les entourent, puis ils guident leurs pas incertains vers l'hospice.

Un de ces dogues faisant sa ronde, selon sa coutume, rencontra un petit garçon de six ans, dont la mère était tombée au fond d'une gorge, sans qu'il fût possible de la retrouver. Surpris par la vivacité du froid, épuisé de faim, de douleur et de fatigue, cet innocent était couché sans force au milieu du chemin et s'y lamentait. Le dogue accourut à lui, et levant la tête, lui montra la liqueur restaurante qu'il portait pour le service des voyageurs. Ne comprenant rien à la nature de cette offre, l'enfant tressaillit de frayeur et fit un mouvement pour se retirer. L'animal, afin de l'enhardir, leva doucement la patte, qu'il posa ensuite bien plus doucement encore sur ses petits pieds tout en léchant les mains engourdies par le froid aigu. Rassuré par ces démonstrations amicales et pacifiques, l'enfant fit un effort pour se relever ; mais ses jambes, ses bras, tout son corps étaient si glacés, si roides, qu'il ne pouvait marcher. Compatissant à la faiblesse du petit, le chien s'approcha bien près de lui, et, par un signe expressif, il lui fit entendre de se hisser sur son dos. L'enfant s'y placa, en effet, le mieux qu'il lui fut possible, et s'y tint courbé en deux. L'animal bienfaisant le porta ainsi avec grande précaution jusqu'à l'hospice, où l'on ne manqua point de lui donner tout ce qui était nécessaire pour le réchauffer.

Ce trait produisit une vive sensation dans tous les cantons d'alentour ; un riche particulier se chargea du petit orphelin. Il fit même peindre cette touchante aventure par un habile artiste de Berne, et ce tableau fut ensuite placé dans la maison où le dogue hospitalier faisait le service ordinaire.

LE CHIEN DE L'AVALANCHE

Le chevalier Gaspard de Brandenburg, traversant à pied le mont Saint-Gothard, fut enseveli avec son domestique sous une avalanche. Le chien qui les accompagnait, et qui avait échappé à cet accident, ne quitta pas les lieux où il avait perdu son maître. Heureusement l'endroit n'était pas éloigné d'un monastère. Le fidèle animal gratta la neige et hurla très-longtemps de toutes ses forces ; il courut au couvent à plusieurs reprises, et revint autant de fois sur ses pas. Les gens de la maison le suivirent ; il les mena directement à l'endroit où il avait gratté la neige, et le chevalier, ainsi que son domestique, furent retirés sains et saufs de dessous l'avalanche.

Sensible à l'attachement de l'animal auquel il devait la vie, le chevalier Gaspard ordonna qu'à sa mort, il serait représenté sur sa tombe avec son chien. On voit à Zug, dans l'église de Saint-Oswald, le tombeau de ce chevalier représenté avec un chien à ses pieds.

LES CHIENS ACTEURS

Plutarque fait mention d'un petit barbet nommé *Zoppico*, qui aurait rivalisé avec les meilleurs sujets de notre scène chorégraphique. L'empereur Vespasien prenait le plus grand plaisir à lui voir jouer la pantomime. Cédrenus, historien du sixième siècle, rapporte avec admiration les merveilles opérées par une troupe de chiens qui se signalèrent sous le règne de Justinien.

On rencontrait, il y a quelques années, dans les rues de Paris, un homme qui jouait du galoubet et du tambourin et qui con-

duisait par la bride un petit âne, accompagné d'une douzaine de chiens trainés dans un chariot par un gros dogue, habillés, les uns en arlequin, d'autres en pierrot, en marquis, en commissaire, etc., se tenant droits, et sautant sur leurs pattes de derrière, dansant le menuet, la gavotte, tendant le chapeau pour faire la quête parmi les spectateurs rassemblés autour d'eux. Un jour, cette troupe passait dans l'île Saint-Louis, lorsqu'on sonna avec force à la porte de l'appartement où je me trouvais avec une nombreuse compagnie; un domestique ouvre, une dame de 15 à 18 pouces de haut, costumée comme la comtesse d'Escarbagnas, entre, qui nous fait mille révérences, en sautant avec joie. — « Est-il possible! s'écria la dame de la maison, c'est *Finette*, c'est ma chienne! » — Et voilà tout aussitôt la vieille comtesse dans les bras de la jeune dame, qu'elle accable de caresses. Cette petite bête, pleine d'esprit et de gentillesse, était perdue depuis trois mois. L'instituteur des chiens l'ayant rencontrée et lui jugeant des dispositions, l'avait placée dans sa troupe dansante, et ce n'était pas l'acteur le moins avisé. *Finette*, passant devant la porte de sa maîtresse, reconnut sa maison. Sauter en bas du chariot qui la conduisait et gagner l'appartement avait été l'affaire d'un instant. Le directeur de la troupe canine, s'apercevant de sa désertion, se présenta pour la réclamer; mais à peine *Finette* l'eut-elle aperçu, qu'elle arracha sa coiffure, sa robe, et alla les déposer à ses pieds, comme pour lui dire : « Voilà ce qui t'appartient; emporte, et moi je reste. » Ce dernier trait enchantait toute la compagnie; on paya au maître des chiens tout ce qu'il demandait pour indemnité de la nourriture, de l'entretien et de l'éducation de *Finette*. La dame acheta en outre l'habillement de comtesse; et, pendant cette soirée, *Finette*, dans son costume, fit l'amusement de toute la compagnie.

LE CHIEN INDISCRET

Un de nos sénateurs étant allé voir un de ses amis à la campagne, celui-ci l'engagea à faire une partie de chasse; et comme il s'en défendait, n'étant pas, disait-il, très-adroit à cet exercice, pour le déterminer, le maître de la maison lui donna son meilleur chien. A peine sont-ils en campagne, que *Vaillant* fait lever une volée de perdrix : le sénateur tire dessus; mais le chien eut beau chercher, on n'avait rien abattu. Plus loin *Vaillant* découvre une autre volée; le chasseur ajuste aussi bien que la première fois, et réussit de même. Le chien s'arrête un instant, paraissant réfléchir s'il continuera à chasser avec un tel compagnon; enfin, il se met une troisième fois à la découverte; mais le sénateur ayant été tout aussi maladroit qu'auparavant, *Vaillant* revint, fit deux ou trois tours entre les jambes du chasseur, leva la patte, pissa contre ses bottes, et s'en retourna aussitôt à la maison. Nous tenons cette histoire du sénateur même, qui s'amusait à la raconter à table à ses amis.

LE CHIEN RUSÉ

Un de mes amis possédait, il y a trois ans, un admirable griffon au poil roux et roide, valant son pesant d'or pour le flair, l'intelligence et le jarret.

Pour vous donner une preuve de l'esprit de ma bête, me disait-il un jour, figurez-vous que l'année dernière, au mois de juin, me promenant le long du bois de Marly, je vis *Platon* qui fouillait dans un massif de bruyères. Tout à coup un cri se fit entendre. *Platon*, revenant avec un lapin entre les dents, me regardait fièrement et battait l'air de sa queue. Hercule dut être moins satisfait quand il revêtit la peau du lion de Némée. Au

même instant, un garde de la commune apparut au bout d'un sentier voisin, et se dirigea vers nous, en manifestant des intentions hostiles. Il lorgnait le chien, qui, à son tour, examina l'homme.

— Je croyais, me dit le garde, que la chasse n'était pas ouverte.

— Vous dites?...

— Que votre chien braconne.

— Je savais qu'il chassait les rats, répondis-je au garde, mais j'ignorais qu'il courût aux lapins.

Platon, fixant les yeux sur nous, cherchait, je pense, à deviner notre colloque. Il se dit sans doute qu'il avait eu tort de se saisir de ce lapin, qui ne demandait qu'à brouter le thym et le serpolet ; il se dit encore que l'homme était le représentant de la loi violée, et, tout en pensant à ces choses, il lâcha le lapin. Celui-ci secoua les oreilles, gratta son museau et s'enfuit au plus vite. Le garde se mit à rire : la force armée était vaincue. Je lui offris.... une poignée de mains, et nous nous quitâmes les meilleurs amis du monde.

LE CHIEN DU PALEFRENIER

Un voyageur de commerce, nommé M. Hulot, demeurant rue des Francs-Bourgeois, se promenait au bord de la Seine, du côté du bas Meudon, vers huit heures et demie du soir, lorsque son oreille fut frappée d'une sorte de hurlement tellement plaintif que, quoique persuadé que cette lamentation provenait d'un chien, il pressentit un malheur et se dirigea rapidement du côté d'où elle partait. Bientôt un chien noir s'élança vers lui, changeant en un aboiement précipité son cri lamentable, et le tirant avec force par les pans de son paletot dans la direction de la rivière.

Après avoir marché quelques instants en obéissant à cette traction, M. Hulot aperçut un cheval couché dans l'eau peu profonde en cet endroit. Il s'approcha et distingua, sous l'animal renversé, un homme qui ne pouvait dégager ses jambes et qui s'efforçait d'élever sa tête, pour respirer, jusqu'à la surface de la rivière, qu'il ne parvenait à dépasser que pendant un court instant, car la rétraction de ses muscles l'obligeait à quitter cette position anormale. Il ne pouvait crier, et il eût incontestablement péri par asphyxie, si M. Hulot ne fût venu à son secours et n'eût fait lever le cheval.

Cet homme était un palefrenier, qui, un peu pris de vin, avait voulu faire baigner à cet endroit un cheval qu'il ramenait. L'heure choisie pour ce bain ne convenait pas sans doute à l'animal fatigué. Il avait témoigné sa désapprobation en se couchant et en renversant sous lui le malavisé cavalier, qui dut la vie à un de ses semblables, mais avant tout, à son chien.

L'AMI DU PRÉSIDENT LINCOLN

Lors des obsèques du président des États-Unis, Abraham Lincoln, un chien suivait, la tête basse, la marche lente et cadencée des chevaux caparaçonnés de noir.

Ce chien se nommait *Bruno*, et était un saint-bernard de pure race, appartenant à M. Edward H. Morton. Il avait connu M. Lincoln quelque temps avant l'assassinat, et avait pris en sympathie le président, qu'il aimait à caresser. Il se tenait, près de son maître, au coin de Broadway et de Chambers-street, à New-York, quand le char funèbre vint à passer. Aussitôt il chercha et trouva dans l'air des effluves connus, puis soudain bondit à travers la foule, la divisa de son puissant poitrail, et, sans écouter les appels réitérés de son maître, alla prendre place

sous le corbillard, qu'il suivit jusqu'au chemin de fer, où l'on transportait les restes mortels de la victime de Booth.

LE CHIEN JALOUX

M. T... est le mari d'une jolie femme, et son chien, guidé par un rare instinct, paraissant comprendre tous les dangers auxquels celle-ci est exposée à cause de sa beauté, mettait toute son ardeur à les conjurer. Tout le temps que son maître était présent, *Phanor* — tel était son nom — ne gardait madame T... que d'un œil ; mais sitôt qu'il n'était plus là, il fallait voir avec quelle méfiance il accueillait les visiteurs, les hommes bien entendu.

Son regard ne les abandonnait pas un instant ; il suivait leurs moindres mouvements, il observait le jeu de leur physiologie, on eût dit qu'il cherchait à lire dans leur pensée. Tant que l'on se tenait à distance, c'était bien ; mais si on s'approchait, *Phanor* s'approchait aussi, et gare alors ! un geste, un mouvement eussent pu quelquefois coûter cher aux trop gais visiteurs.

Une fois *Phanor* sauta aux mollets d'un cavalier qui avait voulu saluer madame T... à l'anglaise, c'est-à-dire lui serrer la main. *Phanor* avait pourtant d'ordinaire l'humeur la plus pacifique ; mais il avait interprété cette politesse comme une infraction aux égards que l'on devait à la femme de son maître, et il avait voulu punir à sa façon ce manque de respect.

Cette manière d'entendre le rôle qu'il était appelé à jouer dans la maison gênait parfois madame T..., mais elle charmait M. T..., qui, sans être jaloux, n'était pas fâché d'avoir chez lui un gardien aussi vigilant de son honneur.

LE CHIEN DE L'IVROGNE

Un de mes amis, qui habite l'Auvergne, m'a raconté avoir rencontré un soir un mauvais sujet, un ivrogne, longeant la rivière de la Dore...

Il avait jeté son chien à l'eau, ne pouvant pas donner dix francs de droit, car c'était un petit chien de luxe.

La bête, ayant une pierre au cou, disparut... et l'abruti se mit à pleurer sur la rive en songeant à la perte de son ami.

— Si tu fréquentais moins le cabaret, lui dit mon ami, il te serait facile de mettre trois centimes par jour de côté pour payer son impôt... et tu aurais encore quatre-vingt-quinze centimes en plus à la fin de l'année... pour lui acheter un collier.

Au moment où il raisonnait ainsi, le désolé poussa un cri de joie.

La pierre mal attachée était tombée seule au fond de la rivière.

Le chien, nageant comme un poisson, s'avancait vers son maître avec des regards pleins de tendresse...

Le malheureux embrassa la bête toute trempée par les ondes, et il se corrigea de ses dérèglements bachiques.

Quand on lui demandait la cause de sa continence si louable, il répondait en caressant son chien.

— C'est depuis que *Médor* a failli boire un coup que... je n'en bois plus...

LE CHIEN DU MORT

Un vieillard, habitant le faubourg de Schaerbeek, à Bruxelles, avait un chien de la plus commune espèce, qui ne le quittait jamais d'un instant. Après une courte maladie, le

vieillard vint à mourir. Le pauvre animal, qu'on n'avait pu séparer de son maître pendant sa maladie, voulut le veiller après sa mort, et pendant près de trois jours resta sous le lit du défunt, refusant de boire et de manger. Cependant l'heure des funérailles était venue, et l'on craignait que le chien montrât les dents et s'opposât à l'enlèvement du cadavre. On s'empara donc de force du chien et on l'enferma jusqu'au lendemain.

On crut pouvoir enfin lui rendre la liberté, et l'on espéra qu'il accepterait quelque nourriture. Mais la pauvre bête refusa tout ce qu'on lui offrit et s'enfuit en aboyant d'une manière désespérée. On apprit le lendemain, qu'après deux heures de recherches il avait découvert le cimetière et la fosse où l'on avait, la veille, enterré son maître, et qu'il était resté longtemps sur la terre fraîchement remuée, hurlant et pleurant comme pour appeler du secours.

Depuis lors, tous les jours l'animal rendit sa visite à la tombe de son maître. Il savait à quelle heure on pouvait entrer au cimetière. Il arrivait la queue basse, le nez en bas et se faufilait avec prudence dans l'enceinte sacrée, comme s'il craignait d'en être chassé. Arrivé sur la fosse il se couchait en silence, et d'une patte tremblante il remuait faiblement la terre. Les surveillants avaient une sorte de respect pour cette malheureuse bête, si intelligente, si fidèle, et bon nombre de gens qui entraient au cimetière avec insouciance, par désœuvrement, en sortaient les yeux pleins de larmes. Quant au chien, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, à la curiosité dont il était l'objet, il restait là pendant un quart d'heure, abîmé dans un profond désespoir, puis disparaissait pour revenir le lendemain.

LES CHIENS BONS CAMARADES

Un jour d'automne, trois chiens, appartenant à un riche propriétaire de la Vendée, étaient allés à la chasse sans leur maître. Ayant relancé un lapin qui s'était réfugié dans son terrier, l'un des chiens s'introduisit si profondément dans ce terrier que toute retraite lui devint impossible. Après avoir gratté inutilement pour le secourir, ses deux compagnons retournèrent au logis, tristes et fatigués ; le lendemain et le surlendemain, même disparition le matin et même retour le soir des deux chiens harassés et refusant toute espèce de nourriture, les pattes ensanglantées, le corps couvert de sueur et de terre. Le troisième jour, les trois chiens revinrent, et celui qui avait été perdu, escorté par ses deux camarades, était mourant de faim et maigre comme un squelette. Il fut évident que les deux chiens avaient travaillé et réussi à délivrer leur camarade ; ce que démontra la large ouverture faite au terrier.

LE CHIEN FIDÈLE JUSQU'À LA MORT

Un très-honorable habitant de Septèmes près Marseille tomba gravement malade.

Son chien, qu'il avait toujours particulièrement affectionné, s'installa au chevet du lit et refusa obstinément de prendre aucune nourriture. Quelques jours après, le malade mourut, et le chien, mêlé à un nombreux cortège d'amis, accompagna son maître jusqu'au bord de la fosse, d'où on fut obligé de l'arracher. Mais le lendemain, à peine libre, il courut de nouveau au cimetière et n'ayant pu parvenir à forcer la porte, il s'élança, par-dessus la muraille, dans le champ du repos.

Inquiet de la disparition de l'épagneul, le frère du défunt crut devoir, trois ou quatre jours après, pousser ses recherches jusqu'au cimetière ; il retrouva, en effet, le fidèle animal... mais froid et sans vie sur la tombe de celui auquel il n'avait pu survivre...

Charlet a eu raison de mettre dans la bouche de son chiffonnier philosophe ces paroles : « Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien. »

LE CHIEN DU CAFETIER

Le maître d'un des cafés du boulevard a un chien caniche blanc de la plus belle espèce, toujours lavé, peigné, rasé et rusé ; il est le bijou, non-seulement des garçons, mais encore de tous les habitués de l'établissement.

Or, en dehors de ses qualités physiques, *Toto* — c'est le nom du chien — possède aussi des qualités sérieuses ; ainsi, il s'acquitte avec beaucoup d'adresse des commissions dont on veut bien le charger. Notamment, c'est lui qui, chaque matin, va, un panier dans la gueule, chercher chez le boulanger les petits pains. Il fait deux, trois, quatre, cinq voyages s'il le faut ; et cela, non-seulement sans le moindre grognement, mais encore sans se permettre aucun détournement.

Il est vrai que *Toto* est nourri comme un prince ; mais les petits pains qu'il porte sont bien dorés et bien tentants !...

Un certain matin, notre caniche apporta son panier plein à sa maîtresse. Celle-ci compte les pains ; il en manque un : cela doit être une erreur du boulanger, pense-t-elle, car elle est incapable de soupçonner son chien.

Un garçon est envoyé aussitôt pour en faire l'observation.

— C'est possible, répond le boulanger en rendant au garçon le petit pain qui manquait ; ce n'est pas moi qui les ai

comptés, et vous pouvez dire à votre dame qu'on y fera attention demain.

Mais le lendemain, le petit pain manquait encore.

On retourne chez le boulanger pour lui faire des reproches, qu'il prit fort mal cette fois.

— J'ai mis moi-même le compte dans le panier du chien, je suis donc bien sûr qu'il y était ! s'écria-t-il de mauvaise humeur. Est-ce donc de ma faute si votre caniche est un gourmand ?

Accuser *Toto* était chose grave, mais pourtant les présomptions contre lui étaient fortes. Cependant la maîtresse du café, voulant douter encore, tant la vertu de son chien lui semblait chose sûre, se décida à le faire suivre pour le prendre en flagrant délit, si tant est qu'il fût coupable, le malheureux.

Le lendemain, un garçon se met en embuscade, voit *Toto* entrer chez le boulanger, en sortir le panier plein ; puis, au lieu de suivre son chemin direct, prendre une rue détournée. Le garçon, intrigué de cette manœuvre du chien, le voit entrer dans une allée de maison et s'arrêter devant une porte d'écurie ayant en bas une chatière. Alors *Toto* pose son panier, prend délicatement un petit pain qu'il dépose à l'ouverture de la chatière, où une autre gueule de chien parut tout à coup, comme si l'animal enfermé attendait sa pitance ; puis *Toto* reprend son panier et regagne son logis au plus vite.

Le garçon, que cette scène étrange avait intéressé, interroge la portière et apprend que, dans cette écurie, est une chienne, laquelle venait de mettre bas depuis trois jours, juste le compte de jours à dater desquels les petits pains manquaient.

Rentré au café, le garçon raconta à sa maîtresse ce qui venait de lui être dit ; celle-ci se récria d'abord, puis elle ordonna de laisser à *Toto* toute sa liberté d'action et... de petit pain. Aussi le bon animal continua-t-il quelques jours encore

son singulier manège sans encombre ; puis, quand la chienne fut relevée de couche, l'honnête *Toto* rapporta, comme par le passé, le nombre exact de petits pains.

LE CHIEN DU DOCTEUR

Chacun sait que les propriétaires et les concierges — à quelques exceptions près — ont une sainte horreur pour les chiens qui salissent leurs escaliers cirés, et polluent quelquefois le paillasson.

Le fait suivant est authentique : il n'en est que plus drôle.

Le plus homœopathe des médecins et le plus spirituel des homœopathes, M. le docteur Cabarrus, cherchait un logement ; il finit par en trouver un à sa convenance. Comme le concierge énumérait les charges et les servitudes de la location, notre aimable confrère (soit dit en passant, M. Cabarrus est un des meilleurs tireurs de France, comme il est un des médecins les plus consciencieux) l'interrompt pour lui dire :

— Ah ! j'oubliais de vous dire que j'ai un chien.

— Un chien ! s'écria le concierge. Et quelle est la profession de Monsieur ?

— Médecin.

— Parfait. J'aurai l'honneur de rendre *notre* réponse à Monsieur, demain avant midi.

Le docteur n'attendit pas jusque-là. Le soir même il recevait par la poste le billet suivant :

« Passe pour un chien ; mais un médecin, jamais ! »

La question des visiteurs l'avait cette fois emporté sur celle des pattes du chien.

UN CANICHE SAVANT

Un soldat d'un de nos régiments de cavalerie de l'armée française possède un chien comme on en voit peu. Ce chien est

un caniche, et le caniche est devenu une des raretés de notre époque, cette race commençant à disparaître et menaçant de devenir, dans un temps très-rapproché, une chose dont on ne parlera plus que pour mémoire, comme du gredin, sous Louis XIII, et du carlin, sous Napoléon 1^{er}. Le caniche dont il s'agit est beau, blanc, gras, bien élevé et adoré du régiment, comme jadis feu Vert-Vert des Visitandines ; enfin, tous les officiers, même le colonel, le caressent à l'occasion.

Tampon, c'est le nom du caniche, mérite cette tendresse, non-seulement par la bonté de son cœur, mais encore, et surtout, par les talents d'agrément dont a su le doter son instructeur, ou plutôt ses instructeurs, car tout le régiment s'est un peu mêlé de cette éducation-là.

— *Tampon*, qu'est-ce que fait ton maître à l'exercice ? lui demande-t-on.

Et aussitôt l'honnête chien de bâiller à se décrocher la mâchoire.

— *Tampon* ! quand on marche à l'ennemi, comment agit-on ? lui dit-on, si l'on veut continuer son interrogatoire.

Le caniche s'élance comme un trait, prend la première chose qu'il rencontre et la déchire sans pitié.

— Et l'ennemi, comment procède-t-il ? lui demande-t-on en riant.

A cette demande, le chien se transforme, il baisse la queue et les oreilles, prend un air piteux, puis va tout en rampant se blottir dans un coin.

Il sait encore, quand on lui dit qu'il est malade, lever une patte, marcher en boitant, prendre un billet d'hôpital et aller se coucher en gémissant, puis une foule d'autres jolies choses.

Vous comprenez si, instruit de la sorte, *Tampon* est réputé comme une merveille ! Aussi, tous les étrangers demandent-ils à voir le chien.

Or, certain jour, un Anglais, après avoir admiré l'animal, proposa de l'acheter.

— Aoh ! jé donné à vô un *cheque* de mille francs !

On rejeta avec un dédain superbe cette étrange proposition ; mais le jour même le caniche avait disparu.

— C'est l'Anglais qui a fait le coup ! s'écrièrent en chœur les dragons ; mais nous reprendrons la bête, ou le diable s'en mêlera...

Et la suite de ce serment fut une permission demandée par dix hommes au capitaine, qui leur accorda aussitôt la chose.

Voici donc nos soldats qui se séparent en deux détachements ; les uns vont cerner les rares hôtels de la ville, et les autres s'embusquent à l'embarcadère du chemin de fer, pensant bien que le voleur du chien, qui devait être un étranger, serait pressé de quitter les lieux.

En effet, au moment où le train allait partir, le maître du chien, qui faisait partie du détachement de la gare, aperçoit son marchandeur du matin, qui, suivi d'un garçon de l'hôtel portant une malle, tenait entre ses bras un énorme paquet très-remuant.

— Pardon, excuse, monsieur l'Anglais, fit le dragon en donnant à celui-ci un énorme croc en jambe qui l'envoya rouler d'un côté, tandis que l'énorme paquet, qui n'était autre que *Tampon*, entortillé dans une couverture, retombait de l'autre, le soldat français reprend son bien où il le trouve.

Et tout en parlant ainsi, il délivra le pauvre chien, qui le couvrit de caresses. L'Anglais, furieux, montrait les poings.

— Silence ! s'écrièrent en chœur les dragons, et filez au plus vite, où l'on appelle l'autorité, qui vous mettra au clou.

L'Anglais se le tint pour dit ; il se tut, prit son billet et partit par le plus prochain convoi.

Quant à maître *Tampon*, il fut ramené en triomphe par les dix dragons et, à l'heure qu'il est, il fait toujours les délices du régiment, se montrant de plus en plus reconnaissant pour son maître et pour ses nombreux amis.

UN CHIEN RUSÉ

Un chasseur émérite de Paris, très-connu par le sportsmen, possède un grand épagneul qui fut, certain jour, injustement rossé par le domestique du logis. Tant qu'il avait été châtié pour un fait qui en méritait sa peine, l'animal n'avait point gardé rancune ; mais, cette fois, il se fâcha tout de bon, et le soir même, pendant que son maître savourait son dîner, *Black* fit entendre un long cri de détresse. Mon ami s'imagina que son domestique avait marché sur la patte du chien.

— Brutal ! imbécile ! s'écria-t-il.

— Mais, monsieur, je vous jure !

— Taisez-vous et une autre fois faites un peu plus attention aux pattes de *Black*.

Le lendemain, au moment du déjeuner, le même cri se renouvela et l'animal se sauva en hurlant.

— Vous le faites donc exprès ! s'écria le maître qui tança le valet plus vertement encore.

Le surlendemain, au soir, la même scène eut lieu.

Cette fois, non-seulement *Black* se sauva, mais encore il se cacha de telle façon qu'on ne put pas le retrouver.

Cette fois aussi le valet qu'on avait grondé déclara qu'il priait instamment Monsieur de vouloir bien examiner les allures de son chien. *Black* fut surveillé et surpris au moment où il allait reprendre le cours de ses plaisanteries.

Pour le coup mon ami partit d'un grand éclat de rire, à ce point que *Black* demeura en arrêt ; seulement, quand il s'a-

perçut que son ennemi ne recevait plus de réprimande, il essaya de boiter, de traîner la patte, etc., et son maître se divertit de plus belle de cette invention.

LA CHIENNE D'UNE DAME SOURDE

Parmi les anecdotes relatives aux chiens d'aveugles, un confrère en saint Hubert m'a raconté le fait suivant :

Mirette est une chienne, appartenant à une maîtresse presque entièrement privée de l'ouïe. Lorsque cette dame est au logis et que la sonnette se fait entendre, *Mirette*, qui ne peut ouvrir la porte et qui comprend bien que si elle aboye, elle aura aboyé en pure perte, tire sa maîtresse par la robe, pour avertir que quelqu'un demande à entrer. Ce n'est pas tout ; quand on est dans la rue ou à la promenade, et qu'une voiture ou un cavalier s'approche, *Mirette* donne le même avis, en usant d'un semblable moyen ; aussitôt la pauvre sourde se tient sur ses gardes. Les yeux de l'aveugle sont ceux de son chien, comme les oreilles de la sourde sont celles de *Mirette*.

LE TERRE-NEUVE INTELLIGENT

J'ai lu dans un journal des États-Unis :

Une dame qui passait l'été à Weehawken employait une partie de ses loisirs à visiter sa basse-cour, où elle élevait une multitude de petits poussins avec des soins tout maternels. Depuis quelques jours, elle avait pris l'habitude de retirer de son nid à une heure fixe une poule qui couvait avec une assiduité telle, qu'elle se serait laissée mourir de faim si on ne l'avait dérangée.

Un énorme terre-neuve accompagnait la fermière amateur dans ses expéditions, et paraissait suivre tous ses mouvements

avec un vif intérêt. Un jour que la dame avait négligé de s'acquitter de sa tâche quotidienne, elle entendit un grand remueménage dans la basse-cour. Elle regarda et aperçut le terre-neuve qui avait emporté dans sa gueule la couveuse effarouchée à une trentaine de mètres de distance, et s'était gravement assis sans se soucier de ses cris furieux et des coups de bec dont celle-ci lui labourait le crâne.

La dame se hâta de s'interposer entre son terrible remplaçant et la pauvre poule, qui se serait bien passée d'une si effrayante sollicitude. Quant au chien, il était fier de son exploit, et semblait chercher dans les yeux de sa maîtresse la récompense du service qu'il lui avait rendu.

LE CHIEN MAÎTRE ET LE CHIEN VALET

Il y avait à Florence, en 1847, un officier italien et son domestique, et chacun d'eux élevait, sous le même toit, un chien indigène, mais de race différente. Quand ils durent abandonner la Toscane, les deux chiens ne voulurent pas quitter leur pays natal. Restés sans maîtres, ils ne se sont jamais séparés depuis cette époque, et le chien du domestique a toujours suivi, comme un domestique, celui du maître de son maître : celui-ci, élevé aristocratiquement, fréquente, comme il en avait l'habitude, les cafés Doney, Castelmuro, les restaurants du café d'Italie, de Paris, de la Luna, etc., où il s'est fait de nombreux amis ; mais ce qui est plus étonnant, c'est que ces deux chiens n'ont jamais voulu s'attacher à personne, ni coucher deux fois au même endroit, et toujours le prolétaire suit l'aristocrate à très-petite distance.

Dès le matin, ils visitent les cafés où les consommateurs leur donnent à déjeuner. Après quelques heures de repos, ils flânent par la ville, ensuite ils parcourent les restaurants ;

après le dîner ils vont au café et aux Cascines, où très-souvent ils sont pris dans la voiture d'un élégant ou de quelque étranger.

Le chien-maître, qui s'appelle *Burasca*, saute dans l'intérieur de la voiture, et l'autre, qu'on nomme *il Segretario*, monte auprès du cocher ou suit la voiture à pied. Le péristyle de théâtre leur offre un gîte confortable pour la nuit..., et c'est ainsi que ces deux chiens se sont rendus indépendants et amis de la bonne société de Florence.

Leur photographie se trouve partout, et les étrangers l'emportent comme une curiosité et un souvenir.

LE CHIEN . . . DU COMMISSAIRE

Dans une ville de province, un chien courait, poursuivi par des gamins qui lui avaient attaché une casserole à la queue. Malgré la frayeur qu'il éprouvait, le pauvre animal regardait avec soin les maisons du boulevard ; il semblait en chercher une. L'ayant trouvée, il n'hésita pas et entra tout droit dans la maison du commissaire de police.

Une fois arrivé dans le bureau du magistrat, le chien se coucha tranquillement et dans l'attitude d'une sécurité complète. Le commissaire fit chercher la propriétaire de l'animal, et celle-ci vint réclamer son chien.

Quelques jours auparavant, cette femme, qui est d'un certain âge, s'étant trouvée en butte aux mauvaises plaisanteries des mêmes gamins, était allée se plaindre au commissaire. Le chien avait accompagné sa maîtresse, et, se souvenant de la protection que le commissaire lui avait accordée, il la réclamait pour lui-même.

LE CHIEN MÉDECIN

Certain soir, à la veillée, un de mes amis me racontait le fait que voici :

Me trouvant à la maison des champs d'un de mes parents, je passais près d'un noyer sous lequel tourbillonnait une foule d'insectes. Je ne leur disais rien, car j'aime toutes les petites créatures de Dieu, lorsqu'une grosse guêpe vint sournoisement me piquer au cou. Je criai d'abord, puis je courus au logis demander de l'alcali.

M. A., mon parent, se mit à rire et me ramena au jardin, en me racontant que son chien *Perdreau* avait été, comme moi, un jour, piqué, mais au nez. Aussitôt, son maître l'avait vu courir à une planche de poireaux, fouiller le carré avec sa gueule et avec ses pattes, jusqu'à ce qu'enfin le jus des plantes coulât assez abondamment pour qu'il pût y tremper son nez enflé ; ce remède l'avait guéri au bout de quelques minutes. On m'a traité, ajouta mon ami, comme *Perdreau* l'avait indiqué, comme tout le village fait à son exemple, et ma blessure n'a pas eu d'autres suites.

LE CHIEN GOURMAND

Il existait à Rome, il y a trois ans, — peut-être existe-t-il encore, — un chien surnommé *Beefsteak*, qui était le roi des mendiants quadrupèdes, comme Beppo était le roi des mendiants à deux jambes ou à une seule jambe. *Beefsteak* n'avait pas daigné se donner la peine d'être chien d'aveugle, chien de berger, ou chien de chasse ; il voulut vivre de ses rentes sur la charité publique. Il était venu à Rome avec un maître polonais. Rome lui plut et il y resta. Il avait du goût pour les arts et s'at-

tacha aux artistes qui, de tous les points de l'Europe, se donnent rendez-vous aux bords du Tibre.

La plupart de ces jeunes gens fréquentent les salles du fameux restaurateur Lepre (fameux pour son macaroni et son vin d'Orvieto) et le café Greco ; *Beefsteak* s'était fait naturaliser parmi eux et avait gagné leur amitié. Le matin, il allait leur rendre des visites dans leurs logements ou dans leurs ateliers, puis, à l'heure des repas, il les précédait chez Lepre et les y attendait, sûr d'être traité en convive bien accueilli.

Beefsteak était devenu un véritable épicurien, un gourmet achevé, et s'il ne mangeait pas beaucoup, il mangeait bien, flairait les morceaux en chien connaisseur, et n'acceptait que ce qui lui convenait. Après le dîner, il se dirigeait vers le café Greco, où il écoutait les discussions des artistes, et savourait le moka et le sucre qu'on ne manquait pas de lui offrir : ces compléments du festin avaient pour lui un attrait tout particulier.

La nuit venue, il suivait un de ses amis et acceptait l'hospitalité sur un tapis ou un paillason jusqu'au lendemain matin. C'est une faveur qu'il accordait, à tour de rôle, aux élèves des académies, en reconnaissance de leur protection, et *Beefsteak* s'arrangeait pour ne jamais fatiguer ses hôtes par des séjours trop prolongés chez eux. On ne l'a pas vu rester plus de deux ou tout au plus trois jours, chez le même artiste : tous étaient ses amis et aucun ne pouvait se dire son maître. Hélas ! bien des grandeurs disparaissent et la grandeur de *Beefsteak* a été du nombre ; un beau matin il cessa de se montrer et tout porte à croire qu'il mourut ignoré, dans un coin, sans secours et sans ami. Pauvre *Beefsteak* !

LE CHIEN QUI MET LE HOLA

On m'a montré à la Grande-Villette un chien qui remplissait les fonctions de commissaire de police.

C'était un gros caniche assez laid, mais robuste, qui se tenait d'ordinaire étendu devant la porte de son maître.

Si deux boule-dogues qui appartiennent à un boucher du voisinage venaient à attaquer, par suite de leur humeur brutale, un chien moins fort qu'eux, aussitôt le caniche, se jetant sur les agresseurs, les obligeait à lâcher prise, et soutenait au besoin un combat en règle contre les deux tyrans *à la petite patte*.

Les chiens du quartier savaient si bien cela, qu'à la moindre menace des boule-dogues, ils se réfugiaient près de leur protecteur ordinaire, qui alors se dressait et se préparait à accorder l'aide qu'on lui demandait.

Quant aux deux boule-dogues, ils pouvaient se battre l'un contre l'autre tant qu'ils le voulaient. Le caniche les regardait tranquillement et les laissait faire sans jamais s'interposer entre eux.

LE CHIEN DU CHEVAL

Le chien et le cheval sont d'ordinaire bons amis, et se plaisent à vivre ensemble dans la plus parfaite intelligence. S'il habite une écurie où se trouvent des chevaux appartenant à plusieurs personnes, le chien ne donne son affection qu'au cheval de son maître. A Strasbourg, deux frères avaient leurs chevaux dans la même écurie et deux palefreniers différents pour les soigner ; un chien vivait avec eux en très-bonne harmonie. L'un des chevaux recevait, comme supplément de nour-

riture, de succulentes carottes qu'il aimait beaucoup, et un gros tas de ces racines était là tout proche comme approvisionnement. On s'aperçut que ce tas diminuait rapidement, et, après surveillance, il fut reconnu que le chien était l'auteur de cette soustraction. Il tirait les carottes par le collet et les portait au cheval de son maître, lequel était privé de la pitance quotidienne dont jouissait son camarade.

LE CHIEN QUI A DES AMIS

Un fermier de la Beauce reçut un jour la visite d'un de ses voisins de campagne qui partait en voyage. Ce voisin le pria de vouloir bien se charger de son chien pendant son absence. Ce chien était un jeune basset à jambes torses qu'on avait déjà mené en chasse. Notre ami voulut bien continuer cette éducation jusqu'au retour du maître du basset.

Pendant les premiers jours de cette hospitalité, tout alla bien, et le basset s'habitua à son nouveau domicile. Mais une altercation s'éleva entre le chien de ferme et le nouveau venu. Le basset, fort malmené dans cette lutte inégale, disparut de la maison. Qu'était-il devenu ? La chose était inquiétante. On battit les environs ; on appela : rien.

Le lendemain, on le vit entrer dans la cour. Il était accompagné d'un énorme dogue son ami, dont il était allé faire réquisition au logis de leur commun maître. C'était son allié, un troisième personnage introduit dans le différend de la veille. Une explication était imminente pour tous les spectateurs ; elle eut lieu en effet. Le lecteur a deviné le reste de la scène : attaque, par les alliés, du chien inhospitalier ; vengeance tirée du coupable, et retraite triomphante du protecteur et du protégé.

LE CHIEN DE ROME ANCIENNE

Lorsque Titus Sabinus, pour avoir été l'ami de Germanicus, fut condamné avec ses esclaves, le chien d'un de ceux-ci ne put être écarté de la prison, et il accompagna le corps aux gémonies, poussant des hurlements lamentables en présence d'une foule de peuple. On lui avait jeté un morceau de pain, il le porta à la bouche de son maître. Et quand le cadavre fut précipité dans le Tibre, le chien s'y élança lui-même, essayant de le soutenir sur l'eau. Et l'on venait admirer de toutes parts cet animal fidèle.

LE CHIEN TRÈS . . . COURANT

Un jour, en 1864, les voyageurs emportés par la vapeur, dans un convoi de Périgueux à Coutras, furent témoins, à la gare, d'une course d'un nouveau genre et des plus intéressantes. Au moment où le convoi se mettait en marche, un jeune chien, de l'espèce lévrier, croisée de chien de berger, ayant vu son maître monter dans un wagon, se mit en tête de le suivre. Depuis Périgueux jusqu'à Razac, le rapide animal suivit le convoi côte à côte, sans se laisser distancer, malgré la grande vitesse de celui-ci.

A Montanceix, le convoi devança le chien, qui le suivit pendant quelques minutes à une distance de 50 mètres. A la hauteur de Jeyvas, le chien avait perdu beaucoup de terrain, et on ne le voyait plus que comme un point noir. Enfin, le convoi étant arrivé dans la station de Saint-Astier, on attendit le coureur, qui parut bientôt et arriva trois minutes après la descente des voyageurs.

La distance de Périgueux à Saint-Astier étant de 18 kilo-

mètres, il y a, pensons-nous, peu d'exemples d'un chien parcourant cette distance en trente minutes.

LE CHIEN DU BOUCHER

On enterrait à Graulhet, dans le département du Tarn, un boucher mort à la suite d'une courte maladie. Ce boucher possédait un chien de l'espèce dite *boule-dogue*. Pendant tout le temps que dura la maladie de son maître, on ne put le chasser de sa chambre. Il s'était pelotonné près du lit et restait là, refusant toute nourriture. Quand on se rendit au cimetière, il suivit le convoi, et ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'on put l'arracher de la fosse.

Quelques jours après l'enterrement, le fossoyeur alla creuser une tombe voisine de celle du boucher. Quel ne fut pas son étonnement de voir un large trou creusé au milieu de la tombe qu'il se souvenait bien d'avoir comblée ! Il s'approche, il regarde, et il aperçoit dans ce trou, profond de près de 2 mètres, le chien fidèle du défunt, couché sur les planches de la bière, que ses ongles ensanglantés n'avaient pu entamer.

Saisi de pitié pour le pauvre animal, il alla avertir les parents de ce qui se passait. Ceux-ci vinrent le prendre et le ramenèrent de force chez eux. Deux jours s'écoulèrent, et le chien, qui continua à refuser toute espèce de nourriture, mourut de chagrin dans une maison voisine.

LE CHIEN DU DIPLOMATE

M. le comte de Sponneck, ex-conseiller intime de S. M. le roi des Hellènes Georges I^{er}, emmenait certain jour, dans un voyage sur mer, de Copenhague à Hambourg, un chien

qu'il affectionnait beaucoup. Pendant la traversée, cette bête courait et gambadait autour de lui sur le pont. Emportée par ses élans, elle tomba à la mer par-dessus bord... « Mon chien... mon chien ! s'écrie le comte vivement ému... Capitaine, de grâce, arrêtez. — Je suis désespéré, dit le capitaine, mais le règlement nous interdit formellement de nous arrêter pour des animaux ; nos minutes sont comptées. Je ne puis stoper. — Et si c'était un homme ? dit le comte. — Ah ! un homme... ce serait différent. » A peine ces paroles étaient-elles proférées que les cris : « Un homme à la mer ! » se faisaient entendre. Le comte de Sponneck s'était jeté tout habillé dans l'eau. Le bâtiment s'arrêta immédiatement, la chaloupe fut mise à la mer, et je dois ajouter que si l'homme fut sauvé, le chien le fut également.

LES CHIENS DU PRÉSIDENT

M. X. un de nos plus illustres présidents de chambre, magistrat éclairé et intègre, ce qui complète la chose, est un grand amateur de chiens, ce qui prouve, à mes yeux, sa bonté d'âme.

M. X. a l'habitude, tous les jours, en revenant du Palais, de s'enfermer une heure avec ses animaux. Personne ne peut s'introduire dans la pièce consacrée à ce recueillement.

Un des bons amis du président..... lui demandant quel plaisir il pouvait avoir avec sa « meute : »

— Quel plaisir ? répliqua le président... diable ! on voit bien que vous ne comprenez pas le bonheur qu'on éprouve de se trouver en compagnie d'êtres qui ne *parlent pas*, lorsqu'on a passé six ou sept heures à entendre MM. les avocats qui *parlent trop*.

LE CHIEN EXCELLENT AMI

Un vieux chien courant, de l'espèce suisse, nommé *Miraut* était enfermé dans le même chenil à côté d'un petit beagle, grand amateur de chasse au renard, eu égard sans doute à son origine anglaise. Dès que ces deux bêtes pouvaient s'échapper, ils filaient droit au bois et on entendait bientôt la basse sonore du courant *Miraut* et le soprano du petit beagle parfaitement d'accord à la poursuite d'un charbonnier ou d'un poil rouge. Certain jour, le petit beagle disparut. On crut qu'il avait été étranglé par un renard, et quinze jours après on l'avait oublié. Le seizième jour on vit arriver *Miraut* qui s'était échappé de son chenil. Il revenait de la forêt, et portait dans sa gueule le cadavre de son petit camarade, qu'il déposa devant la porte du chenil, après quoi il se mit à pousser des cris lamentables qu'on ne put faire cesser qu'en lui enlevant l'objet de ses regrets, qui se trouvait déjà dans un état de putréfaction avancée.

LE CHIEN DU DOCTEUR CABARRUS

L'aimable docteur de Cabarrus, amateur de chasse émérite, dont j'ai déjà parlé, avait pour ami le comte d'Orsay, qui fut le Brummel du dix-neuvième siècle. La plus étroite amitié liait le docteur au gentleman franco-anglais, si bien qu'en mourant, ce dernier légua par testament au docteur Cabarrus ses armes de chasse et un chien hors ligne, qui descendait d'une race unique, conservée précieusement, par le marquis de Scarborough, dans son manoir du comté d'York, situé sur la plus belle baie de la mer du Nord.

Le chien légué par le comte d'Orsay à son ami devint malade; il était déjà vieux, si bien que le bon docteur, ne pou-

vant pas garder l'animal chez lui, le mit en pension à Alfort ou à Charenton.

Or, il faut dire que le marquis de Scarborough, très-jaloux de sa race de chiens, qui n'avait consenti qu'à grand'peine à offrir un individu de cette espèce au comte d'Orsay, ayant appris la mort de celui-ci (à qui il avait fait donner la parole d'honneur de ne point permettre de reproduction à son étalon), écrivit à lord Cowlay, ambassadeur d'Angleterre, pour lui demander ce qu'était devenu le chien du défunt. L'ambassadeur anglais répondit au marquis, en lui apprenant la conduite du docteur Cabarrus vis-à-vis de la bête malade et moribonde; une seconde lettre annonça bientôt à lord Scarborough la fin du descendant de la race, qui avait été enterré dans le coin d'un jardin.

Deux ans après cet événement, le docteur Cabarrus venait de rentrer chez lui, un soir, vers onze heures; il était déshabillé et se disposait à entrer dans son lit, lorsqu'un coup de sonnette ébranla son domicile.

— Qui est là? que me veut-on? dit-il à travers la porte.

— Je désire parler à M. le docteur Cabarrus, répond du palier une voix qui avait un accent britannique des plus prononcés.

— Je ne sors jamais la nuit; adressez-vous à un autre médecin.

— Il ne s'agit pas de consultation, monsieur le docteur, mais d'une affaire de chasse.

Le docteur ouvre enfin sa porte et se trouve face à face avec un laquais en grande livrée, tenant en laisse une admirable chienne, qui s'appelait *Mirza*, et que le marquis de Scarborough lui envoyait, après l'avoir fait dresser à la française par son meilleur garde, et cela en souvenir des bons soins que le docteur avait prodigués au chien à lui légué par le comte d'Orsay.

— Je suis arrivé à Paris à sept heures, et ne vous ai point trouvé en venant ici.

Je repars à l'instant même, monsieur, dit le laquais au docteur, et j'avais hâte de remplir les ordres de mylord mon maître.

Mirza a été la merveille de tous les animaux que mon illustre confrère... en Saint-Hubert ait jamais eu en sa possession.

LE CHIEN DE L'AVEUGLE

Il y avait un jour un aveugle, un chien et une actrice d'un infime théâtre qui étaient amis. Pour obéir à la tradition qui exige qu'un romancier ne puisse mettre des personnages en scène sans donner au lecteur un portrait bien détaillé de ses héros, j'ajouterai donc que l'aveugle était fort vieux, que le chien était un caniche et que l'actrice était bien peu riche, car ses appointements se montaient à quinze sous par représentation. Les jours où elle ne jouait pas, elle devait vivre d'espérance. Vous voyez que ce trio d'amis vivait sous la raison sociale : misère et compagnie.

L'actrice, par bonté d'âme, soignait les hardes et le ménage de l'aveugle et peignait *Baptiste* (le chien!) tous les dimanches. Ces attentions étaient payées le soir par l'aveugle en quelques beaux récits des gloires du premier empire, qu'il avait servi. Cette confraternité de la mansarde dura jusqu'au jour où le corbillard des pauvres, en passant devant la porte, emporta l'aveugle ; les deux autres le suivirent à son dernier gîte, et, quand ils revinrent, *Baptiste* s'installa chez l'actrice.

C'était un bien misérable logis que celui de la jeune femme, si misérable qu'il ne tenta pas même les voleurs, car il ne fermait point à clef et la porte n'avait qu'un modeste loquet, que

Baptiste, avec sa sagacité de chien d'aveugle, avait, en deux jours, appris à soulever. L'artiste ne jouait pas et elle voyait rapidement s'épuiser ses petites économies, que ne venaient pas alimenter les quinze sous dont le théâtre payait son talent les jours où il en faisait emploi. Elle répétait à la vérité, mais, pour arriver à la représentation, il devait s'écouler bien des jours, que son mince pécule n'assurait pas jusqu'au bout contre la faim. Vous pouvez comprendre ses inquiétudes.

Ah ! j'oubliais d'ajouter qu'elle était sage !

Deux jours après, quand l'artiste revint de sa répétition, elle crut faire un rêve ! Les carreaux de sa mansarde étaient jonchés de pièces de deux sous, de dix sous, d'un franc, voire même de deux francs ! L'addition donna un total de trente-cinq francs — une fortune ! Au milieu de ces trésors, *Baptiste* était étendu et dormait avec toute l'insouciance d'un chien philosophe.

En vain la jeune femme chercha quel pouvait être ce bienfaiteur maniaque qui venait ainsi, dans les mansardes, jeter par terre une aumône qu'il pouvait placer sur un meuble. — Le lendemain le bienfait anonyme se reproduisit, et l'artiste, au retour du théâtre, recueillit, toujours sur le carreau, une somme de plus de trente francs. Au bout de huit jours, riche de plus de deux cent cinquante francs, elle voulut connaître celui qui profitait de son absence pour l'enrichir, et, manquant à sa répétition, elle se mit au guet dans le couloir.

Dix minutes après, elle connaissait son bienfaiteur. C'était *Baptiste* !

Aussitôt son amie partie, *Baptiste*, la sébile à la gueule, soulevait le loquet et allait dans la ville s'installer à la place occupée si longtemps par son défunt maître. — En voyant le chien seul, les passants qui le connaissaient croyaient son propriétaire malade et, par une générosité que cette supposition rendait plus large, ils quintuplaient, dans la sébile, leur offrande à l'aveugle

absent. — Deux heures après, *Baptiste* rapportait au logis sa sèbile pleine qu'il vidait par terre.

Le lendemain de cette découverte, le théâtre, pressé, joua la pièce, où l'actrice, par son talent, se fit remarquer d'un directeur d'une scène rivale, qui l'engagea à des appointements plus sérieux.

Vingt années se sont écoulées depuis cette aventure. Aujourd'hui, l'actrice est riche et célèbre, et *Baptiste* n'a jamais quitté son toit. — Voici bientôt douze ans qu'il occupe une place d'honneur dans le salon (il est vrai qu'il est empaillé), et quand on demande à la maîtresse de quel droit ce chien est ainsi installé en plein guéridon sur un coussin de soie, elle vous fait le récit que je viens de transcrire.

LE CHIEN A L'HOPITAL

Certain jour, dans la ville de Villefranche, département du Rhône, une voiture écrasa la patte d'un jeune chien; il se rendit clopin-clopat à la porte de l'hospice, sollicitant, par des gémissements plaintifs, son admission pour sa patte déchirée. C'était le soir; ses plaintes n'ayant pas été comprises, il se réfugia dans une maison voisine pour y passer la nuit. Au point du jour, M. l'aumônier de l'hôpital, qui allait rendre aux malades sa visite journalière, fut surpris de se voir suivi par le pauvre animal ne marchant que sur trois pattes, et qui semblait, par ses cris douloureux, implorer sa pitié. Touché de ce spectacle, le digne aumônier parla au médecin, faisant sa visite, et celui-ci s'empressa de panser le blessé. Dès ce moment il fut admis au nombre des hôtes de l'établissement.

Chaque matin, au moment de la visite, on voyait accourir l'intelligent quadrupède qui, comprenant le prix du temps, avait

soin d'enlever le bandage avant de présenter sa patte à l'homme de l'art.

S'il était toujours présent à l'heure de la visite, nous devons ajouter qu'il était encore plus ponctuel à celle de la distribution des vivres. Il était choyé par tous les habitants de cette hospitalière maison, où, pour les petites comme pour les grandes douleurs, on est toujours sûr de trouver sympathie, consolation et dévouement.

LE CHIEN DE L'ARMÉE PRUSSIENNE

Quel admirable chien que le chien du régiment ! Comme il est aimé, choyé, caressé, adulé, bichonné par les soldats dont il est le fidèle compagnon en paix comme en guerre !

Mais il y en a un en Prusse, qui mériterait bien la médaille militaire allemande.

Lors de la guerre du Danemark, on ne faisait pas une patrouille sans l'emmener ; avec un flair incroyable il dépistait l'ennemi caché dans les broussailles. Quand un de ses amis tombait frappé par une balle, il s'érigeait en chirurgien, et, se couchant près du blessé, il étanchait le sang de sa blessure avec sa langue, restant auprès de lui jusqu'à ce qu'on vint enlever son cher malade.

Pendant toute la durée de la campagne, il ne reçut pas une seule égratignure.

D'ailleurs il flairait l'approche des boulets dont il savait éviter les atteintes, en sautant lestement par-dessus.

Ce bond opportun lui sauva plus d'une fois la vie.

Lors de la prise de Duppel, au moment où les troupes s'élançaient en avant, il devançait son bataillon, bondissait sur les hauteurs, et pénétrait le premier dans la place, au grand étonnement de l'ennemi. Il aboyait en signe de victoire, remuait la

queue et semblait dire : « Je suis ici ; venez me délivrer. » Ce qui ne manquait pas d'arriver.

Au passage d'Alsen, ne voulant pas prendre la place d'un soldat dans des bateaux trop petits, il suivait ses compagnons à la nage et arrivait le premier sur l'autre rive, se secouait sur les jambes de l'ennemi, et attendait l'occasion d'affronter de nouveaux dangers.

Aujourd'hui le pauvre chien se repose sur ses lauriers, et, comme un vieux militaire, il tressaille encore au bruit du tambour et du clairon, et semble dire au régiment qui passe : Et moi aussi, j'étais à la prise de Duppel !

LE CHIEN DE L'EMPIRE CÉLESTE

Pendant la guerre faite par les troupes françaises à l'empereur de la Chine, un chien, appartenant à la femme d'un mandarin de Pékin, passait sa journée à croquer les friandises que lui donnait sa jeune maîtresse.

S'étant aventuré un moment hors du logis, il se laissa séduire par les grâces martiales d'un de nos tambours-majors et le suivit au quartier.

L'ordinaire du régiment lui donna des remords et il regretta les sucreries de la mandarine. Mais, ne connaissant pas les rues de la grande ville, et craignant de tomber en de plus mauvaises mains, il se résigna, faute de mieux.

Vint l'époque du départ de nos troupes. Le chien, qu'en raison de son origine, on avait appelé *Pékin*, avait pris goût à la vie militaire ; on le voyait partout, aux parades, à la soupe, aux corvées ; il n'est pas jusqu'aux fanfares où il voulait faire sa partie en donnant la note la plus sentimentale de son gosier, pendant que le clairon sonnait.

Pékin rendait donc à nos troupiers l'affection qu'ils avaient

pour lui. Il était effectivement devenu le *chien du régiment*, lorsqu'arriva l'ordre d'embarquement. Or le règlement interdisait la présence d'un animal à bord. Comment faire ? Une idée lumineuse traversa l'idée du beau tambour ; il cacha *Pékin* dans son bonnet à poil. Comment ce contenant put loger ce contenu, on ne se l'explique guère. Le fait est vrai pourtant, puisqu'il est consigné dans l'histoire.

Une fois en mer, le chien ne recouvra sa liberté qu'en courant le danger de perdre la vie. Le capitaine venait d'ordonner de le jeter par-dessus bord. On intercédâ pour lui, et *Pékin* fut sauvé.

Le voilà à Paris avec son maître ; mais celui-ci, qui venait d'obtenir son congé, voulut se marier, et sa future détestait les animaux.

L'amour l'emporta sur l'amitié, et *Pékin* fut vendu à un marchand de tabac, qui lui apprit aussitôt à tenir une pipe aux dents.

Quelle dégringolade ! Lui, un chien d'abord favori d'une grande dame, puis marchant à la tête d'un régiment français, et servant aujourd'hui d'enseigne !

LE CHIEN RECONNAISSANT

Un chien blessé fut admis à l'hospice de Lyon en 1865. On lui rhabilla sa patte cassée. Une bonne sœur le soigna jusqu'à complète guérison, et chaque jour, ponctuel et résigné, on le vit paraître à l'heure du pansement. Là n'est point la merveille, et l'instinct de la conservation explique cette intelligente assiduité. Mais voici où cet amour de chien prouve qu'il a autant de cœur que d'esprit.

Il n'est point de la ville, il habite aux champs, et depuis de longs mois sa patte se porte à ravir. Eh bien, le mal dis-

paru, il se souvient du traitement. Chaque fois que son maître vient à Villefranche vaquer à ses affaires, il lui fausse un instant compagnie, et court tout droit à l'hôpital, flairant, quêtant de salle en salle jusqu'à ce qu'il ait rencontré la religieuse. Alors, ce sont des bonds, des cris de joie ; il se roule à ses pieds, il lui lèche les mains, lui saute au visage et, par mille caresses tendres, lui témoigne sa reconnaissance.

Le bon la Fontaine n'a jamais cité d'exemple aussi édifiant.

UN DINGO APPRIVOISÉ

Le célèbre voyageur anglais Mac Dowal Stuart, mort il y a quelques années, à son retour de l'Australie avait eu pour compagnon fidèle et intelligent un chien enlevé par lui de la bauge d'une chienne sauvage appartenant à l'espèce particulière à l'Australie, et dont M. Jules Verreaux a rapporté en Europe une paire qu'on voyait récemment encore à la ménagerie du Muséum de Paris :

Ce chien, qui portait le nom de *Hope*, quoique élevé avec beaucoup de soin, conservait encore une partie du caractère farouche de sa race, ne se montrait docile et tendre que pour son maître. Il repoussait les caresses des autres membres de l'expédition et ne s'éloignait jamais de Mac Dowal Stuart. A un signe de ce dernier, il se mettait aussitôt à la poursuite des kanguroos et ne tardait point à les atteindre et à rapporter un ou deux de ces grands animaux si alertes, que rendent si redoutables les ongles tranchants dont leurs pattes de devant sont armées et qui sont un gibier exquis.

La nuit, au lieu de dormir, *Hope* veillait près de son maître endormi. L'oreille et les narines aux aguets, il épiait les moindres bruits, et toutefois il ne donnait jamais le signal d'alarme

qu'aux approches d'un péril réel. Les indigènes, dont la cupidité était éveillée par les armes et les provisions des voyageurs, recouraient en vain à toutes les ruses pour mettre en défaut la surveillance de *Hope* ; celui-ci éventait toujours leurs approches, éveillait silencieusement Mac Dowal Stuart, en lui frottant doucement la tête avec son museau ; puis, celui-ci et ses compagnons, mis sur la défensive, le brave chien se jetait sur les sauvages, surpris à l'improviste, en étranglait deux ou trois, et savait éviter avec une adresse merveillesse leurs flèches et leurs « homœrings. » Mac Dowal Stuart lui dut plusieurs fois la vie et lui témoignait une affection qu'on s'explique sans peine.

Hope, pendant la maladie de son maître, qui pouvait à peine, surtout pendant les derniers mois, se traîner de son lit à son fauteuil, ne le quitta pas un seul instant. Toujours couché à ses pieds, il s'y assoupissait parfois, mais à chaque instant il interrompait son sommeil pour regarder avec sollicitude le malade et s'assurer qu'il ne désirait rien. Au moindre signe, et même au moindre désir exprimé par le regard éteint de l'agonisant, il se levait, et, devinant sa pensée, il exécutait des ordres souvent compliqués qu'il comprenait, ou plutôt qu'il devinait sans que celui qu'il chérissait tant lui adressât une seule parole.

Le jour de la mort de Mac Dowal Stuart, *Hope*, avec l'explicable prescience qui caractérise certains individus de la race canine, redoubla de sollicitude pour son maître. A chaque instant, il s'approchait du chevet où reposait la tête du célèbre voyageur et poussait de petits gémissements. Tout à coup ces gémissements devinrent des hurlements désespérés ; Mac Dowal Stuart venait de rendre le dernier soupir.

A dater de ce moment, *Hope* se coucha silencieusement au pied du lit de son maître, dont n'approchèrent qu'avec terreur les personnes chargées d'ensevelir ce dernier, car elles con-

naissait l'humeur farouche, la force et la violence du chien. A leur grande surprise il ne remua point, il était mort.

LE CHIEN DE MONTARGIS

Aubry de Montdidier, passant seul dans la forêt de Bondy, fut assassiné et enterré au pied d'un arbre. Son chien resta plusieurs jours sur la fosse, et ne la quitta que pressé par la faim. Il vint à Paris chez un intime ami du malheureux Aubry, et, par ses tristes hurlements, sembla lui annoncer la perte qu'ils avaient faite tous les deux. Après avoir mangé, il recommença ses cris, alla à la porte, tourna la tête pour voir si on le suivait, revint à cet ami de son maître, et le tira par son habit, comme pour le prier de venir avec lui.

La singularité de tous les mouvements de ce chien, sa venue sans son maître qui, tout à coup, avait disparu, et enfin la main de la Providence qui ne permet guère au crime de rester impuni, tout cela fit qu'on suivit le chien.

Dès qu'il fut au pied de l'arbre, il redoubla ses cris, en grattant la terre comme pour indiquer qu'on devait fouiller en cet endroit. On creusa, en effet, et l'on trouva le corps du malheureux Aubry.

Quelque temps après, le chien aperçut par hasard l'assassin que les historiens appellent le chevalier Macaire; il lui sauta à la gorge, et l'on eut grand'peine à lui faire lâcher prise. Chaque fois qu'il le rencontrait, il le poursuivait avec la même fureur. L'acharnement de ce chien qui n'en voulait qu'à cet homme, commença à paraître extraordinaire : on se rappela l'affection qu'il portait à son maître, et en même temps plusieurs occasion où ce chevalier Macaire avait donné des preuves de sa haine et de son envie contre Aubry de Montdidier. Quelques autres circonstances augmentèrent les soupçons, et

le roi Charles V, dit le sage, sachant tous les discours que l'on tenait, se fit amener le chien, qui demeura tranquille jusqu'au moment où apercevant Macaire au milieu de vingt courtisans, il aboya et chercha à se jeter sur lui.

Dans ce temps-là on ordonnait le combat entre l'accusateur et l'accusé, lorsque les preuves du crime n'étaient pas convaincantes. On nommait ces sortes de combat *jugements de Dieu*, parce que l'on était persuadé que le ciel aurait fait un miracle, plutôt que de laisser succomber l'innocence.

Le roi, frappé de tous les indices qui se recueillaient contre Macaire, jugea qu'il « échéait gage de bataille, » c'est-à-dire qu'il ordonna le duel entre le chevalier et le chien. Le champ clos fut marqué dans l'île Saint-Louis, qui n'était alors qu'un terrain vague et inhabité. Macaire était armé d'un gros bâton ; le chien avait un tonneau percé pour sa retraite et ses relancements. On le lâcha, et aussitôt il courut, tourna autour de son adversaire, évitant ses coups, le menaçant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. De cette façon il fatigua enfin Macaire, le saisit à la gorge, le renversa et l'obligea à faire l'aveu de son crime, en présence du roi et de toute sa cour.

La mémoire de ce chien mérita d'être conservée par un monument que l'on voit encore sur la cheminée de la grande salle du château de Montargis.

LE CHIEN DU 3^e ZOUAVES

Pendant la guerre d'Italie qui se termina à Solférino et à Villafranca, le 5^e zouaves s'embarqua à Alger pour Gênes ; mais une difficulté se présentait : défense formelle avait été faite d'admettre des chiens à bord ; la désolation était au camp des zouaves qui tenaient à leurs caniches. Il était difficile de tromper la surveillance de l'intendant. On sait que pour gagner

le navire, chaque soldat défile sur une planche, à l'appel de son nom ; il est presque impossible d'arriver à bord subrepticement ; néanmoins on trouva un moyen *de passer les chiens*, ce qui n'était pas chose facile.

Les tambours démontèrent leurs caisses et y cachèrent les meilleures bêtes des bataillons et les moins grasses, bien entendu.

Toutou, vu ses services et sa petite taille, était du nombre. Ces pauvres animaux se pelotonnaient et prenaient respiration par le trou de cordes de la peau d'âne.

Le régiment se mit en marche ; selon la coutume, on défilait sans musique. Pour les embarquements, on va un peu à la débandade, et chaque tambour ou clairon, au lieu de se trouver en tête, prend rang dans sa compagnie pour les appels du bord. Mais le colonel voulut saluer par une dernière fanfare cette terre d'Afrique que l'on allait quitter.

Ordre est donné aux clairons et tambours de prendre la tête de la colonne et de jouer un air entraînant. On peut juger de la figure des tambours, qui avaient tous un chien dans leur caisse. Les clairons jouent tous seuls ; le colonel s'étonne et exige que les *ra* et les *fla* accompagnent la sonnerie ; mais les tambours ne remuent pas leurs baguettes. Le colonel se fâche, il faut s'exécuter.

Une nombreuse population saluait les zouaves de ses vivats. — Vivat ! un vrai salut de circonstance pour des hommes qui vont affronter la mort ! —

Le tambour-maître, qui a vu le colonel froncer le sourcil, comprend qu'il n'y a plus à plaisanter ; le signal est donné et le tambours battent à coup redoublés.

Mais, ô surprise ! Au milieu des roulements cadencés, d'effroyables clameurs se font entendre ; des chiens hurlent avec rage. On regarde partout, on ne voit rien. Les tambours une

fois lancés ne s'arrêtent pas ; plus les aboiements redoublent, plus ils frappent ; c'est un tapage infernal.

Chacun cherche les chiens qui causent ce sabbat ; nul ne les aperçoit. Enfin, à la stupéfaction générale, un épagneul tombe du fond d'une caisse, roule à terre, se relève et s'enfuit à toutes jambes ; le pauvre diable, affolé de terreur, avait crevé la peau de timbre avec ses pattes pour s'échapper.

Et les spectateurs de rire à se tordre !

Les officiers comprirent ce qui s'était passé ; ils firent semblant de n'avoir rien vu ni entendu. Les tambours cessèrent de battre et l'on arriva sur les quais. Mais le bruit de la farce qui s'était jouée avait précédé l'arrivée des bataillons ; les contrôleurs étaient prévenus. Donc, quand un tambour se présentait, il devait frapper sur sa caisse ; si un aboiement éclatait, le chien *marron* était tiré de sa prison et chassé à terre.

Un seul fut embarqué : *Toutou* ! *Toutou* qui ne broncha pas ; *Toutou* qui ne souffla pas ; *Toutou* qui s'était tenu coi !

LE CHIEN DU FACTEUR RURAL

Un facteur rural du canton de Randan mourut en faisant sa tournée. Une indisposition subite l'ayant atteint, il s'était assis sur le bord d'un chemin peu fréquenté, et y avait expiré sans secours. La fatigue d'une course pénible dans des pays boueux, son estomac surchargé d'aliments et un peu d'ivresse en furent les causes. Lorsqu'on le trouva, son chien, fidèle compagnon de chaque jour, était tristement couché entre ses jambes, et montrait les dents à ceux qui voulaient s'approcher du cadavre de son malheureux maître. Il mordit le bras du gendarme chargé de recueillir le sac des dépêches, et aurait fait opposition à la levée du corps si l'on n'était point parvenu à l'éloigner un moment.

LE CHIEN DE LA FERMIÈRE

A une distance peu éloignée du petit village du Gassin (Var), un chien sortait de temps à autre, au mois d'août 1864, du milieu des bois, venant sur la route au-devant des voyageurs et aboyant vainement d'une manière plus ou moins expressive.

Madame X... ayant été deux fois chez M^{me} veuve Raymond, âgée de soixante-dix ans, qui habitait seule sa maison de campagne, ne l'ayant jamais trouvée et voyant toujours les portes fermées, s'empressa, à sa dernière visite, de faire appeler les deux fils Raymond qui habitaient à quelques kilomètres de là, et ceux-ci se rendirent immédiatement à l'habitation de leur mère. Dans la basse-cour, les pigeons, les poules et les lapins étaient tous étendus morts d'inanition.

Le seul animal qui avait résisté à une privation de nourriture, qu'on suppose avoir été de près de cinq jours, était un porc. Il est vrai qu'à peine il pouvait se tenir sur ses membres, tant il était faible.

Le bruit des personnes qui, en ce moment, se trouvaient à la maison, déserte depuis quelque temps, y attira le chien qui s'avança triste et abattu. Après avoir prodigué ses caresses aux enfants de son infortunée maîtresse, il fit mine de vouloir retourner à l'endroit d'où il était venu, et, en effet, il se mit en marche.

Tout le monde suivit le chien. Quand il eut parcouru une distance d'environ 150 mètres, il prit un petit sentier, et bientôt il se glissa à travers un épais buisson pour aller reprendre le poste qu'il occupait depuis cinq jours, probablement sans manger. Ce buisson recouvrait un ravin, au fond duquel un navrant spectacle s'offrit aux yeux de tous les assistants : une

femme et un cheval, morts à peu près simultanément depuis plusieurs jours, et un chien qui n'avait point abandonné ni le cheval ni sa maîtresse auprès de laquelle il était venu reprendre sa place.

Alors on s'expliqua l'acharnement de ce pauvre animal à courir au-devant des passants pour les amener sur le lieu du sinistre.

On supposa que M^{me} veuve Raymond, voulant relever elle-même son cheval qui était tombé dans le ravin, avait reçu un violent coup de tête qui l'avait tuée sur-le-champ.

UN CHIEN ENRAGÉ... CHASSEUR

Un grand amateur de chasse, peintre distingué, se lamentait de ne pouvoir ouvrir la chasse comme à l'ordinaire. Il relevait à peine d'une grave maladie, et son docteur lui avait prescrit un repos absolu. Il avait près de lui un magnifique braque blanc et orange, qui paraissait inquiet de ne pas voir son maître vaquer aux soins précurseurs d'une époque chérie de tout vrai chasseur. Pourquoi M. C... ne visitait-il pas les batteries de son fusil, les poches de son carnier? Pourquoi ne faisait-il pas des cartouches comme à l'ordinaire? Pourquoi ne procédait-il pas à la confection d'une valise ou au gonflement d'un sac de nuit. Enfin, le jour de la chasse arriva : soleil radieux, bonne brise, temps charmant. — « Où donc est *Nick* ? » demanda le maître à son domestique, vers dix heures du matin, quand on annonça le déjeuner. *Nick* n'était plus là, il avait pris la fuite en profitant du moment où l'on avait ouvert la porte à un fournisseur. Avait-il entendu aboyer quelque autre chien? Avait-il senti l'odeur de la poudre?

Le fait est qu'on retrouva le chien passionné à la gare du

chemin de fer de l'Ouest, rue Saint-Lazare, attendant le départ d'un convoi, ou la main exercée d'un voleur de chiens.

LE CHIEN PÊCHEUR

Je connais un chien qui vaut son pesant d'or; c'est une bête sans pareille, un boule-dogue, et pourtant, qui le croirait, un chasseur émérite... ou plutôt un pêcheur, ce qui est plus rare. Je l'ai vu, de mes yeux vu, au marché au poisson de la Halle, suivre, la queue entre les jambes, son maître qui marchandait un homard cru, dont les pinces étaient libres. Le crustacée menaçait la canne qu'on lui présentait d'un serrement du genre de celui d'un étau. Afin de mieux juger l'allure du homard, le propriétaire du chien posa l'écrevisse de mer à terre, et la marchande de lui dire :

— Mettez-y donc vot' nez entre ses tenailles, ou bien tant seulement la queue de vot' chien.

— Oh! quant à ça, j'y consens! Ici, *Plock*, tout beau! ne bouge pas.

Et ce qui avait été proposé fut fait. Le chien se prend à hurler et fait plusieurs bonds; le homard ne cède pas, et, comme pris d'un vertige, le quadrupède s'élance en droite ligne tout le long de la rue Montmartre.

— Appelez donc vot' chien il emporte mon homard.

— C'est bien plutôt à vous d'appeler votre poisson. Allons! allons! ne vous tracassez pas, ma bonne femme, je vais courir après mon boule-dogue.

Et le maître de *Plock* se mit à courir en effet, mais il courut si bien qu'on ne le revit pas.

LE CHIEN DU ROI LYSIMACHUS

L'histoire nous a conservé le souvenir de chiens fidèles qui se sont voués à une mort volontaire pour ne pas survivre à leurs maîtres. Montaigne en cite deux exemples empruntés à l'antiquité : « Hyrcanus, le chien du roi Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lit, sans vouloir boire ne manger, et le jour qu'on en brusla le corps, il print sa course et se jecta dans le feu, où il feut brulé; comme fait aussi le chien d'un nommé Pyrrhus, car il ne bougea de dessus le lit de son maistre depuis qu'il feut mort; et quand on l'emporta, il se laissa enlever quand et luy, et finalement se lança dans le buchier où bruslait le corps de son maistre. » (*Essais*, liv. II, chap. XII.)

UN CHIEN REVENU DE LOIN

Ceci est l'histoire d'un chien-loup appartenant à M. B..., employé d'une maison de commerce du Havre. Au départ du trois-mâts *Normandie*, son maître le donna au capitaine Maraine, que *Blanchet* accompagna sur son navire. Il passa la ligne, vit Buenos Ayres, doubla le cap Horn. D'une lettre du capitaine Maraine — la dernière, hélas ! qu'il devait écrire ! — il résulte que *Blanchet* se trouvait encore à bord de la *Normandie* quand ce bâtiment quitta les Chinchas avec un chargement pour la Réunion. Dans la nuit du 8 au 9 juillet 1865, le navire arrivait à sa destination, mais en se brisant sur la côte de Saint-Benoit. Le capitaine périt avec une partie de son équipage. Il n'est pas probable que dans un tel naufrage on se préoccupa de *Blanchet*.

Cependant, un soir, madame B..., l'ancienne maîtresse de *Blanchet*, entendit gratter à sa porte. Elle ouvrit et resta stupé-

faite en reconnaissant le fidèle animal, qui gambadait autour d'elle et remplit la maison d'aboiements joyeux.

Comment avait-il été rapatrié?

On est porté à croire qu'après s'être sauvé à la nage, il élut domicile à bord de quelque navire qui, parti des Indes orientales, relâcha à la Réunion en se rendant au Havre.

UNE AUTRE CHIENNE DE RÉGIMENT

Un des régiments du corps d'armée de Paris possédait une chienne qui est morte après quatorze ans d'une existence qui mérite d'être connue. Cette chienne, appelée *Minette*, sans doute par opposition à sa structure peu délicate, fut trouvée par un bataillon français dans une razzia kabyle. Elle avait un an au plus. Elle suivit le bataillon, qui, après une marche pénible, par un brûlant siroco, cherchait partout de l'eau pour s'abreuver. *Minette*, conduite par son instinct, guida les soldats vers un puits caché dans le fond d'un ravin. Ce service signalé la fit adopter par nos troupiers, qui ne voulurent plus se séparer d'elle, et lui donnèrent part au feu, à la chandelle et à la soupe.

Elle n'avait pas besoin de s'occuper de ses repas : le bataillon, et bientôt après le régiment, se fût privé de nourriture plutôt que de ne pas fournir la ration de *Minette*. Elle suivit son drapeau en Crimée, reçut pendant le siège une blessure causée par une détestable habitude, qu'on ne pouvait lui faire perdre, celle de courir après les obus. Un éclat d'un de ces projectiles lui laboura l'échine. Pensée avec une tendre sollicitude, elle ne tarda pas à guérir. Malgré les périls de la tranchée, elle y vécut une partie du temps pendant lequel le régiment fut en Crimée, et souvent elle évanta les partis russes.

Au moment de la guerre d'Italie, le régiment de *Minette* ayant été désigné pour faire campagne, elle passa les Alpes à sa place

de bataille, à gauche de la cantinière. *Minette* n'était pas belle, mais elle était grande, forte, avait le poil dur et souvent hérissé, les oreilles pointues et d'une dimension extraordinaire ; enfin, les deux plus formidables rangées de dents qu'ait jamais eues un chien. Elle n'était heureuse qu'au milieu des pantalons garances.

Blessée en Orient, elle assista aux batailles de Magenta et de Solferino, ne reculant jamais quand le régiment avançait, et aboyant contre l'ennemi tant qu'on était aux prises avec lui. La pauvre *Minette* s'est éteinte âgée de quatorze ans, entourée de tous les soins possibles. Sa mort, nous n'avons pas besoin de le dire, a été fort regrettée. Paris a été sa dernière étape. Un an de plus, et elle avait ses trois chevrons.

LE CHIEN CAISSIER

Un bon vieux cultivateur se présenta chez un marchand de drap et y fit un achat de cinquante-cinq francs.

Quand il voulut prendre sa bourse pour s'acquitter envers le marchand, la bourse manquait à l'appel.

Comment avait-elle disparu ? C'est ce que le brave homme ne pouvait s'expliquer.

Au moment où le bon villageois sortait de la boutique, laissant là son emplette, il s'aperçut que le chien qui l'accompagnait tenait quelque chose dans la gueule.

C'était la bourse en question qui contenait quatre-vingt-cinq francs.

Il se rappela alors que s'étant arrêté en route, il avait déposé à terre le sac qui renfermait son argent et avait oublié de le reprendre.

Le vieillard caressa son chien, paya le marchand et emporta sa marchandise.

ENCORE LES CHIENS DE RÉGIMENT

Le chien domestique, qui vit sous le toit d'une famille, aime son maître, sa maîtresse et tous les gens du logis. — Le chien de la caserne s'attache lui aussi, à la grande famille qui s'appelle le régiment. Seulement, au lieu d'aimer dix personnes, il en aime deux mille, voilà tout.

Sous la restauration, il y avait au 6^e de la garde un chien qui s'appelait *Misère*, sans doute parce qu'il se pliait aux caprices de tout le monde, et que dans le nombre il y en avait de mauvais. C'était un caniche d'une entière blancheur ; il portait sur le côté extérieur de la patte gauche de devant, à hauteur de l'épaule, trois chevrons rouges appliqués sur sa peau fine et rasée, absolument comme sur un uniforme, et il en paraissait aussi fier qu'un vieux grenadier. Sa salle de police était la planche à pain de la chambrée. On l'y mettait lorsqu'il avait commis quelque faute, et, par obéissance autant que par crainte de faire un saut périlleux, peut-être, il y restait avec résignation, jusqu'à ce que sa punition fût levée.

Il y avait au 48^e de ligne, vers la même époque, un joli épagneul noir et blanc, à queue panachée, qui s'appelait *Pompon*. Tous les jours, à l'heure de la parade, il défilait à la tête des gardes montantes, accompagnait le poste principal jusqu'à la place d'armes, et revenait ensuite à la caserne avec la garde descendante.

Pompon assistait à toutes les revues, manœuvres et prises d'armes du régiment. Sa place de bataille était à la tête des tambours, à côté du tambour-major. Quand le régiment était en marche, si quelque autre chien venait à l'étourdie pour jouer avec lui, *Pompon* le regardait d'abord d'un air dédaigneux, et si le chien insistait, il lui montrait les crocs d'un air

courroucé, qui voulait dire : Va-t'en, ou sinon... je ne plaisante pas quand je suis sous les armes. Le chien ainsi éconduit paraissait comprendre d'instinct la supériorité de position du chien du régiment : il se retirait prudemment et le laissait tranquille.

Le chien du régiment ne s'attache pas seulement aux hommes, il aime les chevaux, s'il sert dans la cavalerie. Il y avait au 4^e hussards, en garnison à Castres, une chienne qui, un jour, mit bas ses petits dans une mangeoire. Le cheval voisin non-seulement ne leur fit aucun mal, mais encore les endura complaisamment et parut même les protéger.

La chienne lui en garda toujours reconnaissance ; quand le cheval se couchait sur sa litière, elle se couchait près de lui, le léchait et le regardait avec une affection visible. Bien plus, lorsqu'un hussard donnait un morceau de pain de munition à la chienne du régiment, il arrivait souvent à celle-ci de le conserver intact à sa gueule ; puis on la voyait courir à l'écurie, se dresser sur les pattes de derrière et présenter le morceau de pain à son cheval favori, qui l'acceptait avec gratitude.

Au retour de l'expédition de Crimée, il y avait au régiment de la gendarmerie de la garde une petite chienne nommée *Louloute*, qui, habituée comme *Pompon* à accompagner le régiment partout, l'avait suivi pendant toute la campagne, puis était revenue en France avec lui. En partant pour la guerre, *Louloute* avait laissé au dépôt du corps « un fils » auquel les gendarmes donnèrent le nom de *Bataillon*. Il était fort petit alors et sa mère le trouva bien grandi au retour ; aussi il fallait voir la joie de *Louloute* en retrouvant sa famille et ses pénates ; elle semblait dire à tous : Je reviens de la tranchée de Sébastopol ; j'assistais à la prise du Mamelon-Vert !

C'est surtout en campagne, c'est à la guerre qu'il est curieux, disons plus, qu'il est utile d'étudier le chien du régi-

ment. Le maréchal Bugeaud, de si populaire et si paternelle mémoire que les clairons de nos régiments jouent encore l'air de la chanson composée sur la *Casquette du père Bugeaud* ; le maréchal Bugeaud, disons-nous, qui avait vu dans les campagnes d'Espagne, lorsqu'il servait comme chef de bataillon sous les ordres du maréchal Suchet, les services rendus par des chiens dans ce pays accidenté et favorable aux surprises, avait conseillé en Algérie aux chefs de nos colonnes l'emploi de ces animaux.

En Afrique, au commencement de notre occupation surtout, des factionnaires furent assassinés pendant la nuit.

L'Arabe, rampant sur le ventre comme un reptile, s'avancait doucement et sans bruit, puis, surgissant tout à coup, il plongeait le fer dans le corps du soldat, avant que celui-ci eût eu le temps de se mettre en défense. Quelques chiens bien dressés, employés aux avant-postes, comme auxiliaires des vedettes et des sentinelles, firent cesser cet état de choses. L'homme le plus brave qui ne craint pas l'ennemi lorsqu'il le voit, a naturellement peur de l'ennemi qui, se cachant dans l'ombre, peut le surprendre et le frapper par derrière.

La présence d'un chien dissipe cette crainte. Lorsque cet animal ne voit pas encore l'ennemi, il le sent et l'entend déjà ; son poil, qui se hérisse sur son cou et ses grognements menaçants avertissent qu'il s'approche, tandis que sa tête se tourne et ses yeux se fixent du côté par où cet ennemi s'avance. Du reste, l'assassin qui sait qu'un chien veille à côté d'une sentinelle, ne cherche même pas à la surprendre, il sait d'avance qu'il ne réussirait pas.

Il y a quelques années, il y avait à Bone un escadron du train des équipages au milieu duquel se trouvait une chienne bien extraordinaire, que tous les soldats appelaient *la Bédouine*, à cause de son origine arabe. Elle paraissait appartenir à la race

du chien-loup, et tenir un peu de celle de nos chiens de berger. Quand un détachement du train transportait à dos de mulet des vivres et des munitions dans les cantonnements, *la Bédouine* l'accompagnait toujours et valait à elle seule dix sentinelles. La nuit venue, lorsqu'on plantait les tentes, elle faisait autour du petit camp sa ronde active et vigilante. Malheur à l'Arabe assez téméraire pour se hasarder à venir y commettre quelque vol ! Bientôt les soldats, éveillés en sursaut par des cris déchirants, apercevaient *la Bédouine* qui mettait le bur-nous et la chair du rôdeur nocturne en lambeaux.

Un jour, dans une expédition lointaine où il y avait des plaines de sables brûlants à traverser, *la Bédouine* mit bas ses petits et mourut. Les soldats l'enterrèrent et lui donnèrent une larme de regret ; puis ils recueillirent les nouveau-nés et les installèrent aussi commodément que possible dans une peau de bouc vide suspendue au flanc d'un mulet. Dès qu'on rencontra un douar , ils y coururent et se procurèrent du lait ; mais, malgré tous leurs soins, ils ne purent parvenir à conserver qu'un seul chien à la vie. De retour à Bone, ils firent son éducation ; bientôt l'animal fut à même de débiter dans l'utile emploi que feu sa mère avait si courageusement et si fidèlement rempli, et comme elle, il eut chaque jour sa gamelle à part, prélevée par les soldats reconnaissants de ses services, sur l'ordinaire de l'escadron.

Lorsqu'au retour de la campagne d'Italie, les troupes victorieuses, réunies et campées dans la plaine de Saint-Maur, firent leur entrée solennelle dans la capitale, au milieu de la population enthousiaste, leur jetant des bouquets et des couronnes de laurier, comme cela avait déjà eu lieu quelque temps auparavant pour nos glorieux régiments revenant de Crimée, on remarquait, défilant fièrement avec les zouaves et marchant à la hauteur des serre-files du dernier peloton, un chien de moyenne

taille, à l'allure vive, à l'air intelligent et décidé, ayant au cou un collier à grelots et sur le dos un petit harnachement exactement pareil à celui des mulets de bât qui, dans nos expéditions d'Afrique, portent les cantines des officiers. Deux de ces petites cantines étaient fixées aux flancs de *Solférino*, nom qu'à la suite de cette bataille célèbre, les soldats donnèrent au chien dont il s'agit, et dont voici l'histoire.

On se battait un jour dans le village habité par ses maîtres. Les Autrichiens occupant ce village en étaient vigoureusement délogés par les Français. Les balles pleuvaient, les boulets bondissaient, tuant et ravageant tout sur leur passage, et, pour comble de désastre, les Autrichiens, en se retirant, mettaient le feu aux maisons dans lesquelles ils ne pouvaient plus se maintenir. Ce fut au plus fort du péril que le futur *Solférino*, qui devait un jour braver si intrépidement le feu du champ de bataille, ne sachant plus où chercher son salut, se réfugia instinctivement dans les rangs des zouaves, et trouva parmi eux un abri sûr. Après l'affaire, il caressa les soldats, qui, charmés de sa gentillesse, lui donnèrent à manger et s'attachèrent à lui. Il ne les quitta plus, fut dès lors à bonne école, et son éducation militaire ne laissa bientôt plus rien à désirer.

Cependant, pour utiliser leur élève et tirer le meilleur parti possible de ses heureuses dispositions, les zouaves s'avisèrent de faire de leur chien un cantinier de nouvelle espèce. Ce fut alors qu'ils l'équipèrent comme il est dit plus haut. Seulement, les deux boîtes ou cantines fixées à son bât, au lieu de contenir des comestibles et des liqueurs, renfermaient des rouleaux de bandes de toile pour donner les premiers soins aux blessés du champ de bataille en attendant les secours de l'ambulance, et quelques toniques pour leur réconforter le cœur, s'ils venaient à défaillir. Sur le champ de bataille, le fidèle *Solférino* apparaissait auprès des zouaves prêts au combat, marchant en

colonne ou déployés en tirailleurs, et il se portait par une course rapide, au premier appel, au premier signe, partout où sa présence était nécessaire.

Au camp de Saint-Maur et quelquefois à Paris, où il se promenait avec son chien d'Italie, portant son petit harnachement de mulet de bât, le zouave plus particulièrement chargé de donner des soins à *Solférino* racontait à qui voulait l'entendre les traits de dévouement et les prouesses de cet intelligent animal.

LE CHIEN VOYAGEUR

Certain Nemrod était parti pour aller chasser dans le Nivernais, et, pour se rendre au lieu de sa destination, il avait dû prendre un itinéraire peu direct. D'abord, le chemin de fer l'avait entraîné au nord, une correspondance de voiture l'avait fait virer au sud-ouest, et enfin la diligence l'avait conduit à l'est, au rendez-vous convenu. Le chien, pendant ce voyage en zigzag, ronflait comme un vrai philosophe aux pieds de son maître, ou dans le cabanon cellulaire du wagon aux bagages, ou enfin sous le tablier du coupé de la diligence.

A peu de jours de là, le Nemrod, au retour d'une chasse fructueuse, reçut une lettre qui le forçait à partir pour la ville voisine, et, avant de s'en aller, il recommanda à ses hôtes de bien garder son chien à la chaîne et de ne le faire sortir que tenu à la laisse. Les domestiques reçurent ces ordres avec le plus grand respect apparent et se promirent bien *in pello*, suivant l'usage, de n'en tenir aucun compte. Au retour du chasseur, le chien avait disparu. Sans prendre le temps de gronder les coupables, il se mit à sa recherche, mais toutes ses démarches furent inutiles; ni ce jour-là, ni le lendemain, les investigations n'amènèrent aucun résultat. Quatre jours après,

seulement, une lettre venue de Paris, apprenait à mon confrère en Saint-Hubert, que le chien à la recherche duquel il était, avait réintégré le domicile de son maître, bien harassé, bien rompu, mais se montrant fort joyeux d'être arrivé. Quel chemin la pauvre bête avait-elle pris ? C'était là son secret ; mais servie par son attachement, elle avait parcouru 50 lieues et enduré la faim pendant plus de trois jours pour rejoindre celui par qui elle croyait avoir été délaissée.

LE CHIEN DE L'OFFICIER

Le capitaine Pollone avait un chien très-fidèle qui le suivait partout. Lorsque la compagnie Pollone engagea le combat avec la bande Fuoco, sur le mont Coppa, le brave chien, qui avait été le premier à s'apercevoir de l'approche des brigands et à donner l'alarme, se jeta au milieu des combattants en mordant à droite et à gauche tous les scélérats qui lui tombaient sous la dent.

Quand son maître fut blessé, le pauvre animal se jeta sur lui et poussa de longs et émouvants gémissements ; il se mit à lécher le sang qui s'échappait de la blessure ouverte.

Les brigands arrivèrent en combattant jusqu'au malheureux Pollone, et l'achevèrent à coups de baïonnette. Mais le courageux animal sauta à la nuque du premier qui porta la main sur le capitaine, et le mordit si violemment, qu'il tomba roide mort.

Ne pouvant plus sauver son maître, il courait çà et là entre les rangs des soldats, en aboyant de toutes ses forces, comme pour les exciter à venger leur capitaine, si barbarement massacré.

Le jour suivant, l'animal affectueux se mit à la tête d'un autre détachement qui avait la mission d'explorer le terrain

où le malheureux capitaine Pollone était tombé. Les soldats suivirent presque instantanément le chien, qui les conduisit en courant au lieu où gisait le cadavre de son maître.

Il y eut là une scène impossible à décrire. A la vue du cadavre, le fidèle animal sembla devenir furieux, il fut impossible de le détacher de ce lieu : on dut le placer sur le cercueil où fut déposé le corps de son maître.

LETTRE D'UN MARÉCHAL AMI DES CHIENS

A M. NICOLAS FÊTU, A DIJON

QUI DEMANDAIT LE MASSACRE DE CHIENS EN FRANCE

« Paris, 8 juin 1866.

« Monsieur,

« Je voudrais pouvoir vous remercier de l'envoi que vous m'avez fait de votre brochure sur *l'Extinction de la race canine* ; mais, en vérité, mon courage ne va pas jusque-là. J'ai horreur de ce nouveau massacre des innocents, objet de votre réquisitoire ; j'ai horreur de cette autre Saint-Barthélemi de chiens prêchée par vous.

« Quoi ! vous tueriez le chien d'Ulysse, ce vieux chien aveugle qui reconnaît son maître après une absence de plus de vingt années et qui tente un dernier effort pour venir encore une fois lui lécher la main ! Grâce, monsieur, grâce pour Argos, ne le tuez pas ! Il succombe à l'excès de sa joie... laissez-le mourir de bonheur !

« Vous tueriez le chien du jeune Tobie accourant de si loin pour annoncer au pauvre père aveugle la prochaine arrivée de son fils et la fin de ses malheurs !

« Vous tueriez ce chien dont l'instinct plus que merveilleux sut découvrir saint Roch mourant de la peste, au fond d'une

caverne, dans un affreux désert ! — ce chien qui rendit au monde un homme presque Dieu par la charité et que tant d'actes de sublime dévouement devaient conduire au ciel !

« Vous tueriez ce vaillant chien de Montargis sans lui laisser le temps de dénoncer l'assassin d'Aubry de Montdidier, son maître, et de forcer Richard Macaire à confesser son crime !

« Vous tueriez Fido, le chien de Jocelyn qui a inspiré à Lamartine ces vers délicieux que l'on ne peut lire sans se sentir les yeux mouillés !

« Vous tueriez le *Chien du régiment*, le *Chien du convoi du pauvre*, le *Chien de Terre-Neuve*, celui de l'*hospice du Saint-Bernard*, après qu'il aurait retiré votre fils d'un précipice rempli de neige, ou qu'il l'aurait arraché aux flots prêts à l'engloutir ! Tous y passeraient sans exception, sans merci ni miséricorde...

« . . . Vous tueriez Néro¹ !...

« Votre rage s'exercerait même sur mon chien qui est là couché contre la main qui vous écrit, les yeux fixés sur les miens et y lisant l'indignation dont je suis animé contre vous !

« Gronde ce monsieur, semble-t-il me dire, gronde-le bien fort ; dis-lui comme je t'aime, comme nous nous aimons ! combien j'aime ta sœur, ta nièce, tous ceux qui te sont chers ; dis-lui comme je veille sur toi à chaque instant du jour et de la nuit ; cite-lui les noms de tous les gens que j'ai mordus ; parle-lui de tous les pantalons que j'ai déchirés, de toutes les robes que j'ai mises en lambeaux, uniquement parce que les personnes qui les portaient voulaient te parler de trop près ; récite-lui quelques-uns des vers que le duc de Malakoff, ton fidèle ami, a faits sur moi plus fidèle peut-être encore ! Montre à ce

¹ Le chien de S. M. l'Empereur.

vilain homme quelques-unes des épîtres françaises, latines, allemandes, italiennes, que j'ai inspirées aux gens de cœur qui ont su m'apprécier chez toi !

« Dis à ce calomniateur, incapable sans doute de comprendre un attachement pur et absolument désintéressé, qu'au bas du beau portrait que l'habile Jadin a fait de ton chien, une jeune fille de douze ans, encore plus jolie, sinon plus douce et plus aimable que moi, a fait graver parmi bien d'autres vers, tous à ma louange et que je mérite, j'ose le dire, ces deux lignes qui m'ont plus touché que le reste :

Du bien de mon bon maître en ami je profite ;
J'aimerais son pain noir, s'il était malheureux !

« Dis-lui aussi que, sur une belle gravure faite d'après ce portrait, par le fils d'un général célèbre, on voit écrits ces autres vers :

Sulfureis captam depinxit doctus in arvis
Artificis calamus, quæ sedet, ecce canem ;
At ne quære, precor, faciei dote venustam,
Nec quæ blanditias fundere dulcis eat :
Corpus enim pingens animi meliora relinquit
Munera, nec vidit pectoris ille sinum.
Victa equidem vici victorem, corde fideli,
Cura, grato animo, calliditate, jocis.

« Explique-lui bien que *arvis sulfureis* doit signifier : *sur le champ de bataille de Solferino* ; que *captam* veut dire que c'est toi qui m'a prise ; que *sedet* exprime que je suis représentée assise et non pas debout sur mes quatre pattes ; dis-lui que la petite antithèse (si c'est ainsi que cela s'appelle) *victa vici victorem* est de toi, et que je la trouve assez jolie.....

« Mais, mon bon maître chéri, fais mieux encore, n'écris pas à ce bourreau des chiens ; attends que nous allions ensemble présider le conseil général de ton cher pays ; alors tu

m'ôteras ma muselière pendant quelques instants seulement, et tu verras si je ne rends pas la pareille à l'indigne qui vient de nous déchirer à si belles dents.

« En attendant que Brusca mette son projet à exécution, croyez-moi, monsieur,

« Votre très-humble serviteur,

« LE MARÉCHAL VAILLANT. »

LE CHIEN VOYAGEUR

Un gentleman de Sparta (Illinois) partait pour la Californie avec sa famille et un chien dont on lui avait fait cadeau depuis peu. Les émigrants, parvenus au terme de leur long voyage, s'établirent dans une des plus charmantes vallées de la terre de l'or. Mais la nouvelle résidence, si agréable qu'elle fût, ne paraissait nullement convenir au chien. Il refusait de manger, il était constamment triste et abattu; enfin, il avait la nostalgie. Un beau jour, il disparut, et son propriétaire pensa qu'il était allé mourir de chagrin dans quelque coin solitaire. Mais il se trompait fort. Le quadrupède avait tout bonnement repris le chemin de l'Illinois.

Quelle boussole le guida pendant cet interminable voyage? Quels aliments lui servirent à ne pas mourir de faim? Comment échappa-t-il aux morsures de ses pareils, fort peu hospitaliers pour les étrangers, aux pierres des gamins, plus inhospitaliers encore, à la rapacité des voleurs? nous ne savons, mais le fait est qu'il finit par arriver chez son ancien maître, à Sparta, exténué comme on peut croire, et dans un état à faire pitié. Mais il y arriva, et l'on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la carte des États-Unis pour voir que le fait est des plus extraordinaires.

LE CHIEN DU COMMISSIONNAIRE

Il y avait, dans la rue Bellefonds, un pauvre vieux commissionnaire de soixante-treize ans qui, depuis de longues années, avait la clientèle du quartier, et, sa besogne du jour finie, s'en allait ouvrir les portières des voitures à l'une des entrées du Théâtre-Français.

Ce bonhomme avait un petit chien blanc et noir, à poil ras, qui l'accompagnait dans toutes ses courses pendant la journée ; le soir, ce fidèle ami à quatre pattes faisait encore avec lui le petit voyage de la rue de Richelieu et le regardait ouvrir les portières.

Un soir, dans la dernière semaine de décembre, le vieux commissionnaire trébucha dans l'escalier qui conduisait à son galetas, il tomba à la renverse et mourut de cette chute.

Les voisins nourrirent le chien : il ne lui fallait pas grand'chose : depuis la mort de son maître, il n'avait guère d'appétit.

Un d'eux voulut l'adopter ; mais le chien ne répondit pas aux avances et aux caresses.

Son ancien logis lui était fermé ; il n'en voulait pas d'autre, et couchait sur le seuil, dans l'escalier.

Le jour venu, il allait faire des courses comme autrefois.

Le soir, devant une des portes du Théâtre-Français, on pouvait encore voir, il y a deux ans, un petit chien noir et blanc, à poil ras, qui regardait ouvrir les portières des voitures.

C'était le chien du pauvre commissionnaire.

NOMBRE DE CHIENS TAXÉS EN FRANCE

En faisant avec attention le relevé des tables de l'impôt sur les chiens, j'ai constaté qu'il y avait en France, en 1866,

1,960,789 chiens de soumis à la taxe. Ces chiens donnent un produit de 5,461,116 fr. Quoique ce chiffre soit fort raisonnable, un statisticien prétend que dans les grandes villes 50 pour 100 des chiens ne sont pas imposés, et qu'une plus grande quantité est déclarée de deuxième au lieu de première catégorie. Il existe cependant, dit ce statisticien, un moyen d'obliger les réfractaires à se conformer à la loi, et pour cela il propose un collier uniforme et obligatoire pour tous les chiens en France. — Sur ce collier serait fixée une plaque de métal, poinçonnée et constatant l'année, la ville, la commune, où le chien aurait été imposé et la catégorie à laquelle il appartient. — De telle sorte que tout chien qui ne serait pas porteur du collier obligatoire, serait considéré comme réfractaire et mis en fourrière.

Il existe d'ailleurs une ordonnance de police du 27 mai 1845 qui ordonne que les chiens auront tous un collier, soit en métal, soit en cuir garni d'une plaque de métal, *où seront gravés les noms, demeure des personnes auxquelles ils appartiendront.*

Cette idée nous paraît très-ingénieuse, et nous croyons qu'elle remplira parfaitement le double but qu'elle se propose, de sauvegarder la santé publique, en même temps qu'elle rendra plus facile l'application de la loi.

LA TAXE DES CHIENS

L'idée de la taxe des chiens date d'un siècle. En 1770, le nombre des chiens de toute espèce était devenu si considérable dans le royaume, qu'une statistique, faite par ordre, avait constaté l'existence de 4 millions de ces animaux.

Or, comme on avait remarqué que deux chiens absorbent autant de nourriture qu'une personne, il s'ensuivait que, dans

un moment où les vivres étaient rares et chers, les chiens consumaient autant que le sixième de la population.

C'est à la suite de ces calculs et de ces constatations qu'on fut un instant sur le point d'établir un impôt de six livres sur chaque chien. On espérait ainsi en diminuer le nombre.

Ce projet n'a eu de suite que de nos jours, et nous ne croyons pas qu'il ait diminué le nombre de ces animaux, dont une partie est fort utile, mais dont une bonne moitié n'offre, en réalité, que des dangers sans avantages pour la population.

LES CHIENS DES ALPES

Les chiens du mont Saint-Bernard ne s'écartent jamais des sentiers battus recouverts de neige, à moins que ce ne soit pour secourir un voyageur perdu.

Le chien le plus intelligent que l'hospice ait possédé est celui dont la dépouille figure aujourd'hui au musée de Berne et qui s'appelait *Paris*.

Doué d'une vue excellente, il apercevait les voyageurs d'une très-grande distance. On compte une trentaine de pauvres malheureux qui lui ont dû la vie, entre autres trois soldats français qui, égarés dans les neiges à l'entrée de la nuit, suivaient une direction qui les écartait de l'hospice et devait bientôt les conduire au pied de rochers inaccessibles. *Paris* les vit, attira l'attention par ses cris, se fit suivre, et les trois soldats furent sauvés.

Ce chien, qui était à l'hospice au moment du passage de l'armée française en 1800, avait la singulière habitude d'obliger tous les soldats isolés qu'il rencontrait à mettre l'arme au bras ; il leur barrait la route, jusqu'à ce qu'ils se fussent conformés à cette consigne.

Un jour, il refusa obstinément de franchir un passage dan-

gereux par où le frère qui l'accompagnait voulait le faire passer. A lieu d'obéir, il fit un long détour. Le frère jugea convenable de l'imiter et fit bien, car, au même instant, une avalanche ensevelit sous la neige le chemin que l'instinct de *Paris* lui avait fait éviter.

Un autre chien, nommé *Drapeau*, sauva un homme d'une manière très-intelligente. Le messenger, que *Drapeau* accompagnait, fut enseveli sous une avalanche, d'où sa tête seule sortait. D'abord le chien fit tout ce qu'il put pour débarrasser ce malheureux ; mais la neige étant fort dure, il n'y put réussir.

Alors il se mit à aboyer avec force, regardant anxieusement de tous côtés. Personne ne répondant à l'appel, *Drapeau* prit enfin son parti ; il courut de toute la vitesse de ses pattes, non à l'hospice, mais à un village moins éloigné du lieu de la catastrophe.

Le voyant seul, les habitants pensèrent bien qu'il était arrivé quelque malheur et l'agitation du bon chien le disait assez. Ils le suivirent et sauvèrent le messenger, « qui attendait les secours avec confiance. »

Ces derniers mots, qui renferment le plus bel éloge qu'on puisse faire de *Drapeau*, sont extraits d'une lettre du prier de l'hospice. Ce messenger fut sauvé une seconde fois par le même chien.

LE CHIEN DE LA PAUVRE VIEILLE FEMME

La rue de la Sourdière est une des rues les plus mélancoliques de Paris, — mélancolique comme l'infirmité que son nom rappelle. Située à côté du marché Saint-Honoré, elle proteste silencieusement contre le brouhaha et l'activité qui l'environnent. Elle boude les trafiquants et les enrichis.

Dans la rue de la Sourdière, à quelques pas devant moi,

marchait, un jour, une vieille femme tenant en laisse un vieux chien. La malheureuse ressemblait à toutes les vieilles femmes du peuple. Le chien était simplement repoussant. Gros, court et petit, sans race, d'une couleur obscure, il traînait son ridicule embonpoint en dodelinant une tête ou deux yeux ronds reflétaient tous les hébêtements d'un estomac satisfait. Il obéissait paresseusement aux tendres secousses de la corde de sa maîtresse. Je les suivais de l'œil machinalement, le long du trottoir de la rue de la Sourdière. Tout à coup, deux enfants de quatorze à quinze ans, deux gamins, deux apprentis, passèrent devant moi en riant ; et j'entendis l'un dire à l'autre :

— Je vais faire une bonne farce, tu vas voir !

Voici ce que fut cette bonne farce. Il se jeta, comme un distrait, entre la femme et le chien, pesant de toutes ses forces sur la corde, qui se tendit, mais ne rompit pas. *Azor* roula du choc dans le ruisseau ; son corps, qui n'était qu'une boule, tourna trois et quatre fois sur lui-même, pendant que la corde s'enroulait autour de son cou.

Surpris dans son indolence et dans sa digestion, il n'eut pas le temps de pousser un cri. Sa gueule ne s'ouvrit que pour laisser sortir une langue démesurée, à la poursuite d'un dernier souffle d'existence. *Azor* était mort !

J'avais pu voir expirer un chien ignoble sans m'émouvoir plus que de raison ; mais je ne pus me défendre d'un serrement de cœur en voyant la vieille femme chanceler et s'évanouir, en s'appuyant contre le mur. Un air de supplication effarée se lisait sur sa physionomie. Elle n'avait pas lâché la laisse de son chien. On la transporta chez le pharmacien de la rue de la Sourdière. Quelques drogues rendirent la connaissance et le sentiment à la pauvre femme. Elle se rappela, et frissonna. Puis elle balbutia quelques paroles, et prenant et cachant le cadavre du chien sous son tartan, elle s'en alla, sans savoir où.

- Elle en mourra, me dit le pharmacien.
- Comment ! pour cette laide bête ?
- Oui, certainement.

Depuis ce jour, je n'ose plus rire des dernières affections des vieillards. Un chat ronronnant sur un fauteuil, un perroquet mordillant les bâtons de son perchoir, un serin dans sa cage, n'amènent plus comme autrefois la moquerie sur mes lèvres. Je me dis qu'ils tiennent peut-être lieu des enfants partis ou morts, des époux ingrats, des filles séduites. Alors, j'ai une caresse plus sympathique pour Minet ; je donne une cerise à Jacquot, un biscuit à Fifi. A l'âge où le vide se fait autour des gens de soixante et de soixante-dix ans, les animaux sont là, objets insuffisants des tendresses prêtes à s'éteindre.

Ne rions donc pas des animaux.

En effet, amis lecteurs, ne rions pas des chiens quoique l'on ait souvent dit qu'ils avaient la démarche ridicule. Ils ont « du cœur, » si je puis me servir de cette expression, et les nombreux exemples qui précèdent doivent en avoir donné la preuve.

POST-FACE

UNE ANECDOTE DE CHIEN

J'ai toujours la manie de fourrer des chiens dans mes romans. J'ai même un de mes romans, et ce n'est pas le plus mauvais, qui porte un nom de chien :

BLACK.

Dans le *Chevalier d'Harmental* j'ai « Mirza, » dans les *Mohicans* « Brésil, » enfin, dans la *San Felice*, « Jupiter, » dont je ne sais que faire, maintenant qu'il a joué son rôle.

Mais je n'avais pas encore eu l'idée d'en fourrer dans mes pièces.

J'avais entendu parler de l'intelligence du chien de Montargis, de la verve du chien des *Cosaques*. Faisant les *Mohicans*, je ne doutai point que l'on trouvât un artiste qui rivalisât de zèle avec ses deux devanciers.

On me le promit.

Je crus pouvoir m'en rapporter sur ce point à M. Harmand, un des directeurs les plus amoureux de sa mise en scène que je connaisse et qui a une véritable passion pour les détails.

Je n'arrivai donc que quand la pièce était à peu près sue des

artistes. Je m'étais à plusieurs reprises informé du chien. On m'en avait fait des éloges merveilleux.

J'entre en scène ; je fais mes compliments aux artistes, puis je demande à voir « Brésil. »

On me montre une espèce de barbet, crotté jusqu'aux oreilles, dont on me vante l'intelligence.

Quant à la preuve de cette intelligence, on me la donnera le lendemain.

Le lendemain arrive : on lâche le chien ; il fait juste le contraire de ce qui lui était indiqué par la brochure.

Je m'étonne, je m'inquiète, je demande si c'est là ce chien tant vanté dont on m'a dit des merveilles.

On m'avoue que ce n'est pas lui.

— L'autre ! mais l'autre !

L'autre avait été renvoyé à son maître. On avait découvert chez lui un cas rédhibitoire des plus graves.

Ma première pensée fut qu'il était devenu enragé.

Ce n'était point cela.

Le barbet allait si mal, que l'on avait été obligé de prendre un épagneul ; l'épagneul allait si mal, qu'on avait été obligé de prendre un chien des Pyrénées ; le chien des Pyrénées allait si mal, que l'on était en train de chercher un chien du Saint-Bernard.

J'allai trouver Harmand, qui, je ne saurais trop le redire ici, ne l'ayant point assez dit ailleurs, mettait à satisfaire toutes mes demandes une complaisance que je n'ai jamais vue dans aucun directeur. Je le poussai tant et si bien à l'endroit du chien renvoyé, que je connus le motif de son expulsion.

J'appris donc que le malheureux « Brésil » — ou plutôt que ce chien si intelligent qui devait jouer le rôle de « Brésil, » qui l'avait répété à la satisfaction de tout le monde ; j'appris que « Trim » — son vrai nom était « Trim » — habitait une maison mal famée, son maître en étant le principal locataire.

La pudeur d'Harmand s'était révoltée, et cependant le désir de m'être agréable lui avait fait faire une concession. Il avait offert, ou d'acheter le chien, ou de le mettre en pension chez Dumaine.

Le maître avait refusé.

De là venait l'absence de « Trim ».

A force de sophismes, je levai les unes après les autres toutes les susceptibilités d'Harmand ; et il fit pour moi ce que j'affirme qu'il n'eût fait pour personne, il me donna carte blanche, et... je ramenai triomphalement « Trim » au théâtre.

Mais il était déjà trop tard. « Trim » manqua du nombre de répétitions nécessaires ; enfin, disons le mot, « Trim » fut d'une faiblesse qui faillit compromettre l'ouvrage.

On comprend qu'après ce qui venait d'arriver à Paris, la première chose que je fis, lorsque M. Desfossé m'écrivit pour aller monter *les Mohicans* à Marseille, fut de lui écrire :

« Occupez-vous du chien, je me charge des artistes. »

On me répondit par le télégraphe :

« Nous avons un chien prodigieux. »

Je partis sur cette promesse, et cette fois, comme « Nonette », — on l'appelait « Nonette, » — comme « Nonette » habitait une maison convenable, je pus, dès le jour de mon arrivée, jouir de ses talents, avec la certitude que ses talents seraient employés au bénéfice du drame.

Ah ! bien oui, l'homme propose, Dieu dispose ; je vous l'ai déjà dit, je crois ; eh bien, je me répète : les grandes vérités ne peuvent pas être trop redites.

Tout alla bien jusqu'à la répétition générale, c'est-à-dire jusqu'à la veille de la représentation ; « Nonette » ne manquait pas une entrée, pas une réplique, pas un jeu de scène ; « Nonette » enfin faisait à la fois l'admiration des artistes et des rares privilèges admis aux répétitions.

Mais à la répétition générale seulement, on avait jugé à propos de répéter avec tous les accessoires.

Or, un des accessoires du tableau du Parc est un coup de pistolet tiré par Lorédan sur Salvator.

Jusque-là on avait tiré le coup de pistolet à blanc, c'est-à-dire sans poudre, soit par motif d'économie, soit de peur du feu.

A la répétition générale, on tira le coup de pistolet en réalité.

Il paraît que c'était la première fois que « Nonette » entendait un coup de pistolet ; elle poussa un cri de terreur, s'élança par les degrés en hurlant d'une façon lamentable, et disparut.

On comprend la stupéfaction de tout le monde.

Un espoir restait :

C'est que « Nonette » serait rentrée chez elle.

On y courut ; personne n'avait vu « Nonette. » Sa terreur l'avait emportée plus loin.

En attendant, plus de « Brésil. »

Une des artistes, mademoiselle Coindre, charmante soubrette que je voudrais voir venir à Paris pour y jouer les Déjazets, offrit pour remplacer « Nonette » un chien de chasse fort intelligent, disait-elle, nommé « Léo. »

On fit venir « Léo ; » « Léo » était fort intelligent, en effet ; mais c'était un charmant toutou qui ne pouvait inspirer aucune terreur.

L'effet était donc complètement manqué.

Quant à moi, je déclarai que, ne voulant pas consacrer un fiasco par ma présence, je me retirerais, laissant le directeur et les acteurs s'en tirer comme ils pourraient.

Et je m'enfuis, en effet, à la Ciotat.

Je n'en revins que le lendemain à onze heures du soir, et au lieu d'aller voir au théâtre, où en était ou plutôt où n'en était

pas ma première représentation, je rentrai sournoisement à l'hôtel du Petit-Louvre et me couchai sans rien dire.

Vers une heure, je fus réveillé par un grand bruit de flûtes, de violons et de clarinettes — en même temps que je sentais que l'on me posait quelque chose sur le front.

Je me réveillai — j'ouvris de grands yeux, et, à la lueur d'une vingtaine de bougies, je vis tout un orchestre rangé autour de mon lit.

Quant à ce que l'on m'avait mis sur la tête, c'était une couronne en feuilles d'or, assez large pour la tête de saint Charles Borromée, et qui me tomba sur les épaules aussitôt que j'essayai de me soulever.

On criait à mes oreilles : TRIOMPHE !!! sur toutes les notes de la gamme.

— Mais, le chien ? demandai-je.

— « Nonette » était revenue, allez-vous me dire.

Ah ! bien, oui : « Nonette » court encore, et bien habile sera celui qui la rattrapera.

— Et le chien alors ? demanderez-vous à votre tour.

Voici ce qui s'était passé.

On était décidé à jouer — quel que pût être le résultat de la représentation, — avec le toutou de mademoiselle Coindre : cependant, comme on le comprend bien, cette détermination ne satisfaisait pas complètement le directeur.

Il était donc à la porte de son théâtre, se grattant l'oreille — lorsqu'il vit passer une espèce de paysan, avec un gros bâton à la main et un magnifique chien marchant derrière lui.

On eût fait faire exprès le chien pour jouer le rôle de « Brésil » qu'il n'eût pas été mieux réussi.

Une inspiration passa par le cerveau du directeur.

— Hé ! monsieur ? dit-il à l'homme au bâton.

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Vous avez là un beau chien.

— N'est-ce pas ?

— Est-ce que, continua le directeur, il aurait des dispositions pour le théâtre ?

— Comment ! monsieur, des dispositions pour le théâtre ! mais c'est un artiste consommé.

— Serait-il libre, par hasard ?

— Il cherche un engagement.

— Et comme cela se trouve ! Donnez-vous donc la peine d'entrer.

L'homme au bâton entra, son chien le suivit, Desfossé suivit le chien.

Le chien montra ses états de service ; il avait joué le chien de Montargis à Béziers — et le chien des Cosaques à Nîmes — le tout avec le plus grand succès.

On avait encore le temps de faire deux répétitions, l'une le soir, l'autre le lendemain, pendant le jour.

C'était presque de trop.

Le soir de la représentation, « Gourdin » — c'est le nom de ce grand artiste — « Gourdin » fut magnifique et enleva tous les suffrages.

Et voilà comme le directeur du théâtre de Marseille fut tiré du plus grand embarras où il se fût trouvé de sa vie par un chien qui passait ; et voilà comment je fus réveillé à une heure du matin avec vingt bougies dans ma chambre, un orchestre au pied de mon lit, et une couronne géante autour de mon cou.

Mais si le chien n'était pas passé !

ALEXANDRE DUMAS.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	I
I. PHYSIOLOGIE DU CHIEN.	1
II. L'ORIGINE DU CHIEN.	17
III. L'INTELLIGENCE DU CHIEN.	41
IV. LES CHIENS SAUVAGES.	60
V. LES CHIENS DE GARDE.	94
VI. LES CHIENS DE CHASSE A COURRE.	128
VII. LES CHIENS DE CHASSE D'ARRÊT.	175
VIII. LES CHIENS LÉVRIERS.	205
IX. LES CHIENS DE LUXE.	229
X. LES EXPOSITIONS DE CHIENS.	241
XI. L'HYDROPHOBIE.	256
XII. ANECDOTES SUR LES CHIENS.	281
POST-FACE.	389





THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO \$1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

BIOLOGY LIBRARY

APR 14 1945

NOV 15 1966

NOV 15 1966

LD 21-100m-8,'34

909831

QL737
C2R45

BIOLOGY
LIBRARY
G

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

